M. DE CAMORS

QUATRIÈME PARTIE (1).

VIII.

Après avoir résidé quelques semaines à Reuilly, le comte et la comtesse de Camors allèrent s'établir à Paris dans leur hôtel de l'avenue de l'Impératrice. Dès ce moment et pendant les mois qui suivirent, M[me] de Camors entretint avec sa mère une correspondance active. Nous transcrivons ici quelques-unes de ses lettres, qui feront faire au lecteur une connaissance plus prompte et plus intime avec cette jeune femme.

MADAME DE CAMORS A MADAME DE TÈCLE.

Octobre.

Si je suis heureuse, ma mère chérie? Non... pas heureuse! Seulement j'ai des ailes; je nage dans le ciel comme un oiseau; je sens du soleil dans ma tête, dans mes yeux, dans mon cœur. Cela m'éblouit, cela m'enivre, cela me fait pleurer des larmes divines! Non, ma tendre mère, ce n'est pas possible, voyez-vous!... quand je pense que je suis sa femme, la femme de celui qui régnait dans ma pauvre petite pensée depuis que j'ai une pensée, de celui que j'aurais choisi entre tous dans l'univers entier; quand je pense que je suis sa femme, que nous sommes liés pour jamais,... comme j'aime la vie, comme je vous aime, comme j'aime Dieu!

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril, du 1[er] et du 15 mai.

Le bois et le lac sont à deux pas, comme vous savez. Nous y allons faire une promenade à cheval presque tous les matins, mon mari et moi,... je dis bien, — mon mari!... nous y allons donc mon mari et moi, moi et mon mari! Je ne sais comment cela se fait, mais il fait toujours beau, même quand il pleut comme aujourd'hui; aussi nous voilà rentrés. Je me suis permis de l'interroger tout doucement ce matin, pendant cette promenade, sur certains points de notre histoire qui me restaient obscurs. Pourquoi m'a-t-il épousée par exemple? — Parce que vous me plaisiez apparemment, miss Mary. (Il aime à me donner ce nom, qui lui rappelle je ne sais quel épisode de ma sauvage enfance, — sauvage est encore de lui). — Si je vous plaisais, pourquoi me le laissiez-vous si peu voir? — Parce que je ne voulais pas vous faire la cour avant d'être bien décidé à me marier. — Comment ai-je pu vous plaire, n'étant pas belle du tout? — Vous n'êtes pas belle du tout, c'est vrai, a répondu cet homme cruel; mais vous êtes très jolie, et surtout vous êtes la grâce même, comme votre mère.

Tous ces points obscurs étant ainsi éclaircis à la satisfaction de miss Mary, miss Mary a pris le galop non-seulement parce qu'il pleuvait, mais parce qu'elle était devenue subitement, on ignore pourquoi, rouge comme un coquelicot.

Ma mère chérie, qu'il est doux d'être aimée par celui qu'on adore et d'en être aimée précisément comme on veut l'être, comme on a rêvé de l'être, et tout à fait suivant le programme de son jeune cœur romanesque! Croiriez-vous jamais que j'avais des idées sur un sujet si délicat? Oui, ma mère, j'en avais : ainsi il me semblait qu'il devait y avoir des façons d'aimer, les unes vulgaires, les autres prétentieuses, les autres niaises, les autres tout à fait comiques, et qu'aucune de ces façons d'aimer ne devait être celle du prince notre voisin. Lui devait aimer comme un prince qu'il était, avec grâce et dignité, avec une tendresse grave, un peu sévère, avec bonté, presque avec condescendance, en amoureux, mais en maître, — en maître, mais en maître amoureux, — enfin comme mon mari.

Cher ange qui êtes ma mère, soyez heureuse de mon bonheur, qui est votre pur ouvrage! Je baise vos mains, je baise vos ailes, je vous remercie, je vous bénis, je vous adore! Si vous étiez près de moi, ce serait trop; j'en mourrais, je crois... Venez pourtant bien vite, votre chambre est prête, elle est bleu azur comme le ciel où je nage... Je vous l'ai déjà dit, je crois; mais je le répète.

Bonjour, mère de la plus heureuse petite femme du monde.

MISS MARY, COMTESSE DE CAMORS.

Novembre.

Ma mère, vous me faites pleurer, — moi qui vous attendais chaque matin! Je ne vous dis rien cependant; je ne vous prie pas. Si la santé de mon grand-père vous semble assez affaiblie pour exiger votre présence tout cet hiver, je sais qu'aucune prière ne vous arracherait à votre devoir; mais en grâce, mon bon ange, n'exagérez rien, et songez que votre petite Mary ne passe plus devant la chambre bleue sans avoir le cœur bien gros.

A part le chagrin que vous lui faites, elle continue d'être aussi heureuse que vous pouvez le souhaiter. Son prince Charmant est toujours charmant, et toujours prince. Il la mène voir les monumens, les musées, les théâtres, comme une pauvre petite provinciale qu'elle est. N'est-ce pas touchant de la part d'un personnage pareil? Il s'amuse de mes extases, car j'ai des extases. N'en dites rien à mon oncle Des Rameures, mais Paris est superbe. Les journées y comptent double pour la pensée et pour la vie.

Mon mari m'a conduite hier à Versailles. Il paraît que c'était aux yeux des gens d'ici une escapade un peu ridicule, ce voyage à Versailles, car j'ai remarqué que le comte de Camors ne s'en est pas vanté. Versailles a tout à fait répondu d'ailleurs aux impressions que vous m'en aviez données. Il n'a pas changé depuis que vous l'avez visité avec mon grand-père. C'est grandiose, solennel et froid.

Il y a pourtant un musée nouveau et très curieux sous l'attique du palais. Ce sont en général des portraits historiques, copies ou originaux du temps. Rien ne m'a plus intéressée que de voir défiler, depuis Charles le Téméraire jusqu'à Washington, tous ces visages que mon imagination a tant de fois essayé d'évoquer. Il semble qu'on est dans les Champs-Élysées et qu'on dialogue avec tous ces grands morts. Vous saurez, ma mère, que j'ai expliqué plusieurs choses à M. de Camors, qui paraissait étonné de ma science et de mon génie. Je n'ai fait d'ailleurs, vous pensez bien, que répondre à ses questions; mais cela a paru l'étonner que j'y pusse répondre. Alors pourquoi me les faire? S'il ne sait pas distinguer les différentes princesses de Conti, je trouve cela tout simple; mais, si moi je sais les distinguer parce que ma mère me l'a appris, cela est tout simple aussi.

Nous avons ensuite, sur ma prière instante, dîné au restaurant. Ma mère, c'est le meilleur moment de ma vie! Dîner au restaurant avec son mari, c'est le plus délicieux des crimes.

Je vous ai dit qu'il avait paru étonné de ma science. Je dois ajouter qu'en général il paraît étonné quand je parle. Me croyait-il

muette? Je ne parle guère, il est vrai, car je vous avoue qu'il me fait une peur folle. Je crains tant de lui déplaire, de lui sembler sotte, ou prétentieuse ou pédante! Le jour où je serai à mon aise avec lui, si ce jour vient jamais, et où je pourrai lui montrer ce que je puis avoir de bon sens et de petites connaissances, je serai soulagée d'un grand poids, car véritablement je pense quelquefois qu'il me regarde comme une enfant. L'autre jour, sur le boulevard, je m'étais arrêtée devant un magasin de marchand de joujoux (quelle faute!), et comme il vit mes yeux attachés sur un magnifique escadron de poupées : — En voulez-vous une, miss Mary? me dit-il... N'est-ce pas horrible, ma mère?

Lui, il se connaît à tout (excepté aux princesses de Conti), il m'explique tout, mais un peu brièvement, d'un mot, pour s'acquitter, comme on explique à une personne à qui on n'espère pas faire comprendre. Et je comprends si bien pourtant, ma pauvre petite mère!

Mais tant mieux, me dis-je, car enfin, s'il m'aime comme cela, s'il m'aime imbécile, qu'est-ce que ce sera plus tard? — *I love you excessively.*

Décembre.

On rentre à Paris, ma mère, et depuis quinze jours je suis absorbée par les visites. Les hommes ici n'en font pas; mais il faut bien que mon mari me présente la première fois chez les personnes que je dois voir. Il m'accompagne donc, ce qui m'amuse plus que lui, je crois. Il est plus sérieux qu'à l'ordinaire, ce qui est chez cet homme aimable la forme unique de la mauvaise humeur. On me regarde avec un certain intérêt. La femme que ce seigneur a honorée de son choix est évidemment l'objet d'une haute curiosité. Cela me flatte et m'intimide. Je rougis, je manque d'aisance et de naturel. On me trouve laide et nigaude. On ouvre de grands yeux. On suppose qu'il m'a épousée pour ma fortune. J'ai envie de pleurer. Nous remontons en voiture; il me sourit, et je suis au ciel. Voilà nos visites.

Vous saurez, ma chère maman, que Mme de Campvallon est divine pour moi. Elle me mène souvent aux Italiens dans sa loge, la mienne ne devant être libre que le 1er janvier. Elle a donné hier à mon intention une petite fête dans ses beaux salons. Le général a ouvert le bal avec moi. Quel brave homme! Je l'aime parce qu'il vous admire. La marquise m'a présenté les meilleurs danseurs. C'étaient des jeunes messieurs dont le cou et le linge étaient tellement découverts, que j'en avais le frisson. Je n'avais jamais vu d'hommes décolletés; ce n'est pas beau! Il est cependant clair qu'ils

se croient charmans et nécessaires. Ils ont le front soucieux et important, l'œil dédaigneux et vainqueur, la bouche toujours ouverte pour mieux respirer; leur habit s'étale et flotte comme deux ailes. Ils vous prennent la taille, ma mère, comme on prend son bien, vous préviennent du regard qu'ils vont vous faire l'honneur de vous enlever, et vous enlèvent; quand ils sont essoufflés, ils vous préviennent du regard qu'ils vont vous faire le plaisir de s'arrêter, et ils s'arrêtent; ils se reposent un moment, soufflent, sourient, montrent leurs dents; un nouveau regard, et ils repartent. Ils sont adorables.

Louis a valsé avec moi et a paru content. Je l'ai vu pour la première fois valser avec la marquise; ma mère, c'est la danse des astres. Une chose qui m'a frappée en cette circonstance et en quelques autres, c'est l'idolâtrie manifeste dont les femmes entourent mon mari. Ceci, ma tendre mère, est effrayant. Une fois de plus je me suis demandé : Pourquoi m'a-t-il choisie? comment puis-je lui plaire? et enfin pourrai-je lutter? De toutes ces méditations est résultée la folie que voici, et dont le but était de me rassurer un peu.

PORTRAIT DE LA COMTESSE DE CAMORS FAIT PAR ELLE-MÊME.

La comtesse de Camors, née Marie de Tècle, est une personne qui touche à sa vingtième année, et qui a beaucoup de raison pour son âge. Elle n'est point belle, comme son mari est le premier à le reconnaître : il dit qu'elle est jolie. Elle en doute. Voyons pourtant. Elle a premièrement des jambes qui n'en finissent pas, mais c'est le défaut de Diane chasseresse, et peut-être prête-t-il à la démarche de la comtesse une légèreté qu'elle n'aurait pas sans cela; la taille courte naturellement, mais à cheval cela fait bien; un embonpoint ordinaire; le visage irrégulier, la bouche trop grande et les lèvres trop grosses; hélas! une ombre de moustache; des dents blanches heureusement, quoique pas assez petites, le nez moyen, un peu trop ouvert; les yeux de sa mère : c'est ce qu'elle a de mieux; les sourcils de son grand-oncle Des Rameures, ce qui lui donne un air dur, que dément par bonheur l'expression générale de sa physionomie et surtout la douceur de son âme; le teint brun de sa mère, mais il sied à ma mère et pas autant à moi; des cheveux noir bleu, épais et vraiment magnifiques. Au total, on ne sait qu'en penser.

Ce portrait, destiné à me rassurer, ne m'a pas rassurée du tout; fort au contraire, car il me semble qu'il donne l'idée d'une sorte de laideron.

Je voudrais être la plus belle des femmes, je voudrais en être la

plus distinguée, je voudrais en être la plus séduisante, ô ma mère! mais, si je lui plais, j'en suis la plus enchantée! Au reste, Dieu merci, il me trouve peut-être mieux que je ne suis, car les hommes n'ont pas le même goût que nous sur ces matières. Ainsi je ne comprends pas qu'il n'admire pas davantage la marquise de Campvallon. Il est froid pour elle. Moi, si j'avais été homme, j'aurais été fou de Mme de Campvallon.

Bonsoir, la plus aimée des mères.

Janvier.

Vous me grondez, ma mère chérie. Le ton de ma lettre vous blesse. Vous ne concevez pas que je me préoccupe à ce point de ma personne extérieure, que je la définisse, que je la compare. Il y a là quelque chose de mesquin et de léger qui vous offense. Comment puis-je penser qu'un homme s'attache uniquement par ces agrémens, et que les mérites de l'esprit et de l'âme ne soient rien pour lui? Mais, ma chère mère, ces mérites de l'esprit et de l'âme, en supposant que votre fille les possède, à quoi peuvent-ils lui servir, si elle n'a ni la hardiesse, ni l'occasion de les montrer? Et quand la hardiesse me viendrait, je commence à croire vraiment que l'occasion me manquerait toujours; car il faut vous avouer que ce beau Paris n'est pas parfait, et que je découvre peu à peu des taches dans ce soleil. Paris est un lieu admirable, c'est dommage seulement qu'il y ait des habitans : non qu'ils ne soient pas aimables, ils le sont trop; mais ils sont aussi trop distraits, et, autant que je puis le croire, ils vivent et meurent sans penser à ce qu'ils font. Ce n'est pas leur faute, ils n'en ont pas le temps. Ils sont, sans sortir de Paris, des voyageurs éternels, incessamment dissipés par le mouvement et la curiosité. Les autres voyageurs, quand ils ont visité quelque coin intéressant du monde et oublié pendant un mois ou deux leur maison, leur famille, leur foyer, rentrent chez eux et s'y assoient; les Parisiens, jamais. Leur vie est un voyage. Ils n'ont pas de foyer. Tout ce qui est ailleurs le principal de la vie y devient secondaire. On y a, comme partout, son domicile, son intérieur, sa chambre : il le faut bien. On y est, comme partout, époux et père, épouse et mère, il le faut bien encore; mais tout cela, ma pauvre mère, aussi peu que possible. L'intérêt n'est pas là; il est dans la rue, dans les musées, dans les salons, dans les théâtres, dans les cercles, dans cette immense vie extérieure qui sous toutes les formes s'agite jour et nuit à Paris, vous attire, vous excite, vous prend votre temps, votre esprit, votre âme, et dévore tout. C'est le meilleur lieu du monde pour y passer, et le pire pour y vivre.

Comprenez-vous maintenant, ma mère chérie, qu'en cherchant par quelles qualités je pourrais m'attacher mon mari, qui est sans doute le meilleur des hommes, mais pourtant des Parisiens, j'aie pensé fatalement aux mérites qu'on saisit tout de suite et qui n'ont pas besoin d'être approfondis?

Enfin, vous avez bien raison, cela était misérable, indigne de vous et de moi; car vous savez qu'au fond je suis une petite personne point lâche. Très certainement, si j'avais pu tenir pendant un an ou deux M. de Camors enfermé dans un vieux château, au fond d'un bois solitaire, cela m'eût paru fort agréable : je l'aurais vu plus souvent, je me serais familiarisée plus vite avec son auguste personne, et j'aurais pu développer mes petits talens sous ses yeux charmés; mais d'abord cela aurait pu l'ennuyer, et ensuite c'eût été vraiment trop facile. La vie et le bonheur, je le sens bien, ne s'arrangent pas si aisément. Tout est difficulté, tout est péril, tout est combat. Aussi quelle joie de vaincre! Ma mère, je vous assure que je vaincrai, que je le forcerai de me connaître comme vous me connaissez, de m'aimer, non-seulement comme il m'aime, mais aussi comme vous m'aimez, pour toute sorte de bonnes raisons dont il ne se doute pas encore.

Non pas qu'il me croie absolument sotte : il me semble qu'il a perdu cette idée depuis deux jours. Imaginez que mon mari a pour secrétaire un nommé Vautrot; le nom est vilain, mais l'homme est assez beau; seulement je n'aime pas son regard fuyant. M. Vautrot demeure pour ainsi dire avec nous : il arrive dès l'aurore, déjeune je ne sais où dans les environs, passe ses journées dans le cabinet de Louis, et nous reste quelquefois à dîner quand il a quelque travail à terminer dans la soirée. Ce personnage est instruit; il sait un peu de tout. Il a essayé, je crois, de tous les métiers avant de rencontrer la position subalterne, mais lucrative, qu'il occupe auprès de mon mari. Il aime la littérature, mais pas celle de son temps et de son pays, qu'il trouve misérable, peut-être parce qu'il n'y a pas réussi. Il préfère les écrivains et les poëtes étrangers; il les cite avec assez de goût, avec trop d'emphase toutefois. Son éducation première a sans doute été négligée, car il dit à tout propos, en nous parlant : Oui, monsieur le comte; oui, madame la comtesse, comme un domestique, et pourtant il est très fier, ou plutôt très vaniteux. Son défaut capital à mes yeux, c'est une sorte de ricanement d'esprit fort, qu'il affecte dès qu'il est question de religion et de choses analogues.

Donc, il y a deux jours, pendant le dîner, comme il s'était permis, contre toute espèce de bon goût, une petite incartade de ce genre : — Mon cher Vautrot, lui dit mon mari, avec moi, ces plai-

santeries sont fort indifférentes; mais, si vous êtes un esprit fort, voici ma femme, qui est un esprit faible, et la force, vous le savez, doit respecter la faiblesse.

M. Vautrot rougit, pâlit, verdit, me salua gauchement et sortit presque aussitôt. J'ai pu remarquer depuis ce temps qu'il gardait devant moi plus de réserve.

Dès que je fus seule avec Louis : — Vous allez me trouver bien indiscrète, lui dis-je; mais je me demande comment vous pouvez confier toutes vos affaires et tous vos secrets à un homme qui n'a aucun principe?

— Oh! dit M. de Camors, il fait comme cela le vaillant, il pense se rendre intéressant à vos yeux par ses airs méphistophéliques...; au fond, c'est un brave homme.

— Enfin, repris-je, il ne croit à rien?

— Oh! pas à grand'chose, c'est vrai; mais il n'a jamais trompé ma confiance. Il est homme d'honneur.

J'ouvris les plus grands yeux de ma mère.

— Eh bien! quoi, miss Mary?

— Qu'est-ce que c'est que l'honneur, monsieur?

— Je vous le demanderai, miss Mary.

— Mon Dieu! dis-je en rougissant beaucoup, je ne sais pas trop; mais enfin je me figure que l'honneur séparé de la morale n'est pas grand'chose, et que la morale séparée de la religion n'est rien. Tout cela forme une chaîne : l'honneur pend au dernier anneau comme une fleur; mais, si la chaîne est rompue, la fleur tombe avec le reste.

Il me regarda dans les yeux, ma mère, avec une expression très bizarre, comme s'il eût été non-seulement confondu, mais presque inquiet de ma philosophie; puis il eut un léger soupir et dit simplement en se levant. — Très gentil, cette définition. — Sur quoi nous allâmes au spectacle, et il me bourra pendant toute la soirée de bonbons et d'oranges glacées.

Mme de Campvallon était avec nous. Je la priai de me prendre le lendemain en passant pour aller au bois, car elle est mon idole; elle est si belle et si distinguée! Elle sent bon. Je suis contente près d'elle. Comme nous revenions du spectacle, Louis resta silencieux contre sa coutume. Enfin il me dit brusquement : — Marie, vous allez demain au bois avec la marquise?

— Oui.

— C'est bien; mais vous vous voyez un peu souvent, il me semble... C'est le matin, c'est le soir;... vous ne vous quittez pas!

— Mon Dieu! je croyais vous être agréable... Est-ce que Mme de Campvallon n'est pas une bonne relation?

— Excellente, mais en général je n'aime pas les amitiés de femmes. Au surplus, j'ai tort de vous en parler; vous avez assez d'esprit et de sagesse pour observer les limites.

Voilà, ma mère, ce qu'il m'a dit. Ma mère, je vous embrasse.

Mars.

Ma mère, j'espérais ne plus vous ennuyer cette année du récit des fêtes, des festons, des astragales et des girandoles, car enfin nous entrons dans le carême. C'est aujourd'hui le mercredi des cendres. Eh bien! ma pauvre mère, nous dansons après-demain chez Mme d'Oilly. Je ne voulais pas y aller; mais j'ai vu que cela contrariait Louis, et j'ai eu peur aussi de blesser Mme d'Oilly, qui a presque servi de mère à mon mari. Le carême ici d'ailleurs est un vain mot. J'en soupire pour moi; quand donc s'arrête-t-on? quand ne s'amuse-t-on plus, mon Dieu?

Ma mère chérie, je dois vous l'avouer, je m'amuse trop pour être heureuse. Je comptais un peu sur ce carême, et voilà qu'on l'efface du calendrier. Ce cher carême, quelle jolie, spirituelle et honnête invention pourtant! que cette religion est sensée! comme elle connaît bien cette faible et folle humanité! quelle prévoyance dans ses lois! Et quelle indulgence aussi! car limiter le plaisir, c'est le pardonner. Moi aussi, j'aime le plaisir, les belles toilettes qui nous font ressembler à des fleurs, les salons éclatans, la musique, l'air de fête, la danse. Oui, j'aime beaucoup tout cela, j'en sens le trouble charmant, j'en sens l'ivresse; mais toujours, toujours.... à Paris l'hiver, aux eaux l'été, toujours ce tourbillon, ce trouble et cette ivresse, cela devient quelque chose de sauvage, de nègre, et, si j'osais le dire, de bestial. Pauvre carême! Il l'avait prévu. Il ne nous disait pas seulement, comme le prêtre à moi ce matin : Souviens-toi que tu es poussière; il nous disait : Souviens-toi que tu as une âme; souviens-toi que tu as des devoirs, que tu as un mari, un enfant, une mère, un Dieu! Et alors, ma mère, on se retirait en famille, à l'ombre du vieux foyer; on vivait dans les graves pensées, entre l'église et la maison, on s'entretenait de choses élevées et saintes; on rentrait dans le monde moral, on reprenait pied dans le ciel. C'était un intervalle salutaire qui empêchait que jamais la dissipation ne tournât à l'hébétement, le plaisir à la convulsion, et que votre masque de l'hiver enfin ne devînt votre visage.

Ceci est tout à fait l'opinion de Mme Jaubert. — Qu'est-ce que c'est que Mme Jaubert? C'est une sage petite Parisienne que ma mère aimera. Je l'ai rencontrée pendant plusieurs mois un peu partout, particulièrement à Saint-Philippe-du-Roule, sans me douter

qu'elle fût ma voisine, que son hôtel touchât le nôtre. Voilà Paris. C'est une gracieuse personne, qui a l'air doux, tendre et intrépide. Nous nous placions toujours l'une près de l'autre machinalement. Nous nous regardions à la dérobée. Nous reculions nos chaises pour nous laisser passer, et de nos plus douces voix : — Pardon, madame! — Oh! madame! — Mon gant tombait, elle le ramassait. — Oh! merci, madame! — Je lui offrais de l'eau bénite. — Oh! chère madame! — Et un sourire. Quand nos voitures se croisaient autour du lac, un petit salut et un sourire encore; un jour, au concert des Tuileries, nous nous aperçûmes de loin et nous rayonnâmes. Dès que nous entendions quelque chose qui nous plaisait particulièrement, nous nous regardions vite, — et toujours ce sourire. Jugez de ma surprise, l'autre matin, quand j'ai vu ma sympathie entrer dans la petite maison italienne qui est à deux pas de la nôtre et y entrer comme chez elle. Je m'informe. C'est Mme Jaubert. Son mari est un grand jeune homme blond qui est ingénieur civil. Me voilà prise d'une envie énorme d'aller faire visite à ma voisine. J'en parle à Louis, non sans rougir, car je me souviens qu'il n'aime pas les amitiés de femmes; mais avant tout il m'aime. Pourtant il hausse un peu les épaules : — Laissez-moi au moins prendre quelques renseignemens sur ces gens-là. — Il les prend. Quelques jours après : — Miss Mary, vous pouvez allez chez Mme Jaubert, c'est une personne très bien. — Je saute d'abord au cou de M. de Camors et de là chez Mme Jaubert. — C'est moi, madame! — Oh! madame. — Vous permettez, madame? — Oh! oui, oui, madame! — Nous nous embrassons, ma mère, et nous voilà vieilles amies.

Son mari est donc ingénieur civil. Il s'occupe de grandes inventions, de grands travaux industriels, mais, ma mère, il n'y a pas longtemps. A la suite d'un gros héritage qui lui était survenu, il avait abandonné ses études et s'était mis à ne rien faire du tout, que du mal bien entendu. Ce fut là-dessus qu'il se maria pour arrondir sa fortune. Sa jolie petite femme eut de tristes surprises. On ne le voyait jamais chez lui. Toujours au cercle, dans les coulisses, au diable. Il jouait, il avait des maîtresses, et chose affreuse, ma mère, il buvait. Il rentrait gris chez sa femme. Un simple détail que ma plume se refuse presque à écrire vous donnera une idée complète du personnage. Il voulut un jour se coucher avec ses bottes! Voilà, ma mère, le joli monsieur dont ma petite amie a fait peu à peu un honnête homme, un homme de mérite et un mari excellent, à force de douceur, de fermeté, de sagesse, d'esprit. N'est-ce pas encourageant, dites? car Dieu sait que ma tâche est moins difficile; mais ce ménage me charme, parce qu'il me prouve qu'on peut réellement bâtir, en plein Paris, le nid que je rêve.

Ces aimables voisins sont habitans de Paris; ils n'en sont pas la proie : ils ont un foyer, ils se possèdent, ils s'appartiennent. Paris est à leur porte, c'est tant mieux. C'est une source toujours ouverte de distractions élevées qu'ils partagent; mais ils y boivent à cette source, et ne s'y noient pas. Ils ont des habitudes communes; ils passent la soirée chez eux, ils lisent, ils dessinent, ils causent, ils tisonnent leur feu, ils écoutent le vent et la pluie, comme s'ils étaient dans une forêt; ils sentent passer la vie dans leurs doigts fil à fil, comme nous dans nos chères veillées de campagne. Ma mère, ils sont heureux.

Voilà donc mon rêve, et voilà mon plan. Mon mari n'a point de vices, comme M. Jaubert. Il n'a que des habitudes, celles de tous les hommes de son monde à Paris. Il s'agit, ma mère chérie, de les transformer tout doucement, de lui suggérer insensiblement cette étonnante idée, qu'on peut passer un soir chez soi, en compagnie de sa femme bien aimée et bien aimante, sans mourir de consomption. Le reste viendra ensuite. Le reste, c'est le goût de la vie assise, les joies graves du petit cloître domestique, le sentiment de la famille, la pensée qui se recueille, l'âme qui se retrouve; n'est-ce pas cela, mon bon ange? Eh bien! comptez sur moi, car je suis plus que jamais pleine d'ardeur, de courage et de confiance... D'abord il m'aime de tout son cœur, quoique peut-être avec plus de légèreté que je n'en mérite. Il m'aime, il me gâte, il me comble. Pas un plaisir qu'il ne m'offre, excepté toujours, bien entendu, celui de rester chez nous. Donc il m'aime; cela d'abord;... ensuite, ma mère, savez-vous une chose, une chose qui me fait rire et qui me fait pleurer tout à la fois? C'est qu'il me semble vraiment depuis quelque temps que j'ai deux cœurs, un gros cœur à moi et un autre plus petit... Oh! mon Dieu, voilà ma mère en larmes! Mais, ma chérie, c'est un grand mystère, un rêve du ciel, mais peut-être un rêve... qu'on ne dit pas encore à son mari, ni à personne, excepté à sa mère adorée. Voyons, ne pleurez pas, car ce n'est pas bien sûr.

La coupable MISS MARY.

En réponse à cette lettre, Mme de Camors en reçut une le surlendemain qui lui annonçait la mort de son grand-père. Le comte de Tècle avait succombé à une attaque d'apoplexie que l'état de sa santé avait dès longtemps fait pressentir. Mme de Tècle, prévoyant que le premier mouvement de sa fille serait de venir la rejoindre et partager ses douloureuses émotions, lui recommandait vivement de s'épargner les fatigues de ce voyage. Elle lui promettait d'ailleurs d'aller elle-même la retrouver à Paris aussitôt qu'elle aurait réglé quelques affaires indispensables.

Ce deuil de famille eut pour effet naturel de redoubler dans le cœur de la comtesse de Camors le sentiment de malaise et de vague tristesse dont ses dernières lettres laissaient apercevoir quelques symptômes, bien que dissimulés et atténués par les précautions de son amour filial. Elle était beaucoup moins heureuse qu'elle ne le disait à sa mère, car les premiers enthousiasmes et les premières illusions du mariage n'avaient pu abuser longtemps un esprit aussi fin et aussi droit. Une jeune fille qui se marie se trompe aisément sur l'étendue de l'affection dont elle est l'objet. Il est rare qu'elle n'adore pas son mari et qu'elle ne se croie pas adorée de lui simplement parce qu'il l'épouse. Ce jeune cœur qui s'ouvre laisse échapper toutes les grâces, tous les parfums, tous les cantiques de l'amour, et, enveloppé de ce nuage céleste, tout est amour autour de lui; mais peu à peu il se dégage, et il reconnait trop souvent que ce concert et ces ivresses dont il était charmé venaient de lui seul.

Telle était, autant que la plume peut rendre ces nuances des âmes féminines, telle était l'impression qui avait de jour en jour pénétré l'âme délicate de la pauvre miss Mary : ce n'était rien de plus; pour elle, c'était beaucoup. La pensée d'être trahie par son mari et de l'être surtout avec la cruelle préméditation que l'on sait n'avait pas même effleuré son esprit; cependant, à travers les bontés attentives qu'il avait pour elle et qu'elle n'exagérait nullement dans ses lettres à sa mère, elle le sentait un peu dédaigneux et insouciant. Le mariage n'avait pour ainsi dire rien changé à ses habitudes : il dînait chez lui au lieu de dîner au cercle, voilà tout. Elle s'en croyait aimée pourtant, mais avec une légèreté presque offensante.

Néanmoins, si elle était triste et quelquefois jusqu'aux larmes, on a vu qu'elle ne désespérait pas, et que ce vaillant petit cœur s'attachait avec une confiance intrépide à toutes les chances heureuses que pouvait lui réserver l'avenir. M. de Camors demeurait fort indifférent, comme on peut le croire, aux agitations qui tourmentaient sa jeune femme. Il ne s'en doutait pas. Il était, quant à lui, fort heureux, si étrange que la chose puisse paraître. Ce mariage avait été un pas pénible à franchir; mais, une fois installé dans sa faute, il s'y était fait. Sa conscience toutefois, si endurcie qu'elle fût, avait encore apparemment quelques fibres vivantes, et l'on n'aura pas manqué de remarquer qu'il pensait devoir à sa femme quelques compensations.

Ses sentimens pour elle se composaient d'une sorte d'indifférence et d'une sorte de pitié. Il plaignait vaguement cette enfant dont l'existence se trouvait prise et broyée entre deux destinées

d'un ordre supérieur. Il espérait qu'elle ignorerait toujours le sort auquel il l'avait condamnée, et il était résolu à ne rien négliger pour lui en atténuer la rigueur; mais il appartenait d'ailleurs uniquement et plus que jamais à la passion qui avait été le tort suprême de sa vie, car ses amours avec la marquise de Campvallon, constamment excités par le mystère et le danger, ménagés d'ailleurs avec un art profond par une femme d'une adresse égale à sa terrible beauté, devaient garder après des années l'idéalité de la première heure.

La courtoisie gracieuse dont M. de Camors se piquait à l'égard de sa femme avait cependant des limites. La jeune comtesse s'en était aperçue quand elle avait essayé d'en abuser. Ainsi à plusieurs reprises elle avait feint la fatigue pour se refuser le soir à toute distraction extérieure, espérant que son mari ne l'abandonnerait pas à sa solitude. C'était une erreur. M. de Camors dans ces circonstances lui accordait à la vérité quelques minutes de tête-à-tête après le dîner; mais vers neuf heures il la quittait avec une parfaite tranquillité. Seulement, une heure après, elle voyait arriver un paquet de bonbons ou une corbeille de petits gâteaux fins qui l'aidaient tant bien que mal à passer la soirée. Elle partageait quelquefois ces friandises avec sa voisine, Mme Jaubert, quelquefois avec M. Vautrot, le secrétaire de son mari. Ce M. Vautrot, qu'elle avait d'abord pris en grippe, était peu à peu rentré en grâce auprès d'elle. En l'absence de son mari, elle le trouvait toujours sous sa main, et elle avait recours à lui pour beaucoup de menus détails courans, adresses, invitations, achats de livres, de musique, fournitures de bureau. De là une certaine familiarité. Elle commençait à l'appeler : Vautrot, — ou mon bon Vautrot. — Vautrot s'acquittait avec zèle des petits messages de la jeune femme. Il lui témoignait beaucoup d'empressement et de respect, et s'abstenait avec soin devant elle des forfanteries sceptiques qu'il savait lui déplaire. Elle était heureuse de cette réforme, et, pour lui en témoigner sa reconnaissance, elle le retint deux ou trois fois le soir au moment où il venait lui demander ses commissions. Elle parlait avec lui de livres ou de théâtre.

Quand son deuil l'eut décidément cloîtrée chez elle, M. de Camors lui fit la grâce de lui tenir compagnie pendant les deux premières soirées jusqu'à dix heures; mais cet effort l'épuisa, et la pauvre jeune femme, qui avait déjà édifié tout un avenir sur cette frêle base, eut le chagrin de le voir reprendre dès le troisième soir ses habitudes de célibataire. Ce coup lui fut sensible, et sa tristesse devint plus sérieuse qu'elle ne l'avait été jusque-là. La solitude lui fut douloureuse. Elle n'avait pas eu le temps de se former une in-

timité à Paris. Mme Jaubert lui vint en aide tant qu'elle put; mais dans les intervalles la comtesse s'habitua à retenir plus souvent Vautrot, ou même à le faire appeler. Camors lui-même, les trois quarts du temps, le lui amenait avant de sortir. — Je vous amène Vautrot, ma chère; avec Shakspeare, vous allez vous exalter ensemble.

Vautrot lisait bien, quoique avec une solennité déclamatoire qui égayait quelquefois secrètement la comtesse. Enfin c'était une manière de tuer les longues soirées en attendant l'arrivée prochaine de Mme de Tècle. D'ailleurs Vautrot avait l'air si touché lorsqu'elle le gardait, si mortifié lorsqu'elle le laissait partir, que par bonté d'âme elle lui faisait signe de s'asseoir, même quand il l'ennuyait.

Vers la fin du mois d'avril, M. Vautrot était seul avec la comtesse de Camors vers dix heures du soir, et il lui lisait le Faust de Goethe, qu'elle ne connaissait pas. Cette lecture paraissait avoir triomphé des préoccupations personnelles de la jeune femme : elle écoutait avec une attention plus qu'ordinaire, les yeux fixés ardemment sur le lecteur; mais elle n'était pas seulement captivée par la puissance de l'œuvre, elle suivait, comme il arrive souvent, sa propre pensée et sa propre histoire à travers la grande fiction du poète, et l'on sait avec quelle clairvoyance bizarre un esprit frappé d'une idée fixe découvre des allusions et des ressemblances insensibles pour tout autre. Mme de Camors apercevait sans doute quelques lointaines analogies entre son mari et le docteur Faust, entre elle-même et Marguerite, car ce drame l'agita singulièrement, et elle ne put même contenir la violence de ses émotions quand Marguerite laissa échapper du fond de son cachot ce cri de détresse et de folie : « Qui t'a donné, bourreau, cette puissance sur moi?... Je suis si jeune! si jeune! et déjà mourir... Oh! épargne-moi, que t'ai-je fait? Je suis maintenant tout entière en ta puissance... Laisse seulement que j'allaite encore mon enfant... Je l'ai bercé sur mon cœur toute cette nuit... Ils me l'ont pris pour mieux me tourmenter, et ils disent maintenant que je l'ai tué... Jamais plus je ne serai joyeuse! Jamais plus! »

Quel mélange de sentimens confus, de puissante sympathie, de vague appréhension envahit soudain le cœur de la jeune femme au point de le faire déborder, — on peut à peine l'imaginer; — mais elle se renversa dans son fauteuil et ferma ses beaux yeux, comme pour retenir les larmes qui coulaient à travers la frange de ses longs cils. En ce moment, M. Vautrot cessa de lire brusquement; il poussa un soupir profond, s'agenouilla devant la comtesse de Camors, et lui prenant la main : Pauvre ange! dit-il.

On comprendrait difficilement cet incident et les conséquences

malheureusement fort graves qu'il eut, si nous n'ouvrions ici une parenthèse pour y encadrer le portrait physique et moral de M. Vautrot.

M. Hippolyte Vautrot était un bel homme, et il le savait. — Il se flattait même d'une certaine ressemblance avec son patron, le comte de Camors, et par le fait de la nature comme par le fait d'une imitation constante, à laquelle il s'appliquait, sa prétention ne laissait pas d'être fondée. — Il ressemblait extérieurement à Camors autant qu'un homme vulgaire peut ressembler à un homme de la plus extrême distinction. Vautrot était le fils d'un petit fonctionnaire de province. Il avait reçu de son père une honnête fortune qu'il avait dissipée dans les diverses entreprises de sa vie aventureuse. Des influences de collége l'avaient d'abord jeté dans un séminaire. Il en était sorti pour venir à Paris, où il avait fait un cours de droit. Il avait travaillé chez un avoué; puis il s'était essayé dans la littérature et n'y avait pas eu de succès. Il avait joué à la Bourse et y avait perdu. Il avait successivement frappé avec une sorte d'impatience fiévreuse à toutes les portes de la fortune; il ne devait réussir à rien, parce qu'en toutes choses ses ambitions étaient immenses et ses talens modestes. Il n'était propre qu'aux situations secondaires, et il n'en voulait point. Il eût fait un bon instituteur, mais il voulait être poète; un bon curé de campagne, mais il voulait être évêque; un excellent commis, mais il voulait être ministre. Il voulait enfin être un grand homme, et il ne l'était pas. Il s'était fait hypocrite, ce qui est plus facile, et s'appuyant d'un côté sur la société philosophique de Mme d'Oilly, de l'autre sur la société orthodoxe de Mme de La Roche-Jugan, il s'était poussé en qualité de secrétaire auprès de Camors, qui, dans son mépris général de l'espèce, avait jugé Vautrot aussi bon qu'un autre.

La familiarité de M. de Camors avait été moralement fort préjudiciable à M. Vautrot. Elle l'avait, il est vrai, débarrassé de son masque dévot, qui n'était guère de mise en ce lieu; mais elle avait d'ailleurs terriblement enrichi le fonds d'amère dépravation que les désappointemens de la vie et les ressentimens de l'orgueil avaient déposé dans ce cœur ulcéré. On peut bien se douter que M. de Camors n'avait pas eu le mauvais goût d'entreprendre régulièrement la démoralisation de son secrétaire; mais son contact, son intimité, son exemple, y avaient suffi. Un secrétaire est toujours plus ou moins un confident: il devine ce qu'on ne lui livre pas. Vautrot ne put donc beaucoup tarder à s'apercevoir que son patron ne péchait pas en morale par l'excès des principes, en politique par l'abus des convictions, en affaires par la minutie des scrupules. La supériorité spirituelle, élégante et hautaine de Camors achevait d'é-

blouir et de corrompre Vautrot en lui montrant le mal non-seulement prospère, mais rayonnant même de grâce et de prestiges. Aussi admirait-il profondément son maître : il l'admirait, l'imitait et l'exécrait. Camors professait pour lui et pour ses airs solennels une assez large mesure de dédain qu'il ne prenait pas toujours la peine de lui cacher, et Vautrot frémissait dans ses moelles quand quelque froid sarcasme tombait de si haut sur la plaie vive de sa vanité. C'était là toutefois un faible grief; ce qu'il haïssait avant tout en Camors, c'était le triomphe facile et insolent, la fortune rapide et imméritée, toutes les jouissances de la terre conquises sans peine, sans travail, sans conscience, et dévorées en paix; ce qu'il haïssait enfin, c'était ce qu'il avait rêvé pour lui-même sans pouvoir l'atteindre.

Assurément à cet égard M. Vautrot n'était pas une exception, et de pareils exemples, quand ils se présentent même à des esprits plus sains, ne sont point salutaires, car il faut oser dire à ceux qui, comme M. de Camors, foulent tout aux pieds, et qui comptent bien cependant que leurs secrétaires, leurs ouvriers, leurs domestiques, leurs femmes et leurs enfans resteront de vertueuses personnes, — il faut oser leur dire qu'ils se trompent.

Tel était donc M. Vautrot. Il avait alors quarante ans; c'est un âge où il n'est pas rare que l'on devienne très mauvais, même quand on a été passable jusque-là. Il affichait des allures austères et puritaines. Il avait un café où il régnait. Il y jugeait ses contemporains et les jugeait tous médiocres. C'était un homme difficile : en fait de vertu il lui fallait de l'héroïsme, en fait de talent du génie, en fait d'art du grand art. Ses opinions politiques étaient celles d'Érostrate, avec cette différence, tout en faveur de l'ancien, que Vautrot, après avoir incendié le temple, l'eût pillé. — En somme, c'était un sot, mais un sot des plus malfaisans.

Si M. de Camors, ce soir-là, au moment où il sortait de son magnifique cabinet de travail, avait eu l'inconvenance d'appliquer son œil au trou de la serrure, il aurait vu quelque chose qui l'eût beaucoup surpris : il aurait vu M. Vautrot s'approcher d'un beau meuble italien à incrustations d'ivoire, en fouiller les tiroirs, et finalement ouvrir avec la plus grande aisance une serrure fort compliquée dont M. de Camors avait en ce moment même la clé dans sa poche. Ce fut à la suite de cette perquisition que M. Vautrot se rendit, en compagnie de Faust, dans le boudoir de la jeune comtesse, aux pieds de laquelle nous l'avons laissé un peu longtemps.

Mme de Camors avait fermé les yeux pour dissimuler ses larmes; elle les rouvrit à l'instant où Vautrot lui saisit la main et l'appela :

Pauvre ange. — Voyant cet homme à genoux, elle n'y comprit rien, et lui dit simplement : — Êtes-vous fou, Vautrot?

— Oui, je le suis, s'écria Vautrot en rejetant ses cheveux en arrière par un geste poétique qui lui était familier, oui, fou d'amour et de pitié! car je connais vos souffrances, pure et noble victime... Laissez-les couler avec confiance dans un cœur qui vous est dévoué jusqu'à la mort!

La jeune comtesse, quand elle l'eût voulu, n'eût pu laisser couler ses larmes dans le cœur de M. Vautrot, car ses larmes s'étaient brusquement séchées. Un homme à genoux devant une femme ne peut lui paraître que sublime ou ridicule. Ce fut malheureusement sous ce dernier jour que l'attitude à la fois gauche et théâtrale de Vautrot s'offrit à l'imagination rieuse de Mme de Camors. Un éclat de vive gaîté illumina son charmant visage; elle se mordit les lèvres pour ne point éclater, et malgré cela elle éclata.

Il ne faut pas se mettre à genoux, quand on n'est pas assuré de se relever vainqueur. Autrement on s'expose, comme Vautrot, à une piteuse physionomie. — Relevez-vous, mon bon Vautrot, dit enfin Mme de Camors d'un ton sérieux. Cette lecture vous a visiblement égaré. Allez vous reposer. Oublions cela,... seulement ne vous oubliez plus.

Vautrot se releva. Il était livide. — Madame la comtesse, dit-il, l'amour d'un homme de cœur n'est jamais une offense... Le mien du moins était sincère; le mien eût été fidèle,... le mien n'était pas un piége infâme!

Il y avait dans l'accent dont ces paroles étaient marquées une intention si évidente que les traits de la jeune femme s'altérèrent aussitôt. Elle se dressa sur son fauteuil : — Que voulez-vous dire, monsieur?

— Hélas! rien que vous ne sachiez, je pense, dit Vautrot.

Elle se leva : — Vous allez m'expliquer cela tout de suite, monsieur, ou vous l'expliquerez dans un moment à mon mari.

— Mais, mon Dieu, dit Vautrot avec un accent de sincérité, votre tristesse, vos pleurs m'avaient fait croire que vous n'ignoriez pas...

— Quoi? dit-elle, et comme il se taisait : — Mais parlez donc, misérable!

— Je ne suis pas un misérable, dit Vautrot; je vous aimais, et je vous plaignais, voilà tout.

— Et de quoi me plaindre?

Vautrot ne s'était nullement attendu à l'énergie impérieuse de ce caractère et de ce langage. Il réfléchit à la hâte qu'au point où il en était venu, le plus sûr pour lui était encore d'achever. Il tira alors de sa poche une lettre dont il s'était muni simplement pour

confirmer au besoin dans l'esprit de la comtesse des soupçons qu'il y croyait éveillés dès longtemps, et il lui présenta cette lettre déployée. Elle hésita, puis la saisit. — Elle n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître l'écriture, car elle échangeait souvent des billets avec Mme de Campvallon. La lettre, écrite avec une passion brûlante, se terminait par ces mots : « Toujours un peu jalouse de Mary. Presque fâchée de vous l'avoir donnée, car elle est jolie; mais moi, je suis belle, n'est-ce pas, mon bien-aimé? — Surtout je t'adore! »

La jeune femme, dès les premiers mots, était devenue horriblement pâle; en terminant, elle laissa échapper une exclamation étouffée; puis elle relut la lettre, la rendit à Vautrot, comme ne sachant ce qu'elle faisait, et demeura quelques minutes immobile, l'œil fixé devant elle dans le vide. Un monde s'écroulait en elle.

Tout à coup elle se dirigea d'un pas rapide vers une porte voisine, et entra dans sa chambre, où Vautrot l'entendit ouvrir et fermer précipitamment des tiroirs. Elle reparut l'instant d'après; elle avait mis un chapeau et un manteau. Elle traversa le boudoir du même pas hâtif et raide; Vautrot, effrayé, voulut l'arrêter : — Madame! dit-il en se plaçant devant elle; elle le repoussa doucement de la main et sortit du boudoir.

Un quart d'heure plus tard, elle était dans l'avenue des Champs-Élysées, descendant vers Paris. Il était alors onze heures. C'était une froide soirée d'avril, et la pluie tombait par grains. Les rares passans qui cheminaient encore sur les larges trottoirs humides se retournaient avec curiosité pour suivre de l'œil cette jeune femme élégante dont la démarche semblait accélérée par un intérêt de vie ou de mort; mais à Paris on ne s'étonne de rien, car on y voit tout. L'allure étrange de Mme de Camors n'éveillait donc aucune attention extraordinaire : quelques hommes souriaient, d'autres lançaient un mot de raillerie qu'elle n'entendait pas.

Elle traversa avec la même hâte convulsive la place de la Concorde dans la direction du pont. Arrivée là, et au bruit de la Seine enflée et limoneuse qui se brisait contre les piliers des arches, elle fit un brusque temps d'arrêt : elle s'appuya sur le parapet et regarda l'eau; puis elle secoua la tête, soupira longuement et se remit en marche. Bientôt après elle s'arrêtait dans la rue Vanneau devant un grand hôtel isolé des maisons voisines par un mur de jardin : c'était l'hôtel de Mme de Campvallon.

Quand elle fut là, la malheureuse enfant ne sut plus que faire. Pourquoi même était-elle venue là? Elle ne le savait pas. Elle avait voulu venir comme pour s'assurer de son malheur, pour le toucher du doigt, ou peut-être pour trouver quelque raison, quelque pré-

texte d'en douter. C'était un but qu'elle s'était donné, elle y était arrivée, et elle ne savait plus que faire.

Elle s'assit sur une borne devant les jardins de l'hôtel, cacha sa tête dans ses deux mains et essaya de penser. La rue était déserte. Il était plus de minuit. Une rafale de pluie venait de se déchaîner sur Paris, et la pauvre femme grelottait.

Un sergent de ville passa enveloppé dans sa cape. Il la prit par le bras : — Qu'est-ce que vous faites là, vous? dit-il d'une voix rude.

Elle le regarda : — Je ne sais pas, dit-elle.

Cet homme en eut pitié. Il eut vite discerné d'ailleurs, à travers le désordre de la jeune femme, le bon goût et comme le parfum de l'honnêteté.

— Mais, madame, vous ne pouvez pas rester là, reprit-il avec plus de douceur.

— Non.

— Vous avez un gros chagrin?

— Oui.

— Comment vous appelez-vous?

— Comtesse de Camors.

— Où demeurez-vous?

Elle donna son adresse.

Eh bien! madame, attendez-moi. — Il fit quelques pas dans la rue, puis s'arrêta au bruit d'un fiacre qui approchait. Le fiacre était vide. Il pria M[me] de Camors d'y monter. Elle obéit, et il se plaça lui-même à côté du cocher.

M. de Camors venait de rentrer chez lui, et il écoutait avec stupeur, de la bouche de la femme de chambre, le récit de la disparition mystérieuse de la comtesse, quand le timbre de l'hôtel résonna. Il se précipita et rencontra sa femme sur l'escalier. Elle avait repris un peu de calme chemin faisant. Comme il l'interrogeait d'un regard profond : — J'étais souffrante, dit-elle en s'efforçant de sourire, j'ai voulu sortir un peu... je ne connais pas les rues... et je me suis égarée. — Malgré l'invraisemblance de l'explication, il n'insista pas; il murmura quelques mots de douce gronderie, et la remit entre les mains de sa femme de chambre, qui s'empressa de lui ôter ses vêtemens mouillés. — Pendant ce temps, il avait pris à part le sergent de ville, qui attendait dans le vestibule, et il le questionnait. En apprenant de cet homme dans quelle rue et à quel endroit précis de la rue il l'avait trouvée, M. de Camors, sans plus d'éclaircissemens, comprit aussitôt la vérité.

Il monta chez sa femme. Elle était couchée, et tremblait de tous ses membres. Une de ses mains pendait sur le drap. Il voulut la

prendre. Elle retira sa main doucement, avec une dignité triste, mais résolue. Ce simple geste les avait séparés pour toujours. A dater de ce moment, par une convention tacite, imposée par elle, acceptée par lui, Mme de Camors fut veuve.

Il demeura quelques minutes immobile, le regard perdu dans l'ombre des rideaux; puis il marcha lentement à travers la chambre silencieuse. L'idée de mentir pour se défendre ne lui vint pas. Sa démarche était calme et régulière; mais deux cercles bleuâtres s'étaient creusés soudainement au-dessous de ses yeux, et son visage avait pris la pâleur mate de la cire. Ses deux mains, jointes derrière lui, se tordaient l'une dans l'autre, et l'anneau qu'il portait au doigt éclata. Il s'arrêtait par intervalles, et écoutait le bruit des dents de la jeune femme qui s'entre-choquaient.

Après une demi-heure, il se rapprocha du lit tout à coup : — Marie, dit-il à demi-voix.

Elle tourna vers lui ses yeux ardens de fièvre.

— Marie, reprit-il, j'ignore ce que vous pouvez savoir, et je ne vous le demande pas. J'ai été très coupable envers vous,... mais moins pourtant que vous ne le pensez sans doute... Des circonstances terribles m'ont dominé... Au reste, je ne cherche point d'excuse... Jugez-moi aussi sévèrement que vous le voudrez; mais, je vous en prie, calmez-vous, conservez-vous... Vous me parliez ce matin de vos pressentimens, de vos espérances maternelles. Attachez-vous à cette pensée... Vous serez d'ailleurs maîtresse de votre vie... Quant à moi, je serai pour vous ce qu'il vous plaira, — un étranger ou un ami... Maintenant... je sens que ma présence vous fait mal,... et cependant j'ai peine à vous laisser seule en cet état... Voulez-vous Mme Jaubert cette nuit?

— Oui, murmura-t-elle.

— Je vais vous la chercher... Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a des confidences qu'on ne fait pas à sa plus chère amie!...

— Excepté à sa mère? demanda-t-elle avec une expression d'angoisse suppliante.

Il devint plus pâle encore, et après une minute : — Excepté à sa mère, dit-il, soit... Votre mère arrive demain, n'est-ce pas?

Elle fit signe de la tête que oui.

— Vous disposerez de vous avec elle, et j'accepterai tout.

— Merci, dit-elle faiblement.

Il quitta la chambre aussitôt. Il alla lui-même chercher Mme Jaubert, qu'on fit relever, et lui dit brièvement que sa femme avait été saisie d'une violente crise nerveuse à la suite d'un refroidissement. La gracieuse petite Mme Jaubert accourut en toute hâte chez son amie, et passa la nuit près d'elle. Elle ne fut pas long-

temps dupe de l'explication que Camors lui avait donnée. Les femmes se comprennent vite en leurs douleurs. Mme Jaubert cependant ne demanda point de confidences, et n'en reçut pas; mais sa tendresse rendit à son amie dans cette nuit affreuse le seul service qu'elle lui pouvait rendre : elle la fit pleurer.

Cette nuit ne fut pas non plus très douce pour M. de Camors. Il ne prit aucun repos. Il marcha jusqu'au jour dans son appartement avec une sorte de fureur. La détresse de cette enfant l'avait navré. Les souvenirs du passé se réveillant en même temps, les appréhensions du lendemain lui montrant auprès de la fille écrasée la mère, — et quelle mère! — atteinte mortellement dans toutes les chères illusions, dans toutes les croyances, dans tous les bonheurs de sa vie, — il sentait qu'il y avait encore dans son cœur des points vivans pour la pitié, dans sa conscience pour le remords. Il s'irritait de sa faiblesse, et y retombait.

Qui donc l'avait trahi? Cette préoccupation l'agitait à un degré presque égal. Dès le premier instant, il ne s'y était pas trompé. La douleur subite et à moitié folle de sa femme, son attitude désespérée, son silence, ne s'expliquaient que par une conviction évidente, par une révélation décisive. Après avoir égaré quelque temps ses soupçons, il en arriva à se persuader que les lettres de Mme de Campvallon avaient pu seules jeter dans l'esprit de sa femme une si pleine lumière. Il n'écrivait jamais à la marquise, quant à lui; mais il n'avait pu l'empêcher de lui écrire. Pour Mme de Campvallon, comme pour la plupart des femmes, un amour sans lettres était trop incomplet. La faute de M. de Camors, peu excusable chez un homme de ce mérite, était de conserver ces lettres; mais personne n'est parfait : il était artiste, il aimait ces chefs-d'œuvre d'éloquence passionnée; il était fier de les inspirer, et il ne pouvait se décider à les brûler. — Il examina à la hâte le tiroir secret où il les enfermait : à certains signes ménagés à dessein, il reconnut que ce tiroir avait été fouillé. — Cependant aucune lettre ne manquait; l'ordre seulement en était bouleversé.

Ses pensées s'étaient déjà portées plus d'une fois sur Vautrot, dont la délicatesse lui était suspecte, quand il reçut dans la matinée un billet de son secrétaire qui ne put lui laisser aucun doute. En réalité, M. Vautrot, après avoir passé de son côté une nuit des moins agréables, ne s'était pas senti le courage d'affronter l'accueil que son patron pouvait lui réserver ce matin-là. Son billet était assez habilement rédigé pour laisser dormir les soupçons, si par hasard ils n'étaient pas éveillés, et si la comtesse ne l'avait pas trahi. Il annonçait qu'il venait d'accepter une situation avantageuse qui lui était offerte par une maison de commerce de Londres.

Il avait dû se décider à l'improviste et partir le matin même sous peine de perdre une occasion irréparable. Il terminait par les expressions les plus vives de sa reconnaissance et de ses regrets.

Camors, ne pouvant l'étrangler, résolut de le payer. Il lui envoya non-seulement quelques appointemens arriérés, mais en outre une somme assez ronde, en témoignage de sa sympathie et de ses vœux; ce fut d'ailleurs une simple précaution, car M. de Camors n'appréhendait plus rien de ce venimeux personnage, le voyant dépourvu des seules armes qu'il eût possédées contre lui, et aussi du seul intérêt qui l'eût poussé à s'en servir; car il avait compris que M. Vautrot lui avait fait l'honneur de convoiter sa femme, et il l'en estimait un peu moins bas, lui trouvant après tout ce côté de gentilhomme.

IX.

M. de Camors, dans cette matinée, eut besoin d'un rude effort de courage pour accomplir lui-même ses devoirs de gentilhomme en allant recevoir à la gare Mme de Tècle; mais le courage était depuis longtemps son unique vertu, et celle-là du moins il ne devait jamais la perdre. Il accueillit avec grâce sa jeune belle-mère couverte de ses vêtemens de deuil. Elle fut surprise de ne pas voir sa fille avec lui. Il lui avoua qu'elle était un peu souffrante depuis la veille. Malgré les précautions de son langage et de son sourire, il ne put empêcher que Mme de Tècle ne conçût aussitôt de vives alarmes. Il ne prétendait d'ailleurs la rassurer qu'à demi. Sous la réserve calculée de ses réponses, elle pressentit un désastre; après l'avoir d'abord pressé de questions, elle garda le silence pendant le reste du trajet.

La jeune comtesse, pour épargner à sa mère la première impression, avait quitté son lit, et même la pauvre enfant avait mis un peu de rouge sur ses joues pâlies. M. de Camors ouvrit lui-même à Mme de Tècle la porte de la chambre de sa fille et se retira. — La jeune femme se souleva avec peine sur sa causeuse, et sa mère la reçut dans ses bras. Ce ne fut d'abord entre elles qu'un échange d'embrassemens étroits et de muettes caresses; puis la mère s'assit près d'elle, elle prit contre son sein la tête de sa fille, et la regardant au fond des yeux : — Quoi? dit-elle douloureusement.

— Oh! rien,... rien de désespéré;... seulement il faut aimer plus que jamais votre petite Mary, n'est-ce pas?

— Oui;... mais quoi donc enfin?

— Il ne faut pas vous faire de mal... et il ne faut pas m'en faire non plus... Vous savez pourquoi?

— Oui;... mais je t'en supplie, ma chérie, dis-moi!

— Eh bien! je vais vous dire tout;... mais de grâce, mère, soyez brave comme moi!...

Elle cacha plus profondément sa tête dans le sein de sa mère, et se mit à lui conter à voix basse, sans la regarder, la terrible révélation qui lui avait été faite, et que l'aveu de son mari avait confirmée.

Mme de Tècle ne l'interrompit pas une seule fois pendant ce cruel récit; elle lui baisait seulement les cheveux de temps en temps. La jeune comtesse, qui n'osait lever les yeux sur elle, comme si elle eût été honteuse du crime d'un autre, put se figurer qu'elle s'était elle-même exagéré la gravité de son malheur, puisque sa mère en recevait la confidence avec autant de calme; mais le calme de Mme de Tècle en ce moment horrible était celui des martyrs, car tout ce que put jamais souffrir une chrétienne sous la griffe des tigres ou sous le crochet du tortionnaire, cette mère le souffrait alors sous la main de sa fille bien-aimée. Son beau et pâle visage, ses grands yeux dressés vers le ciel, comme ceux qu'on prête aux pures victimes agenouillées dans les cirques romains, semblaient demander à Dieu s'il avait vraiment des consolations pour de telles tortures!

Quand elle eut tout entendu, elle trouva la force de sourire à sa fille, qui la regardait enfin avec une expression de timidité inquiète, et l'embrassant plus étroitement : — Eh bien! ma chérie, lui dit-elle, c'est une grande tristesse, c'est vrai;... cependant tu as raison, il n'y a rien de désespéré.

— Croyez-vous?

— Sans doute... il y a là un mystère inconcevable;... mais sois sûre que le mal n'est pas aussi terrible qu'il paraît.

— Ma pauvre mère, puisqu'il avoue pourtant!

— J'aime mieux qu'il avoue, vois-tu... Cela prouve qu'il y a encore quelque fierté, quelques ressources dans son âme,... et puis je l'ai senti très affligé,... il souffre comme nous, va!... Enfin pensons à l'avenir, ma chérie.

Elles se tenaient les mains et se souriaient l'une à l'autre en contenant les larmes dont leurs yeux étaient noyés. Après quelques minutes : — Je voudrais bien, mon enfant, dit Mme de Tècle, me reposer pendant une demi-heure,... et puis j'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans ma toilette.

— Je vais vous conduire à votre chambre... Oh! je puis marcher... Je me sens beaucoup mieux...

Mme de Camors prit le bras de sa mère, et la mena jusqu'à la porte de la chambre qui lui était destinée. Sur le seuil, elle la laissa. — Sois sage, lui dit Mme de Tècle en se retournant et en lui souriant encore. — Vous aussi! murmura la jeune femme, à qui la voix manquait.

Mme de Tècle, dès que la porte fut refermée, leva ses deux mains jointes vers le ciel, puis, tombant à genoux devant le lit, elle y ensevelit sa tête et se mit à sangloter éperdument.

La bibliothèque de M. de Camors était contiguë à cette chambre. Il s'y était retiré. Il se promena d'abord à grands pas dans cette vaste pièce, s'attendant d'une minute à l'autre à voir entrer Mme de Tècle. Le temps s'écoulant, il s'assit et essaya de lire; mais sa pensée lui échappait, son oreille recueillait avidement malgré lui les moindres bruits de la maison. Si un pas semblait s'approcher, il se levait brusquement et se hâtait de composer son visage. Quand la porte de la chambre voisine s'était ouverte, son angoisse avait redoublé; il distingua le chuchotement des deux voix, puis l'instant d'après la chute sourde de Mme de Tècle sur le tapis, puis son sanglot désespéré. M. de Camors rejeta violemment le livre qu'il s'efforçait de lire, et, posant son coude sur le bureau qui était devant lui, il tint longtemps son front pâle serré dans sa main contractée. — Quand le bruit des sanglots s'apaisa et cessa peu à peu, il respira.

Vers midi, il reçut ce billet :

« Si vous me permettiez d'emmener ma fille à la campagne pour quelques jours, je vous en serais reconnaissante.

« ÉLISE DE TÈCLE. »

Il répondit aussitôt cette simple ligne :

« Vous ne pouvez rien faire que je n'approuve aujourd'hui et toujours.

« CAMORS. »

Mme de Tècle en effet, après avoir consulté les dispositions et les forces de sa fille, s'était déterminée à la soustraire sans délai, s'il était possible, aux impressions du lieu où elle venait de tant souffrir, à la présence de son mari et aux embarras douloureux de leur situation mutuelle. Elle avait besoin elle-même de se recueillir dans la solitude pour prendre un parti dans une circonstance sans exemple. Enfin elle ne se sentait pas le courage de revoir M. de Camors, si elle devait le revoir jamais, avant qu'un peu de temps n'eût passé entre eux.

Ce ne fut pas sans anxiété qu'elle attendit la réponse de Camors à la prière qu'elle lui adressait. Dans le trouble épouvantable de ses idées, elle le croyait désormais capable de tout, et elle craignait tout de lui. Le billet du comte la rassura; elle s'empressa de le faire lire à sa fille, et toutes deux, comme deux pauvres êtres perdus qui s'attachent à la moindre branche, aimèrent à remarquer l'espèce d'abandon respectueux avec lequel il remettait leur sort entre leurs mains.

Il passa la journée à la séance du corps législatif, et quand il rentra, elles étaient parties.

Mme de Camors s'éveilla le lendemain dans sa chambre de jeune fille; les oiseaux du printemps chantaient sous ses fenêtres dans le vieux jardin paternel. Elle reconnut ces voix amies de son enfance, et s'attendrit; mais un sommeil de quelques heures lui avait rendu sa vaillance naturelle. Elle écarta les pensées qui l'énervaient, se leva, et alla surprendre sa mère à son réveil. Bientôt après toutes deux se promenaient sur la terrasse aux tilleuls : on touchait à la fin d'avril, la jeune verdure odorante s'étalait au soleil, les mouches bourdonnaient déjà par essaims dans les roses entr'ouvertes, dans les pyramides bleues des lilas et dans les grappes pendantes des cytises. Après quelques tours faits en silence au milieu de ces frais enchantemens, la jeune comtesse, qui voyait sa mère absorbée dans sa rêverie, lui prit la main : — Mère, lui dit-elle, ne sois pas triste;... nous voilà comme autrefois,... toutes deux dans notre petit coin... Nous serons heureuses, va!

— La mère la regarda, lui prit la tête, et la baisant sur le front avec une sorte de violence : — Tu es un ange, toi! dit-elle.

Il faut avouer que leur oncle Des Rameures, malgré la tendre affection qu'elles lui portaient, les gêna beaucoup. Il n'avait jamais aimé Camors, il l'avait accepté pour neveu, comme il l'avait accepté pour député, avec plus de résignation que d'enthousiasme. Son antipathie n'était que trop justifiée par l'événement; mais il fallait qu'il l'ignorât. Il était excellent, mais entier et rude. La conduite de Camors, s'il eût pu la soupçonner, l'eût assurément poussé à quelque éclat irréparable. Aussi Mme de Tècle et sa fille s'entendirent-elles à demi-mot pour se contenir devant lui avec une réserve impénétrable. Elles observaient d'ailleurs les mêmes précautions dès qu'elles se trouvaient en présence d'un étranger. Cette pénible contrainte eût été à la longue insoutenable, si l'état de santé de la jeune comtesse, prenant de jour en jour un caractère moins douteux, n'eût fourni des excuses à leur préoccupation inquiète et à leur vie retirée.

Mme de Tècle cependant, qui se reprochait le malheur de sa fille

comme son ouvrage, et qui se le reprochait avec une amertume inexprimable, ne cessait de chercher au milieu des ruines du passé et du présent quelque réparation, quelque refuge pour l'avenir. La première idée qui s'était présentée à son esprit avait été de séparer absolument et à tout prix la comtesse de son mari. Sous le premier coup de l'effroi que la duplicité perverse de Camors lui avait fait éprouver, elle n'avait pu envisager sans horreur la pensée de replacer sa fille aux côtés d'un tel homme; mais cette séparation, en supposant qu'on pût l'obtenir soit du consentement de M. de Camors, soit de l'autorité de la loi, livrait au public un secret scandaleux, et pouvait entraîner des catastrophes redoutables. N'eût-elle pas ces conséquences, elle devait tout au moins creuser entre Mme de Camors et son mari un abîme éternel. C'était ce que Mme de Tècle ne voulait pas, car, à force d'y songer, elle avait fini par voir le caractère de Camors sous un jour, non plus favorable peut-être, mais plus vrai. Mme de Tècle, quoique étrangère à tout mal, savait le monde et la vie, et son intelligence pénétrante en devinait plus encore qu'elle n'en savait. Elle comprit donc à peu près quelle espèce de monstre moral était M. de Camors, et tel qu'elle le comprit, elle en espéra encore quelque chose. Enfin l'état de la comtesse lui promettait dans un avenir prochain une consolation qu'il ne fallait pas risquer de lui enlever, et Dieu pouvait permettre que ce gage d'une union si douloureuse en reformât un jour les liens brisés.

Mme de Tècle communiqua ses réflexions, ses craintes, ses espérances à sa fille, et elle ajouta : Ma pauvre enfant, j'ai presque perdu le droit de te donner des conseils; je te dis seulement : Moi, voilà ce que je ferais.

— Eh bien! ma mère, je le ferai, dit la jeune femme.

— Penses-y encore, car la situation que tu vas accepter aura bien des amertumes; mais entre les amertumes, hélas! nous n'avons que le choix.

A la suite de cet entretien, et huit jours environ après leur arrivée à la campagne, Mme de Tècle écrivit à M. de Camors la lettre que l'on va lire et que sa fille approuva :

« Vous avez semblé me dire que vous rendiez à votre femme sa liberté, si elle voulait la reprendre. Elle ne le veut pas, elle ne le peut pas. Elle se doit déjà à l'enfant qui portera votre nom. Il ne dépendra pas d'elle que ce nom ne soit sans tache. Elle vous prie donc de lui garder sa place dans votre maison. Ne craignez d'elle aucun trouble, aucun reproche. Elle et moi, nous savons souffrir sans bruit. Pourtant, je vous en supplie, soyez bon pour elle. Épargnez-la. Veuillez lui laisser encore quelques jours de calme, et puis rappelez-la, ou venez. »

Cette lettre toucha M. de Camors. Si impassible qu'il fût, on peut croire que depuis le départ de sa femme il ne jouissait pas d'une parfaite tranquillité d'esprit. L'incertitude est le pire des maux, parce qu'elle les imagine tous. Absolument privé de nouvelles depuis huit jours, il n'y avait pas de catastrophe possible qu'il ne sentît flotter au-dessus de sa tête. Il avait eu le courage hautain de cacher à Mme de Campvallon l'événement qui avait éclaté dans sa maison et de lui laisser tout son repos, quand lui-même avait perdu le sommeil. C'était par de tels efforts d'énergie et de fierté virile que cet homme étrange se maintenait encore à une certaine hauteur d'estime en face de lui-même.

Le billet de Mme de Tècle fut donc pour lui une délivrance. Voici la brève réponse qu'il y fit :

« J'accepte avec reconnaissance et respect ce que vous avez décidé. La résolution de votre fille est généreuse. J'ai encore assez de générosité moi-même pour le comprendre. Je suis pour jamais, que vous le vouliez ou non, son ami et le vôtre. — Camors. »

Ce fut une semaine plus tard que M. de Camors, après avoir eu la précaution de s'annoncer par un mot de préface, arriva un soir chez Mme de Tècle. Sa jeune femme gardait la chambre. On avait eu soin d'écarter les témoins; mais l'entretien fut moins pénible et moins embarrassé qu'on n'eût pu le craindre. Mme de Tècle et sa fille avaient trouvé dans la réponse du comte une sorte de noblesse qui leur avait rendu une lueur de confiance. Par-dessus tout, elles étaient fières et plus ennemies des scènes bruyantes que les femmes ne le sont habituellement. Elles l'accueillirent donc avec froideur, mais avec calme. Quant à lui, il leur montra sur son front et dans son langage une douceur sérieuse et triste qui ne manquait ni de dignité ni de grâce. L'entretien, après s'être arrêté quelque temps sur la santé de la comtesse, se porta sur les nouvelles courantes, sur les circonstances locales, et prit peu à peu un ton aisé et ordinaire. M. de Camors, prétextant un peu de fatigue, se retira comme il était entré, en les saluant toutes deux et sans essayer de leur prendre la main.

Ainsi furent inaugurées entre Mme de Camors et son mari les relations nouvelles et singulières qui devaient être désormais le seul lien de leur vie commune. Le monde put d'autant mieux s'y tromper que M. de Camors n'était pas homme de démonstrations publiques, et que sa contenance courtoise, mais réservée auprès de sa femme, ne devait pas s'écarter sensiblement des habitudes qu'on lui connaissait.

Il resta deux jours à Reuilly. Mme de Tècle attendit vainement pendant ces deux jours une explication atténuante qu'elle ne vou-

lait pas demander, mais qu'elle avait espérée. Quelles étaient les circonstances terribles qui avaient dominé la volonté de M. de Camors au point de lui faire oublier les sentimens les plus sacrés? Sa pensée, quand elle s'efforçait de plonger dans ce mystère, ne laissait pas d'approcher de la vérité. M. de Camors avait dû commettre son indigne action sous la menace de quelque effroyable danger, pour sauver l'honneur, la fortune, peut-être la vie de M[me] de Campvallon. C'était là une faible excuse aux yeux de cette mère; pourtant c'en était une. Peut-être aussi avait-il eu dans le cœur, en épousant sa fille, la résolution de rompre cette liaison fatale qui l'avait ressaisi depuis presque malgré lui, comme il arrive. Sur tous ces points douloureux, elle demeura, après le départ de M. de Camors comme avant son arrivée, réduite à ses conjectures, dont elle faisait partager à sa fille les vraisemblances les plus consolantes.

Il avait été convenu que M[me] de Camors resterait à la campagne jusqu'à ce que sa santé se trouvât rétablie. Seulement son mari avait exprimé le désir qu'elle fixât sa résidence ordinaire sur sa terre de Reuilly, dont le manoir avait été restauré avec beaucoup de goût. M[me] de Tècle sentit la convenance de cette combinaison; elle abandonna elle-même la vieille habitation du comte de Tècle pour s'installer auprès de sa fille dans le modeste château qui avait appartenu aux ancêtres maternels de M. de Camors, et dont nous avons décrit dans une autre partie de ce récit l'avenue solennelle, les balustrades de granit, les labyrinthes de charmilles et l'étang noir ombragé de sapins séculaires.

Elles étaient là toutes deux au milieu de leurs souvenirs les plus doux et les plus intimes, car ce petit château, si longtemps désert, les bois négligés qui l'entouraient, la pièce d'eau mélancolique, la nymphe solitaire, tout cela avait été leur domaine particulier, le cadre favori de leurs rêveries communes, la légende de leur enfance, la poésie de leur jeunesse. C'est sans doute une grande tristesse que de revoir avec des yeux pleins de larmes, avec un cœur flétri et un front courbé sous les orages de la vie, les lieux familiers où l'on a connu le bonheur et la paix; mais pourtant tous ces chers confidens de vos joies passées, de vos espérances trompées, de vos songes détruits, s'ils sont des témoins douloureux, sont aussi des amis. On les aime, et il semble qu'ils vous aiment. C'était ainsi que ces deux pauvres femmes, promenant à travers ces bois, ces eaux, ces solitudes, leurs incurables blessures, croyaient entendre des voix qui les plaignaient et respirer une sympathie qui les apaisait.

La plus cruelle épreuve que réservât à M[me] de Camors l'exis-

tence qu'elle avait eu la courageuse sagesse d'accepter, c'était assurément l'obligation de revoir la marquise de Campvallon et de garder avec elle une attitude qui pût tromper les yeux du général et ceux du monde. Elle y était résignée, mais elle désirait retarder le plus possible l'émotion de ce rapprochement. Sa santé lui servit d'excuse naturelle pour ne pas aller dans le cours de cet été à Campvallon, et aussi pour se tenir enfermée chez elle le jour où la marquise vint faire visite à Reuilly, accompagnée du général. Elle y fut reçue par Mme de Tècle, qui parvint à l'accueillir avec sa bonne grâce ordinaire. Mme de Campvallon, que M. de Camors avait alors mise au courant, ne se troubla pas davantage, car les meilleures femmes comme les pires excellent à ces comédies, et tout se passa enfin sans que le général eût lieu de concevoir l'ombre d'un soupçon.

La belle saison s'écoula. M. de Camors avait fait d'assez nombreuses apparitions à la campagne, affermissant à chaque entrevue le ton nouveau de ses relations avec sa femme. Il séjourna, suivant son usage, à Reuilly pendant le mois d'août, et prit lui-même prétexte de la santé de la comtesse pour ne pas multiplier cette année-là ses visites à Campvallon.

De retour à Paris, il rentra dans ses habitudes et aussi dans son insouciant égoïsme, car il s'était remis peu à peu de la secousse qu'il avait éprouvée; il commençait à oublier ses souffrances, encore plus celles de sa femme, et même à se féliciter secrètement du tour que le hasard avait donné à sa situation. Il en gardait en effet les avantages, et n'en avait plus les inconvéniens. Sa femme était instruite, il ne la tromperait plus; c'était en réalité un soulagement pour lui. Quant à elle, elle allait être mère; elle aurait un jouet, une consolation; il comptait d'ailleurs redoubler pour elle d'attentions et d'égards. Elle serait heureuse ou à peu près, tout autant en définitive que les trois quarts des femmes en ce monde. Tout était donc pour le mieux. Il redonna l'essor à son char un moment enrayé, et s'élança de nouveau dans sa brillante carrière, fier de sa royale maîtresse, rêvant d'y joindre une fortune royale et entrevoyant au loin pour couronnement de sa vie les triomphes de l'ambition et du pouvoir.

Alléguant diverses obligations assez douteuses, il n'alla à Reuilly qu'une seule fois dans le courant de l'automne; mais il écrivait assez souvent, et Mme de Tècle lui envoyait de brèves nouvelles de sa femme.

Un matin, vers la fin de novembre, il reçut une dépêche qui lui fit comprendre en style télégraphique qu'il devait se rendre immédiatement à Reuilly, s'il voulait assister à la naissance de son en-

fant. Dès qu'un devoir de convenance ou de courtoisie lui apparaissait, M. de Camors n'hésitait point. Voyant qu'il n'avait pas une minute à perdre s'il voulait profiter du train qui partait dans la matinée, il se jeta aussitôt dans une voiture et courut à la gare. Son domestique devait le rejoindre le lendemain.

La station qui correspondait avec Reuilly en était éloignée de plusieurs lieues. Dans le trouble de la circonstance, aucun arrangement n'avait été pris pour le recevoir à son arrivée, et il dut se contenter, pour faire le trajet intermédiaire, d'un des lourds voiturins du pays. Le mauvais état des chemins fut un nouveau contretemps, et il était trois heures du matin quand le comte, impatienté et transi, sauta hors du petit coche devant la grille de son avenue.

Il se dirigea à grands pas vers la maison, sous le dôme encore touffu et profondément sombre des vieux ormes silencieux. Il était au milieu de l'avenue, quand un cri aigu déchira l'air : son cœur bondit dans sa poitrine; il s'arrêta brusquement et prêta l'oreille. Le cri se prolongeait dans la nuit. On eût dit l'appel désespéré d'une créature humaine sous le couteau d'un meurtrier. Ces sons douloureux s'apaisèrent peu à peu; il reprit sa marche avec plus de hâte, n'entendant plus que le battement sourd et précipité de ses artères. — Au moment où il apercevait les lumières du château, un nouveau cri d'angoisse s'éleva, plus poignant, plus sinistre encore, et cette fois encore M. de Camors s'arrêta. — Quoique l'explication naturelle de ces cris d'agonie se fût présentée tout de suite à son esprit, il en était troublé. Il n'est pas rare que les hommes habitués comme lui à une vie purement artificielle éprouvent une étrange surprise quand quelqu'une des plus simples lois de la nature se dresse tout à coup devant eux avec la violence impérieuse et irrésistible du fait divin.

M. de Camors gagna la maison, recueillit quelques informations de la bouche des domestiques, et fit prévenir Mme de Tècle de son arrivée. Mme de Tècle descendit aussitôt de la chambre de sa fille. En voyant ses traits altérés et ses yeux humides : — Est-ce que vous êtes inquiète? dit vivement Camors.

— Inquiète, non, dit-elle; mais elle souffre beaucoup, et c'est bien long.

— Est-ce que je pourrais la voir?

Il y eut un silence. Mme de Tècle, dont le front s'était contracté, baissait les yeux, puis les relevant : — Si vous l'exigez, dit-elle.

— Je n'exige rien. Si vous croyez que ma présence lui fasse du mal?...

La voix de M. de Camors n'était pas aussi assurée que de cou-

tume. — J'ai peur, reprit Mme de Tècle, qu'elle ne l'agite beaucoup. Si vous voulez avoir confiance en moi, je vous serai obligée.

— Mais au moins... peut-être, dit Camors, serait-elle bien aise de savoir que je suis venu, que je suis là,... que je ne l'abandonne pas.

— Je le lui dirai.

— C'est bien. — Il salua Mme de Tècle d'un léger signe de tête et se détourna aussitôt. Il entra dans le jardin, qui était derrière la maison, et s'y promena au hasard d'allée en allée.

On sait que généralement le rôle des hommes dans les conjonctures où se trouvait en ce moment M. de Camors n'a rien de très aisé ni de très glorieux; mais les ennuis communs de cette épreuve étaient aggravés pour lui par quelques réflexions particulièrement pénibles. Non-seulement son assistance était inutile, elle était redoutée; non-seulement il n'était pas un soutien, il était un danger et une douleur de plus. Il y avait dans cette pensée une amertume que lui-même sentait. Sa générosité native et son humanité violentée tressaillaient pendant qu'il écoutait les cris farouches et les plaintes de détresse qui se succédaient presque sans relâche à son oreille. Il passa enfin sur la terre humide de ce jardin, sous cette froide nuit et sous la triste aurore qui la suivit, quelques heures pesantes.

Mme de Tècle était venue à plusieurs reprises lui apporter des nouvelles. Vers huit heures, il la vit s'approcher de lui d'un air tranquille et grave. — Monsieur, lui dit-elle, vous avez un fils.

— Je vous remercie... Comment est-elle?

— Bien. Je vous prierai d'aller la voir dans un instant.

Une demi-heure après, elle reparut sur le seuil du vestibule et l'appela. — Monsieur de Camors! — Et quand il fut près d'elle, elle ajouta avec une émotion qui faisait trembler ses lèvres : — Elle a une inquiétude depuis quelque temps. Elle a peur que vous ne l'ayez ménagée jusqu'ici pour lui prendre cet enfant... Si jamais vous aviez une telle pensée... pas maintenant, monsieur, n'est-ce pas?

— Vous êtes dure, madame! répondit-il d'une voix sourde.

Elle soupira. — Venez, dit-elle, et elle monta l'escalier devant lui. Elle lui ouvrit la porte de la chambre et l'y laissa entrer seul.

Son premier regard rencontra l'œil de sa jeune femme fixé sur lui. Elle était à demi assise sur son lit, appuyée sur des oreillers, et plus blanche que le rideau dont l'ombre douce l'enveloppait; elle tenait serré contre elle son enfant endormi, qui était déjà couvert lui-même, comme sa mère, de dentelles blanches et de ru-

bans roses. Du fond de ce nid, elle attachait sur son mari ses grands yeux étincelans d'une sorte d'éclat sauvage, où l'expression du triomphe se mêlait à celle d'une profonde terreur.

Il s'arrêta à quelques pas du lit, et la saluant de son meilleur sourire : — J'ai eu bien pitié de vous, Marie, lui dit-il.

— Merci, répondit-elle d'une voix faible comme un souffle. — Elle continuait de le regarder avec le même air d'effroi suppliant.

— Êtes-vous un peu heureuse maintenant? reprit-il.

L'œil flamboyant de la jeune femme se porta rapidement sur le calme visage de son enfant, puis se redressa vers Camors : — Vous ne me le prendrez pas?

— Jamais! dit-il.

Comme il prononçait ce mot, ses yeux se voilèrent soudain, et il fut étonné lui-même de sentir des larmes glisser sur ses joues. Il eut alors un mouvement singulier : il s'inclina, saisit un des plis du drap, y porta ses lèvres, et, se relevant aussitôt, il sortit de la chambre.

Dans sa lutte terrible et trop souvent victorieuse contre la nature et la vérité, cet homme avait été une fois vaincu. — Mais il serait puéril d'imaginer qu'un caractère de cette trempe et de cet endurcissement eût pu se transformer ou même se modifier sensiblement sous le coup de quelques émotions passagères et de quelques surprises nerveuses. M. de Camors se remit vite de cette défaillance, si même il ne s'en repentit pas.

Il passa huit jours à Reuilly, remarquant dans la contenance de Mme de Tècle et dans les rapports de leur vie commune un peu plus d'abandon qu'auparavant. De retour à Paris, il fit faire avec une prévenance attentive quelques changemens dans les dispositions intérieures de son hôtel, afin de préparer à la jeune comtesse et à son fils, qui devaient le rejoindre quelques semaines plus tard, une installation plus large et plus comfortable.

OCTAVE FEUILLET.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

ÉTUDES

SUR

LES TRAVAUX PUBLICS

L'ASSAINISSEMENT DES FABRIQUES ET DES VILLES.

Rapports sur l'assainissement industriel et municipal en Angleterre (1864), *dans la Belgique et la Prusse rhénane* (1865), *en France* (1866), par M. Ch. de Freycinet, ingénieur des mines.

Si l'on voulait apprécier par quelque chose de palpable les progrès du bien-être populaire et les bienfaits qu'une civilisation avancée répand sur les masses, c'est peut-être aux applications des principes de l'hygiène qu'il en faudrait demander la mesure. L'hygiène publique, aussi vieille que l'humanité, n'est devenue cependant une science certaine qu'à une époque très récente. Les anciens législateurs du peuple juif, de la Grèce et de Rome ne donnèrent une base solide aux prescriptions sanitaires, dont ils avaient deviné l'importance, qu'en les unissant par un lien intime aux croyances religieuses. On disait au XVIII[e] siècle que la propreté n'est qu'une vertu, ce qui signifiait sans doute qu'on la jugeait peu digne de la sollicitude des gouvernemens. De nos jours, l'observation des mesures de salubrité est un acte de convenance personnelle ou un devoir public suivant l'intérêt qui se trouve en jeu. Ce qui n'affecte que l'individu est abandonné au libre arbitre de chacun; à peine l'état intervient-il en des circonstances graves, telles qu'une épidémie, et encore il n'agit alors qu'à titre officieux et

par voie de persuasion. Au contraire, ce qui est susceptible d'influer sur la santé de tous est devenu l'un des soucis les plus graves de l'autorité. La tendance qu'ont aujourd'hui les hommes à se déplacer au profit exclusif des grandes villes, le développement immense de l'industrie, qui traite comme une matière inerte les substances les plus nuisibles dont se compose l'écorce de notre planète, en aggravant les sujets d'infection propres à toute agglomération humaine, ont créé le devoir de protéger la population contre des causes multiples d'insalubrité. De là tout un système de règlemens préventifs ou répressifs, tantôt anodins, tantôt sévères, suivant que l'on craint d'entraver l'industrie et la liberté des citoyens, ou que l'on se laisse effrayer par des accidens épidémiques. Toutefois l'essence même de cette législation est de devenir de plus en plus rigoureuse. Tout y convie : le raffinement des mœurs, qui ne supporte plus qu'avec peine ce qui blesse les sens de la vue et de l'odorat; les études médicales, en assignant à l'oubli des précautions hygiéniques une part très large dans le développement des maladies; les progrès même de l'industrie, qui se perfectionne en s'assainissant et apprend à mettre en œuvre les résidus les plus abjects. Lorsque les médecins eurent démontré par des statistiques sérieuses que le choléra s'abat de préférence sur les quartiers humides et fangeux des grandes villes, les administrateurs, soutenus par l'opinion publique, se sentirent le courage de nettoyer, purifier et aérer au prix de coûteux travaux les rues qu'habite la population pauvre. Il n'est pas jusqu'aux embellissemens de luxe en certaines parties de la cité qui n'aient, par voie de contraste, imposé comme un plus rigoureux devoir la recherche de conditions hygiéniques meilleures.

Il est à regretter sans doute que ces travaux n'aient pas toujours été exécutés avec une entente parfaite de ce que réclame la salubrité. Parfois aussi les travaux d'apparat ont eu le pas sur ceux qui sont simplement utiles. On n'a guère le droit de s'en plaindre, car l'hygiène industrielle et municipale est une science de date si récente qu'il est permis aux administrations les plus éclairées de n'en pas connaître les vrais principes. Afin de répandre la lumière sur cet important sujet, le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, sur l'avis du comité consultatif des arts et manufactures, a chargé un ingénieur des mines, M. de Freycinet, d'étudier tant en France qu'à l'étranger les améliorations relatives à la salubrité des fabriques et des villes; nous allons essayer d'exposer l'état actuel de la question d'après les savans rapports qui résument les résultats de cette mission.

C'est une étude dont il n'est pas besoin de démontrer l'utilité, car on ne manque pas d'occasions, sans aller loin, d'apercevoir bien

des choses qui choquent la vue et l'odorat, et révèlent par cela même la funeste influence qu'elles ont sur la santé publique. Tout le monde a lu les descriptions qui représentent Paris au siècle dernier avec les horreurs de sa voirie : un charnier infect au centre de la ville, des eaux croupissantes dans les ruisseaux, des amas d'immondices au milieu des rues. Il n'est même point besoin de remonter si loin dans le passé. Que de villes de province, — et ce ne sont pas les moins importantes, — où les règles de la propreté la plus vulgaire ne sont pas observées! Veut-on voir pis encore, que l'on passe les frontières; chaque peuple révélera par l'état de sa voirie le véritable rang auquel il a droit en fait de civilisation. Le dernier degré sous ce rapport, nous le trouverons chez les peuples à allures indépendantes et nomades qui paraissent ignorer la vie municipale. Les tribus sauvages de l'Océanie amoncellent autour de leur campement provisoire avec une coupable insouciance les infimes rebuts de leur nourriture et les déjections de leur existence quotidienne. Les Arabes, plus avancés à d'autres égards, ne sont pas moins imprévoyans. L'agglomération de pèlerins qui se forme chaque année autour de La Mecque a été signalée comme l'une des causes premières d'un redoutable fléau, le choléra, qui ravage ensuite de proche en proche toutes les contrées de l'univers.

En France, la police sanitaire, quoique encore imparfaite, plus par la faute des individus que par celle de l'autorité, remonte déjà loin. Le moyen âge eut ses léproseries ouvertes aux individus atteints par les maladies contagieuses que le grand mouvement des croisades répandit sur l'Europe; mais cette institution n'avait nul effet préventif. Il faut en venir à la seconde moitié du XVIIe siècle pour trouver le premier exemple d'une consultation de médecins à propos d'une question de salubrité. A partir de ce moment, le domaine, soumis à la surveillance sanitaire, s'élargit graduellement jusqu'à la création, en 1802, des comités d'hygiène publique, qui fonctionnent maintenant en permanence au chef-lieu de chaque département et dans toutes les villes importantes. La nature et l'importance des questions soumises à ces conseils ne laissent aucun doute sur l'utilité du rôle qu'ils ont mission de remplir. Il est notoire que certaines industries condamnent à une mort précoce les ouvriers qu'elles emploient; mais soupçonne-t-on la gravité des accidens auxquels sont sujettes les personnes étrangères à tout travail industriel, et qui se tiennent à distance des établissemens réputés insalubres? La fabrication d'un produit pharmaceutique indispensable, la quinine, inflige une maladie spéciale non-seulement aux ouvriers qui manipulent cette substance, mais encore aux habitans du voisinage qui ne pénètrent jamais dans les ateliers. Il

n'est pas rare que les journaux racontent que des ouvriers ont été asphyxiés dans un égout ou dans une fosse d'aisances; ce qu'ils ne nous apprennent pas, c'est que des puits sont souillés par les infiltrations de ces émonctoires jusqu'à la distance d'un kilomètre. Il y a peu d'années, une famille fut empoisonnée auprès de Saint-Étienne par l'eau d'un puits qui avait été bue jusqu'alors avec impunité. L'analyse chimique y fit découvrir une quantité notable d'arsenic, résidu d'une usine assez éloignée du théâtre de l'accident. Est-il besoin d'insister davantage? Qui n'a été frappé des odeurs nauséabondes que certaines fabriques répandent parfois sur une ville entière? Qui n'a été aveuglé par les nuages d'épaisse fumée que les cheminées d'appareils à vapeur déversent dans l'atmosphère et que le vent rabat à la surface du sol? Qui n'a été incommodé par les gaz méphitiques qu'exhalent les eaux stagnantes, les bouches d'égout dans les villes, les amas de fumier dans les campagnes? Un magistrat éminent qui administra longtemps le département du Nord, M. Vallon, déclarait qu'il ne pouvait sortir de chez lui sans percevoir l'odeur de l'hydrogène sulfuré. Lorsqu'il s'agit de ce gaz désagréable, l'odorat du moins dénonce l'infection avant que le corps n'en éprouve les effets délétères. Au reste, odeurs toxiques ou simplement incommodes, tout cela peut être, à de rares exceptions près, corrigé et purifié. Quelques industries ont reçu sous le rapport de l'assainissement des améliorations qui dépassent ce que l'on en pouvait espérer, et les travaux de voirie exécutés à l'intérieur des villes ont souvent combattu avec succès les causes d'insalubrité qui sont propres aux grandes agglomérations.

Notre étude aura donc pour objet de savoir ce que sont et ce que devraient être les travaux qui sont relatifs à l'assainissement des villes. Il sera nécessaire de passer en revue les usines insalubres, les modes de sépulture, la construction et le nettoyage des égouts, et surtout ce qui se rapporte à l'évacuation et à l'emploi des déjections humaines. Sans doute le sujet répugne, et l'on ne saurait l'aborder qu'avec la crainte d'inspirer le dégoût; mais il est des plaies qu'on doit sonder jusqu'au vif, quelque répugnance qu'on y éprouve. Lorsqu'on est convaincu qu'un mal existe et que le remède n'est pas loin, on ne saurait s'en laisser détourner par la délicatesse des sens, si justifiée qu'elle soit en toute autre occasion. D'ailleurs, si l'on se place au point de vue scientifique, les matières fécales ne sont plus la chose repoussante que chacun sait; cela devient du phosphate, de l'ammoniaque, de l'acide urique et autres corps à composition bien définie dont l'agriculture ne demande pas mieux que de faire son profit. Imitons les Romains, qui, soucieux de l'hygiène publique, n'eurent pas nos répugnances efféminées pour les égouts de leurs grandes cités, et qui en confiaient l'entretien,

comme une marque d'honneur, à des personnages éminens, *curatores cloacarum*. Sachons au moins ce qui se passe en ces rues souterraines et de quelle manière elles contribuent à notre bien-être, à notre santé.

I.

Les odeurs méphitiques ou malfaisantes que dégagent les établissemens industriels doivent être envisagées à un double point de vue : d'abord parce qu'elles affectent d'une façon directe les ouvriers que ces établissemens emploient, en second lieu parce qu'en corrompant l'air, le sol ou l'eau, elles étendent parfois à une grande distance leurs dangereux effets. Les fabriques qui peuvent nuire au voisinage sont assujetties, on le sait, à la formalité d'une autorisation préalable, afin de prévenir ou tout au moins d'atténuer ces inconvéniens. Cette sage restriction ne figure dans la législation française qu'au profit de la salubrité extérieure, car l'industriel n'est soumis à aucune mesure d'hygiène en faveur de ses ouvriers. En Belgique au contraire, le gouvernement se réserve le droit de prescrire des précautions hygiéniques dans l'intérêt des travailleurs. En Angleterre, bien que la loi intervienne souvent dans le régime des manufactures pour limiter les heures de travail ou pour fixer les conditions d'âge de l'admission des enfans aux usines, le maître de fabrique n'est obligé à rien de ce qui pourrait améliorer la condition sanitaire de ceux qu'il emploie. C'est assurément une lacune fâcheuse; mais il est digne de remarque que les ouvriers de tous pays montrent une telle insouciance de leur santé que les meilleures réformes échouent souvent par leur mauvais vouloir. Ainsi, dans certaines fabriques où l'on met en œuvre des substances toxiques, les patrons ont voulu contraindre les ouvriers à porter des gants de peau ou à se laver les mains à grande eau au sortir du travail; ceux-ci ont souvent refusé de se conformer à des injonctions si simples. M. de Freycinet cite même une usine aux environs de Newcastle que les ouvriers menacèrent d'abandonner parce qu'on les assujettissait à prendre des bains périodiques. Toutefois une discipline sévère triomphe le plus souvent de ces préjugés déplorables. Il ne faut guère que des soins hygiéniques pour éviter les maladies graves dans les ateliers les plus insalubres. Contraindre les ouvriers à pratiquer d'abondantes ablutions chaque fois qu'ils quittent le travail; les soumettre à de fréquentes visites médicales et faire intervenir un traitement énergique dès que les premiers symptômes d'empoisonnement se manifestent, ainsi que cela se pratique dans les fabriques de céruse; employer aux préparations les plus malsaines, comme aux cristalleries de Saint-Louis

et de Baccarat, des hommes de la campagne qui demeurent à plusieurs kilomètres de la fabrique et se livrent par conséquent à un exercice salutaire au sortir de l'atelier; occuper les mêmes individus tour à tour à des manipulations pernicieuses et à celles qui sont inoffensives, veiller à ce qu'ils aient en tout temps une nourriture fortifiante, voilà des prescriptions bien simples, et cependant il n'en a pas fallu davantage à des patrons intelligens pour transformer radicalement certaines industries qui avaient la triste réputation de décimer la population ouvrière.

En définitive, il n'y a guère d'industries qui soient encore meurtrières pour le personnel qu'elles emploient, et l'on serait mal venu de répéter aujourd'hui les malédictions que des philanthropes adressaient, il y a cinquante ans, à diverses catégories de manufactures. Les ateliers les plus insalubres ont été assainis, tantôt par des soins hygiéniques, tantôt par les progrès de la science. Les grandes usines de création récente se distinguent en particulier par l'heureuse application qu'on a faite des nouvelles méthodes propres à combattre l'infection, et il est très remarquable que ces perfectionnemens ont toujours été accompagnés d'un progrès industriel très sensible. Si l'on veut trouver des ouvriers à plaindre, il faut aller dans les petits ateliers. Les fabricans qui n'occupent que trois ou quatre auxiliaires dans un local qui est le plus souvent trop exigu ne savent pas ou ne peuvent pas réaliser les améliorations sanitaires auxquelles des usines plus importantes se conforment sans peine.

Examinons l'état actuel de quelques-unes des industries qui passaient jadis pour être les plus nuisibles. La céruse, dont la peinture à l'huile consomme des quantités prodigieuses, était l'un des produits chimiques les plus funestes; grâce à d'heureux perfectionnemens, la fabrication en est devenue presque inoffensive. A Tours, à Lille, à Paris, on cite des usines qui livrent chaque année au commerce 2 millions de kilogrammes de cette substance sans que leur personnel soit jamais atteint de coliques saturnines, ce qui est dû en grande partie à des soins de propreté. La confection des allumettes phosphoriques exige plusieurs opérations très dangereuses, le *trempage* des paquets dans la pâte inflammable et la mise en boîtes des allumettes fabriquées. Dans la première opération, l'ouvrier respire sans cesse des vapeurs phosphorées, et dans la seconde, confiée à des femmes, il se produit fréquemment des combustions spontanées qui font de cruelles blessures aux mains. On y a remédié en remplaçant la main-d'œuvre humaine par des machines (1). La coutellerie comprend un ouvrage d'une insalu-

(1) L'amélioration la plus considérable dont cette industrie soit susceptible consiste en la substitution du phosphore amorphe au phosphore ordinaire. On connaît ces nouvelles allumettes, dont la fabrication et l'usage sont presque sans danger. Elles sont peu

brité notoire; c'est le repassage des lames à la meule à cause des poussières de grès et d'acier qui s'en dégagent, et aussi parce que l'homme qui exécute ce pénible travail se déforme la poitrine en se tenant couché sur la meule. L'aiguisage des aiguilles et des épingles crée les mêmes inconvéniens. La préparation des peaux et des cuirs, le nettoyage du coton et de la laine plongent l'ouvrier dans une atmosphère malsaine. La ventilation est le principal remède contre ces causes de maladie. Il serait long d'énumérer toutes les usines où les procédés d'assainissement jouent un rôle utile, indispensable. Si l'on voulait au contraire faire connaître celles qu'il n'a pas encore été possible de rendre inoffensives, on en serait réduit à citer deux ou trois préparations de produits chimiques qui ne tiennent qu'un rang bien secondaire dans l'industrie du pays.

Nous venons d'examiner les usines insalubres au point de vue de leur hygiène intérieure. Envisagées par rapport au voisinage, les manufactures peuvent être aussi déclarées nuisibles ou simplement incommodes. C'est une question discutée de savoir si la législation qui les régit doit être préventive ou répressive, bien que le système préventif ait prévalu partout, à l'étranger comme en France. L'autorisation d'établir ces usines n'est accordée qu'après enquête préalable, après examen des conditions auxquelles elles devront satisfaire, et sous obligation de se conformer à des prescriptions qui protégent la santé publique. Lorsqu'elles sont en activité, elles restent encore soumises à la surveillance de l'autorité, sans compter que toute personne qui se prétendrait lésée conserve son droit de recours aux tribunaux civils. En réalité, le recours des voisins rencontre des difficultés parfois insurmontables, surtout quand plusieurs usines sont situées à côté les unes des autres, car il devient impossible de décider à laquelle incombe la responsabilité du dommage. Resterait la surveillance officielle. En France, elle n'existe pas, ou n'est exercée que par des hommes sans compétence scientifique. En Angleterre, où les fabriques incommodes sont si nombreuses que l'infection industrielle a été qualifiée de fléau national, la loi a pris soin d'instituer des inspecteurs spéciaux, armés du pouvoir, exorbitant aux yeux de plus d'un Anglais, d'entrer dans les usines, sans formalités préalables, à toute heure du jour et de la nuit. En Prusse, de même qu'en Belgique, les inspecteurs de l'état jouissent du même privilége. Cette institution est donc acceptée par des peuples qui portent très haut le souci de la liberté individuelle. Quoique le dommage soit moins grave chez

répandues, parce que la préparation en est encore, on doit l'avouer, assez imparfaite : l'humidité les altère; mais des perfectionnemens graduels permettront sans aucun doute d'en étendre l'emploi. C'est aussi une question de mœurs et d'habitudes que le temps seul peut résoudre.

nous que dans les provinces essentiellement industrielles de la Belgique, quoique l'on ne puisse citer aucun canton de notre pays qui ait été dévasté, désolé, privé d'arbres et de verdure, comme certains districts de l'Angleterre, par les gaz acides des usines, il n'en serait pas moins utile d'enrayer le mal avant qu'il n'ait eu le temps de s'étendre. Déjà les conseils d'hygiène de plusieurs départemens ont appelé le contrôle de l'état sur les établissemens insalubres dont une surveillance active et éclairée réprimerait les inévitables abus (1).

On nous permettra d'insister sur ce sujet, qui met en conflit deux intérêts très graves : d'une part, celui du public gêné, souvent même lésé dans la jouissance de l'air qu'il respire, de l'eau dont il fait usage; d'autre part, celui de l'industrie, qu'une entrave maladroite risquerait de compromettre. Donner satisfaction à des plaintes légitimes sans toutefois nuire à l'exercice d'une profession utile, cela ne peut être réalisé qu'à la condition de savoir au juste quelles restrictions l'industrie peut supporter et quelles mesures remédieront aux inconvéniens signalés. Or c'est ce que l'on ignore presque toujours. Lorsque les conseils d'hygiène, dont il serait vain de contester les lumières et la compétence, se mettent à édicter des prescriptions préventives et imposent à une usine le mode d'assainissement qu'elle doit mettre en œuvre ou un procédé de fabrication dont elle n'a pas droit de s'écarter, ces conseils ferment la voie à toute amélioration intelligente, et s'exposent à manquer le but qu'ils poursuivent. On en a vu plus d'un exemple. Ainsi le conseil supérieur d'hygiène à Bruxelles, à propos des réclamations suscitées par une fabrique d'huile de résine, déclara que les plaintes étaient fondées, mais que, l'industriel s'étant conformé aux conditions qui lui avaient été imposées lors de son établissement, il était impossible de le soumettre à de nouvelles obligations. Il serait sage en tout cas de se réserver le droit de remédier au mal après qu'il est constaté, plutôt que d'avoir la prétention de le prévenir. On simplifierait aussi par ce mode d'agir la réglementation abusive dont l'industrie ressent déjà trop vivement le poids. C'est au reste ce qu'un décret récent a déjà fait pour les appareils à vapeur. Écarter l'intervention administrative dans les formalités préalables, la rendre au contraire plus vigilante par la suite, telles sont les réformes que des hommes éclairés conseillent au gouvernement d'introduire dans le régime légal des établissemens industriels.

Les longues traînées de fumée noire et infecte que les foyers

(1) Le conseil d'hygiène de l'Hérault constatait en 1859 que, sur 1,931 établissemens créés sous le régime de la législation actuelle, 1,342 fonctionnaient sans autorisation préalable, et que, sur 589 usines pourvues d'autorisation, 413 éludaient les conditions qui leur avaient été imposées.

de locomotives et d'usines déversent sans cesse au-dessus de nos têtes sont l'un des inconvéniens les plus sensibles que produise le voisinage des usines. Le mode de s'en préserver est simple et pour ainsi dire élémentaire; il consiste à élever les cheminées aussi haut que possible. Les cheminées de nos villes manufacturières, qui donnent au paysage un aspect un peu monotone, mais assez original, ont d'ordinaire de 30 à 40 mètres de haut, ce qui est presque autant que la colonne de la place Vendôme. A Rouen par exception, on en voit une de 74 mètres. Les industriels anglais ont été contraints de les monter bien plus haut. La ville de Glasgow en montre avec orgueil quelques-unes qui sont des monumens; l'une d'elles mesure 142 mètres de la base au sommet, c'est-à-dire qu'il n'y a dans le monde que deux édifices plus élevés, la plus haute des pyramides d'Égypte et la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

Au fond, c'est un procédé imparfait que de se débarrasser des gaz incommodes en les lançant très haut dans l'atmosphère, car ces émanations gênantes, que rien ne vient neutraliser, retombent sur le sol un peu plus loin; on ne fait que reporter à une grande distance, en l'atténuant il est vrai, le dommage dont aurait souffert le voisinage immédiat de l'usine. Le perfectionnement efficace serait de construire des foyers *fumivores*. Par ce mot, on ne doit pas entendre, ainsi qu'on serait tenté de le faire, que les foyers ne dégagent plus aucun des produits de la combustion, mais que les gaz émis par la cheminée ont été dépouillés des matières charbonneuses qui les épaississent. L'autorité publique fut longtemps très tolérante à ce sujet, sous le prétexte assez réel que le problème de la fumivorité n'était pas encore résolu. En théorie, c'est un problème assez simple, puisque le charbon de terre ne dégage qu'une fumée translucide toutes les fois qu'il est brûlé en présence d'une suffisante quantité d'air. Suivant que le chauffeur conduit bien ou mal le feu, la fumée noire disparaît ou se montre de nouveau. Les inventeurs se sont proposé d'imaginer un foyer si bien disposé, que la régularité de la combustion fût indépendante de la négligence de l'homme : de là quantité d'inventions qui réalisent dans une certaine mesure l'objet que l'on avait en vue. Un décret récent, qui a imposé à tous les industriels l'obligation de brûler leur fumée, paraît susceptible d'être mis à exécution sans que les propriétaires d'usines aient trop à s'en plaindre. Cette fois encore il ne manque qu'une surveillance efficace pour que le but soit complétement atteint.

Si la fumée de la houille affecte nos sens d'une façon désagréable, d'autres gaz, d'une composition chimique différente, agissent comme un poison mortel sur les végétaux. Les vapeurs nitreuses et sulfureuses que dégagent les fabriques d'acide sulfurique, l'acide chlor-

hydrique qui se produit dans les fours où l'on transforme le sel marin en soude, les fumées qui s'échappent des fonderies de plomb rendraient le pays stérile à plusieurs kilomètres à la ronde, si les principes nuisibles de ces émanations n'étaient condensés avant qu'ils ne se répandent dans l'atmosphère. L'un des effets de ce genre le plus curieux est la singulière influence que la fumée des fours à chaux exerce sur les vignobles. Jusqu'à 600 ou 800 mètres de distance, les raisins et le vin qui en provient contractent un goût désagréable; aussi les fours à chaux de la Bourgogne sont-ils contraints d'interrompre leur travail depuis la floraison de la vigne jusqu'à la vendange. Des usines d'une autre nature, celles qui traitent les suifs, les graisses, les engrais artificiels, dégagent des odeurs puantes. Dans ce cas encore, c'est au moyen de hautes cheminées ou d'appareils de condensation que l'on prévient les inconvéniens les plus sérieux.

Il n'y a pas que l'atmosphère qui soit empestée par les résidus des établissemens industriels. Les rivières en éprouvent au plus haut degré la détestable influence, et les cours d'eau qui traversent les pays de manufactures en arrivent à ne plus être que des égouts, comme la Bièvre à Paris, l'Ill à Mulhouse. Les ruisseaux qui arrosent Gand, Mons et Verviers en Belgique, Manchester, Birmingham, Leeds et Sheffield en Angleterre, présentent le triste spectacle d'eaux corrompues et chargées de matières putrescibles où le poisson ne peut plus vivre. Les grands fleuves eux-mêmes n'échappent pas, malgré la largeur de leur lit, à cette calamité, et les impuretés dues soit aux usines, soit aux déjections des villes assises sur leurs rives, en rendent l'eau impropre à la boisson. En ce qui concerne les résidus industriels, qui sont en ce moment seuls en cause, le gouvernement ne peut garantir les rivières de toute souillure que par des procédés identiques à ceux qui lui servent déjà à conserver la pureté de l'atmosphère. C'est dire que les eaux sont assez mal préservées et que d'autre part les fabriques sont souvent assujetties à des conditions onéreuses qui gênent leur liberté d'action. Qu'on en juge par quelques exemples. La fabrication de la soude artificielle est l'une des industries qui donnent lieu sous ce rapport aux plus justes réclamations. A Shields, une fabrique de soude située sur le littoral s'est vue obligée d'embarquer chaque jour ses résidus et de les envoyer à 2 kilomètres en mer. Une usine de Lyon qui produit les belles couleurs que l'on extrait du goudron de houille n'avait pas d'autre ressource que d'embariller la partie la plus nuisible de ses détritus et de l'expédier à Marseille, où les barils étaient vidés dans la Méditerranée. A Gand, les eaux de la Lys étaient si fétides que des quartiers de la ville devinrent inhabitables; il fallut détourner le cours de la rivière par un barrage éclusé

et lui ouvrir un nouveau canal. Les teintureries rendent des liquides de couleur foncée qui sont souvent chargés de matières toxiques et engendrent des accidens d'une extrême gravité. Dans le département du Nord, que l'on cite volontiers lorsqu'il s'agit des progrès de l'hygiène industrielle, ces usines ont été contraintes de clarifier leurs eaux avant de les rendre à la circulation. On a forcé les chefs de fabrique à laisser reposer leurs liquides résiduaires en d'immenses bassins étanches où, mélangés avec divers réactifs chimiques, ils abandonnent la plus forte part des principes nuisibles qu'ils contiennent. Ce fut à l'origine une lourde charge pour les fabricans, mais ils en firent sortir un résultat inespéré. Ces résidus eux-mêmes, soumis à de nouvelles opérations, rendirent sous forme utile les matières qui avaient été jusqu'alors entraînées en pure perte. Ce fut une confirmation nouvelle de cette loi générale que les manipulations chimiques sont d'autant plus parfaites qu'elles abandonnent moins de résidus inutiles. On doit donc avoir une confiance complète dans le perfectionnement graduel des industries de ce genre, puisque tout progrès sanitaire se résout pour elles en un progrès économique. La preuve en devient évidente, si l'on examine l'état actuel des fabriques insalubres. Toutes celles qui ont été créées depuis peu d'années et qui fonctionnent sur une grande échelle exercent sur le voisinage une influence moins délétère que les ateliers plus petits ou plus anciens et moins bien installés dans lesquels les découvertes de la science moderne ne reçoivent qu'une application tardive et imparfaite. C'est ce que nous avons aussi remarqué plus haut en parlant de la salubrité intérieure.

Il est triste de constater que les villes ne sont pas seules soumises à ces germes d'infection, et que les campagnes, où l'industrie n'apparaît que sous une forme plus modeste, sont sujettes aux mêmes inconvéniens. Les distilleries, qui se multiplient sur toute l'étendue du territoire, rejettent des liquides chargés de matières organiques, par conséquent putrescibles, à moins qu'elles ne se bornent à employer des procédés purement agricoles. Et qui ignore les ravages que cause en certains pays le rouissage du lin et du chanvre? Le bétail même en est quelquefois incommodé. Au lieu de renouveler à de fréquens intervalles l'eau des étangs où la plante textile se désorganise, le paysan la laisse se putréfier indéfiniment, persuadé que le rouissage s'opère mieux et plus vite dans un liquide déjà corrompu. De là les fièvres paludéennes qui sévissent dans les pays adonnés à cette petite industrie rurale. Bien des méthodes nouvelles ont été proposées pour rendre l'opération moins malsaine, tout en diminuant la durée du temps qu'elle exige. Par malheur l'expérience a fait voir que les procédés basés sur l'emploi de réactifs chimiques, plus expéditifs que le rouissage ordinaire et

irréprochables au point de vue hygiénique, ôtent à la fibre textile une partie de sa force. Et puis n'y eût-il pas ce sérieux inconvénient, auquel on saura bien remédier tôt ou tard, la routine, si puissante sur les esprits campagnards, opposerait longtemps une impassible résistance à des innovations salutaires.

Après avoir exposé ce qui contribue à contaminer l'air que nous respirons et l'eau qui nous sert à tous les usages de la vie, il faut bien dire encore que le sol même que nous foulons aux pieds n'échappe pas à l'infection, puisqu'il reçoit en définitive les détritus solides de toutes les industries. L'empoisonnement du sol a cela de grave qu'il persiste longtemps après que les causes déterminantes ont disparu, et qu'au voisinage des sources d'infection il devient de plus en plus malsain. Quiconque a vu ouvrir une tranchée dans une rue d'une grande ville aura été frappé de l'odeur que la terre exhale autour des tuyaux destinés au gaz d'éclairage. Dans les cités qui s'éclairent depuis longtemps par ce moyen, le sous-sol en est imprégné à un point extraordinaire. Il a fallu déjà recourir à des moyens spéciaux, comme des doubles tubes, pour protéger les racines des arbres contre ces pernicieuses émanations; mais ce n'est là qu'un remède local et incomplet.

Ne doit-on pas ranger encore parmi les causes d'infection du sol l'usage de perdre dans des puisards les eaux corrompues qu'il est interdit aux fabriques d'écouler en rivière? Verser sans cesse des liquides infects au fond d'un puits, c'est y créer de propos délibéré un foyer d'insalubrité. Il semble d'abord que le voisinage n'en éprouve aucun dommage, puis peu à peu l'infection se propage par la nappe souterraine; les puits d'alentour se corrompent de proche en proche; on s'habitue par degrés à boire des eaux malsaines dont l'odeur et la teinte répugneraient à un étranger, jusqu'à ce que enfin de déplorables accidens révèlent qu'il est dangereux de les employer comme boisson. On s'en aperçoit lorsque le mal est irréparable et que le sol souillé n'est plus capable de distiller qu'une eau empoisonnée.

Nous ne saurions prétendre donner ici la liste complète de toutes les industries qui enlèvent à l'eau, à l'air ou au sol leurs vertus habituelles. Ce qui précède suffit sans doute à montrer que la vie industrielle risque à chaque pas de créer un danger pour ceux qui ne font qu'assister du dehors à ses opérations multiples, aussi bien que pour les ouvriers qui lui prêtent le concours de leurs bras. On nous reprochera peut-être de voir l'infection partout; une telle étude n'est pas rassurante. Que sera-ce donc quand nous aurons fait voir que la vie municipale, que la vie individuelle même, dégagent aussi d'innombrables germes d'insalubrité et de maladie! Par bonheur, les hygiénistes ont été capables d'indiquer le remède

en même temps qu'ils révélaient le dommage. A-t-on su mettre à profit leurs recherches scientifiques? C'est encore une question qu'il conviendra d'examiner en son temps.

II.

Toute matière organique est putrescible. Tout ce qui a vécu se décompose dès que la vie l'abandonne, et cette décomposition tantôt lente, tantôt rapide, se résout en gaz méphitiques, en liquides colorés d'une odeur répugnante, en un faible volume de substances solides que leur nature minérale soustrait à la transformation universelle. Les belles paroles de Bossuet sont l'expression bien réelle de ce qui se passe après la mort : « Notre chair change bientôt de nature; notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, parce qu'il montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue. » Les cimetières, lieux de décomposition et de corruption, sont par le fait un voisinage insalubre; mais la question d'assainissement, simple affaire d'hygiène en d'autres occasions, se complique ici du pieux respect dû à la dépouille humaine. Chaque nation a ses usages funèbres que la loi serait impuissante à changer, et que le survivant, même par intérêt pour sa santé personnelle, considérerait comme une profanation de modifier. Il serait donc superflu de discuter, au point de vue pratique, si les cadavres doivent être brûlés, comme on l'a quelquefois proposé, plutôt qu'enfouis. Les champs du dernier repos doivent être acceptés tels qu'ils sont, sans même que l'on puisse avoir la prétention de rendre plus usuelles les méthodes d'embaumement.

La question étant ainsi délimitée, il est facile de reconnaître que l'assiette et la tenue des cimetières, ainsi que tout ce qui a trait aux inhumations, laissent encore fort à faire aux hygiénistes. C'est peut-être en France que l'on rencontre sous ce rapport les dispositions les mieux entendues. L'inhumation s'effectuant, comme on sait, à très bref délai après la mort, le séjour du corps à domicile n'est jamais si prolongé que le voisinage en puisse éprouver quelque incommodité. En Angleterre, au contraire, l'ensevelissement est souvent ajourné outre mesure. Il en est surtout ainsi parmi les classes laborieuses, qui remettent volontiers au dimanche la cérémonie des funérailles, afin d'y réunir un plus grand nombre d'assistans. On a signalé bien des fois le danger que crée un tel retard; mais c'est une de ces habitudes qu'un règlement de police ne saurait corriger.

L'usage se perpétue aussi dans la Grande-Bretagne d'ensevelir

les morts dans les cimetières qui entourent les églises et même à l'intérieur des édifices du culte. Quoique la législation actuelle s'efforce de réagir contre cette coutume funeste, les droits acquis et les mœurs ont mis obstacle à une réforme radicale dont l'utilité n'est plus contestée par personne. Tout l'espace libre sous le sol des églises a été consacré pendant des siècles à recevoir les cadavres. Certains caveaux regorgent de matières corrompues, et tout le long des édifices sacrés se trouvent des tombeaux remplis de restes humains. La seule séparation entre les morts et les vivans est une mince dalle de pierre et quelques pouces de terre. C'est insuffisant : aussi les produits gazeux de la décomposition se répandent dans l'atmosphère des églises au grand préjudice des assistans. Les cimetières situés à l'intérieur des villes ne sont pas moins malsains, car des enquêtes officielles ont démontré que les épidémies cholériques de 1849 et de 1854 ont sévi avec une gravité exceptionnelle dans les quartiers qui entourent ces nécropoles. Les Anglais ont d'autant plus raison de redouter l'infection due à ce voisinage que leurs cimetières urbains sont pour la plupart ouverts depuis un temps immémorial. Les dépouilles que les générations successives y ont entassées ont si bien transformé la nature du terrain, que le sol, saturé de débris, se refuse à décomposer de nouveaux cadavres. On évalue que les cimetières de la Cité de Londres ont absorbé 48,000 tonnes de débris humains. Que d'années, que de siècles même, pourrions-nous dire, ne faudra-t-il pas pour transformer cette grande masse de pourriture en une poussière inerte! Jusqu'à ce que le temps ait achevé son travail de décomposition lente, on ne saurait toucher à ces terrains sans encourir le risque d'engendrer une épidémie.

La situation n'est nulle part aus si grave en notre pays. Toutefois, si les grandes villes se sont conformées aux obligations étroites que la loi française impose dans un intérêt d'hygiène, il reste encore nombre de petites localités où le lieu du dernier repos est trop rapproché des habitations, ou assis sur un terrain de mauvaise nature, trop humide par exemple, ce qui retarde et arrête même quelquefois la décomposition. Sans recourir à un déplacement qui est toujours et à tous égards une mesure d'une extrême gravité, on a essayé avec succès d'améliorer la nature du terrain au moyen d'un drainage souterrain, mode d'assainissement dont on verra bientôt d'autres applications à la salubrité publique. Néanmoins il faut poser en principe que les cimetières doivent être abandonnés après un certain temps; la terre a besoin de repos. On s'est conformé aux principes essentiels de la science lorsqu'on a conçu l'idée de transférer les cimetières de Paris à une grande distance du glacis des

fortifications, au milieu de plaines sèches, pierreuses, presque stériles et désertes, par conséquent de médiocre valeur (1). Toutes les cités de quelque importance sentiront tôt ou tard la nécessité d'adopter la même solution; mais il serait téméraire de combiner cet inévitable déplacement avec d'autres projets de voirie municipale et d'envisager à l'avance le sol des cimetières comme un futur terrain à bâtir. L'hygiène, non moins que la piété, commande que cette terre qui a vécu soit respectée longtemps, bien longtemps après que les portes de l'enceinte en ont été irrévocablement closes.

Lorsqu'on aborde l'importante question de l'assainissement des villes, on ne saurait passer sous silence la plus abjecte des causes d'infection qui y pullulent. Au sein des grandes agglomérations du nord de la France, les déjections humaines sont recueillies dans des citernes étanches qui ne doivent rien abandonner au sol environnant; c'est là ce qu'on a trouvé de mieux, et cependant il faut bien avouer que c'est un procédé barbare que de créer au-dessous d'une maison un foyer de pestilence sans cesse en activité. Ces réceptacles fétides laissent souvent filtrer leur contenu et en empoisonnent les nappes d'eau environnantes; à Rouen, l'eau de beaucoup de puits est devenue par ce motif impropre à la boisson et a contracté une senteur caractéristique. Ailleurs, surtout dans les pays chauds, l'état des choses est pire encore. Les matières stercorales sont entassées dans les cours ou versées dans les ruisseaux des rues, en sorte qu'elles corrompent à la fois l'air, le sol et l'eau. Si peu que l'on ait visité certains départemens du midi, on aura eu le spectacle immonde des cloaques impurs qu'une population imprévoyante fomente à ses côtés (2). L'odorat, sens capricieux, quoique délicat, s'y accoutume peut-être; mais la santé éprouve tôt ou tard la triste influence des exhalaisons qui s'en échappent.

Ne craignons pas d'approfondir le sujet, et d'abord voyons par le détail ce qui se passe à Paris. Chaque nuit, deux cents voitures parcourent les rues de la ville, non moins désagréables par le bruit qu'elles produisent que par les odeurs qu'elles laissent sur leur passage. Les brigades d'ouvriers qui les accompagnent, on en redoute jusqu'à l'approche, quelque honnêtes que soient ces rudes travailleurs; si vite que l'on passe devant eux, on voit cependant le résultat de leurs opérations. D'un côté, ce sont des liquides impurs, presque inodores et considérés bien à tort comme inoffensifs, que le ruisseau reçoit et conduit à l'égout le plus proche; de l'autre, ce

(1) Voyez à ce sujet les intéressantes discussions du sénat pendant les séances du 2 et du 5 avril.

(2) La petite ville de la Seyne, près de Toulon, si cruellement décimée par le choléra en 1865, était sous ce rapport dans des conditions hygiéniques que l'on n'oserait décrire.

sont d'immenses tonneaux où s'engouffrent les matières solides; puis les voitures, foyers d'infection ambulans, reprennent leur marche pesante et se rendent au dépotoir de la Villette, qui a remplacé l'ancienne voirie de Montfaucon. Elles y arrivent de minuit à huit heures du matin et vident aussitôt leur chargement en des citernes couvertes. Des pompes mues par des machines à vapeur se mettent alors en mouvement et refoulent le contenu des citernes, par des tuyaux souterrains, jusqu'aux bassins de la nouvelle voirie, située dans la forêt de Bondy, à 10 kilomètres de distance. Les matières se déposent là à l'état fluide dans d'énormes bassins d'une superficie de 7 hectares et de 160,000 mètres cubes de capacité. Elles se dessèchent, se concentrent en empestant le pays d'alentour; au bout de trois ou quatre ans, c'est devenu de l'engrais. Une partie des liquides, traitée par des moyens chimiques, fournit une notable quantité de sels ammoniacaux. On aura une idée de l'importance et aussi de l'embarras d'un tel établissement quand on saura qu'on vide chaque nuit 2,000 mètres cubes de matières dans les bassins de Bondy.

Les deux usines de la Villette et de Bondy, nécessairement peu connues, sont un modèle à citer sous le rapport de la salubrité publique, et font honneur aux savans ingénieurs des ponts et chaussées, MM. Mary et Mille, qui les ont organisées; mais, étant admis que l'on a su atténuer autant que possible les inconvéniens du système, il n'en est pas moins évident que l'existence d'un si gigantesque cloaque aux portes de Paris, non moins que les opérations dégoûtantes qui s'opèrent au préalable, sont un contre-sens à côté des merveilles que la capitale de la France offre aux regards. De plus, il n'est pas rare que les ouvriers qui procèdent au nettoyage des fosses soient frappés d'asphyxie. A tous égards, c'est donc une calamité. Ce n'est pas cependant que les inventeurs aient dédaigné de porter leur attention sur ce sujet repoussant. Quoiqu'il y ait eu des perfectionnemens incontestables, aucun d'eux ne constitue une réforme radicale, et c'est pourtant ce qu'il serait urgent de réaliser aujourd'hui. La question ne touche pas seulement au bien-être, à la propreté, à la salubrité publique; elle intéresse aussi l'agriculture, dont nous gaspillons l'un des plus précieux engrais. Les Anglais, qui chiffrent volontiers la valeur commerciale de chaque chose, ont évalué à 10 fr. par tête et par an le rendement de l'engrais humain. La ville de Paris seule y serait donc intéressée pour une somme de 18 à 20 millions de francs, dont une très minime portion se retrouve en l'état actuel dans les produits de l'usine de Bondy.

Il est assez vrai de dire que la propreté individuelle et la bonne tenue des maisons ou des villes sont affaire de mœurs, et que les

populations pauvres ne restent dans la boue qu'autant qu'il leur plaît de n'en pas sortir. Toutefois on ne peut contester que sur le sujet qui nous occupe les habitudes vicieuses se retrouvent en tous pays, sous tous les climats. On ne sait que trop ce qui se passe dans les contrées du midi, où les matières fécales sont traitées avec autant de sans-gêne que le fumier des bestiaux. Dira-t-on que la chaleur du soleil et la sécheresse du climat sont une excuse? Mais en Flandre, où les conditions atmosphériques sont bien différentes, les mêmes coutumes attirent l'attention de l'hygiéniste avec un plus haut degré d'intérêt, car l'humidité habituelle de l'atmosphère en aggrave les funestes conséquences. Croirait-on que les fosses d'aisances sont souvent réduites à un simple trou découvert où la pourriture, la maladie et la mort se distillent à toute heure du jour et de la nuit? Le mal parut si grand que le gouvernement belge s'avisa d'instituer en 1849, pour les rues ou quartiers que fréquente la classe ouvrière, des prix de propreté, primes accordées aux familles qui donnent le plus de soin à la tenue de leur demeure. Ces récompenses modestes ont introduit, paraît-il, en certaines villes de Belgique une heureuse émulation, en même temps que les visites périodiques des bureaux de bienfaisance et des comités auxquels incombait le soin d'apprécier les résultats stimulaient l'incurie des pauvres habitans de ces quartiers, et leur enseignaient les premières notions d'hygiène.

En Angleterre, où les circonstances climatériques sont encore plus défavorables, les fosses ouvertes ne sont pas une exception. Les commissions d'enquête sanitaire de 1849 et de 1854 pénétrèrent dans des logemens dont le plancher était recouvert par des nappes d'immondices débordant des fosses voisines. Jusqu'au sein de grandes villes, telles que Manchester et Liverpool, le sol était saturé à une grande distance par les infiltrations de ces hideux réceptacles. En raison même de ce que le mal était plus grave qu'en notre pays, les Anglais s'en sont préoccupés plus tôt que nous. Aussi en sont-ils arrivés à condamner d'une façon absolue les réservoirs de matières fécales. Ils n'ont pas cherché, comme on l'a fait ailleurs, à améliorer le système de vidanges; ils ont préféré des dispositions qui suppriment tout à fait ces grands dépôts d'immondices. On compte qu'à Londres seulement on en a fait disparaître trois cent mille depuis dix ou douze ans. S'il faut en croire l'esprit pratique de nos voisins d'outre-Manche, la vraie méthode de se débarrasser de ce fléau est de l'exploiter pour et par l'agriculture. La ville doit restituer à la campagne sous forme d'engrais l'équivalent de ce qu'elle en a reçu sous forme d'objets de consommation. Toute autre mesure que l'application directe des déjections humaines à la cul-

ture est un remède imparfait qui ne mérite pas de fixer l'attention. « Toute mauvaise odeur dans l'habitation, dans la rue, dans la ville, disait en 1850 un rapport du *Board of health*, signale une atteinte à la santé publique et dans la campagne une perte d'engrais. » Cette vérité, que les Anglais ont élevée à la hauteur d'un principe, fait déjà pressentir la solution qu'ils ont adoptée.

Les Anglais sont aussi arrivés à cette conclusion, que le meilleur moyen de rendre inertes les germes de fermentation putride est de les noyer dans une grande quantité d'eau. Diluer à l'infini les matières excrémentitielles, c'est leur enlever leur redoutable efficacité; mais ne va-t-on pas se heurter à un autre inconvénient? Les répugnantes opérations de la vidange deviendront d'autant plus fréquentes que les réceptacles, déjà tranformés en citernes étanches par de sages règlemens de police urbaine, vont se remplir plus vite. Le préfet de la Seine constatait en 1854 le mauvais vouloir des propriétaires parisiens à introduire les concessions d'eau à tous les étages de leurs maisons, parce qu'il en résultait au bout de peu d'années une dépense plus considérable d'épuisement des fosses. En définitive, il faut une réforme complète. En attendant que nous arrivions au moment de l'exposer, nous n'avons voulu que signaler en passant l'eau comme un puissant moyen d'assainissement. Le principe étant posé, les conséquences s'en dégageront d'elles-mêmes.

Quand on s'occupe de cette question, ce serait en négliger l'un des côtés les plus importans que de ne pas tenir compte de la lourde dépense que le système le plus commun en France impose aux propriétaires et de la valeur très réelle de cette singulière marchandise. On estime que le mètre cube de vidange coûte à Paris 8 fr. d'extraction; c'est environ ce que fournit chaque personne adulte en une année. Il en résulte en somme un impôt annuel de 10 à 12 millions, impôt dont ne profitent ni le gouvernement, ni la ville, ni les individus. D'autre part, ce mètre cube vaudrait 12 à 15 fr. en tant qu'engrais; mais, comme on en utilise à peine la dixième partie sous forme de poudrette et de sels ammoniacaux, il y a une autre perte plus considérable que la première. Les Flamands et les Hollandais, à qui l'on reproche quelquefois par ironie de manifester trop de préférence pour ce mode d'engraisser la terre, ne dédaignent pas les revenus qu'ils en savent extraire. En réalité, tout le monde ne partage-t-il pas sous ce rapport l'opinion de Vespasien? A Anvers, l'exploitation des vidanges, faite au profit du trésor communal, a rapporté de tout temps des sommes considérables. Le bénéfice actuel, bien que réduit par la concurrence du guano américain, s'élève encore à 80,000 francs. A Louvain, la ville en retire 15,000 francs, 20,000 à Arnheim, 40,000 à Groningue. Dans toute

la Flandre, les cultures industrielles doivent à cette alimentation énergique une grosse part de prospérité, et des contrées couvertes autrefois de landes et de tourbes ont été transformées en terres fertiles par l'engrais flamand; mais le côté économique de la question ne doit après tout que nous être secondaire, puisque l'hygiène n'en profite point. L'inconvénient capital subsistant, c'est à d'autres moyens qu'il faut avoir recours; c'est encore ailleurs qu'il convient de chercher des exemples.

Il est à peine besoin de dire que la propreté des rues, aussi bien que celle des maisons et de toutes les dépendances des habitations, est encore un élément essentiel de la salubrité. L'édilité doit considérer ce soin comme un de ses principaux devoirs, mais elle est bien impuissante, si les mœurs ne la secondent pas. Les débris domestiques sont pour la vie municipale ce que les résidus impurs des fabriques sont pour la vie industrielle, un embarras et une plaie. Les petites villes offrent presque toutes à cet égard un triste spectacle. La ville de Paris, dont les hygiénistes se plaisent sous bien des rapports à invoquer les règlemens de voirie comme un modèle à imiter, tolère des abus qui ont été réprimés ailleurs depuis longtemps. Les ordures ménagères y restent en dépôt sur le pavé de la rue plusieurs heures avant d'être enlevées; les passans les foulent aux pieds, les voitures les écrasent et les dispersent. Les tombereaux qui recueillent ces débris sans nom circulent sur la voie publique à un moment de la journée où les suintemens qui s'en échappent et les émanations qui s'en exhalent ne sauraient passer inaperçus; c'est entre sept et neuf heures du matin. Qui n'a été frappé dans une promenade matinale de l'aspect sordide que présentent les chaussées de la capitale à l'heure où s'en effectue la toilette quotidienne? Bordeaux, Lyon et d'autres cités de province sont mieux traitées, car les débris domestiques, transportés directement de chaque maison à la voiture qui les emporte, ne souillent pas un seul instant le pavé de la rue. La tolérance que l'administration municipale de Paris montre à cette occasion est motivée, — le croirait-on? — sur l'intérêt qu'inspire une des petites industries du ruisseau, le chiffonnage. Près de sept mille individus n'ont d'autre moyen d'existence que d'explorer, le crochet à la main, les humbles rebuts de la population parisienne : 10,000 francs par jour, 3 millions 1/2 par an, telle est la moisson incroyable que les chiffonniers récoltent dans leurs expéditions nocturnes, butin immonde dont s'alimentent des fabriques de papier, de carton et de noir animal. Quelque inconvénient qu'il y ait à souffrir les usages actuels, on a pensé qu'il serait inhumain d'enlever à cette armée de pauvres travailleurs son gagne-pain de chaque nuit. Cette bizarre industrie est au reste condamnée à disparaître à mesure que s'é-

teindront ceux qui sont en possession du droit de l'exercer, car on refuse à de nouvelles recrues la licence de se livrer à ce métier rebutant, et les chiffonniers actuels seront les derniers membres d'une corporation dont on s'est plu quelquefois à vanter bien à tort le labeur aléatoire et les mœurs vagabondes.

N'est-il pas possible, se sera-t-on déjà dit, de débarrasser la surface de tant d'impuretés, résidus d'usines, excrémens ou débris domestiques, en reléguant toutes ces matières dans les égouts? Il n'est guère de grande ville qui ne possède une canalisation souterraine très étendue. L'obstacle est que ces exutoires invisibles sont eux-mêmes une cause permanente d'infection, et non pas la moins active ni la moins dangereuse. L'assainissement des égouts est une question de premier ordre; c'est, à vrai dire, le nœud de la question et la première partie du problème de l'assainissement général des villes.

Pour peu que l'on y réfléchisse, on se convaincra qu'un canal souterrain ne peut servir utilement d'évacuateur qu'à la condition que les immondices n'y séjournent pas, et que ce résultat ne peut être atteint, si l'égout n'a pas une forte pente ou n'est pas balayé par un courant d'eau. Or bien peu de villes sont en situation de satisfaire à l'une ou l'autre de ces conditions. Aussi il est commun de voir ces collecteurs ajouter une puanteur de plus à toutes les autres causes d'infection de la voie publique. Les remèdes habituels sont le plus souvent impuissans. Tantôt ce sont des ouvriers qui descendent à jour fixe dans les égouts et facilitent à force de bras le départ des immondices, métier dangereux dont ces malheureux sont parfois victimes, car les galeries souterraines, privées d'air, recèlent des gaz asphyxians. Ailleurs, on laisse les ordures s'empiler pendant des mois et des années; lorsque le canal est comble, on en démolit la voûte en ouvrant la chaussée de la rue, et on le vide à fond; mais, tandis que cette opération barbare s'accomplit, la ville entière est empoisonnée. En plusieurs localités, les autorités municipales préviennent les inconvéniens les plus graves par une double mesure qu'au premier abord on serait tenté d'approuver. On interdit toute communication souterraine entre les égouts et les habitations riveraines, de façon à garantir ces exutoires des principales causes d'infection et en particulier de l'apport des matières stercorales; puis on bouche par des fermetures plus ou moins hermétiques toutes les issues qui établissent une communication avec le dehors. L'atmosphère est préservée; le sol au contraire se pénètre de déjections fétides, et les germes d'insalubrité y fermentent sans que rien s'oppose à leur développement.

Des procédés spéciaux ont donné quelquefois d'heureux résultats.

Au Havre, l'eau des bassins du port, retenue à marée haute, permet de faire des chasses journalières à travers le réseau des égouts; les immondices en sont expulsées par ce mode énergique de curage, en même temps que l'atmosphère souterraine est renouvelée et assainie. En quelques villes de fabrique où certains produits chimiques peuvent être acquis à bon marché, on a recours à des désinfectans qui neutralisent les principes putrides et les mauvaises odeurs. Ce ne sont pas là des moyens dont l'emploi puisse devenir général, car peu de villes disposent d'une retenue d'eau, et les désinfectans chimiques coûtent presque toujours très cher. La meilleure disposition est de donner aux galeries une pente convenable et d'y faire couler un filet d'eau qui en opère spontanément le nettoyage. Nous allons nous retrouver, il est vrai, en face d'une autre difficulté. Que deviendra le courant impur qui, si l'on adopte cette méthode, jaillira sans cesse à l'extrémité inférieure du réseau d'égouts? La déversera-t-on dans le lit d'une rivière, l'eau empoisonnée deviendra impropre à la boisson et aux usages publics; le poisson n'y pourra plus vivre; les immondices se déposeront sur les rives et dégageront en temps de sécheresse des exhalaisons pestilentielles. L'infection ne sera plus dans la ville; on la retrouvera en aval, et les vents la rapporteront dans les rues de la cité. N'y aurait-il pas là d'ailleurs une énorme déperdition de matières fertilisantes aux dépens de l'agriculture? On sent déjà que la question est susceptible d'une meilleure solution. Purifier le sol, les eaux et l'atmosphère au profit de la culture des champs; rendre sans tarder au torrent de la circulation vitale les débris organiques que la vie vient à peine d'abandonner; faire travailler pour le bien, suivant l'énergique expression d'un savant anglais, les élémens putrides qui travaillent aujourd'hui pour le mal, voilà le but à atteindre. Si l'on a trouvé trop longue cette interminable énumération de tous les fléaux que l'hygiène publique doit combattre, s'il nous a fallu rappeler les opérations immondes qui s'accomplissent dans la vie souterraine des villes, décrire la décomposition dont les cimetières sont le théâtre, analyser l'origine de toutes les puanteurs que les agglomérations humaines entassent sur leurs côtés, on reconnaîtra du moins qu'un tel examen est digne d'attention. Les médecins ont été chercher bien loin le germe du choléra, aux bouches du Gange, dans les plaines de l'Hedjaz, encombrées de population à l'époque du grand pèlerinage annuel. Le germe, il est peut-être là; mais les circonstances qui le font fructifier et le propagent, elles sont ici; elles sont chez nous, non chez les mahométans. Il importe peu que les quarantaines soient rendues plus ou moins rigoureuses, car le véritable cordon sanitaire est celui qu'il dépend de nous d'établir autour de nos habitations. L'épidémie couve, grandit et éclate, mal

soudain et terrible, dans nos rues infectes, dans nos maisons insalubres, dans les cloaques immondes dont nous supportons patiemment le voisinage; elle s'alimente des impuretés de cette harpie moderne, la vie municipale et industrielle, dont on ne s'avise pas assez à temps de conjurer les fétides émanations. Si l'on a bien voulu nous suivre au milieu de ces horreurs repoussantes, on trouvera sans doute que le sujet mérite d'être approfondi, malgré le dégoût qu'il inspire.

III.

L'air, la terre et l'eau sont, on l'a vu, les véhicules ordinaires de l'infection industrielle et municipale. Toutefois ces trois élémens ne subissent pas au même degré ni de la même façon l'influence pernicieuse des fabriques et de la vie animale. Bouleversée par les vents, l'atmosphère se purifie pour ainsi dire d'elle-même, ou tout au moins les germes putrides se dispersent si bien aux quatre coins de l'horizon, que le mal ne subsiste pas après que la cause s'en est évanouie, puis tôt ou tard les particules solides qui flottent en l'air retombent sur le sol en vertu de la pesanteur et se déposent sous forme de poussière. Quoique moins fluide, l'eau se renouvelle aussi, et, mieux encore, s'épure en abandonnant aux aspérités du terrain les matières qu'elle charrie; filtre-t-elle à travers une couche de sable ou de gravier, elle se débarrasse de tout ce qui altère sa saveur et sa couleur, ou diminue sa limpidité. L'air renfermé et l'eau stagnante échappent seuls à cette loi universelle de purification spontanée.

Les substances nuisibles dont l'air et l'eau s'affranchissent grâce à leur incessante mobilité, où les retrouvera-t-on en dernière analyse? Dans le sol; c'est le sol qui est le dernier réceptacle des parcelles putrescibles que l'air et l'eau n'ont fait que transporter; c'est dans le sol qu'elles subissent une dernière élaboration, en suite de laquelle elles redeviennent inoffensives, soit qu'elles se transforment peu à peu en matières inertes en s'alliant à l'oxygène de l'atmosphère, soit qu'elles se laissent assimiler par les plantes, dont elles sont un élément constituant. Il faut donc en revenir toujours à purifier le sol. Brûler les débris organiques par une brusque combinaison avec des réactifs chimiques, les laisser se consumer à l'air libre, abandonnés à l'action tardive et mystérieuse de la nature, ou bien les restituer au règne végétal qu'ils alimentent, on a le choix entre ces trois procédés. Le premier est barbare, puisqu'il détruit ce qui peut servir, et d'ailleurs il est en général trop coûteux; le second est si lent qu'il cesse souvent d'être efficace. Le dernier système résout seul le problème de la désinfection, et, ce qui n'est

pas à dédaigner, il le résout au profit de l'homme lui-même, en donnant un utile emploi à des résidus dangereux ou incommodes.

Considérons le sol d'une grande cité où s'épanchent toutes les causes d'infection, résidus des fabriques, immondices des hommes et des animaux, eaux ménagères. Voilà ce qu'il faut faire disparaître et convertir, s'il est possible, en matière fécondante, sans que l'odorat ni la vue en soient gênés. La difficulté d'y réussir dépend beaucoup des circonstances locales, telles que la pente et la nature du terrain, l'abondance des eaux pures et la sécheresse du climat. En exposant d'abord le principe de la méthode qu'une nouvelle école sanitaire a fait prévaloir en Angleterre, nous ferons mieux comprendre le but que l'on doit se proposer. On se rendra compte ensuite des inévitables obstacles auxquels on vient se heurter quand on veut appliquer ce système à des cas particuliers.

Ce principe n'est autre que le drainage, dont on n'a guère fait jusqu'à ce jour l'application qu'aux terres en culture, et encore sur une échelle trop restreinte. Le drainage est le mode le plus efficace d'assainir le sol des villes. Non-seulement il assèche le terrain en rétablissant le cours des eaux qui l'imbibent, mais encore il permet à l'air de circuler dans les couches souterraines et d'y détruire par une combustion lente les germes de pourriture qui s'y accumuleraient. En Angleterre, on a proclamé la nécessité de drainer d'une façon systématique les surfaces occupées par des constructions; à Glasgow, on ne bâtit plus une maison sans en avoir au préalable drainé le sous-sol. Le drainage sous les maisons tarit les nappes d'eau souterraines, préserve les caves et la maçonnerie des fondations, et combat avec succès l'humidité excessive qui rend souvent les rez-de-chaussée inhabitables. Dans les cimetières, la décomposition des corps s'en trouve favorisée; les odeurs pénétrantes que les tombeaux exhalent deviennent moins actives, et par conséquent la salubrité du voisinage est améliorée. Les alentours des dépôts d'immondices, des puisards et des conduites de gaz d'éclairage perdent l'indicible odeur qui les signalait. C'est en résumé un procédé d'aérage qui pénètre jusqu'aux couches sous-jacentes du terrain. La même méthode d'assainissement appliquée aux jardins publics en raffermit la surface au grand avantage des promeneurs (1). Les arbres qui les ornent en prospèrent aussi d'autant mieux. Chacun sent combien il est nécessaire d'entretenir de

(1) On peut juger d'après l'état où se trouve par exemple le jardin des Tuileries à Paris, à la suite d'une pluie abondante, de l'utilité qu'il y aurait à donner aux eaux un rapide et facile écoulement. Les plantations publiques de la ville sont asséchées par des moyens particuliers et même drainées, lorsque la nature du sol l'exige. Il n'en est pas de même des Tuileries et du Luxembourg, qui ne sont pas du ressort de l'administration municipale.

la végétation au sein des villes pour reposer la vue, purifier l'atmosphère et enlever au sol les principes altérables qu'il contient; mais la difficulté de faire vivre des arbres dans un sol compacte et mal aéré a souvent mis obstacle aux améliorations de ce genre.

Il ne s'agit jusqu'ici que de tuyaux perméables ayant pour but de recueillir les eaux plus ou moins pures dont le terrain est naturellement imbibé, ou, si l'on veut, d'égoutter le sol et d'y faire circuler l'air. Il est indispensable en outre de consacrer un réseau de tuyaux imperméables à l'écoulement des eaux corrompues dont le pavé de la rue veut être débarrassé. Nos égouts actuels ne sont que l'ébauche de ce que devrait être ce second système de tuyaux, qui est la partie vraiment neuve du système. En définitive, nous en arrivons à distinguer deux sortes de drainage : le drainage perméable pour les eaux saines, et le drainage imperméable pour les eaux insalubres. Si l'on veut bien saisir l'agencement de cette nouvelle méthode d'assainissement, il convient de considérer comment elle serait appliquée au cas presque idéal d'une ville où tout serait à faire. C'est ce que nous allons exposer.

Le système complet se compose de quatre réseaux distincts de conduites souterraines. Le premier réseau, qui est perméable, va recueillir les eaux pures et douces qui filtrent dans la campagne en dessous des couches de sable et de gravier; il les amène dans la ville par un tuyau fermé et les distribue à chaque maison, en sorte que chaque habitant trouve la source elle-même transportée chez lui. Plus de citerne, plus de réservoir; l'eau arrive quand on en a besoin, cesse de couler quand elle n'est plus utile; une simple manœuvre de robinet en arrête ou en rétablit le cours. Cette eau, on l'a déjà compris, va devenir le véhicule de toutes les impuretés que la cité produit. Quand elle s'est enrichie, — autrefois nous aurions dit empoisonnée, mais nous avons changé de point de vue, — par les résidus de tout genre que la population lui abandonne, elle s'échappe par un second réseau de tubes souterrains; ceux-ci sont imperméables, afin de ne rien perdre en route des substances fécondantes que le liquide entraîne. En chaque habitation s'entr'ouvrent plusieurs orifices, l'un pour la fosse d'aisances, l'autre pour la pierre d'évier, un troisième pour les eaux de lavage de la cour et de l'appartement. Tous ces tuyaux rudimentaires s'abouchent sur un plus gros qui est commun à tout un groupe de maisons, puis celui-ci communique avec un plus gros encore, sorte d'égout collecteur à petite section, qui conduit hors ville les élémens nuisibles noyés dans une immense quantité d'eau. Rien d'impur ne souille plus la chaussée des rues et ne pénètre plus à travers les interstices du pavé. Les matières susceptibles de choquer l'odorat, de corrompre l'atmosphère, d'engendrer la maladie, sont enlevées par le courant

sans être restées stagnantes un seul instant et sans avoir eu le temps de se décomposer ou d'émettre des gaz nauséabonds.

Par ce moyen, le sol de la ville est préservé d'infiltrations pernicieuses; mais le flot incessant d'eaux résiduaires que déverse le gros collecteur du drainage urbain, que va-t-il devenir? Le rejeter dans une rivière ou dans un puits absorbant, ce serait, on le sait maintenant, répandre plus loin l'infection dont la ville est délivrée, et ce serait aussi sacrifier en pure perte les boues fécondantes dont l'égout est devenu l'issue régulière. Comme ces eaux impures se trouvent à un niveau inférieur, une machine à vapeur les refoule dans un troisième réseau de tubes, imperméable de même que le second, qui les conduit souterrainement aux champs du voisinage. L'engrais liquide, soumis à une pression énergique, jaillit çà et là au milieu des jardins maraîchers et des prairies, et retombe en pluie sur la terre ensemencée. Les immondices ne sont plus emmagasinées nulle part, ou plutôt le sol cultivé en devient le magasin et l'épurateur naturel. Très peu d'heures après avoir été produites, les matières stercorales sont déjà transportées à la campagne et disséminées sur une immense surface. Ce n'est pas tout. La terre qui reçoit toute l'année les déjections d'une ville finirait elle-même par se saturer, si l'on n'y remédiait à temps. Dans les conditions où ce système a été mis en pratique dans la Grande-Bretagne, certaines prairies soumises à une irrigation continue reçoivent annuellement jusqu'à 20,000 mètres cubes d'eau d'égouts par hectare. Il serait donc à craindre qu'il n'y eût parfois excès d'arrosage. L'enlèvement de l'excès d'eau, dernier anneau de cette chaîne d'opérations, s'effectue par un quatrième réseau de tuyaux souterrains, qui n'est autre qu'un drainage ordinaire. Le liquide boueux versé à la surface filtre jusqu'à ces derniers tuyaux en se dépouillant au profit du sol des substances fertilisantes qu'il recèle. L'eau revient à la rivière pure, inodore et inoffensive.

Tel est le programme théorique du système d'assainissement à circulation continue pour lequel on s'est passionné en Angleterre et dont la petite ville de Rugby entre autres a fait une application très complète qui l'a rendue célèbre. Certes l'idée d'enrichir la terre en l'irriguant n'était pas neuve. Le Nil fertilise l'Égypte depuis un temps immémorial; on voit à Ceylan des ruines gigantesques de réservoirs et de tuyaux qui avaient été disposés pour l'arrosage du sol par une race d'hommes éteinte aujourd'hui; les Chinois détournent, pour répondre au même besoin, les eaux de leurs rivières et de leurs canaux. Il y a cependant quelque chose d'original à employer à cet usage les eaux ménagères d'une ville, et sans doute ce ne fut pas une idée si simple qu'il paraîtrait, puisqu'il a fallu venir à notre époque pour en voir la première application. Édimbourg en

offre, dit-on, l'exemple le plus ancien. Les liquides d'égouts y sont répandus, sans qu'il soit besoin de les élever artificiellement, sur des prairies en contre-bas de la ville, que cet engrais puissant a rendues magnifiques. On en jugera par le résultat obtenu. Le nombre des coupes de foin est de trois ou quatre par an, et ces prairies, découpées en petits lots, sont affermées au prix incroyable de 1,100 francs l'hectare. L'accroissement de valeur que la terre acquiert par ce traitement est en général si considérable que l'organisation des réseaux de drainage urbain se transforme en une opération industrielle avantageuse, et que les cités où le système est établi dans de sages conditions se créent par là une abondante source de revenus. On estime que l'eau d'égout, rendue au lieu d'arrosage, vaut environ 20 centimes par mètre cube. Ce n'est pas un chiffre insignifiant, si l'on fait attention qu'en bien des localités ces eaux sont considérées comme un fléau dont les municipalités ne savent comment se débarrasser.

Après avoir exposé l'idée en quelque sorte théorique qui doit présider à l'assainissement des agglomérations humaines, après avoir montré ce qu'il y aurait de mieux à faire dans une localité où tout serait à créer, il convient de s'en tenir à un type moins général, et de dire comment on s'y est pris en certaines villes dont les travaux municipaux méritent à juste titre d'être étudiés par le détail. Étant admis le principe que les immondices doivent être noyées dans une grande quantité d'eau et entraînées par un courant sans cesse renouvelé, il faudrait peut-être examiner d'abord les divers ouvrages qui ont pour but d'approvisionner les villes d'eaux pures et abondantes; mais cette question exige de tels développemens qu'elle ne doit pas être traitée d'une façon incidente; nous y reviendrons plus tard. Nous ne nous occupons en ce moment que d'évacuer les eaux dont le terrain est imbibé, soit qu'il s'agisse des eaux ménagères et industrielles dont le contact est insalubre, des eaux d'infiltration nuisibles par l'humidité qu'elles engendrent ou simplement des eaux pluviales, qui ne deviennent gênantes que par instans, lorsqu'elles acquièrent un volume tel qu'elles engorgent les tuyaux de conduite qui leur sont destinés.

Quoique l'idée d'assainir par un drainage perméable les sous-sols des terrains bâtis soit encore bien nouvelle, les villes de la Grande-Bretagne ont eu souvent recours à ce mode efficace de desséchement et de désinfection; mais elles sont surtout remarquables par l'extrême développement que reçoivent les réseaux imperméables. Le système moderne à circulation continue a pris d'autant plus d'extension qu'il est plus économique que l'ancienne méthode. Il n'exige pas en effet la construction de larges galeries souterraines en maçonnerie, comme on en faisait autrefois, et

comme il en faut encore dans les grandes cités. On se contente de placer sous le pavé des rues des tubes en poterie d'un diamètre relativement médiocre. Les petites localités de l'Angleterre sont donc en avance sur celles de notre pays, et la propreté de la voie publique contraste avec ce que nous avons coutume de voir en France autour de nos habitations. Ce n'est pas seulement l'intérieur des cités qui a été doté de moyens spéciaux d'égouttage; les longs faubourgs qui s'étendent autour des centres industriels jusqu'à plusieurs kilomètres de distance, bordés de chaque côté par d'élégantes maisons où les négocians se retirent après l'heure des affaires, sont toujours pourvus d'un canal souterrain où les eaux sales et les eaux pluviales vont se perdre. Les grandes villes, où l'œuvre du nettoyage est une entreprise plus difficile, ont fait aussi de coûteux travaux d'assainissement. Cependant ce n'est pas là qu'il faut aller chercher un exemple de drainage bien complet, parce que l'ensemble reste souvent imparfait. Les villes de la Grande-Bretagne, et surtout la métropole, se divisent en paroisses, dont les administrations distinctes savent rarement s'entendre et coordonner leurs travaux en un projet commun. A Paris au contraire, grâce à un plan bien conçu, on trouvera le modèle de ce qui peut être exécuté de plus achevé sous ce rapport.

Il semblerait tout d'abord qu'une ville assise, comme l'est Paris, sur les deux rives d'un grand fleuve, doit se débarrasser sans peine des immondices qui la souillent, en dirigeant ses ruisseaux et ses égouts vers le puissant cours d'eau qui la traverse. Il en fut longtemps ainsi. Le fleuve était l'émissaire de toutes les impuretés de l'ancien Paris. Les fossés d'écoulement n'étaient d'ailleurs aux siècles passés que ce qu'ils sont encore en beaucoup de villes, de simples rigoles creusées à travers les rues ou les champs en culture, des sentines infectes où les eaux déposaient la fange dont elles étaient surchargées. Le premier progrès fut d'en niveler le lit et d'en maçonner les parois. En 1374, Hugues Aubriot, prévôt des marchands, fit mieux encore; il couvrit d'une voûte la plus importante de ces rigoles, et en fit par conséquent quelque chose d'analogue à nos égouts actuels. Toutefois, soit que cette amélioration fût peu appréciée ou soit qu'elle parût trop onéreuse, les galeries souterraines prirent peu d'extension. Le ruisseau de Ménilmontant, qui coulait de l'est à l'ouest entre la butte Montmartre et la butte des Moulins, et dont l'assainissement devait importer au plus haut point à la salubrité publique, ne fut revêtu de murs et voûté qu'au milieu du XVIIIe siècle. On l'appela dès lors grand égout de ceinture, nom qu'il conserve, bien qu'il ne joue plus qu'un rôle secondaire dans l'ensemble du drainage parisien. Pendant la première moitié de notre siècle, tous les égouts à ciel ouvert disparurent: la

Bièvre, dont les eaux corrompues par les résidus des tanneries donnaient lieu à des plaintes justifiées, fut élargie, redressée et converte en partie; mais ces divers travaux manquaient d'unité, faute d'être exécutés d'après un plan général arrêté d'avance, et ne s'accordaient pas toujours entre eux. Dès le début du règne actuel, la question du drainage parisien fut envisagée d'un point de vue plus élevé et résolue avec une ampleur magistrale. On aimera peut-être à savoir en quoi consiste cette entreprise gigantesque, aujourd'hui presque terminée, à laquelle la canalisation de l'ancienne Rome mérite seule d'être comparée (1).

Il n'est pas facile d'apprécier du regard le relief du sol de Paris, car les édifices en masquent les ondulations. Essayons toutefois d'en donner une idée sommaire. La Seine occupe le fond de la vallée, ce que les topographes désignent sous le nom de *thalweg*, chemin du ruisseau; à droite et à gauche, le terrain se relève, mais non pas avec une pente uniforme. Sur la rive gauche, on distingue trois vallons secondaires, dont le plus important, qui est le plus occidental, se prolonge au loin et donne passage à la petite rivière de Bièvre. Ces vallons sont séparés l'un de l'autre par la montagne Sainte-Geneviève, et par une colline assez basse que domine l'église Saint-Germain-des-Prés. Sur la rive droite, entre les hauteurs de Montmartre et de Beaujon au nord, les buttes Bonne-Nouvelle et des Moulins au midi, s'étend une longue et étroite vallée dont le fond était occupé jadis par le ruisseau de Ménilmontant, transformé depuis en égout; cette vallée, latérale à celle de la Seine, vient rejoindre cette dernière au pied de Chaillot. Quant au versant des collines qui regarde le fleuve, des exhaussemens de terrain, naturels ou artificiels, en rendent la surface assez accidentée, et isolent en amont une sorte de plaine, autrefois marécageuse, à laquelle la tradition a conservé le nom de Marais. Que l'on se rappelle maintenant que les eaux d'égout doivent s'écouler sur une pente à peu près uniforme, que l'on fasse encore attention que le débouché en Seine devait être proscrit, si ce n'est pour les eaux pluviales, afin de préserver la pureté du fleuve, et l'on se rendra compte des difficultés que présentait le drainage de la capitale.

Prenons les eaux ménagères à leur origine, et nous les suivrons jusqu'à l'extrémité du réseau souterrain. En vertu du décret du 26 mars 1852 sur la grande voirie de Paris, toutes les maisons doivent être disposées de façon à rejeter dans l'égout, par une issue directe, les eaux pluviales et ménagères. Cette prescription si sage n'a pas reçu une application générale, tant il est difficile d'inno-

(1) Voyez les mémoires présentés par le préfet de la Seine au conseil municipal de Paris, le 4 août 1854 et le 16 juillet 1858.

ver en tout ce qui touche aux mœurs et aux habitudes; d'ailleurs, beaucoup de voies publiques étant encore privées d'égouts, l'exécution en devait être différée. Toutefois ce n'est qu'affaire de temps. Autour de chaque îlot de maisons, sous le sol de chaque rue, il doit donc y avoir une galerie souterraine, de forme ovoïde et de 2m 30 de haut sur 1m 30 en sa plus grande largeur. De chaque côté se détachent des embranchemens latéraux qui s'avancent jusqu'au mur de face des fondations ou pénètrent même sous les maisons, et recueillent les liquides impurs de la surface supérieure. Ces galeries, qui sont les plus étroites du projet actuel, débouchent en des canaux plus larges que l'on nomme collecteurs. Il y en a sept en tout, dirigés de l'est à l'ouest, avec une pente suffisante pour que les immondices ne puissent jamais s'y accumuler. Chacun d'eux dessert l'ensemble des rues et des quartiers compris entre deux lignes de hauteurs. Ainsi l'un d'eux, qui suit toute la longueur de la rue de Rivoli, assèche la dépression du Marais; un autre, sur le quai de la rive gauche, absorbe les eaux de la Bièvre. Ces collecteurs ont des dimensions variables, suivant le volume d'eau qu'ils doivent débiter et l'étendue de la surface du sol à laquelle ils correspondent. Loin d'en exagérer inutilement la largeur, on s'aperçoit déjà que les premiers construits, avec une section jugée à cette époque excessive, sont plus étroits qu'il ne faudrait. L'intérieur de ces voies souterraines est au reste fort propre, en dépit du hideux contingent qu'elles recueillent. Les liquides impurs s'écoulent au milieu du canal entre deux banquettes sur lesquelles les ouvriers de service circulent à pied sec; au sommet sont suspendus des tubes qui distribuent l'eau claire aux divers quartiers de la capitale. On songe à y installer aussi les conduites du gaz d'éclairage, afin d'en faciliter la surveillance et d'éviter les excavations qu'il est nécessaire, de temps à autre, de creuser dans les rues pour réparer ces tuyaux.

Les cinq collecteurs de la rive droite se réunissent sur un tronc commun qui va de la place de la Concorde à la place Laborde; les deux de la rive gauche viennent se joindre aux précédens après avoir traversé la Seine au moyen d'un énorme siphon enterré dans le lit du fleuve à 2 mètres au-dessous des plus basses eaux. Les liquides impurs que produit la ville entière se réunissent donc là. Rejeter ce torrent noir et infect dans la Seine, auprès du pont de la Concorde, on n'y pouvait songer; les eaux en eussent été corrompues, au grand préjudice des bains, des lavoirs et des autres industries qui vivent sur le fleuve; même la salubrité des habitations qui bordent les deux rives en eût été compromise. On ne pouvait non plus prolonger les collecteurs le long du quai jusqu'en dehors

des fortifications, car la pente des égouts doit être assez raide pour que le courant y soit toujours rapide, et le niveau doit être assez élevé pour que les grandes crues de la Seine ne refluent pas à l'intérieur. Or, si l'on jette les yeux sur une carte des environs de Paris, on remarquera que la Seine, après avoir décrit un long trajet qui la mène jusqu'à Sèvres, se replie sur elle-même en se rapprochant de l'enceinte des fortifications, si bien que le pont d'Asnières n'est distant de la place de la Concorde que de 5 kilomètres en ligne droite, bien qu'il en soit séparé par vingt kilomètres de rivière. A conduire vers ce point le produit des égouts collecteurs, il y avait encore l'avantage de ne pas souiller le fleuve dans le voisinage d'importans centres de population, tels que Auteuil, Boulogne, Saint-Cloud, Courbevoie et Neuilly. Le grand collecteur ou émissaire général fut dirigé de la place Laborde vers Asnières, en traversant par un tunnel les hauteurs de la barrière Monceau, qui séparent ces deux points extrêmes. Cette galerie souterraine, qui mesure 5m60 de large sur 4m40 de haut, est la plus grandiose que l'on ait jamais creusée pour un tel usage; elle surpasse en dimension la *Cloaca maxima*, fameuse dans l'antiquité, que Tarquin construisit entre le Forum et le Tibre en vue d'assainir les rues de l'ancienne Rome.

Ce n'est point dans un vain esprit de magnificence que ces canaux, ignorés du public, ont été construits avec des dimensions extraordinaires. Tout a été calculé, qu'on le sache bien, la pente et le niveau du chenal, la hauteur des voûtes, la largeur de la cuvette qui reçoit les eaux sales et des banquettes qui permettent aux ouvriers une circulation facile; tout a été combiné d'avance, non pas, il est vrai, dans la juste proportion des besoins du moment, mais avec une sage appréciation des exigences que l'avenir imposera. Le drainage d'une grande cité n'est pas une œuvre à recommencer souvent; les égouts de Rome subsistent encore, après vingt-cinq siècles, comme un témoin indestructible que les premiers édiles de la capitale du monde ont laissé de leur prévoyante sollicitude. Il serait trop long d'exposer toutes les circonstances dont l'ingénieur a dû tenir compte; nous dirons simplement que l'ampleur des galeries était commandée par le besoin de donner un prompt écoulement aux effrayantes masses d'eau qu'une pluie d'averse amène en un instant dans les ruisseaux. La plus forte pluie que l'on ait observée de notre temps, celle du 8 juin 1849, a fourni en une heure 45 millimètres de hauteur d'eau, soit 450 mètres cubes par hectare et près de 1,500,000 mètres cubes pour la surface entière de Paris, telle qu'elle était à cette époque, avant l'annexion des zones suburbaines. Ce qui se passe en pareille circonstance, personne ne l'i-

gnore : les égouts s'emplissent jusqu'à la voûte, les rues sont transformées en rivières et les boutiques ont peine, en certains quartiers, à se garantir de l'inondation. On a voulu que le nouveau drainage pût prévenir de si graves inconvéniens, et comme les collecteurs, si larges qu'on les a faits, ne sauraient suffire à débiter les torrens d'eau pluviale que chaque galerie secondaire lui amène, on a pris soin de ménager entre les égouts et la Seine des canaux de communication accessoires, qui sont clos en temps ordinaire et ne s'ouvrent que pour livrer passage au produit des pluies exceptionnelles.

Tant en galeries étroites qu'en larges collecteurs, le réseau souterrain de Paris, lorsqu'il sera complet, n'aura pas moins de 600 kilomètres d'étendue, ce qui est à peu près la longueur totale des rues, boulevards et autres voies publiques. Les anciens égouts sont ramenés au type définitif, à mesure que l'on a l'occasion de les reconstruire ou de les réparer. Tous ces canaux, revêtus de ciment à surface lisse et brillante, laissent glisser les liquides sans retenir aucune ordure. Les eaux impures s'écoulent avec une vitesse calculée de façon à ne pas abandonner en route les immondices qu'elles entraînent. Des dispositions ingénieuses permettent d'opérer le curage du chenal, sans que les passans qui circulent dans les rues s'aperçoivent des opérations répugnantes accomplies sous leurs pas. Enfin tout ce qui contribue à maintenir la propreté de cette seconde ville souterraine a si bien été compris, que les bouches ouvertes sur la voie publique ne dégagent plus nulle odeur nauséabonde.

Il faut bien dire qu'un si grand résultat ne s'obtient qu'au prix de dépenses considérables. Le drainage de Paris aura coûté de 30 à 40 millions de francs, dont environ moitié payé par le budget de la ville, le reste étant à la charge des propriétaires que l'œuvre intéresse. Si nous rapportons ce chiffre, ce n'est pas toutefois avec l'intention de décrier une entreprise qui profite plus que toute autre à la population; seulement on comprendra que peu de villes en France et même en Europe aient le pouvoir de pratiquer au même degré le nettoyage et l'égouttement de ses voies publiques. M. de Freycinet le déclare avec raison, « dans cette canalisation de Paris, tout est exception, ou, pour mieux dire, tout est un modèle que les autres villes ne peuvent songer qu'à imiter de loin. »

Après avoir accordé de justes éloges tant au plan qu'à l'exécution de ces immenses travaux, on doit néanmoins observer qu'il y existe encore une lacune importante, puisque les immondices qu'évacue l'émissaire principal tombent dans la Seine, qui en est infectée, et sont soustraites à l'agriculture, qui en saurait profiter. Le programme posé par l'école anglaise n'a été réalisé qu'à moitié. Des documens officiels, une récente discussion du sénat, ont fait connaître que la

seconde partie du problème est à l'étude. Il n'est pas impossible que les eaux des égouts de Paris soient consacrées à l'arrosage des terres, comme cela se fait dans les *Craigentinny meadows* d'Édimbourg depuis longtemps, et aux environs de Londres depuis peu d'années. Toutefois nous devons montrer en quelques mots combien la question se complique quand il s'agit de la capitale de la France, d'une ville de près de 2 millions d'habitans. Les eaux se trouvent, au débouché d'Asnières, à un niveau si bas que très peu de champs pourraient les recevoir de premier jet, et ces champs sont, de même que toutes les terres des environs de Paris, morcelés en une infinité de parcelles qui n'admettraient pas toutes ce mode d'arrosage. Serait-il possible de déféquer ces eaux par un mélange avec des réactifs chimiques et de réduire à un petit volume le précieux engrais qu'elles recèlent? Mais on a objecté que l'ammoniaque, gaz éminemment volatil, qui est le principe essentiel au point de vue agricole, s'évaporera en grande partie pendant la durée de ces manipulations chimiques, et que le résidu livré à la terre ne gardera, comme les produits de la voirie de Bondy, qu'une minime fraction d'effet utile. D'ailleurs on ne doit pas oublier que le grand collecteur débite 200,000 mètres cubes par vingt-quatre heures, lors même que le courant n'en est pas accru par les pluies. Rien que la construction des bassins de dépôt propres à emmagasiner cette énorme masse serait une difficulté sérieuse. Il serait donc permis de ne pas avoir confiance en l'efficacité des désinfectans et de s'effrayer des obstacles que rencontrerait l'exécution d'un tel projet, s'il n'était appuyé et recommandé par d'illustres savans. Les Égyptiens connaissaient de toute antiquité la propriété que possède l'alun de clarifier les eaux troubles, et ils l'employaient pour rendre potables les eaux limoneuses du Nil. L'alun coûte cher; mais le sulfate d'alumine, qui en est la base, peut être obtenu à très bon marché, si l'on en fabrique de grandes quantités par des procédés industriels. Les liquides, brassés avec une faible dissolution de cette substance, s'épurent en quelques minutes; les détritus tombent au fond et peuvent être recueillis à part; l'eau, redevenue claire et débarrassée de la presque totalité des matières putrescibles, peut être rejetée dans le fleuve sans inconvénient ou employée, si on le préfère, à des irrigations. Les expériences qui se poursuivent démontreront si ce système d'épuration est efficace.

Une autre solution, conçue sur un plan plus large, a été présentée par un ingénieur des ponts et chaussées, M. Mille. Le bassin de la Seine est, dit-il, une alluvion maigre et peu fertile, qui ne porte guère qu'une végétation forestière; les bois de Boulogne et du Vésinet, la forêt de Saint-Germain, témoignent que ces champs de

cailloux et de gravier conviennent mal, en l'état actuel, à des cultures perfectionnées. Au-dessus des grèves, au nord de Paris, s'étendent les plaines calcaires de l'Ile-de-France, qui fournit, près de la ville, les légumes dont elle a besoin, et plus loin des céréales. Au sud-est se trouve la Brie, plateau argileux où prospèrent les cultures industrielles, et au sud-ouest la Beauce, qui est aussi un grenier à céréales. Quels engrais réclament toutes ces terres? A la Brie et à la Beauce, il faut des liquides concentrés analogues à l'engrais humain des Flandres; l'industrie maraîchère veut des eaux riches et tièdes qui exciteront ses primeurs et doubleront ses récoltes; les graviers de la Seine seraient transformés en prairies par des eaux troubles qui colmateraient leur surface. Le collecteur d'Asnières peut donner tout cela; seulement il s'ouvre à 10 mètres au-dessous des graviers, à 100 mètres et même à 150 mètres au-dessous des plaines environnantes. Il faudrait donc en remonter les eaux à 10 mètres, 100 mètres ou 150 mètres au-dessus du niveau du débouché actuel. Les petites villes de l'Angleterre qui ont adopté le drainage à circulation continue n'ont pas eu de peine à rejeter les eaux d'égouts sur des terrains cultivés; la masse à remuer étant faible, une petite machine à vapeur suffit toujours pour les refouler à la hauteur des prairies irrigables, et la valeur de l'engrais couvre les frais de l'opération, à moins que les ingénieurs ne commettent la faute de créer une installation trop luxueuse; mais à Paris, avec 200,000 mètres cubes par jour au minimum, l'obstacle est bien autrement grave, parce qu'il faudrait des machines colossales pour mouvoir les pompes. M. Mille prétend créer un moteur peu dispendieux au moyen de roues hydrauliques que l'on établirait sur le cours de la Seine, au pied des barrages que nécessite l'intérêt de la navigation. La solution ne serait autre que celle adoptée à Marly par les ingénieurs de Louis XIV pour alimenter d'eau les bassins de Versailles, sauf les perfectionnemens que l'art mécanique a réalisés depuis deux cents ans. Faire naître au débouché du vomitoire d'Asnières une force motrice naturelle de 2,400 chevaux, relever les liquides impurs par ce colossal engin jusqu'au niveau des plaines de la Beauce et de la Brie, creuser dans la campagne tout un système de réservoirs et de rigoles de distribution d'où s'écoulerait l'eau chargée de principes fécondans, voilà le projet grandiose qui compléterait l'assainissement de Paris.

L'exécution en serait soumise à bien des incertitudes. Quand on a proposé de faire servir la force motrice des barrages de la Seine à l'élévation et à la distribution de l'eau pure dans la capitale, les ingénieurs municipaux ont avec raison critiqué ce mode d'alimentation, qui serait exposé à de fâcheuses éventualités d'intermittence

pendant la durée des grandes crues. Le même inconvénient se représenterait ici, bien qu'avec un moindre caractère de gravité. Où gît la difficulté, qu'on ne le perde pas de vue, c'est dans l'énormité de la masse de liquide à remuer; à ce point de vue, on regrettera peut-être plus tard d'avoir centralisé dans un seul émissaire le produit de tous les égouts de Paris, au lieu de le répartir entre plusieurs points et à plusieurs niveaux différens.

Et cependant le drainage parisien ne remplit encore qu'une partie des fonctions que les ingénieurs lui réservent et que la force des choses même lui attribue; il ne recueille pas les ordures ménagères et les immondices des rues, il ne reçoit que les eaux vannes des vidanges, dont la portion excrémentitielle est séparée et enlevée à part par des moyens que notre état de civilisation désavoue. Tout cela reviendrait à l'égout, si l'on n'était embarrassé du torrent infect que vomit déjà le collecteur d'Asnières. Nous ne saurions prévoir comment la difficulté sera résolue; il nous suffit d'avoir montré combien la question de nettoyage s'amplifie dans une cité de deux millions d'habitans, quels obstacles elle rencontre, et quels heureux résultats ont été réalisés jusqu'ici ou le seront plus tard par un ensemble de travaux admirables.

Il ne nous reste plus qu'à résumer les renseignemens que nous a fournis cette longue étude sur l'insalubrité des fabriques et des villes. On a vu que l'industrie est en bonne voie, puisque chacun de ses perfectionnemens marque un progrès sanitaire, et que la condition hygiénique des ouvriers qu'elle occupe, loin de s'aggraver, comme on l'a dit quelquefois, devient chaque jour meilleure; mais on a vu aussi que nombre d'usines sont encore une juste cause d'effroi pour le voisinage, que les prescriptions réglementaires qui les régissent sont souvent éludées ou mal comprises, qu'une surveillance effective déterminerait de nouvelles améliorations, et qu'il y a sous ce rapport une lacune dans la législation française. L'hygiène des centres de population, grandes villes ou simples bourgades, ne se présente pas non plus sous un aspect satisfaisant. Si quelques municipalités ont entrepris d'onéreux travaux d'embellissement, il est rare que la question de salubrité ait été embrassée dans son ensemble, traitée dans ses détails essentiels. Sans en excepter Paris, où cependant les progrès ont été plus sensibles que partout ailleurs, nulle part le difficile problème d'un assainissement rationnel n'a été résolu d'une façon complète. Les cimetières, souvent malsains, n'assurent pas toujours aux dépouilles humaines la rapide transformation en poussière qui est la dernière marque de respect que nous puissions payer aux morts. Les eaux d'égouts, — quand les villes ont des égouts, — infectent les rivières. Notre

système de vidanges le plus parfait choque ce qu'il y a de délicat en nous et nuit à la santé publique. En un mot, tout ce que la vie industrielle ou municipale produit de résidus et de déjections conspire à vicier l'air, l'eau et la terre, la terre surtout, qui accumule indéfiniment les germes de putréfaction dont nous l'imprégnons à chaque instant. Enfin, en regard de tous ces maux, il convient de placer l'intérêt de l'agriculture, dont les plus riches engrais sont gaspillés sans profit.

Ce n'est pas aujourd'hui que les vices de notre incurie municipale sont indiqués pour la première fois. Il y a vingt ans, M. Chevreul, dans un mémoire sur l'hygiène des cités populeuses (1), démontrait avec l'autorité de son expérience scientifique que les débris organiques tendent à porter l'infection dans les couches terrestres qu'elles pénètrent. Il annonçait les dangers que créent la décomposition des cadavres, les infiltrations des fosses d'aisances, les conduites du gaz d'éclairage, et recommandait le lavage incessant des ruisseaux des rues au moyen de bornes-fontaines, l'éloignement des cimetières et des voiries, l'aérage du sol par le drainage, — conseils stériles que l'influence du savant ne suffisait pas à imposer aux administrations municipales. Depuis, l'infection s'est sans cesse accrue, à mesure que les agglomérations humaines se développaient. De redoutables épidémies sont venues prouver qu'il y a urgence, et qu'il est grand temps d'en venir à un meilleur régime sanitaire. L'enquête scientifique dont M. de Freycinet a été chargé en Angleterre, en France et sur les bords du Rhin prouve que le gouvernement s'est préoccupé d'un si triste état de choses. Qu'il nous soit permis d'exprimer l'espoir que les laborieuses et intéressantes recherches de cet ingénieur ne resteront pas stériles, et que les municipalités de notre pays, éclairées par l'exemple de nos voisins d'outre-Manche, encouragées par le concours de l'état, incitées par l'opinion publique, n'hésiteront plus à laver les impuretés qui s'amoncellent autour de nos demeures et à prodiguer dans l'intérieur des villes l'air, l'eau, la lumière et la verdure. C'est une grande œuvre dont l'accomplissement n'intéresse pas que le bien-être matériel, car l'homme dont les pieds ne plongent plus dans la fange, dont la poitrine ne respire plus un air vicié et nauséabond, est mieux disposé à accueillir les graves et austères enseignemens par lesquels on s'efforce, non sans succès, de combattre l'infection morale.

H. Blerzy.

(1) Voyez les Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, 2e semestre 1846.

ÉTUDES

DE MŒURS ROMAINES

SOUS L'EMPIRE

I.

L'EXIL D'OVIDE.

L'exil d'Ovide est l'un des événemens les plus curieux et les plus obscurs de la fin du règne d'Auguste. La cause en est restée très douteuse. L'édit impérial qui reléguait le poète aux extrémités du monde ne lui reprochait que d'avoir publié *l'Art d'aimer*; mais Rome savait bien que l'immoralité de ses écrits n'était pas le seul motif de son châtiment. On disait qu'il avait commis envers l'empereur une faute plus grave et plus personnelle. Malheureusement on le disait si bas que ces bruits ne sont pas venus distinctement jusqu'à nous; aucun écrivain de l'antiquité ne nous a révélé de quelle nature était cette faute. Le seul document qui nous reste, ce sont les ouvrages mêmes d'Ovide; je trouve qu'ils suffisent pour nous éclairer. Ceux qu'il a écrits pendant son séjour à Rome nous permettent d'apprécier le motif officiel qu'on donnait à son exil. Ceux qu'il a composés plus tard peuvent nous en faire découvrir la cause secrète. Il faut les étudier les uns et les autres, si nous voulons essayer de résoudre ce problème historique (1).

(1) Un de nos collaborateurs, M. Beulé, vient de publier, il y a quelques jours à peine, sous ce titre : *Auguste, sa famille et ses amis*, la collection des leçons qu'il a

I.

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu quelqu'un d'aussi heureux qu'Ovide jusqu'à son exil. Pendant cinquante ans, la vie lui fut bien plus douce qu'elle n'a coutume de l'être aux poètes. Horace et Virgile, ses grands prédécesseurs, n'ont pas eu une destinée aussi égale ni peut-être des succès aussi incontestés. Il ne fut pas obligé, comme eux, de lutter contre des nécessités fâcheuses; il était de ceux qui grâce à leur naissance et à leur fortune trouvent leur place faite dans le monde dès qu'ils y arrivent. Sa famille portait un nom honorable et occupait un rang distingué; son père avait de l'aisance et tenait beaucoup à la conserver. Il s'est plaint, quand il était jeune, de cette qualité paternelle qui restreignait ses libéralités, mais il en a profité plus tard. Lui-même, parmi toutes ses folies, ne fut jamais un dissipateur. Nous savons qu'il payait plus volontiers ses amours en beaux vers qu'en argent comptant; aussi n'eut-il pas besoin, comme la plupart de ses confrères, de se mettre à la solde d'un protecteur. Sa renommée commença dès ses premières années. Il fut un écolier célèbre, et le souvenir de ses improvisations pathétiques se conserva longtemps chez les rhéteurs. A vingt ans, il lisait ses vers devant des réunions nombreuses. Horace et Tibulle, Virgile et Properce existaient encore; Rome, dont l'attention était occupée par ces grands génies, avait le droit d'être distraite ou indifférente pour les autres; cependant elle prêta l'oreille aux débuts de ce jeune homme, et depuis ce moment elle ne cessa plus de l'applaudir. « J'ai eu cette fortune, nous dit-il, d'obtenir de mon vivant toute la gloire qu'on n'accorde qu'aux morts. »

faites cette année à la Bibliothèque impériale. Ce livre parle des événemens dont il est question aussi dans l'étude qu'on va lire. Je suis très heureux d'y renvoyer le lecteur qui voudrait achever de les bien connaître. Il s'apercevra cependant d'une certaine différence dans les jugemens portés sur les hommes et sur les choses. M. Beulé est très sévère pour Auguste; il ne lui accorde guère que d'avoir été heureux. Il ne veut pas reconnaître le mérite de ses réformes administratives, parce qu'elles n'ont pas mis l'empire à l'abri des révolutions intérieures; je crois au contraire que si, malgré tant de révolutions, l'empire a duré trois siècles, il le doit au génie d'Auguste et à l'organisation vigoureuse qu'il en avait reçue. Il m'est bien difficile aussi de souscrire au jugement rigoureux porté par M. Beulé sur la littérature romaine; il ne me persuadera pas que la lecture de Tite-Live ou de Virgile amollisse les âmes, et que la morale des épîtres d'Horace, quand on l'étudie à fond, soit inférieure à aucune autre. Du reste, ces réserves que je suis forcé de faire ne sont pas de celles qui nuisent au succès d'un ouvrage; celui de M. Beulé est écrit avec passion : c'est un danger pour l'historien, mais un mérite pour le littérateur. Je ne crois pas que M. Beulé persuade les gens qui sont d'une opinion contraire à la sienne, mais il entraînera ceux qui ont les mêmes sentimens, et l'on peut prédire, sans se compromettre, que le livre sera accueilli comme l'ont été les leçons.

Ce qui achevait son bonheur, c'est qu'il était aussi heureux par lui-même que par les autres. Il n'avait pas un caractère à prendre mal la vie. C'est assez l'usage que les poètes, quand ils manquent de malheurs réels, s'en forgent d'imaginaires. Ordinairement le présent leur déplaît; ils habitent plus volontiers le passé ou l'avenir et rapportent de ces voyages mille raisons de se plaindre de ce qui les entoure. Ovide au contraire aimait son temps et se sentait fait pour y vivre. « Que d'autres, dit-il, regrettent l'antiquité; moi, je me félicite d'être né dans ce siècle, c'est celui qui convient à mes goûts. » Dans les passages même où, pour paraître un homme grave et pour plaire à l'empereur, il affecte de vanter les vertus antiques, il trouve moyen de nous faire connaître ses sentimens véritables. Après avoir célébré dans une belle tirade ce temps heureux où l'on prenait les consuls à la charrue et où l'on couchait sur la paille avec une botte de foin pour oreiller, il s'empresse d'ajouter sournoisement : « Nous louons les gens d'autrefois, mais nous vivons comme ceux d'aujourd'hui; » ce qui n'était que trop vrai.

Quand on est si occupé, si épris de son temps, on n'aime pas à s'en séparer; on en porte toujours avec soi le souvenir; on en donne le caractère à toutes les époques qu'on étudie. C'est ce qu'a fait Ovide et ce qui le distingue des autres écrivains de ce siècle. L'imagination de Virgile se complaisait à vivre dans les temps reculés et primitifs où il a placé ses héros. Je me figure qu'une des créations dont il devait être le plus heureux était celle du bon roi Évandre, un vrai roi de l'âge d'or, qui se promène escorté de deux chiens pour toute garde, et que le chant des oiseaux éveille le matin dans sa cabane. Tite-Live disait dans une phrase célèbre qu'en racontant l'antiquité son âme devenait antique. Ovide fait le contraire : il ramène à lui l'antiquité au lieu d'aller vers elle; il la voit à travers son temps et lui en donne les couleurs. Sa méthode ordinaire consiste à la moderniser. Ce qui donne à ce procédé un charme piquant, c'est que le poète l'emploie sans effort et avec une sorte de naïveté : il décrit le passé comme il le voit; aussi ses premiers ouvrages ont-ils déjà ce caractère. Les jeunes femmes ou les jeunes filles qu'il fait parler dans ses *Héroïdes* sont des contemporaines d'Auguste, des personnes du monde, spirituelles et bien élevées, qui n'ont rien de la simplicité antique. Elles sont sans cesse occupées à écrire à leurs maris ou à leurs amans; elles en attendent et en obtiennent des réponses, ce qui suppose un commerce de lettres assez actif entre toutes les parties du monde; la poste pénètre même à Naxos, dans cette île déserte où Ariane abandonnée se console en composant une épître touchante à celui qui

vient de la quitter. Tous les détails ont le même caractère. Les héros du siége de Troie, de retour chez eux, racontent leurs exploits après boire, tout à fait comme les légionnaires romains. Pâris est un petit-maître qui, à la table même de Ménélas et en sa présence, déclare son amour à Hélène avec tous les procédés qui seront plus tard décrits dans *l'Art d'aimer*. Hélène, qui n'est pas insensible à la beauté du Phrygien, est pourtant fort embarrassée pour lui répondre. C'est la première lettre d'amour qu'elle écrit, et elle envie le bonheur des femmes qui ont plus d'habitude qu'elle, *felices quibus usus adest!* Nous voilà bien loin d'Homère, et il n'est pas surprenant que les admirateurs fervens de l'antiquité se soient plaints qu'Ovide l'ait profanée; mais pour comprendre ses ouvrages il faut les lire comme il les a composés et ne pas lui demander ce qu'il ne voulait pas faire. Ce n'est pas un de ces artistes sévères qui cherchent à se pénétrer des chefs-d'œuvre antiques et à les reproduire avec respect. Il joue sans cesse avec le passé, il a le sourire aux lèvres quand il en parle. On a bien eu raison de le comparer à son compatriote l'Arioste; il lui ressemble par la façon dont il traite les vieux souvenirs et les anciennes légendes. Tous deux aiment à les raconter, mais tous deux ne se font aucun scrupule de s'égayer en les racontant; ils se tiennent à mi-chemin entre le sérieux et l'ironie. C'est ce qui fait leur principale originalité, c'est ce qui leur a donné leurs plus grands succès. Virgile nous dit que de son temps la mythologie était usée; Ovide l'a rajeunie en la dénaturant, et tous ceux qui lisaient ses vers, étonnés du charme nouveau qu'il savait donner à ces vieux récits, surpris de voir ces héros redevenir chez lui vivans et jeunes en s'accommodant à leurs usages, à leurs opinions, à leur vie, le proclamaient sans hésiter le premier poète de son temps.

Ces éloges étaient sans doute exagérés, mais au moins ils étaient sincères. Cette société se retrouvait en lui et se louait elle-même en le louant. Personne ne la représente mieux qu'Ovide. C'est lui qu'il faut lire, si l'on veut savoir ce qu'elle était devenue dans la seconde moitié du règne d'Auguste. Étudiée dans ses ouvrages, elle ressemble peu aux portraits de fantaisie qu'on en fait d'ordinaire. On a coutume de s'apitoyer sur elle, et on la plaint beaucoup d'avoir perdu la liberté. La perte est grande assurément, mais elle la supportait sans peine. Comme elle avait vu seulement les derniers et désastreux combats soutenus pour la défendre ou pour la remplacer, on peut dire qu'elle en avait souffert sans la connaître. Aussi ne l'a-t-elle jamais regrettée. Elle appartenait tout entière au présent; pas plus qu'Ovide, elle n'avait de ces retours importuns de mémoire qui jettent toujours quelque amertume dans les plaisirs

dont on jouit. A la place des affaires publiques, dont elle ne s'occupait guère, elle avait d'autres sujets de distraction qu'elle préférait. L'intérêt de l'existence était changé. On ne le mettait plus comme autrefois à conquérir l'influence politique, à gouverner les partis, à passionner les assemblées; on le mettait à briller dans les réunions polies, à les occuper de la réputation de son esprit ou du bruit de ses aventures. C'était un monde d'oisifs très affairés, *in otio negotiosi*, et ces mille riens si importans dont se compose la vie mondaine leur ôtaient le loisir de regretter l'activité virile qu'ils avaient perdue. Telle est l'idée que je me fais des contemporains d'Ovide en lisant ses œuvres. Je n'oserais pas dire tout à fait que ce fut une époque heureuse; le bonheur, dans son sens le plus général, contient aussi ce plaisir sérieux qu'on éprouve à se sentir le maître de soi-même, à diriger des destinées, et l'on s'était mis alors sous l'entière dépendance d'un homme; c'était au moins une époque parfaitement satisfaite de son sort. Aucune autre n'a mieux joui des biens qu'elle possédait et moins songé à ceux dont elle était privée.

On comprend que cette société convînt à Ovide et qu'il se soit félicité d'y vivre : personne n'était mieux fait que lui pour s'y plaire. Qu'il y ait obtenu des succès de tout genre, qu'il y ait longtemps vécu de la vie des gens de son âge et de son rang, nous pourrions le supposer, même s'il nous l'avait caché, et il a pris la peine de nous le dire. Ses *Amours* contiennent l'histoire de sa jeunesse, et l'on y voit, à toutes les aventures qu'il raconte, que cette jeunesse fut très dissipée. Il est vrai que plus tard, dans son exil, il a beaucoup cherché à atténuer le mauvais effet de ses premiers ouvrages. Ses lettres à l'empereur et à ses amis sont pleines de désaveux. Il voudrait nous faire croire que ses mœurs valaient mieux que ses écrits, et que « si sa muse a été légère, sa vie au moins a été pure. » Il est bien possible en effet qu'il y ait beaucoup d'inventions et de mensonges dans tous ces récits qu'il nous a faits. Ses vers ne sortent pas du cœur comme ceux de Catulle. On ne trouve pas dans ses élégies de ces confidences involontaires qu'arrache la passion, et qui portent avec elles l'accent de la vérité. Je me le figure plutôt comme un débauché d'imagination, et il me semble que la tête avait plus de part que l'âme à ses désordres. Son tempérament maladif, sa santé fatiguée n'étaient pas capables de grands excès. Il nous dit qu'il était pâle et qu'il ne buvait presque jamais de vin. Quand il chante ses amours, sa blessure est toujours légère; elle ne l'occupe pas assez pour lui faire oublier qu'il est poète. L'artiste subsiste à côté de l'amant, et songe à tirer de ce qu'il fait ou de ce qu'il voit un bon profit pour sa poésie. Il a donc pu exagérer ses sentimens, il a embelli la réalité pour la rendre plus digne de plaire aux lecteurs;

mais, quoi qu'il dise, il n'a pas tout inventé. Corinne n'était pas entièrement un être de raison, et dans la peinture qu'il nous fait de ses plaisirs il y a autre chose que des rêves et des fictions poétiques. Il l'avoue lui-même quand il est sincère. Au moment où il essaie de défendre sa jeunesse, il lui échappe de dire : « Mon cœur alors était tendre, sensible aux traits de l'amour, et il s'enflammait au moindre feu. » L'aveu est bon à recueillir. Il ne nous trompait donc pas dans ses *Amours* quand il nous disait en vers charmans qu'il était amoureux de toutes les femmes. « Je n'ai pas la force de me gouverner, je suis comme le navire qu'emportent les flots rapides. Mon cœur ne s'astreint pas à préférer certaines beautés, il trouve cent raisons de les aimer toutes, » et il continue en énumérant comme don Juan toutes celles qui lui plaisent. Supposons qu'il y ait dans ses aveux un peu d'excès et de fatuité, le fond n'en est pas moins véritable. Sur ce fond, Ovide a brodé sans scrupule. Il a fait parcourir à ses aventures les incidens ordinaires d'une affection de ce genre pour avoir le plaisir de les dépeindre. Il a profité de l'occasion pour décrire l'amour jaloux, l'amour heureux, l'amour trompé; mais cette occasion lui était fournie par sa propre histoire, et ceux qui allaient chercher dans ses élégies des raisons pour attaquer sa jeunesse n'avaient pas entièrement tort.

En se permettant ainsi de changer et d'embellir la réalité, le poète a jeté quelquefois un peu de vague dans ses peintures. Par exemple nous ne savons pas bien distinguer dans quel monde il nous introduit. L'incertitude est grave, et nous verrons plus tard qu'on en a cruellement abusé contre lui. De quelle sorte de femmes se composaient ces réunions joyeuses qu'il nous a décrites? qu'était surtout cette Corinne qui fut son premier amour? Tout ce que nous savons d'elle, c'est que ce nom ne lui appartenait pas et que le poète l'avait imaginé pour dissimuler le sien. S'il craignait de la compromettre, c'est qu'apparemment elle avait une réputation à ménager. Ce n'était donc pas une de ces femmes qui courent les aventures et cherchent le bruit. Celles-là auraient souhaité d'être nommées, car les vers d'un grand poète les auraient mises à la mode (1). Était-ce tout à fait une femme du monde? On pourrait le croire à la façon dont Ovide désigne celui auquel il l'a enlevée : il l'appelle son mari, *vir suus.* « Une femme si bien gardée, que protégeaient un mari, un serviteur vigilant, une porte solide, que d'ennemis à vaincre! » Qu'on suppose, si l'on veut, que ce nom de mari en cache un autre moins honorable, il faut bien avouer que la conquête de Corinne avait été difficile, et qu'elle ne devait pas être de celles

(1) Ovide raconte précisément qu'il y avait une de ces femmes qui, profitant de l'incertitude, disait partout qu'elle était Corinne.

qui sont accessibles à tous. Il est vrai qu'en lisant certains détails qu'Ovide donne sur elle, on la trouve fort complaisante et de mœurs bien faciles; mais après tout elle ne l'est pas plus que la Délie de Tibulle et la Cynthie de Properce, et nous savons que c'étaient deux femmes du monde et que la dernière portait un nom très honorable. Cependant j'aime mieux croire, malgré toutes ces raisons, qu'il faut ranger Corinne dans ce qu'Horace appelle la seconde classe, ou, comme on dit chez nous, dans le demi-monde. Ovide s'est défendu avec une grande vivacité d'avoir jamais aimé de femme mariée. « Il n'y a personne, dit-il, même dans le peuple, qui par ma faute puisse douter de la légitimité de ses enfans. » C'était là le plus grand des crimes pour des Romains. L'opinion le condamnait aussi bien que la loi. En revanche, on était fort indulgent pour l'amour des courtisanes. Plaute, qui se donne quelquefois des airs de moraliste, disait : « Pourvû qu'on se garde de traverser le terrain d'autrui, rien n'empêche de cheminer sur la grande route. » Voilà pourquoi Ovide, qui a tant occupé le public de sa vie dissipée et qui reconnaît que tout le monde en parlait à Rome, ajoute intrépidement qu'il n'a jamais couru de méchans bruits sur lui. C'est que l'amour de Corinne et de ses pareilles n'était pas de ceux qui donnent un mauvais renom.

Il faut avouer que cette incertitude, qu'on a quelque peine à dissiper quand on lit les *Amours*, n'est pas très favorable à la société de ce temps. S'il est difficile de distinguer quelle classe Ovide a voulu peindre, c'est que les classes se confondaient souvent ensemble. Les tableaux légers qu'il a tracés convenaient presque également à toutes. Lui-même passe de l'une à l'autre sans nous avertir et avec une aisance qui prouve qu'elles n'étaient pas très profondément séparées. Quand il nous dit qu'à Rome on n'est occupé que de plaisir, que Vénus règne dans la ville fondée par son fils, qu'il n'y a de femme vertueuse que celle dont personne ne se soucie, *casta est quam nemo rogavit*, il semble parler pour tout le monde et ne fait pas d'exception. Il y a même une de ses élégies sur laquelle aucun doute n'est possible; c'est bien aux gens mariés qu'elle s'adresse, et par malheur pour la morale elle est à la fois une des plus agréables et des plus légères du recueil. C'est celle où il conseille aux maris trop sévères d'être plus confians en leurs femmes et de ne pas multiplier les précautions inutiles. On comprend qu'il leur dise : « Vous avez beau garder tout le reste, vous n'êtes pas maîtres de son âme. Quand tous les verrous sont bien fermés, l'amant est dans le cœur. » Ou encore : « Nous souhaitons surtout ce qu'on tient à nous refuser. Le soin qu'on met à se garder attire les voleurs. Peu de gens aiment les plaisirs faciles. Il y a des femmes qui plaisent moins par leur beauté que par l'amour de leur mari.

On leur suppose je ne sais quel charme en le voyant si épris. » Mais ce qui suit est en vérité fort surprenant : « Il ne sait pas vivre, celui qui se fâche parce que sa femme a des amans; il ne connaît pas les mœurs de Rome. Si tu es sage, ferme les yeux, calme ton visage irrité, oublie les droits sévères du mari. Cultive les amis que tu dois à ta femme, elle ne t'en laissera pas manquer. Tu te feras ainsi beaucoup d'obligés sans te donner aucun mal; ainsi tu auras ta place marquée à toutes les fêtes de la jeunesse, et tu verras ta maison pleine de présens qui ne te coûteront rien. » Plaisanteries imprudentes et qu'il paya bien cher!

L'Art d'aimer, que le poète écrivit ensuite et qui fut l'une des causes de son exil, ne donne pas lieu aux mêmes incertitudes que les *Amours*. Cette fois au moins Ovide a grand soin de nous dire pour qui le livre est fait. « Éloignez-vous d'ici, vous qui portez des bandelettes légères, insigne de la pudeur, et qu'une longue robe couvre jusqu'aux pieds. Je chante les amours sans scandale et les plaisirs permis. » Il s'adresse donc à ces femmes de mœurs légères, pour la plupart affranchies, et qui étaient alors si nombreuses et si importantes. Rome les a de tout temps beaucoup attirées. Plaute disait déjà à l'époque des guerres puniques : « Il y a plus de courtisanes ici que de mouches quand il fait très chaud. » C'était bien pis du temps d'Auguste, surtout à la suite de ces grandes fêtes qui attiraient tant de curieux, lorsque, suivant l'expression d'Ovide, la ville et le monde se confondaient, *orbis in urbe fuit*. Ces femmes, si on en croit le poète, étaient très artificieuses et fort habiles. Leur éducation avait été poussée très loin. On ne leur apprenait pas seulement à connaître les deux langues qui se partageaient l'univers, le grec et le latin, à danser et à chanter, mais aussi à parler avec mignardise, à marcher avec grâce, à rire et à pleurer : c'étaient des talens qu'elles savaient exercer fort à propos. Elles avaient tous les défauts qui leur sont ordinaires et quelques autres encore qui tenaient au temps; par exemple, elles étaient très superstitieuses. Les religions orientales, qui commençaient à prendre tant d'importance, n'avaient pas d'adeptes plus fervens. Elles prenaient part aux fêtes de la grande déesse, elles pleuraient Adonis de tout leur cœur, elles fréquentaient le temple d'Isis, et même y donnaient des rendez-vous, elles jeûnaient dévotement le jour du sabbat; quand elles étaient malades, elles envoyaient chercher la sorcière plus vite que le médecin. On comprend bien qu'elles ne se piquaient guère d'être fidèles. Ovide, qui ne croit pas à la vertu des femmes, est d'avis qu'à la longue aucune ne peut résister, et que leur conquête n'est qu'une affaire de patience. « Persuade-toi, dit-il, que tu dois vaincre, et tu vaincras. » Il prétend que Pénélope elle-même commençait à faiblir, et que son mari revint fort à pro-

pos. Il est vrai qu'elle avait mis vingt ans à se rendre; c'est un bel exemple, et qui ne sera pas imité par celles à qui s'adresse *l'Art d'aimer*. Est-il besoin d'ajouter qu'elles étaient aussi fort avides? Le poète se plaint amèrement qu'elles ne soient plus sensibles aux beaux vers. Homère lui-même, s'il n'avait que *l'Iliade* à offrir, serait mis à la porte. « Nous sommes vraiment dans l'âge d'or, dit gaîment Ovide; avec l'or on obtient les honneurs, avec l'or on se procure l'amour. » C'est qu'il en fallait beaucoup à tout ce monde léger pour suffire à tant de caprices ruineux, pour payer ces belles étoffes, « dont les couleurs brillantes ressemblent aux fleurs du printemps, » ou ces riches et savantes coiffures qui se vendent auprès du temple d'Hercule Musagète (il y avait alors à Rome un marché aux cheveux), pour attirer les yeux sur soi et éclipser ses rivales quand on prend l'air le soir au Forum ou sous les portiques d'Octavie et de Pompée, quand on se rend avec Rome entière à la fête de Diane, au bord du lac de Némi, sur un char que l'on conduit soi-même, ou quand au mois d'août on va se promener en joyeuse compagnie sur la plage de Baies, ce rendez-vous de tous les vices, comme disait Sénèque.

Voilà pour quelles femmes le poème d'Ovide est écrit. Quant aux hommes, ce sont les jeunes élégans de Rome, ceux surtout qui aiment beaucoup le plaisir sans avoir tout à fait les moyens de le payer. « Je chante pour les pauvres, dit le poète, j'étais pauvre moi-même quand j'étais amoureux. » Les riches ont des moyens sûrs de plaire. L'art d'aimer est pour eux très simple, ils n'ont besoin d'apprendre que l'art de n'être pas trompé, qui n'est pas le plus facile. Les autres doivent remplacer la richesse qui leur manque par l'habileté. Ovide leur fournit de merveilleux artifices. S'ils ne peuvent rien apporter, ils ne doivent pas moins promettre. « Les promesses ne coûtent rien, et le plus pauvre peut en être riche. Laisse croire que tu es toujours sur le point de donner ce que tu ne donneras jamais. C'est ainsi que le possesseur d'un champ stérile se laisse toujours tromper par l'espérance de la moisson prochaine; c'est ainsi que, dans la pensée de se rattraper, le joueur continue à perdre : l'espoir flatteur de la fortune ramène au jeu ses mains avides. La grande affaire, c'est de réussir une fois sans rien débourser; pour ne pas perdre le fruit des premières faveurs, on t'en accordera de nouvelles. » Ce qui remplace avec le plus d'avantage les riches présens, c'est la complaisance; mais il la faut à toute épreuve. Ovide demande des prodiges de patience et d'humilité. On doit céder à toutes les exigences de la femme qu'on aime, obéir à ses ordres, défendre ses opinions, rire dès qu'elle sourit, pleurer lorsqu'elle pleure, perdre quand on joue avec elle, approcher une chaise dès qu'elle veut s'asseoir, « ôter la chaussure de

son pied délicat ou la remettre, » et même, quand elle est à sa toilette, tenir son miroir. Si ce métier vous répugne, n'oubliez pas, pour vous donner du cœur, qu'Hercule l'a fait avant vous. Ce n'est rien encore, et le poète demande davantage. Après avoir supporté ses fantaisies, il faut fermer les yeux sur ses infidélités. On doit savoir souffrir un rival. Le sacrifice est grand, Ovide prévoit qu'il coûtera beaucoup, et il avoue même que pour sa part il n'a jamais pu s'y résigner. C'est une imperfection dont il s'accuse humblement, et il espère bien en guérir ses élèves. Les maris ont à la rigueur le droit de se fâcher; mais dans le monde où il se place, quand le caprice forme seul les liaisons, ces colères sont ridicules, et Ovide profite de l'occasion pour rappeler de nouveau que les préceptes qu'il donne ne sont pas destinés aux gens mariés. « Je l'atteste une fois encore, il ne s'agit ici que des plaisirs qu'autorise la loi. Ma muse légère se garde bien de plaisanter avec les honnêtes femmes. »

Malgré toutes ces précautions, *l'Art d'aimer* lui fit plus de tort que les *Amours*. Tant qu'il s'était contenté de raconter ses aventures galantes, on l'avait laissé dire. Tibulle et Properce, qui étaient dans toutes les mains, avaient habitué à ces confidences; mais froidement, de propos délibéré, mettre ses actions en préceptes, écrire la théorie de cette vie légère qu'il avait menée, étaler la prétention de l'enseigner aux autres et de faire des disciples, c'était plus grave. Ovide nous dit qu'il fut très attaqué. Il songea même à désarmer ses ennemis par une sorte de désaveu de son livre; il publia ce qu'il appelait ses *Remèdes d'amour*. Malheureusement la vertu ne lui réussit pas. Les *Remèdes d'amour* sont un ouvrage ennuyeux, qui ne pouvait pas guérir le mal qu'avait fait *l'Art d'aimer*, et qui ne contenta personne.

Ce n'étaient pas seulement quelques esprits chagrins et austères qui se montraient irrités contre lui, c'était un parti tout entier qui a toujours été très puissant à Rome, celui des vieilles mœurs et des anciens usages. Ce parti avait bien des raisons de lui en vouloir. Il ne le blessait pas moins par sa conduite que par ses écrits. Sa naissance le destinait aux fonctions publiques, et il avait paru d'abord s'y résigner. On l'avait vu remplir avec quelque honneur les dignités qu'on donnait les premières aux jeunes gens de bonne maison; mais ce zèle se refroidit vite. Au moment où l'accès du sénat lui était ouvert, son ambition s'arrêta court, et tout d'un coup il rentra dans la vie privée. Il pouvait comme un autre devenir préteur ou consul; il ne voulut être qu'un poète. Nous n'en sommes pas fort scandalisés aujourd'hui, mais alors il semblait aux gens nourris des traditions anciennes qu'en renonçant aux fonctions publiques on trahissait son pays. Ces sortes de trahisons n'étaient

plus rares à cette époque, où la vie politique avait si peu d'attraits; seulement ceux qui osaient les commettre se gardaient bien de s'en vanter. Ovide au contraire, lorsque on l'attaquait, répondait avec arrogance : « Pourquoi m'accusez-vous de passer ma vie à ne rien faire et m'appelez-vous un paresseux quand je compose des vers? Pourquoi m'en voulez-vous de ce que, dans la vigueur de mon âge, je ne fréquente pas les camps poudreux, je néglige l'étude des lois et leur verbiage, je refuse de prostituer ma voix aux luttes ennuyeuses du Forum? Le travail que vous exigez de moi est de ceux que la mort emporte, et je cherche une gloire immortelle. Je veux que mon nom soit chanté toujours et dans tout l'univers. » Cette superbe réponse n'était pas faite pour calmer ses ennemis; ce qui devait les irriter bien davantage, c'était de l'entendre comparer en plaisantant les amoureux aux soldats (*militat omnis amans*), prétendre que ses amours devaient lui être comptés pour des campagnes, et préférer à tous les exploits militaires la conquête de Corinne. « Ceignez ma tête, lauriers du triomphe, je suis vainqueur, Corinne est dans mes bras. Ce ne sont pas seulement quelques humbles murailles que j'ai renversées ou des places entourées d'étroits fossés, c'est une femme dont je suis le maître! »

Nous sourions de ces plaisanteries, mais alors beaucoup s'en indignaient ou feignaient de s'en indigner. Les prôneurs du temps passé, les prédicateurs de morale, dont Rome a toujours abondé, affectaient de paraître très courroucés. Il leur était facile de composer de belles tirades sur les périls que les livres d'Ovide faisaient courir à la vertu. Quand il essayait de se défendre en rappelant pour qui les *Amours* et surtout *l'Art d'aimer* étaient écrits, ils ne manquaient pas de bonnes raisons à lui opposer. Était-il sûr que ses livres ne se fussent jamais trompés d'adresse? Lui qui a si finement décrit l'attrait du fruit défendu, ignorait-il le plaisir que nous éprouvons à savoir les choses qu'on ne veut pas nous apprendre? Écrire en tête d'un ouvrage : « Éloignez-vous d'ici, vous qui portez des bandelettes légères, insigne de la pudeur, » n'est-ce pas donner à quelques-unes d'entre elles le désir de s'approcher? Et si elles cèdent à la tentation, si dans l'ombre et à la dérobée elles parcourent ces vers charmans qui ne sont pas faits pour elles, n'y trouveront-elles pas des leçons dont elles pourront profiter? La manière de tromper un mari ressemble beaucoup à celle de tromper un amant, et quand, grâce à l'habileté du professeur, on est devenu savant dans cet art dangereux, il est difficile qu'on résiste au désir de le pratiquer. Ovide savait bien qu'il serait lu de tout le monde, « que la jeune fille qui regarde en rougissant la figure de celui qu'elle aime, que le jeune homme dont le cœur est ému d'un sentiment qu'il ne connaît pas, reconnaîtraient en le lisant les émotions dont ils étaient

agités, » et il n'en paraissait pas fâché quand il était sincère. Il savait que les tableaux passionnés dont ses vers étaient pleins troubleraient l'âme de beaucoup de ses lecteurs. « Notre amour, disait-il à Corinne, a fait naître beaucoup d'amours. » Ses ennemis ne prétendaient pas autre chose. Ils n'avaient donc pas tout à fait tort de trouver ses ouvrages dangereux; mais ils allaient trop loin quand ils l'accusaient d'avoir dépravé ses contemporains. C'était attribuer à ses vers beaucoup trop d'importance. Ovide leur répondait avec raison qu'il avait plutôt suivi son temps qu'il ne l'avait dirigé, que la société tout entière était pleine de périls semblables, et que celui qui voulait se perdre en trouvait partout l'occasion; il lui suffisait de citer ces promenades où s'étalaient tant de beautés à vendre, ces cirques où s'entassaient tous les sexes et tous les rangs, ces théâtres où, comme aujourd'hui, les maris étaient toujours malheureux et raillés, les amans toujours sûrs des faveurs de leurs maîtresses et des applaudissemens du public, ces temples où l'on voyait représentées par les plus grands artistes les aventures galantes des dieux, ce qui devait donner à leurs adorateurs une grande envie de les imiter. Était-il juste, parmi tant de périls, de s'alarmer outre mesure de l'influence fâcheuse que pouvaient avoir quelques vers légers? Et ces vers mêmes, si maltraités, étaient-ils aussi criminels que les mimes honteux qu'on jouait sur la scène avec la protection du pouvoir, que les romans obscènes qu'on vendait librement chez tous les libraires, et qu'on prêtait aux lecteurs dans les bibliothèques de l'état (1)? — Toutes ces raisons étaient bonnes; on ne voulut pas les écouter. Une société a toujours besoin de rejeter sur quelqu'un la responsabilité de ses fautes. Plus elle éprouve de remords, plus elle est disposée à chercher un coupable qui fasse pénitence pour elle, et quand elle l'a bien puni, elle s'accorde à elle-même le pardon et se félicite de son innocence.

II.

Ovide avait près de quarante ans lorsqu'il écrivit *l'Art d'aimer*. Il était grand temps que sa muse devînt plus grave et sa vie plus sérieuse. C'est toujours une crise difficile pour ceux qui ont beaucoup aimé le monde et ses plaisirs que de passer de la jeunesse à l'âge mûr. Ce changement est d'autant plus pénible qu'il est d'ordinaire plus brusque. Suivant la charmante expression du poète, les années viennent sans faire de bruit, *tacitis senescimus annis*, et l'on ne s'aperçoit guère qu'on vieillit que lorsqu'on est vieux. Il est

(1) Je ne fais ici que résumer les raisons que donne Ovide pour la défense de *l'Art d'aimer* dans l'élégie qu'il a adressée à Auguste au livre second des *Tristes*.

bien tard alors pour changer de conduite et renoncer à ses goûts. On les quitte de mauvaise grâce, ou même on essaie de les garder. La punition de ceux qui se sont trop attardés dans la jeunesse, c'est de ne savoir pas vieillir.

Ovide du moins essaya de se résigner à son âge. Après *l'Art d'aimer*, il changea de ton et voulut écrire des ouvrages plus sérieux. Ce n'était pas la première fois qu'il tentait de le faire. Comme il ne doutait de rien, quand il était jeune, la gloire d'Homère l'avait séduit. Il raconte qu'il avait commencé un poème épique sur la guerre des dieux et des géans; la grandeur du sujet le transportait, et il était plein d'ardeur. Malheureusement Corinne se fâcha : elle voulait son poète pour elle seule et ne consentait pas à le partager même avec les dieux. « Comme je ne parlais plus que d'orages, de foudres lancées par Jupiter pour défendre le ciel, ma maîtresse me mit à la porte; moi je renvoyai au plus vite Jupiter et sa foudre. » Quand le règne de Corinne fut passé, il revint naturellement à ces poèmes mythologiques, pour lesquels il s'était senti toujours un goût décidé. Cependant sa conversion fut moins complète qu'il ne le croyait : en changeant de sujet, il ne changea pas de méthode, et même est-il vrai de dire qu'il ait changé de sujet? Lorsqu'il prenait si tristement congé de Vénus au quatrième livre des *Fastes* et lui demandait pardon de la quitter, Vénus aurait pu le rassurer : il ne cessait pas de lui être fidèle. Quoi qu'il entreprenne, ses anciennes habitudes le dominent, il est toujours « le chantre des amours légers. » S'il nous introduit dans l'Olympe, ce n'est que pour nous en raconter les histoires scandaleuses. Les efforts qu'il fait pour devenir plus grave lui réussissent médiocrement, et il ressemble à ce bon Sylvain, un dieu très galant, dont il nous dit qu'il était toujours un peu plus jeune que son âge.

En même temps qu'il essayait d'écrire des ouvrages plus importans, il réglait sa vie d'une autre manière. Ce n'est pas qu'il fût devenu plus ambitieux : il se connaissait assez pour ne pas souhaiter une position politique; mais, à mesure qu'il était forcé de renoncer au plaisir, il prenait plus de goût pour la considération. Dans sa jeunesse, il avait surtout vécu avec les poètes et les gens de lettres; en vieillissant, il se rapproche des grands personnages et fréquente même le Palatin. Ici encore le changement était moins grand en réalité qu'en apparence. La place qu'il prit dans cette société nouvelle était la même à peu près que celle qu'il occupait dans l'autre. On voit bien, quand on étudie les causes de son exil, qu'il resta pour ces grands seigneurs le poète des *Amours* et de *l'Art d'aimer*. C'est à leurs divertissemens surtout qu'il prenait part, et il fut moins pour eux un ami dont on s'honore qu'un compagnon et qu'un confident d'aventures légères. Il a plus tard amèrement dé-

ploré ces brillantes liaisons qui ont aidé à le perdre. « Croyez-moi, écrivait-il du pays des Scythes, vivre ignoré, c'est vivre heureux; » mais il parlait autrement quand il était à Rome. La réputation de son talent et les agrémens de son esprit le faisaient bien accueillir partout. Sa gloire littéraire l'introduisait dans un monde où sa naissance, quoique distinguée, ne lui aurait pas donné d'accès. Il y était l'objet des prévenances les plus flatteuses; il y trouvait des séductions que son goût naturel pour l'élégance rendait irrésistibles. Quand ces grands personnages daignaient faire quelques vers à leurs heures perdues, ils étaient heureux de les lui lire, et en retour ils accueillaient avec reconnaissance ceux que le poète voulait bien écrire en leur honneur. Parmi ceux auxquels il adresse ses élégies, on trouve un Messala, un Græcinus, un Pompée, un Cotta, un Fabius Maximus, les plus grands noms de l'empire.

Ces belles liaisons ne lui suffisaient pas. Comme il succédait à la réputation d'Horace et de Virgile, il aurait bien voulu prendre aussi la place qu'ils avaient occupée dans l'intimité de l'empereur, et il semblait à tout le monde qu'elle lui était réservée. Auguste s'était attribué le rôle de protecteur de la littérature de son temps; il convenait à sa politique de s'attacher tous ceux qui pouvaient agir sur l'opinion. A ce titre, il était naturel qu'il souhaitât d'attirer à lui le poète dont Rome entière chantait les vers. Cependant il ne paraît pas qu'il l'ait jamais approché de sa personne. Si Ovide avait été de quelque façon distingué par Auguste, il n'aurait pas manqué de le dire, et il n'en a parlé nulle part. Cette sorte d'éloignement systématique d'un prince ami des lettres pour un si grand poète paraît difficile à expliquer : il faut pourtant en chercher les raisons.

Remarquons d'abord que, si les rapports ne devinrent jamais très étroits entre le poète et le prince, ce ne fut pas la faute du poète. Il a fait toutes les avances et n'a rien négligé pour attirer sur lui la faveur impériale. On doit cependant reconnaître que ses premiers ouvrages sont plus réservés et contiennent moins de flatteries que les autres. C'est à peine s'il est question d'Auguste deux ou trois fois dans ses *Amours :* il était à l'âge où l'on cherche plus à plaire à Corinne qu'à l'empereur. On y trouve même un trait d'audace qu'on n'a pas relevé et qui paraît fort surprenant chez un homme aussi timide. Il y parle de Gallus, une victime d'Auguste. C'était déjà une témérité de prononcer ce nom désagréable à l'empereur et qu'il avait fait effacer des *Géorgiques*. Il va plus loin, il ose insinuer que Gallus n'était pas coupable et qu'il a été faussement accusé. Quand on connaît Ovide, on est confondu de tant de courage; mais cette indépendance ne se maintint pas. Le ton change à partir de *l'Art d'aimer;* dès lors on aperçoit chez lui l'intention de deve-

nir le poète officiel de l'empire. C'était le moment où le jeune Caïus, le fils d'Agrippa et de Julie, qu'Auguste avait adopté, partait pour cette expédition d'Orient d'où il ne devait pas revenir. Le poète lui prédit toute sorte de succès et un retour triomphant. Il demande dévotement à Mars, père des Romains, et à César, père du jeune prince, de lui accorder leur divine protection, « car des deux l'un est déjà dieu, l'autre le sera plus tard. » C'est ainsi qu'il préludait aux flatteries énormes des *Métamorphoses* et des *Fastes*.

Il faut bien dire un mot de ces flatteries qui déplaisent tant quand on lit les derniers ouvrages d'Ovide. La seule excuse qu'on puisse alléguer pour les défendre, c'est qu'il n'a fait que suivre l'exemple des autres. Tous les écrivains de son temps parlent comme lui. Certes on comprend qu'ils aient été très frappés des événemens qui se passaient sous leurs yeux, de ce maintien vigoureux de la paix publique, de ce soin vigilant de faire respecter l'empire sur toutes ses frontières, des hommages rendus à sa puissance par des peuples barbares et inconnus. C'était après tout une grande époque, et les esprits justes et généreux, qui ne mettent pas leur gloire à paraître toujours mécontens et « à s'attrister du bonheur public, » pouvaient trouver beaucoup d'éloges à faire; mais pourquoi donc ces éloges ont-ils toujours un air servile (1)? d'où viennent ces exagérations qui donnent à la vérité même l'apparence du mensonge? et comment se fait-il qu'Auguste n'ait pas été autrement loué que Néron ou Domitien? Quelques personnes voudraient bien en faire retomber toute la faute sur Auguste lui-même; je crois qu'en bonne justice la meilleure part en revient à son temps. Il y avait évidemment dans cette société qui nous semble si brillante un fonds de bassesse; elle était prête pour le despotisme quand il a paru. Ce qui le prouve, c'est qu'elle l'a bien accueilli et qu'elle s'y est faite avec une étrange rapidité. Quelques mois après Philippes, quand les soldats d'Octave pillaient l'Italie, Virgile, qui avait reçu de lui quelque faveur, s'écriait : « Oui, c'est un dieu, et le sang d'un agneau coulera souvent sur ses autels! » Voilà une apothéose bien prématurée au lendemain des proscriptions. On peut donc soutenir que l'empire était fait dans les esprits avant Auguste. Dès les premiers temps, on a mis autant d'empressement à lui donner le pouvoir qu'il avait de désir de le prendre. Dans la suite, le sénat lui a toujours offert plus de dignités qu'il n'en a voulu accepter, et une fois le peuple s'est révolté pour le forcer à être dictateur. Il faut laisser à chacun la part de responsabilité qui lui revient; ce n'est pas l'empire qui a fait alors

(1) J'excepte les beaux vers d'Horace en tête de son épître à Auguste. C'est encore ce fils d'esclave qui, dans ses flatteries, a su conserver le mieux sa dignité.

la société, c'est plutôt la société qui a fait l'empire. Loin d'être l'unique auteur de cet affaiblissement des caractères, Auguste a fini par s'en effrayer. Il est arrivé que cette lâcheté générale, cet oubli de sa dignité, cet abandon de soi-même, qui rendaient son autorité plus solide, lui ont fait peur. Certes il n'aimait pas les ambitieux, mais il comprit que l'empire était perdu, si tout le monde fuyait les emplois publics, et il prit des mesures pour empêcher cette désertion. Sans doute il ne lui était pas désagréable qu'on eût le goût du plaisir : le pouvoir absolu y trouve toujours son compte; mais il s'aperçut à la fin qu'un pays dont le plaisir est la plus importante affaire ne fournit plus de citoyens ni de soldats. Après la défaite de Varus, quand il essaya de lever une armée nouvelle, personne ne voulut partir, et il fallut enrôler des vétérans et des affranchis. Ce qui est vrai, c'est qu'Auguste n'a pas rendu à cette société l'énergie qu'elle avait perdue. Il n'avait pour la guérir que des remèdes insignifians à lui donner. Le seul qui pouvait être efficace était de lui rendre la direction d'elle-même : c'était le seul aussi qu'il ne pouvait pas employer. Ses essais pour la réformer restèrent donc impuissans, et même, comme il la traita avec douceur, il lui fut moins utile que les méchans princes qui le suivirent. Un despotisme cruel vaut mieux quelquefois qu'un despotisme humain et modéré. La prospérité affaiblit les âmes, l'excès de la souffrance les retrempe, et l'on peut dire qu'en somme, pour rendre quelque vigueur aux caractères, Tibère et Néron ont plus fait qu'Auguste.

Ainsi Auguste n'était pas entièrement satisfait de son époque, quoiqu'il eût fort à s'en louer. C'était un premier dissentiment avec Ovide, qui ne cesse d'en faire l'éloge. Il s'éloignait encore plus de lui par la façon dont il prétendait la guérir. Il voulait ranimer dans ce siècle corrompu le goût des vertus antiques. Il y avait peut-être quelques dangers pour son pouvoir à trop rappeler les grands souvenirs du passé; il jugea qu'il y en aurait plus encore à les laisser perdre. Sur ce point, il changea complétement de politique en quelques années. Il avait commencé par chasser de leur pays les habitans de Nursium parce qu'ils avaient écrit sur le tombeau des soldats de Modène qu'ils étaient morts pour la liberté; il finit par dresser sous les portiques de son forum l'image des héros de la république et par féliciter les Milanais d'avoir conservé les statues de Brutus. Quand il parlait au sénat et au peuple, il avait toujours à la bouche les exemples des aïeux. Pour engager les gens à se marier ou à modérer leurs dépenses, il faisait lire en public le discours de Metellus sur la nécessité de propager l'espèce (*de prole augenda*), ou celui de Rutilius sur la mesure qu'il faut garder dans les bâtisses (*de modo ædificiorum*). Il voulait faire

croire qu'avec lui la république rentrait dans la légalité, d'où elle était sortie depuis César, et que l'ancien ordre de choses recommençait. Il se donnait ouvertement pour l'héritier légitime et le continuateur du passé. C'était une étrange prétention, et l'on se demande quelquefois comment des gens qui se souvenaient de Pharsale et qui avaient vu Philippes pouvaient l'accepter. L'histoire nous montre qu'ils ont été très complaisans pour elle. Auguste avait eu le courage de renier ses premières années, il eut l'habileté de les faire oublier : c'est certainement sa plus grande victoire. Il laissa maudire autour de lui tous les attentats auxquels il devait son pouvoir. Son poète favori, Virgile, précipitait dans le Tartare « ceux qui avaient pris part aux guerres civiles et qui s'étaient battus pour donner un maître à leur pays. » On se remit à parler avec honneur du vaincu de Pharsale, et Properce alla jusqu'à insinuer que la bataille d'Actium était la vengeance de la mort de Pompée. En laissant faire l'éloge de l'ancien temps, Auguste voulait pousser ses contemporains à revenir aux anciennes mœurs. Ce moyen lui semblait bon pour donner aux âmes plus d'énergie, plus d'ordre et de régularité à la vie domestique. Il tentait ainsi de rendre à cette société affaiblie par deux siècles de corruption et cinquante ans de guerres civiles le goût de la simplicité, le respect de la religion, l'amour de la famille, toutes les vertus qui font la sécurité du présent et assurent l'avenir.

Malheureusement on ne prescrit pas la vertu par ordonnance, et les mesures administratives ne suffisent pas pour rendre un peuple honnête. D'ailleurs ni celui qui s'était donné la mission de le corriger, ni la plupart de ceux qui l'aidaient dans son œuvre n'avaient acquis par une vie irrréprochable le droit de faire des leçons aux autres : il n'était pas possible d'oublier que la jeunesse d'Auguste n'annonçait pas un réformateur des mœurs publiques, et l'on devait être bien tenté de sourire quand on entendait Properce et Horace prêcher l'économie, la tempérance, la dévotion, toutes les vertus de l'âge d'or. Ovide lui-même, toujours prêt à plaire à l'empereur, s'était offert de bonne grâce à faire partie de ce groupe de moralistes officiels, et il avait commencé un poème sur les principales fêtes de la religion romaine. Il est vrai que cet emploi nouveau de son talent l'étonne lui-même. Au début du deuxième livre des *Fastes*, il rappelle qu'il a chanté les amours avant de chanter les dieux, et il ajoute naïvement : « Qui pouvait croire que j'arriverais là par ce chemin? » Il y avait donc dans cette entreprise d'Auguste beaucoup d'hypocrisie et de mensonge (1); cependant on crut un

(1) Dion rapporte qu'on remarqua beaucoup que les deux consuls qui promulguèrent la loi *Papia-Poppœa*, si dure contre les célibataires, n'étaient mariés ni l'un ni l'autre.

moment qu'elle allait réussir comme les autres. Il avait été jusque-là si heureux, on avait tant de confiance dans son génie et dans sa fortune, qu'il ne semblait pas possible qu'il échouât. Horace, célébrant d'avance le succès de ses réformes morales aussi bien que de ses mesures militaires, disait : « L'adultère ne souille plus nos familles, les mœurs et les lois ont triomphé du vice impur. On félicite les mères d'avoir des enfans qui ressemblent à leurs époux... Qui pourrait s'effrayer du Parthe, craindre le Scythe glacé ou les sauvages enfans de la Germanie, tant que César nous reste? » Ces vers sont bien la preuve que les poètes ne sont pas devins : de grands désastres et de grands scandales allaient bientôt montrer que le brillant tableau d'Horace n'était pas vrai, et que ni le vice ni les barbares n'étaient vaincus. Quelques années plus tard, Varus perdait ses légions en Germanie, et l'empereur trouvait des adultères à punir jusque dans son palais.

Les désordres de sa fille Julie furent une des plus cruelles douleurs d'Auguste. Il l'avait élevée avec beaucoup de soin. Elle filait la laine comme une Romaine des anciens temps, et il ne portait de vêtemens que ceux que sa femme et sa fille lui avaient tissés; mais toutes ces précautions ne firent pas de Julie une Lucrèce. Suétone et Sénèque nous ont raconté ce qu'elle devint. Malgré leur témoignage, difficile à récuser, Wieland, dans un écrit spirituel et passionné, a essayé de la défendre. Il rappelle que c'était une femme d'esprit, douce et bienveillante, et que le peuple l'adorait. Il groupe avec art toutes les raisons qui expliquent et atténuent ses fautes. Il est certain que les excuses ne lui manquent pas. Elle avait sous le même toit qu'elle une ennemie habile et acharnée, sa marâtre Livie, qui, loin de rien faire pour la protéger contre elle-même, a dû l'aider à se perdre pour n'avoir plus de rivale dans le cœur d'Auguste. On l'avait mariée successivement à tous les candidats à l'empire. Elle passait de l'un à l'autre sans être consultée, et avec tant de rapidité qu'elle ne pouvait guère distinguer ses maris de ses amans. Quelle étrange façon d'accoutumer une jeune femme à respecter le mariage et de lui enseigner la pudeur! Les deux derniers qu'elle épousa étaient déjà mariés, et on les força de divorcer pour lui faire place. Il lui arrivait donc, par une triste fatalité, en entrant dans une maison nouvelle, d'en chasser une femme aimée qu'on lui sacrifiait avec peine. Elle voyait pleurer son nouveau mari au souvenir de celle qu'elle remplaçait. De là sans doute des froideurs et des répugnances réciproques. Elle sentait bien qu'on ne l'acceptait que parce qu'elle apportait en dot l'empire, et elle aussi se trouvait entraînée à chercher ailleurs des liaisons où le cœur entrât pour quelque chose. Elle les trouvait parmi cette jeunesse élégante et corrompue dont elle aimait à s'en-

tourer. La liste de ses amans était très longue. On y rencontrait, à côté de quelques Grecs beaux parleurs, un Gracchus, un Scipion, un Appius Claudius, grands noms de la république devenus des héros de boudoir, et surtout ce Jules-Antoine, le seul fils du triumvir qu'on eût épargné, qui vivait au Palatin dans la maison du meurtrier de sa famille et de ses bienfaits, lisant en secret les ouvrages de Cicéron, composant pour se distraire des poèmes mythologiques, peut-être aussi songeant par momens à son père, qui avait failli devenir le maître du monde, et à ses frères, qu'Auguste avait lâchement assassinés. Comment la fille d'Auguste en vint-elle à aimer le fils d'Antoine? Quel étrange hasard d'affection rapprocha deux cœurs que séparaient tant de cruels souvenirs? On l'ignore, mais on sait qu'ils prirent plaisir à braver l'opinion, que, dans un temps où la vertu était officiellement prescrite, ils en vinrent à des excès incroyables d'impudence, que la nuit ils choisissaient le Forum et la tribune pour théâtre de leurs orgies, comme si leur dépravation fatiguée avait besoin de se ranimer et de prendre des forces dans l'excitation du danger.

« Auguste, dit Wieland, aimait sa fille unique autant qu'un homme comme lui pouvait aimer, c'est-à-dire il s'aimait en elle. » Une affection de ce genre ne suffisait pas pour le rendre indulgent. Sa colère éclata avec une violence terrible. Il mit le sénat et tout l'univers dans la confidence de ses malheurs. Il fit tuer ou bannir les complices de Julie et l'exila elle-même dans une île d'où personne ne pouvait approcher sans son ordre. C'est en vain que le peuple demanda plusieurs fois sa grâce, il fut inflexible, et à sa mort il lui donnait encore dans son testament une dernière malédiction. Cet excès de colère ne se comprendrait pas, si l'on croyait qu'elle n'était excitée que par l'intérêt de la vertu; mais il avait d'autres raisons d'en vouloir à sa fille. Ce qu'il punissait en elle, c'était plutôt le démenti donné à sa politique que l'outrage fait à la morale. Quel chagrin pour lui, quel amer déplaisir de se sentir vaincu dans cette lutte qu'il avait entreprise contre les mœurs de son temps, de voir quelqu'un de sa famile dévoiler ainsi au grand jour toute l'impuissance de ses efforts, d'être forcé de reconnaître devant le monde entier que ses flatteurs et ses poètes s'étaient trop pressés de chanter son triomphe! Ce cruel mécompte blessa jusqu'au cœur un prince accoutumé au succès. C'est ce qui le rendit implacable. Le père aurait peut-être pardonné, ce fut le souverain qui se vengea.

Julie avait d'autres complices que ceux qu'on avait punis; Auguste le savait bien. C'étaient ces élégans qui fréquentaient les portiques et les théâtres, ces gens du monde pour qui, selon le mot de Tacite, la corruption était le bon ton et le dernier genre, *corrumpere*

et corrumpi sæculum vocant; c'était toute cette société amollie dont les maximes complaisantes avaient pénétré jusqu'au Palatin. Qu'Auguste devait lui en vouloir de ne s'être pas laissé vaincre, et de lui avoir prouvé par cet exemple qu'elle était plus forte que lui! Comme il ne lui était pas possible de s'en prendre à tout le monde et que la société échappait à sa vengeance par son étendue, il était naturel qu'il fût surtout irrité contre ceux qui la représentaient avec le plus d'éclat, et dans lesquels elle aimait à se reconnaître. A ce titre, Ovide doit lui avoir particulièrement déplu. S'il a éprouvé le désir de trouver un coupable à punir et de jeter sur quelqu'un la faute de tous, sa colère a dû retomber de préférence sur celui qui avait tant de fois glorifié les mœurs de son temps. Qui sait si dès ce moment il ne s'établit pas dans son esprit une sorte de rapport secret entre ses malheurs domestiques et les vers du poète? Précisément, par une fâcheuse coïncidence, *l'Art d'aimer* fut publié l'année même de l'exil de Julie. C'était un simple hasard; les leçons d'Ovide n'avaient eu aucune influence sur la conduite de la jeune femme, et elle pratiquait ses préceptes bien avant qu'il ne les eût écrits; mais on comprend que cette rencontre ait frappé Auguste. Le succès même de l'ouvrage pouvait sembler une insulte à la douleur du père, comme il était un danger public aux yeux du souverain. Je suis convaincu qu'il ne l'a jamais oublié; cependant il dissimula son mécontentement. *L'Art d'aimer* ne fut d'abord l'objet d'aucune poursuite. Quand l'empereur présida aux opérations du cens, il laissa au poète son anneau de chevalier, et il est probable que, quoique irrité contre ses ouvrages et l'accusant en secret d'une partie des fautes de ses contemporains, il se serait contenté de le tenir éloigné de lui, s'il n'était survenu quelque accident nouveau qui réveilla dans sa pensée d'anciens reproches, et l'engagea à les punir.

Nous voici venus enfin à cet événement mystérieux qui fit éclater la colère d'Auguste. J'ai déjà dit que nous étions réduits, pour le connaître, au témoignage d'Ovide; or il en a très peu parlé. Personne ne l'ignorait de son temps, ce qui le dispense de le raconter. Il évite même, autant qu'il le peut, d'y faire quelque allusion. Au moindre mot qui lui échappe, il s'arrête brusquement et comme effrayé de son audace. « Tais-toi, ma langue; il ne faut rien ajouter. Que ne puis-je ensevelir avec mes cendres ce triste souvenir? » Et comme ses contemporains, pour les mêmes motifs sans doute, ont imité sa discrétion, nous n'avons aucun renseignement précis, ni par lui ni par les autres, sur les causes de son exil.

Ce silence de l'histoire a fait la partie belle à l'imagination; en l'absence de faits certains, les hypothèses ont abondé. Je ne prendrai pas la peine de les discuter toutes; ce serait un travail en-

nuyeux et inutile. Elles reposent en général sur ces mots du poète : « Pourquoi ai-je vu quelque chose ? pourquoi ai-je rendu mes regards complices d'une faute?... Je suis puni pour avoir été le témoin d'un crime sans le savoir ; je ne suis coupable que d'avoir eu des yeux. » Que pouvait-il donc avoir vu de si criminel ? Quelques-uns penchent à croire qu'il avait surpris quelque secret d'état; c'est une conjecture à la fois très vague et fort peu vraisemblable. Frapper sévèrement Ovide, l'exiler dans un lieu d'où il pouvait correspondre avec Rome, ce n'était pas un bon moyen de s'assurer de son silence. Quant à penser qu'il était puni pour avoir trahi ce secret, rien ne le fait supposer ; il dit partout qu'il est coupable d'avoir vu et non d'avoir parlé. D'autres se sont mis en tête qu'il avait été assez indiscret pour regarder Livie se baigner; mais on oublie qu'Ovide parle d'un crime qu'il a vu commettre, et ce n'est pas un crime que de prendre un bain. Le plus grand nombre voudrait que le hasard l'eût fait assister à quelque méchante action d'Auguste, peut-être à ses amours avec sa fille. Cette opinion, que Voltaire a soutenue, ne s'appuie que sur une autorité bien peu sérieuse, celle de Caligula. Il ne suffisait pas à cet empereur de se rattacher à Auguste par sa grand' mère Julie ; dans sa bizarre vanité, il voulait descendre de lui des deux côtés ; il s'indignait d'avoir pour aïeul le plébéien Agrippa, un soldat de fortune, et trouvait bien plus honorable pour sa maison que sa mère dût le jour à un inceste. Mais les rêveries d'un fou ne sont pas des preuves, et Auguste a bien assez de fautes à se reprocher sans qu'on lui en crée d'imaginaires. Du reste, quand on admettrait qu'il fût coupable, et l'on n'a aucune raison de le penser, il serait impossible d'établir quelque rapport entre cet événement et l'exil d'Ovide. Lorsqu'Ovide fut chassé de Rome, il y avait déjà dix ans que Julie en était éloignée, qu'elle vivait dans une prison rigoureuse et loin des regards de son père. Qui ne voit d'ailleurs que, s'il était question d'une mauvaise action d'Auguste, Ovide n'en dirait rien ou chercherait à l'atténuer? Au contraire il la qualifie très durement; il l'appelle un crime. S'il parle de ce crime avec tant de liberté, c'est qu'il a été commis non par Auguste, mais contre lui ; il s'agit d'une faute dont il a été la victime et non le héros et qui lui a causé une profonde douleur. « Je ne veux pas rouvrir tes blessures, lui dit le poète ; c'est bien assez du mal qu'elles t'ont fait une fois. »

Ces mots nous mettent sur la voie de la vérité ; la douleur qu'Auguste a le plus profondément ressentie, parce qu'elle blessait en lui le souverain et le père, tous les historiens le disent, c'est la conduite coupable des princesses de sa famille. Il est donc probable qu'Ovide fait allusion à quelque aventure de ce genre, et que cette blessure qu'il ne veut pas rouvrir dans l'âme de l'empe-

reur, c'est le souvenir du déshonneur de sa maison. A la vérité, il ne peut pas s'agir ici des désordres de la première Julie, depuis dix ans éloignée de Rome; mais ce scandale n'est pas le seul qui se soit produit dans le palais du réformateur des mœurs publiques. Malgré l'exemple terrible qu'il avait donné, les mêmes fautes se renouvelèrent, et il fallut recourir aux mêmes châtimens. Auguste eut à punir sa petite-fille, la seconde Julie, qui avait imité la conduite de sa mère. Elle fut accusée d'adultère avec un jeune homme de grande maison, Silanus, et reléguée dans une ville d'Italie où elle vécut encore vingt ans. Or l'époque où son crime fut découvert et puni est précisément celle de l'exil d'Ovide. Cette coïncidence ne nous permet-elle pas de supposer que c'est aux amours de Julie et de Silanus qu'Ovide a été mêlé, et que nous tenons la cause véritable de la colère d'Auguste contre lui?

Ce fait une fois admis, tout s'explique. Les quelques mots échappés au poète pour sa justification deviennent clairs; ils nous laissent entrevoir de quelle façon il est entré dans cette intimité et quelle place il y a tenue; recueillons-les avec soin pour essayer de jeter quelque jour sur cette ténébreuse histoire.

Il n'est pas difficile d'imaginer comment se nouèrent ces relations qui l'ont perdu. « Ce sont mes vers, dit-il, qui, pour mon malheur, ont fait souhaiter aux hommes et aux femmes de me connaître. » On comprend que Silanus et Julie, dans l'ardeur d'une affection partagée, aient désiré se lier plus étroitement avec le poète des *Amours* et de *l'Art d'aimer*. Ce désir d'une petite-fille de l'empereur était un ordre. Ovide obéit volontiers et se félicita sans doute d'une liaison qui le rapprochait du maître; mais comment ne prévit-il pas les dangers qu'elle pouvait entraîner pour lui? Comment l'exil de la première Julie, la mort d'Antoine, tous ces terribles souvenirs qu'on ne pouvait pas oublier, ne lui ont-ils pas appris à se tenir sur ses gardes? Il comprend lui-même que son imprudence fut étrange, et il essaie de nous l'expliquer. « Ma première faute, dit-il, fut une erreur, » et ce mot d'erreur revient sans cesse dans ses vers. Il veut dire sans doute qu'il se trompa d'abord sur la nature de l'affection de Julie pour Silanus, et qu'il la crut moins coupable qu'elle ne l'était. J'avoue qu'il m'est bien difficile de le croire sur parole. Comment supposer qu'un homme aussi clairvoyant dans ces sortes d'intrigues, qui en avait écrit la théorie et qui en connaissait la pratique, se soit laissé abuser par des personnes qui, le sachant peu sévère, n'avaient pas de raison de se cacher devant lui? C'est en vain que pour nous convaincre il accuse sa simplicité et répète plusieurs fois qu'il n'était qu'un sot : il y a des gens qui ne parviendront jamais à se faire passer pour naïfs. En

supposant même qu'il se soit trompé à l'origine, son erreur ne pouvait pas être bien longue. Quand elle a cessé, quand il a reconnu à quelles relations il était mêlé, quelle conduite s'est-il décidé à tenir? « Ma seconde faute, dit-il, c'est d'avoir été timide, » ce qui signifie, je pense, qu'il n'a pas osé parler; il n'a rien dit ni aux jeunes gens pour les ramener au devoir, ni à l'empereur pour lui révéler leur crime. Il avait peur, et ce n'était pas sans motif. Sa position était pleine de périls. Son silence l'a perdu, il pouvait se perdre en parlant. D'ailleurs à ce moment il était engagé lui-même. Ses premières complaisances n'étaient peut-être pas coupables : insensiblement elles l'étaient devenues. Une faiblesse en amène une autre dans ce commerce de tous les jours, et elles s'enchaînent si bien ensemble qu'il est difficile de dire à quel moment précis on devient criminel. « Vous me pardonneriez, dit-il, si vous connaissiez toute la suite et l'enchaînement de mes malheurs. » On devine à peu près quel genre de services il pouvait rendre. C'était sans doute un de ces confidens d'amour qu'on introduit volontiers dans les liaisons les plus intimes pour rompre de temps en temps le tête-à-tête lorsqu'il pèse. Personne ne devait savoir aussi bien que ce poète et ce bel esprit égayer un entretien et animer une fête galante. Il faut croire qu'il poussait assez loin son obligeance, puisqu'il éprouve le besoin de la justifier. Il reconnaît qu'elle était blâmable, mais il s'empresse d'ajouter qu'au moins il n'en a jamais tiré aucun profit. Cette aventure, dans laquelle il s'était si étourdiment engagé, finit d'une manière violente. Les deux amans, dans l'emportement de leur passion, oublièrent d'être prudens. Il dut y avoir quelque orgie plus folle, plus bruyante que les autres, peut-être une scène comme celle de la tribune et du Forum, qui avait amené le châtiment de la première Julie. Ovide, pour son malheur, y assistait. Si l'on en croit ses protestations, il ne savait rien d'avance, il ne se doutait pas de ce qui allait se passer. Il ne prit aucune part directe à la fête et n'en fut que le témoin. Comme Actéon, il avait vu; c'était son seul crime : il y en avait bien assez pour le perdre.

L'affaire fit du bruit. Rome, selon Tacite, était une ville où tout se savait et se disait, *in civitate omnium gnara et nihil reticente*. Quelques-uns des témoins parlèrent; Ovide, qui se trouvait être un des plus connus, fut aussi le plus compromis. Peut-être les autres l'accusèrent-ils pour se justifier. « Ai-je besoin, dit-il, de rappeler le crime de mes compagnons et de mes serviteurs? » Fabius Maximus, un de ses protecteurs, l'apprit comme les autres. Il essaya d'obtenir de lui un aveu et lui fit comprendre le danger qu'il courait. « J'avouais timidement, dit le poète, ou j'essayais de nier, et, semblables à la neige qui fond au souffle humide de l'auster, des

larmes coulaient malgré moi sur mon visage épouvanté. » Auguste aussi finit par l'apprendre, et, dès qu'il le sut, il se vengea. Ce qui est très remarquable, c'est que le plus puni fut Ovide, qui n'était pas le plus coupable. Julie ne sortit pas de l'Italie. Silanus pouvait rester à Rome; il s'exila volontairement, comprenant bien qu'après cet éclat il ne pouvait plus se trouver en présence du souverain qu'il avait offensé. Ovide fut envoyé aux extrémités du monde. Cette aggravation de peine ne s'explique que par des rancunes antérieures. On prétend ordinairement que l'aventure de Julie fut le seul motif de la punition d'Ovide, et que *l'Art d'aimer* n'en était que le prétexte; je crois au contraire que ses poésies ont été la cause véritable de son exil, et que le reste n'en fut que l'occasion (1). Je l'ai déjà dit, Auguste devait secrètement l'accuser de la corruption générale et rejeter sur lui la faute de tous. Ce qui semblait le confirmer dans sa pensée, c'est qu'il le retrouvait toujours dans ses malheurs domestiques, indirectement par son *Art d'aimer* dans le crime de la première Julie, plus directement avec la seconde. Il lui en voulait de tous ces désordres qu'il était forcé de punir. Son cœur était plein de ressentimens contenus et dissimulés; ce dernier scandale fit tout déborder. Voilà pourquoi Ovide fut plus puni que les autres; il paya pour lui et pour la société tout entière. La colère d'Auguste était si violente qu'elle ne s'embarrassa d'aucun souci de justice ou de légalité (2), et ce poète détesté, ennemi personnel de l'empereur pour le mal qu'il avait fait à sa politique et la corruption qu'il avait introduite dans sa famille après l'avoir répandue dans la société, fut relégué sans pitié dans une petite ville du Pont-Euxin.

III.

Ovide a raconté dans une de ses élégies les plus désespérées la dernière nuit qu'il passa à Rome. Rien n'était prêt pour le départ, quoiqu'Auguste eût laissé le temps de s'y préparer. La fille du poète n'avait pas pu être prévenue et lui amener ses petits enfans. Sa maison était presque déserte; deux ou trois amis à peine avaient osé venir lui serrer la main. Rien ne le surprit davantage et ne lui fut plus sensible que cet abandon. Comme il n'avait jamais connu de disgrâce, il ne savait pas que, « tant qu'on est heureux, on compte beaucoup d'amis, mais qu'au premier nuage on reste seul. » Son

(1) Cette opinion a été soutenue par M. Adolphe Schmidt dans son ouvrage intitulé *Geschichte der Denk- und Glaubensfreiheit.*

(2) Ovide prétend qu'il n'y avait pas à Rome de loi contre les ouvrages immoraux, et qu'on ne les avait jamais punis. « Je n'ai rien fait, dit-il, qui fût défendu par la loi. »

malheur lui fit faire cette découverte. Cependant le soleil allait se lever; il fallait partir. La maison retentissait des pleurs des esclaves et des affranchis; « c'était comme un jour de funérailles. » Ovide s'arracha enfin à tous ces regrets et s'enfuit en jetant un dernier regard sur cette ville où il avait été si heureux et où il lui semblait, disait-il, qu'il laissait une partie de lui-même. — Nous verrons qu'il y laissait à la fois son bonheur et son génie.

Il traversa l'Adriatique au mois de décembre, dans la saison des orages. Sa navigation ne fut pas sans dangers; une tempête le rejeta sur les côtes d'Italie, qu'il semblait ne pouvoir pas quitter. Avec un autre navire, la *Minerve*, qu'il prit à Corinthe, il côtoya les Cyclades et longea les rivages de l'Asie-Mineure. Ces pays ne lui étaient pas inconnus. Quelques années auparavant, en compagnie de son ami Macer, poète comme lui, il avait parcouru la Grèce et passé la mer Ionienne pour visiter le théâtre de l'Iliade. Ces souvenirs d'un temps heureux que tout lui rappelait rendaient sa traversée encore plus triste; pour se consoler, il écrivait. « Ces vers que vous lirez, disait-il à ses amis, je ne les compose pas dans mes jardins, mollement étendu sur mon lit de repos, comme c'était mon habitude; j'écris au milieu des tempêtes, à la lumière d'un ciel orageux, et les flots de la mer irritée viennent battre mes tablettes. » C'est ainsi que fut composé le premier livre des *Tristes*.

Ce livre, quand il arriva à Rome, ne fut pas approuvé de tout le monde. Quelques amis d'Ovide le blâmèrent de l'avoir écrit. C'étaient les mêmes, je suppose, qui ne s'étaient pas trouvés chez lui le jour de son départ. Depuis qu'il était loin et ne pouvait plus les compromettre, ils lui donnaient généreusement de bons conseils; ils témoignaient surtout un grand souci de sa dignité, et, comme il n'y a rien de plus majestueux que le silence, ils auraient voulu lui persuader de se taire. Le pauvre poète leur répondait qu'il est bien difficile de retenir ses larmes quand on souffre, et qu'on trouve même quelque douceur à les laisser couler. Il n'avait pas d'autre soulagement dans ses douleurs que d'en entretenir ses amis et le public. Ne voit-on pas, disait-il, que tous les malheureux chantent? « L'esclave qui cultive la terre les fers aux pieds adoucit par ses chansons le poids du travail. Le batelier chante, lorsque, penché sur le sable fangeux, il traîne avec effort sa barque contre le courant. Il chante aussi, le matelot qui ramène avec mesure les rames flexibles contre sa poitrine et frappe les flots en cadence. Quand le berger fatigué s'appuie sur son bâton ou s'assied sur un rocher, il charme son troupeau par les sons de sa flûte rustique. La servante qui travaille chante et file à la fois, et elle arrive ainsi plus facilement au bout de sa tâche. » Ovide ne disait pas tout, et il avait

une autre raison bien plus grave d'envoyer sans cesse des vers nouveaux à Rome : il craignait d'être oublié. Comme il connaissait bien la légèreté de la vie mondaine, il n'ignorait pas qu'on n'a guère le temps de se souvenir du passé quand on est si occupé du présent, que les malheureux déplaisent à des gens qui ne veulent pas être distraits de leurs plaisirs, et qu'on s'empresse de n'y plus songer pour se dispenser de les plaindre. C'est ce qu'il voulait éviter à tout prix; aussi écrivait-il sans cesse pour rappeler son souvenir à toutes ces mémoires fragiles. Ses lettres, adressées à ses amis les plus fidèles, étaient aussitôt rendues publiques. Il voulait essayer par tous les moyens d'émouvoir l'opinion en sa faveur; mais l'opinion, disciplinée par une servitude d'un demi-siècle, se montrait indifférente. Ce peuple était déjà celui dont Juvénal a dit plus tard : « Il adore le succès et déteste les proscrits. »

Ovide ne se faisait pas d'illusion sur le mérite de ses derniers ouvrages. Il savait bien qu'il était né pour être le poète du plaisir, et que sa muse n'avait pas d'accens pour la douleur. Son vers élégiaque si gai, si folâtre, si sautillant, est tout dépaysé au milieu des larmes. Il lui arrive de sourire par habitude et de plaisanter à contre-temps. Plusieurs fois, sans que le poète le veuille, peut-être sans qu'il le sache, un bon mot se glisse à la fin d'un pentamètre désolé. C'est surtout l'abus de la mythologie qui nous impatiente chez lui. Tout lui rappelle la fable; elle arrive à tout propos et hors de propos. Croirait-on, par exemple, qu'en voyant l'Hellespont glacé, au milieu de la tristesse que lui cause ce spectacle, il lui vient aussitôt dans l'esprit que c'était une belle occasion pour Léandre d'aller voir Héro sans se noyer? Les souvenirs mythologiques obsèdent sa pensée; il ne sait pas leur résister, et il faut toujours qu'il nous gâte ses malheurs réels en les comparant à des malheurs imaginaires. Ces excès de mauvais goût nous affligent sans nous surprendre. Ce n'était après tout qu'un poète de monde et de salon; or il est d'usage que dans ces coteries aristocratiques, où l'on tient à se distinguer de la foule, où le plus grand reproche qu'on puisse adresser à quelqu'un est d'être vulgaire, on se fasse une langue à part et qu'on aime par-dessus tout à s'en servir. Du temps de Louis XIV, il y avait dans les salons tout un vocabulaire de galanterie, et l'on se faisait reconnaître homme du monde en l'employant. A l'époque d'Auguste, cette langue des gens distingués, c'était la mythologie. Personne ne l'a parlée avec plus d'esprit qu'Ovide; mais il a si bien pris l'habitude de s'en servir qu'il ne lui a plus été possible de s'en délivrer, et de même qu'au XVIIe siècle la galanterie envahit chez les plus grands écrivains jusqu'aux endroits où l'on ne voudrait entendre que la passion vé-

ritable, de même chez les auteurs du siècle d'Auguste, et surtout chez Ovide, il arrive souvent que la mythologie se montre et répand un air de pédanterie quand la douleur seule devrait parler.

Après un voyage long et périlleux, Ovide arriva dans la ville où il était condamné à vivre et à mourir. Il nous en a fait les descriptions les plus sombres. Quoiqu'il s'attendît à tout, la réalité dépassa ses craintes. Cette ville, qu'on appelait Tomi ou Tomis (aujourd'hui Kustendjé) (1), est située sur les bords de la Mer-Noire, à quelque distance du Danube. C'était une ancienne colonie grecque, habitée en grande partie par des Sarmates qui s'y étaient fixés. Ovide sentit son cœur se serrer en y arrivant. Il est sûr que rien ne ressemble moins au pays qu'il ne se consolait pas d'avoir quitté; le paysage y est sévère et le climat violent. Nous ne sommes pas aussi exclusifs aujourd'hui, et nous savons apprécier la beauté de sites très différens. Les grandeurs de la nature sauvage nous touchent au moins autant que l'élégance de la nature civilisée. Les voyageurs qui de Kustendjé regardent les steppes de la Dobroudcha ne se lassent pas d'admirer la majesté de ces plaines solitaires et leur monotonie grandiose; Ovide n'était frappé que de l'aspect désolé de ces contrées. « Vous n'y verriez, disait-il, que des terres toutes nues, sans ombre, sans verdure. » On n'y connaît ni le printemps ni l'automne, on n'y voit ni moissons ni vendanges, on n'y entend jamais le chant des oiseaux. La campagne, où l'on n'aperçoit ni arbres ni maisons, ne semble être qu'une continuation de la mer. Qu'on regarde le Pont-Euxin ou la terre ferme, on n'a jamais devant soi qu'une plaine immense, nue et ondulée. Quel triste spectacle pour des yeux accoutumés à la nature gracieuse et accidentée de l'Italie et aux ombrages des villas romaines!

Il avait du reste beaucoup d'autres reproches à faire au lieu de son exil. Tomi était une conquête récente des Romains, ils n'avaient pas eu le temps de la pacifier. Les mœurs y étaient restées violentes. Les discussions devenaient facilement des batailles, et les procès finissaient par des coups d'épée. L'aspect de la ville avait quelque chose d'étrange et d'effrayant. Comme il arrive dans les pays barbares, les femmes y travaillaient plus que les hommes; on les voyait partout écraser le grain et porter des cruches sur leur tête. Les rues et les places étaient souvent traversées par des Sarmates et des Gètes à

(1) Il ne peut plus y avoir de doute aujourd'hui sur le véritable emplacement de Tomi. Les inscriptions trouvées à Kustendjé, et dont quelques-unes ont été copiées par nos officiers pendant la guerre de Crimée, établissent que cette ville a remplacé l'ancienne métropole du Pont. On peut consulter à ce sujet l'ouvrage intéressant du docteur Allard, intitulé *la Bulgarie orientale*. Toutes ces inscriptions y ont été réunies et expliquées par M. Léon Renier.

cheval. Ils avaient la voix dure, le visage farouche, la barbe et les cheveux longs. Ils portaient un arc à la main, un couteau à la ceinture et s'en servaient souvent. Rien de plus rude que ce climat. Le poète nous dit que le vent y souffle avec tant de violence qu'il renverse des murailles. L'hiver y est long et rigoureux. La neige, qu'un Italien connaît à peine, couvre la terre pendant des mois entiers. On voit alors les rivières et la mer prises par les glaces et les charriots traverser les fleuves. Le vin se gèle dans les tonneaux; pour le distribuer aux convives, il faut le couper à coups de hache. Les habitans ne sortent plus que couverts de peaux de bêtes qui les cachent tout entiers. C'est à peine si l'on aperçoit leur visage et leur barbe hérissée de glaçons. « Tel est le séjour du poète des amours légers! voilà les gens qu'il est forcé de voir et d'entendre! » Ceux qui habitent au-delà du Danube sont bien plus redoutables encore. Quels voisins que ces Sarmates, que ces Besses, que ces Gètes qui ne craignent personne et font peur à tout le monde! On se plaît à dire à Rome que l'univers est soumis, que tous les peuples tremblent devant les légions. Ovide, depuis qu'il est exilé, sait bien ce qu'il faut penser de cette illusion de la vanité nationale. Il a près de lui des barbares qui n'obéissent pas au préteur et se moquent du légat. Le Danube est contre eux une barrière plus efficace que la crainte des Romains; mais, quand le Danube est glacé, rien ne les arrête plus : ils se précipitent par bandes isolées, enlevant les hommes et les troupeaux qu'ils peuvent saisir. « Leurs chevaux sont rapides comme l'oiseau, » leurs armes inévitables. Ils lancent des flèches empoisonnées qui causent le frisson à Ovide toutes les fois qu'il y pense, et il y pense souvent. Le seul moyen de les éviter, c'est de rester chez soi et de se tenir enfermé tant que l'hiver dure. Quelquefois ce ne sont plus des cavaliers isolés, ce sont des populations entières qui passent le fleuve et viennent assiéger la ville. Il faut alors prendre les armes, courir aux murailles. Le malheureux poète, qui a refusé d'être soldat quand il était jeune, est obligé de se battre dans sa vieillesse. L'attaque est souvent sérieuse, et les flèches des barbares, ces fameuses flèches empoisonnées, tombent jusqu'au milieu des rues. Un jour Ovide en a ramassé une pour l'envoyer à ses amis de Rome : il n'avait pas d'autre présent à leur faire, c'était le seul produit du pays des Gètes.

Ces dangers qu'il courait à Tomi expliquent les efforts désespérés qu'il a faits pour en sortir. Il s'adresse successivement à tous ses amis, il les fatigue de ses prières et les supplie d'obtenir de l'*homme céleste* qu'il a outragé non pas sa grâce entière, il n'ose pas y compter, mais un adoucissement à son exil. Il leur écrit d'a-

bord sans les nommer de peur de les compromettre; puis, comme il s'impatiente d'attendre, il devient moins timide et plus pressant; il les invoque par leur nom pour les engager davantage dans sa cause; il espère qu'interpellés directement il n'oseront pas lui refuser leur appui, que l'opinion publique pèsera sur eux et les forcera de tenter quelque effort en sa faveur.

Parmi les personnes dont il implore ainsi le secours se trouve d'abord sa femme, car le poète de *l'Art d'aimer*, l'amant de Corinne, était marié. On est fort surpris de l'apprendre, et on se le figure difficilement dans un ménage régulier. Il s'était pourtant marié trois fois. Le divorce l'avait séparé de ses deux premières femmes, dont il dit peu de bien, et qui avaient sans doute aussi beaucoup de reproches à lui faire. La dernière était alliée à des familles très importantes et amie personnelle de l'impératrice Livie. Ovide l'avait épousée quand il cherchait à prendre pied dans le monde officiel et à se glisser jusque dans l'intimité d'Auguste. C'était un mariage de politique. Il est probable qu'il garda toujours beaucoup de ménagemens pour une personne si bien apparentée, mais on ignore tout à fait si elle lui était aussi agréable qu'elle pouvait lui être utile; jusqu'à l'époque de sa disgrâce, elle n'occupe aucune place dans ses poésies, ce qui peut laisser soupçonner qu'elle n'en tenait guère dans son cœur. Cette affection, jusque-là si discrète, se révèle tout d'un coup au moment où Ovide quitte Rome. Elle éclate alors avec une vivacité très surprenante. A l'entendre, c'est sa femme qu'il regrette le plus en s'éloignant. « Absente, je crois te parler; ton nom est le seul que ma voix appelle; aucun jour, aucune nuit ne se passe sans que je songe à toi. » Le voilà décidément devenu le modèle des époux. Ce changement est bien brusque, rien ne l'avait fait pressentir; cependant beaucoup de critiques l'ont cru sincère. Il y en a même qui se sont attendris d'une façon très touchante sur cette affection si cruellement brisée. J'avoue que je suis moins disposé qu'eux à m'émouvoir; je trouve que cette passion subite n'a jamais un air bien naturel. Les éloges qu'Ovide donne à sa femme ne sont pas désintéressés. S'il lui promet libéralement l'immortalité, comme il l'avait déjà promise à Corinne, c'est à la condition qu'elle fera tous ses efforts pour le tirer de Tomi. Aussi finit-on par soupçonner que tous ces grands sentimens s'adressent plutôt à une personne influente qu'à une femme tendrement aimée. Lorsqu'il lui parle, il ne paraît pas douter de son dévouement; il en est moins certain quand il écrit aux autres. « Assurément, dit-il à Rufus, ma femme est bien disposée pour moi par elle-même; mais, quand vous la conseillez, elle se conduit encore mieux. » Voilà, il faut le reconnaître, une confiance

assez tempérée. Il en vint même, quand il vit qu'elle ne réussissait pas à le sauver, à ne plus lui cacher sa mauvaise humeur. « Tu veux que je te dise ce que tu dois faire; ne le demande qu'à toi-même : tu trouveras facilement la réponse, si tu veux la trouver. Je t'ai louée bien souvent dans mes vers; peut-être se demandera-t-on plus tard si tu mérites ces éloges. Prends garde que l'envie n'ait le droit de répondre : Cette femme n'a rien voulu faire pour le salut de son mari. » Je sais que le malheur rend injuste, cependant l'amertume et la persistance de ces plaintes laissent croire qu'elles pourraient bien être fondées. On n'apprenait pas le dévouement auprès de Livie, et il est bien possible qu'instruite à cette école la femme d'Ovide ait plus songé à ménager son influence qu'à défendre son mari.

Toutes ces supplications d'Ovide à sa femme et à ses puissans amis ne sont rien, on le comprend, auprès de celles qu'il adresse à Auguste. Il le flattait déjà avec bassesse avant sa disgrâce; il ne garda plus aucune pudeur quand il fut malheureux. Ce n'est pas assez de le mettre au-dessus des héros de l'antiquité; il lui sacrifie sans scrupule tous les dieux de l'Olympe. S'il le compare à Jupiter, c'est pour ajouter aussitôt que l'un est un dieu imaginaire, tandis que l'autre est un dieu visible. Le jour où son ami Cotta lui envoie les images de l'empereur et de sa famille est un jour de fête pour cette pauvre maison de Tomi. Le poète ne se lasse pas de les contempler. Il leur construit une chapelle; il leur fait dévotement sa prière. « Ma tête tombera de mes épaules, mes yeux sortiront de leurs orbites, avant que je souffre, ô divinités chéries, que vous me soyez arrachées. Vous êtes le port et l'autel de mon infortune. Si le Gète vient pour me tuer, il vous trouvera pressées sur ma poitrine. » C'est le délire de l'adulation. Il a pourtant des flatteries plus savantes encore et plus raffinées. Croirait-on que les vertus d'Auguste qu'il célèbre le plus volontiers sont précisément sa clémence et sa bonté? Tous les malheurs qui le frappent ne l'empêchent pas de dire « qu'il n'y a rien dans l'univers de plus doux que César. » Jamais il ne s'est plaint à lui d'avoir été trop rigoureusement traité. Au lieu de lui reprocher son exil, il le remercie de lui avoir laissé la vie. « Je craignais tout, lui dit-il, parce que j'avais tout mérité; mais ta colère a été moins grande que ma faute. » C'est tout à fait ainsi que dans les monarchies de l'Orient il est dans l'étiquette que la victime commence par demander pardon au bourreau.

Quelque indulgence que nous ayons pour un si grand malheur, ces flatteries honteuses, cette attitude bassement résignée, nous répugnent. On les lui reprochait déjà de son temps, et il répondait avec une franchise qui nous désarme : « Dites, si vous le voulez,

que j'ai les sentimens d'une femme; je reconnais que mon âme est faible dans l'infortune. » C'est sur la nature qu'il rejette la faute. « J'étais né pour le repos et les loisirs; j'avais horreur des affaires sérieuses; je ne connaissais pas la peine. » Peut-être aurait-il été plus juste de s'en prendre à la façon dont il avait vécu jusque-là. La vie du monde a quelque chose d'amollissant; elle peut ajouter à la valeur d'un homme médiocre, mais un homme distingué y perd son temps et sa force. Ce frottement de tous les jours, qui donne aux caractères le brillant et le poli, leur ôte une partie de leur vigueur. Il en est des âmes comme des corps : l'aisance du maintien et la grâce des attitudes ne s'obtiennent qu'aux dépens de la fermeté, et d'ordinaire on ne s'assouplit qu'en s'énervant. Le vieux Varron, qui n'était qu'un paysan et qu'un mal-appris, supporta courageusement la mauvaise fortune. « En quelque lieu que vous soyez, disait-il à ceux que l'exil effrayait, la nature n'est-elle pas partout la même? » Au contraire, Cicéron, Ovide et Sénèque, des gens d'esprit, habitués à fréquenter les sociétés élégantes, quand il leur a fallu quitter Rome, ont passé leur temps à gémir. C'est que la vie mondaine crée en dehors des besoins véritables une foule de besoins imaginaires, et il arrive de ceux-là comme des affections déraisonnables : ils s'emparent du cœur plus fortement que les autres, et l'on ne peut plus supporter d'en être privé. C'est le monde et ses plaisirs qu'Ovide a le plus vivement regrettés. — Sa pensée ne quitte jamais ces réunions distinguées dont il était l'âme; il songe à ces lectures publiques où ses vers étaient accueillis avec tant d'applaudissemens; des rivages du Pont-Euxin, il croit voir « ces temples, ces théâtres de marbre, ces portiques, ces gazons du champ de Mars et ces beaux jardins publics où se promène la jeunesse. » Quand revient l'époque de quelque fête, il en suit de loin tous les incidens; on dirait vraiment qu'il y assiste. « Maintenant on monte à cheval; voici l'heure où l'on s'escrime dans des combats pacifiques. On lance la balle ou le disque. Le théâtre s'ouvre, et chacun applaudit avec passion les acteurs qu'il préfère. » Lorsqu'il envoie à Rome un de ses livres, il part avec lui, et son imagination l'accompagne. Qu'il est heureux de revoir encore une fois ces lieux qu'il ne peut oublier! Voilà le Forum, la voie Sacrée, le temple de Vesta; cette porte ornée d'une couronne de chêne, Ovide la reconnaît bien, c'est celle du Palatin. Il y pénètre ou plutôt il s'y glisse, il s'y traîne en suppliant pour désarmer « la divinité terrible dont il n'a que trop senti la puissance (1). » Au retour de ces voyages

(1) On sait que dans ce voyage poétique l'énumération des lieux est si exacte, qu'elle a guidé M. Piétro Rosa, l'intelligent directeur des fouilles du Palatin, dans les travaux qu'il accomplit pour la restitution du palais des césars.

imaginaires où il avait entrevu pour un moment toutes les élégances de la vie et tout l'éclat de la civilisation, on comprend combien cette pauvre ville de Scythie lui semblait déserte et misérable. C'est alors que son courage l'abandonnait et qu'il disait avec désespoir : « je n'ai plus de cœur qu'à pleurer. »

Ovide passa huit ans entiers à Tomi. Il eut le temps d'apprendre la langue du pays, et, comme il était un poète incorrigible, il finit par faire des vers sarmates. Les habitans, tout barbares qu'ils étaient, furent flattés d'avoir conquis un si grand écrivain, et ils le comblèrent de distinctions. Le sénat et le peuple de Tomi (1) lui accordèrent l'immunité de toutes les charges; les villes voisines suivirent cet exemple. On lui décerna même une couronne de lauriers, et il nous dit qu'il ne l'accepta qu'à regret. C'est qu'il songeait sans doute à d'autres triomphes plus retentissans dont il était privé. Les années s'écoulaient sans que rien pût guérir ce cœur blessé; jusqu'à la fin il eut les yeux fixés sur la ville « qui des sept collines regarde à ses pieds l'univers soumis. » Il ne se résigna jamais à ne pas la revoir. Les mécomptes qu'il avait subis ne l'empêchaient pas d'espérer. Il prétend qu'au dernier moment son ami Fabius Maximus avait réussi à fléchir Auguste; mais Fabius, victime d'une intrigue de cour, fut obligé de se tuer, et Auguste ne lui survécut que peu de temps. Ovide s'empressa d'élever un temple au dieu qui venait de mourir, et de chanter ses louanges dans un poème gète; puis, après s'être mis en règle avec l'empereur défunt, il se tourna vers l'empereur nouveau et recommença ses supplications. Il connaissait pourtant Tibère, et il devait savoir ce qu'on pouvait espérer de sa clémence. Aussi trouve-t-on parfois dans ses derniers vers un accent de sombre résignation qui ne lui est pas ordinaire. « Pardonnez-moi, mes amis, si j'ai trop compté sur vous; c'est une faute dont je veux enfin me corriger... Je suis venu dans le pays des Gètes, il faut que j'y meure, et que mon destin s'achève comme il a commencé. Que ceux-là s'attachent à l'espérance qui n'ont pas toujours été trompés par elle. Quand l'espoir n'est plus permis, le mieux est de savoir désespérer à propos et de se croire une fois pour toutes irrévocablement perdu. Il y a des blessures qui s'enveniment par la peine qu'on prend pour les guérir; il valait mieux n'y pas toucher. On souffre moins à périr englouti tout d'un coup dans les flots qu'à les fatiguer d'un bras impuissant. » Mais ce ne sont que des éclairs; au fond du cœur, il s'obstinait à espérer, et après quelques momens de découragement il se

(1) C'est la façon ambitieuse dont les magistrats municipaux de Tomi sont désignés dans une inscription du temps d'Hadrien.

remettait à flatter et à prier, comme si l'âme cruelle et dédaigneuse de Tibère pouvait être sensible à la prière ou aux flatteries. Il était occupé à revoir son poème des *Fastes* pour y introduire quelques allusions au nouveau règne et quelques éloges de plus de l'ancien quand la mort le surprit à cinquante-neuf ans.

L'exil d'Ovide et les incidens qui s'y rattachent appartiennent à l'histoire politique de Rome autant qu'à son histoire littéraire. Ils nous font assister au déclin de ce règne dont Horace et Virgile avaient salué les débuts triomphans. Ils nous montrent par quels degrés un prince qui jusque-là avait usé modérément de son autorité, attristé par le mauvais succès de ses réformes, aigri de la résistance inattendue qu'elles rencontraient, impitoyable pour tous ceux qu'il soupçonnait de l'avoir encouragée, fut entraîné par sa colère à s'écarter de la conduite habile et généreuse qu'il avait suivie, et, après s'être glorifié longtemps de respecter la liberté de parler et d'écrire, finit par condamner les écrivains à l'exil et les livres au feu, en sorte que, selon le témoignage de Dion, il devint à charge aux Romains, qui l'avaient tant admiré, et que le monde se sentit soulagé quand il mourut. Les dernières années d'Auguste, comme celles de Louis XIV, nous enseignent qu'il est difficile au pouvoir absolu de se maintenir et de durer, et que le temps, qui affermit les autres régimes, use celui-là. C'est une leçon qu'il importe de recueillir, et il faut bien remarquer qu'elle est d'autant plus convaincante qu'on accorde à ces princes plus de qualités et de talens. J'ai peine à comprendre ces imprudens amis de la liberté qui croient la servir en établissant, au mépris de l'histoire, qu'Auguste n'était qu'un fourbe médiocre et Louis XIV qu'un égoïste solennel. Si on les croit sur parole, les partisans du pouvoir absolu ne manqueront pas de prétendre que ce gouvernement n'est pas responsable de l'usage maladroit qu'on en a fait, et il se trouvera sans doute quelque ambitieux qui, se croyant plus habile que les autres, ne désespérera pas de réussir où ils ont échoué. Au contraire, en accordant à ces grands hommes tous les éloges qu'ils méritent, on peut dire que l'expérience est faite et qu'on n'a plus aucun besoin de la recommencer. C'est l'enseignement que nous donne l'histoire des dernières années d'Auguste étudiées dans les ouvrages d'Ovide.

GASTON BOISSIER.

LE

MÉTAYAGE ET LA CULTURE

DANS LE PÉRIGORD

VOYAGE AU CHATEAU DE MONTAIGNE.

C'est au sein de nos populations rurales qu'on peut le mieux étudier les problèmes si divers et si complexes que leur état soulève aujourd'hui, et qui intéressent si vivement la prospérité agricole et la richesse générale du pays. On s'en ferait difficilement une idée exacte, si l'on ne connaissait pas la vie journalière, les besoins, les ressources, les mœurs des familles. Sous ce rapport, il ne nous paraît pas indifférent, surtout au lendemain de l'enquête agricole, de considérer et de décrire un groupe considérable par le nombre des individus qu'il englobe, curieux par les circonstances singulières dont il est environné, celui des métayers du Périgord. A dire vrai, nous ne faisons ainsi que poursuivre sur un terrain nouveau un ordre d'études économiques et morales dès longtemps commencées dans la *Revue* sur les conditions du travail et sur l'existence des familles ouvrières dans les différentes régions de la France. Après avoir examiné en dernier lieu de quelles ressources était redevable à l'industrie proprement dite une tribu placée sur un sol presque infécond comme les plateaux et les ravins du Jura (1), nous voudrions vérifier quel est le résultat du travail des champs

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 juin 1864, *le Jura industriel*.

pour une population presque entièrement agricole, telle que celle du Périgord (1).

Le métayage touche d'ailleurs par plus d'un côté à des questions fort controversées et fort importantes; il s'applique dans le département de la Dordogne, l'un des plus vastes de la France (918,256 hectares), aux neuf dixièmes des terres. Il s'en faut de beaucoup, comme on le sait, que la question soit chez nous particulière au Périgord. La région du sud-ouest, dont la Dordogne n'est qu'un fragment, a été justement nommée par M. de Lavergne la terre classique du métayage. Si l'on considère en outre qu'il est adopté dans la plupart de nos départemens du centre, sur certains points de ceux de l'ouest et çà et là dans des départemens isolés, on ne s'avance pas trop en affirmant que ce même régime intéresse un tiers environ du territoire national (2). Autant de raisons pour s'en préoccuper partout; mais dans le Périgord on ne le rencontre pas seulement sous une forme très compacte et à peu près exclusive, on le trouve encore presque à l'état primitf. Tandis qu'il est en voie de transformation partielle plus ou moins lente, quoique incontestable, dans l'ouest depuis une trentaine et dans le centre depuis une vingtaine d'années, c'est d'hier seulement qu'on a songé, dans la région qui nous occupe, à mettre en relief quelques essais d'amélioration, en vue de stimuler et de soutenir dans la carrière des réformes les initiatives individuelles.

Après avoir échappé en tout lieu et durant des siècles à toute discussion et par suite à toute lumière, la vieille méthode du métayage est sortie depuis quelques années des ombres et du silence qui l'enveloppaient. On le doit sans doute à l'esprit général de notre temps; mais on le doit aussi à la louable intervention de quelques sociétés d'agriculture, celles de l'Allier, du Berri, des Landes. A Périgueux même, lors du concours régional en 1864, une section spéciale affectée aux produits des métairies avait obtenu soixante et onze médailles d'or, d'argent ou de bronze. Ajoutons que, sur les cent soixante et une questions posées dans le programme de l'enquête officielle récemment accomplie, il en est deux qui concernent le métayage. Il y a là une nouvelle preuve du mouvement

(1) Sur 502,673 habitans, d'après le recensement de 1866, la Dordogne n'en compte pas moins de 376,000 appartenant aux familles agricoles.

(2) Le métayage s'applique à la culture de 11 millions d'hectares pour toute la France. Or, si des 54 millions d'hectares qui composent notre territoire (la Corse comprise) on retranche les landes et bruyères, les bois et forêts, le lit des fleuves, le sable des rivages de la mer, le sol des villes, des routes, etc., il ne reste plus qu'environ 35 millions d'hectares livrés à la culture. — Hors de France, le métayage embrasse plus de la moitié de l'Europe, en laissant de côté la Russie.

qui s'opère; il ne faudrait pas cependant attendre des réponses faites de bien vives clartés. Tout un côté de la question, celui-là précisément qui touche de plus près à l'existence des masses, ne peut guère se révéler dans une enquête administrative. La solennité même devient une cause d'embarras et d'équivoque. C'est toujours chez le métayer, c'est dans son étable, dans sa grange, dans ses champs, sur les marchés où il conduit son bétail, qu'il convient surtout de chercher des élémens d'information. Sur les rapports entre le propriétaire et le tenancier, les observations ne peuvent jamais être ni trop immédiates ni trop dégagées de tout apparat. Le moment ne saurait donc être plus opportun pour considérer le sujet en lui-même, surtout quand on l'envisage dans un cadre où il apparaît aussi nettement avec ses traits natifs que sur le sol périgourdin.

Le point central de nos observations, nous le prenons au milieu d'un vaste domaine livré depuis des siècles au métayage, le domaine de Michel Montaigne. Sur ce terrain, autour de l'antique château où l'auteur des *Essais* est né et où il est mort, où il s'était retiré à l'âge de trente-huit ans, « ennuyé déjà depuis longtemps de l'esclavage de la cour et des charges publiques, » et où il a composé son livre immortel, la question spéciale que nous avons en vue se mêle à des souvenirs et à des circonstances singulièrement propres à piquer la curiosité. Et d'ailleurs, pour l'étude des phénomènes qui se rattachent au métayage, je n'aurais pu, quant à moi, trouver nulle part d'aussi favorables conditions. D'inappréciables facilités m'étaient offertes par le propriétaire actuel du château de Montaigne, M. Magne, mon hôte, souvent dans mes recherches mon conseil et mon guide. Pour étudier les plus lointaines traditions de l'exploitation des champs, j'ai trouvé sous son toit toutes les publications contemporaines ayant trait à l'auteur des *Essais*, à sa famille et à son domaine. En outre les pièces inédites ne me faisaient pas défaut : anciens titres de propriété, baux remontant à plusieurs siècles, d'autant plus propres à élucider le problème que l'aspect des choses a moins changé dans ces régions.

Ces renseignemens, si complexes dans leur origine, quoique dirigés vers un but unique, nous permettront de faire bientôt connaissance avec le pays même, avec le caractère et les habitudes des métayers périgourdins; mais tout d'abord, puisque nous sommes à Montaigne, on ne nous reprochera point de fixer un moment nos regards sur cette illustre demeure encore toute remplie des traces de son ancien possesseur, et où tant de traits répandent de précieuses clartés sur la physionomie générale de la province. On n'en saisira que mieux ensuite l'état dans lequel nous arrive à travers

les siècles la question du métayage, comme aussi les conditions intrinsèques de ce régime, les nécessités traditionnelles qui en découlent, et les améliorations qu'il doit nécessairement recevoir pour participer désormais au caractère progressif de notre société.

I.

Le Périgord mériterait d'être visité pour lui-même et sans autre motif de curiosité. Les richesses si diverses que la nature y déploie, la plantureuse vigueur du sol sur tant de points, les pittoresques ondulations de coteaux fertiles et verdoyans, les vastes forêts de châtaigniers séculaires qui impriment à certains districts un air de majestueuse sévérité, comme aussi de nombreux monumens archéologiques épars en vingt endroits, suffiraient pour y attirer le flot sans cesse grossissant des voyageurs de fantaisie. Sur les rives d'aucun de nos fleuves on ne rencontre de vallées plus riches, plus riantes, plus animées, où l'on serait plus tenté de s'arrêter, que les vallées de la Dordogne et de l'Isle. Quoique profondément dissemblables l'une de l'autre, — celle-ci rappelant les rives plus septentrionales de la Loire, celle-là toute méridionale dans ses paysages et ses perspectives, — elles ont cependant ce trait commun, que la vie semble y couler à pleins bords.

Auprès de Périgueux, dans la verte et large plaine qui s'étend des murs de la cité jusqu'au gracieux clocher de Trélissac, la vue plonge au loin sur une suite de jardins, de bois, de prairies, d'habitations de plaisance capricieusement posées près du cours sinueux de l'Isle ou sur les hauteurs qui le dominent. Justement fière de ses antiquités romaines et gauloises, de ses églises romanes, de ses constructions du moyen âge, de ses larges promenades débouchant sur les plus beaux sites des campagnes environnantes, la ville de Périgueux peut passer pour une de nos cités de second ou de troisième ordre les plus originales et les plus attrayantes. Avec ses excellentes terres à blé, avec ses nombreux vignobles, avec ses vergers et ses pâturages, le Périgord fournit à tous les besoins de la vie matérielle. Il possède en outre un produit bien différent et fort recherché, dont la valeur capricieuse ne fait que grandir avec les goûts luxueux de notre temps. Néanmoins, bien que son nom soit lié indissolublement à celui du Périgord, la truffe n'est pas le produit principal du pays; elle n'occupe qu'un rang très secondaire sur l'échelle de ses richesses. Les principales sont dans le présent les céréales, les bestiaux et les vins, puis viennent les bois de toute sorte, puis les divers minéraux, enfin les produits de basse-cour, les plantes légumineuses et les fruits. Pour l'écoulement de

ses vins, le Périgord, qui n'avait eu longtemps que la clientèle des départemens les plus voisins du centre de la France, gagne chaque jour du terrain du côté de Paris et des localités de l'ouest et du nord-ouest. Les vins blancs de Bergerac s'enlèvent aujourd'hui aussitôt après la récolte pour être débités comme vin nouveau ou *vin doux*. La culture de la vigne, la plus productive de toutes, ne demande qu'à se développer sur un sol qui lui convient à merveille, et qui peut d'ailleurs convenir également à des cultures industrielles plus rémunératrices que celle du blé. Observation analogue pour l'élevage du bétail, susceptible d'un incalculable accroissement, grâce aux marchés de Paris et de divers grands centres de population dans le midi. Quant aux produits de basse-cour, aux légumes et aux fruits, on ne paraît pas soupçonner l'étendue des profits qu'on en pourrait tirer. Il ne faudrait pourtant que quelques efforts, quelques perfectionnemens dans la culture, quelques changemens peut-être dans les espèces pour élargir notablement la place si étroite qu'occupe cette région dans l'approvisionnement de la capitale. On n'a qu'à consulter et à suivre l'exemple d'autres provinces bien moins favorablement placées que le Périgord. Ces perspectives s'ouvrent d'elles-mêmes avec l'état actuel des voies de communication, si notablement amélioré depuis une trentaine d'années, et qui était resté, durant plus de trois siècles, tel ou peu s'en faut que l'avait vu l'auteur des *Essais* (1).

Grâce aux chemins de fer qui traversent la contrée de part en part, de l'est à l'ouest et du nord au sud, et qui n'attendent plus que quelques complémens, rien n'est plus aisé désormais que de se rendre au manoir de Michel Montaigne. On quitte à Libourne le chemin de fer de Paris à Bordeaux pour prendre une route très commode, tracée presque en ligne droite près de la Dordogne. On la suit jusqu'au village de La Mothe-Montravel en traversant l'élégante petite cité de Castillon, où la puissance anglaise en Guienne a reçu le dernier coup en 1453, quatre-vingts ans avant la naissance de Montaigne. On laisse à quelques pas sur la droite la tombe de Talbot, ce héros légendaire, si diversement traité par la fortune, et à qui pourtant elle parut vouloir épargner la douleur de

(1) Le département de la Dordogne a fini presque entièrement le réseau de ses routes départementales et de ses chemins de grande communication, et fortement avancé l'exécution de ses chemins d'intérêt commun. D'après un remarquable rapport de l'ingénieur en chef, M. Gonnaud, sur l'établissement des chemins de fer départementaux, il possède 1,024 kilomètres de routes départementales, 1,546 kilomètres de chemins de grande communication, 904 kilomètres de chemins d'intérêt commun, sans parler de 360 kilomètres de routes impériales, 338 kilomètres de voies navigables et 259 kilomètres de chemins de fer en exploitation.

survivre à sa dernière défaite (1). Une fois à La Mothe, on n'a plus à parcourir, pour atteindre le but, que deux ou trois kilomètres le long de collines très fertiles, quoique fortement accidentées.

Bien que placé au faîte de ces coteaux, mais en partie voilé par une épaisse futaie de vieux chênes, le château ne laisse apercevoir au visiteur arrivant par cette route que ses tourelles élevées, et seulement encore à partir du village de Saint-Michel-Montaigne (2), qui confine à la propriété. Une courte avenue d'acacias et de platanes conduit à la principale entrée, dont la physionomie n'a pas changé depuis le XVIe siècle. On reconnaît bien, en la voyant se replier tortueusement sur elle-même, qu'elle date d'une époque où les habitations isolées n'étaient pas sûres, et où, sans avoir la prétention, comme le déclare quelque part Montaigne, de se défendre contre les gens de guerre, on pouvait du moins songer à se mettre à l'abri des vagabonds et des rôdeurs, et à se prémunir contre un coup de main.

Le passage une fois franchi, on pénètre dans une très vaste cour carrée, fermée de trois côtés par les dépendances de l'habitation, et dont le château occupe le quatrième côté, le plus reculé vers l'ouest. De cette cour, point de perspective, et on se demanderait volontiers à quoi bon « une maison juchée sur un tertre, comme dict son nom, » si l'horizon y est ainsi borné de toutes parts; il n'en est rien cependant : l'autre façade du château donne sur une terrasse splendide, d'où l'œil peut embrasser une immense étendue de pays. Des hauteurs pittoresques couronnées de villages, de clochers, de vieux castels, les uns en ruine, les autres encore habités, de maisons de campagne toutes modernes, se dessinent devant vous dans le lointain sur un large demi-cercle. Plus près, sur la crête d'une éminence abrupte, se dresse une tour délabrée d'une apparence encore altière, dernier débris du magnifique château de Gurson, qu'habitait au temps de Montaigne cette Diane de Foix, comtesse de Gurson, à qui est dédié le beau chapitre *de l'institution des enfans*, où l'auteur d'*Émile* a dû puiser plus d'une heureuse inspiration. Immédiatement au-dessous de soi, une plaine vers laquelle on descend par une pente très raide, et que parsèment les maisons des métayers, étale aux regards comme un vaste jardin anglais qui s'est formé tout seul à des époques inconnues, et où les perspectives semblent avoir été ménagées avec goût par

(1) Il a été question dans ces derniers temps d'élever une chapelle commémorative sur le *tumulus* de Talbot.

(2) C'est le nom de la commune où le château est situé. — Une église romane, un presbytère, une maison d'école, un inévitable cabaret, et depuis quelques mois une boulangerie, voilà tout le village.

un artiste expérimenté. C'est un assemblage de prés, de champs labourés, de jardins, de futaies, de taillis, de groupes d'arbres verts jetés çà et là sur les ondulations d'un terrain que parcourt capricieusement cette rivière de la Lydoire, si souvent mentionnée par Montaigne.

En l'état actuel (1), le château se compose de cinq pavillons de dimensions inégales, surmontés de toits aigus comme les toits du palais de Fontainebleau, et flanqués, sur la cour et sur la terrasse, de deux tours, l'une ronde et l'autre octogone, et de deux tourelles. La tour de Montaigne est elle-même un assez bizarre assemblage de trois tours de largeur différente, quoique d'une égale hauteur. Placez au sommet la grosse cloche qui en a été jadis enlevée et qui sonnait « tous les jours l'*Ave Maria* à la diane et à la retraite, » réédifiez la tour de Madame, sur les murailles rebâties du château mettez au-dessus des portes et des croisées les riches sculptures en pierre qui les couronnaient, et vous aurez sous les yeux l'habitation telle qu'elle était au XVIe siècle. A l'intérieur de la tour, toutes les distributions anciennes décrites dans les *Essais* existent encore. La bibliothèque, « la librairie, » que Montaigne qualifiait de « belle entre les librairies de village, » est vide; on y voit seulement les crampons de fer qui soutenaient les livres « rengez sur des pulpitres à cinq degrez tout à l'environ. » Les inscriptions, au nombre de cinquante-quatre, dans lesquelles semble se refléter sous différens aspects la pensée des *Essais*, restent très lisibles sur les soliveaux du plafond (2). C'est dans cette tour qu'il faut relire les *Essais*; on dirait que des murs s'échappent, pour éclairer cette lecture, des lumières inattendues. Mille traits inaperçus jusque-là viennent soudain frapper les regards. En fait, cette tour était pour Montaigne un véritable observatoire : non qu'on le vît souvent à sa fenêtre contemplant les étoiles ou suivant d'un œil curieux les voyageurs qui approchaient de sa demeure; ce qu'il

(1) Depuis la mort de Michel Montaigne, son château a traversé des fortunes diverses, successivement abandonné aux injures du temps, dégradé par la main des hommes, et enfin depuis quelques années restauré peu à peu sur ses bases anciennes. Il y a moins de quinze ans, la chapelle était un magasin de pommes de terre; la chambre à coucher de Michel Montaigne, celle où il a rendu le dernier soupir, servait de chenil. La tour de Madame était tombée sous le marteau pour alimenter de ses débris un four à chaux, et la tour de Montaigne, située à un autre angle de la cour, eût subi le même sort, si l'on n'eût fait entendre la menace de la classer parmi les monumens historiques. C'est au propriétaire actuel qu'on doit la conservation et la restitution de cette antique demeure. Les pavillons abattus sont déjà relevés. Les anciennes fondations, recherchées avec soin et retrouvées, ont permis de suivre le premier plan. Les renseignemens épars dans les *Essais* aident à compléter ce travail de restauration.

(2) On peut les étudier dans l'ouvrage intitulé *Montaigne chez lui*, par M. le docteur Galy.

observait là, c'était lui-même. « C'est moy que je peinds, a-t-il dit... Je suis moy-mesme la matière de mon livre.,.. je ne vise icy qu'à descouvrir moy-mesme... »

Il n'est sans doute personne ayant lu les *Essais* qui n'ait éprouvé le désir de visiter l'asile où ces peintures ont été tracées. Nulle part la curiosité publique, qui s'attache d'ordinaire aux lieux qu'ont habités les personnages illustres, ne s'explique mieux qu'au sein de « ces douces retraites paternelles » consacrées par leur maître « à sa liberté, à sa tranquillité et à ses loisirs. » Son livre à la main, on peut y suivre sa vie et ses travaux, principalement dans la tour, dont il a dit : « Je suis sur l'entrée, et veois soubs moy mon jardin, ma bassecourt, ma court et dans la plupart des membres de ma maison. Là, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pièces descousues... Je passe là et la plus part des jours de ma vie, et la plus part des heures du jour... C'est là mon siége... »

Avec des détails aussi précis, il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se représenter, rêvant dans ce large fauteuil qu'on garde comme un débris de son mobilier, l'aimable philosophe qui, sans colère, sans récrimination contre le passé, contribua si efficacement à introduire la méthode de l'observation dans le domaine des sciences morales.

Montaigne possédait autour de son château une douzaine de métairies dont les noms subsistent encore. Cela composait tout son domaine. Il n'avait rien ajouté à son manoir, il n'en avait rien retranché, n'ayant point les goûts somptueux de son père, craignant, comme il le dit lui-même, « le soing et la dépense, » n'ambitionnant que « la réputation de n'avoir rien acquis non plus que rien dissipé. » La fameuse « gallerie de cent pas de long et douze de large » qu'il s'était promis de construire « comme promenoir » de chaque côté de la tour, resta toujours à l'état de projet. Une petite pointe de vanité dont il ne sut se défendre l'entraîna pourtant à faire sculpter çà et là sur les portes et façades son cordon de Saint-Michel. On sait en effet qu'il était depuis 1571 chevalier de cet ordre, car, bien que sa famille se fût enrichie dans le commerce, il comptait trois générations de noblesse, était seigneur de fief, et à ce titre, chose assez peu connue, vassal de l'église de Bordeaux. Cette circonstance n'empêcha pas le Béarnais, passant par là au lendemain de la bataille de Coutras, de venir lui demander l'hospitalité. C'était en 1584. « Le roi de Navarre, dit Montaigne, ne souffrit ny essai ny couvert, et dormit dans mon lit... Au partir de céans, je lui fis eslancer un cerf en ma forest, qui le promena deux jours. » On pourra se demander à ce propos si le futur roi de France et

son hôte, tout en courant le cerf, causèrent ensemble un moment d'améliorations agricoles, du sort des paysans et de la fameuse « poule au pot. » Réflexion faite, je suis porté à croire que l'ami de Sully aurait pu dès lors, en matière d'économie rurale, en remontrer à Montaigne, qui nous confesse si ingénument en plus d'un endroit son ignorance sur ce point.

Cependant il n'est pas sans intérêt de se demander si ce grand prince, ayant sous la main un pareil homme et discourant avec lui des choses du temps, n'avait pas éprouvé quelque envie de l'attacher à son conseil. On a peine à se figurer Montaigne ministre d'Henri IV. Les affaires publiques n'étaient point son lot; il en jugeait avec finesse à ses heures; mais, pour s'en occuper avec suite, il était trop songeur et trop distrait. Sa pénétration même, qui lui faisait voir à la fois tous les côtés des choses, l'eût rendu indécis. Le présent d'ailleurs ne suffisait pas à son active curiosité, qui l'emportait tantôt dans le passé, tantôt dans l'avenir, où il entrevoyait des réformes impossibles de son vivant, à peine mûres deux siècles après sa mort. Au pied des tours du château, entre ces coteaux dont la vigne tapisse les flancs, nous allons rencontrer les héritiers directs des tenanciers de Michel Montaigne, les humbles métayers d'à présent, et leur état, analogue à celui des autres métayers du Périgord, va nous révéler quelques-uns des effets du système qui régit ici le travail agricole.

Il y a dans les *Essais* un passage qui revient assez naturellement à l'esprit aussitôt qu'on songe à s'enquérir, sur le sol périgourdin et dans le district qu'habitait Montaigne, de l'état et des besoins des familles agricoles. « Je louerois une âme à divers estages, qui sçache et se tendre et desmonter, qui soit bien partout où sa fortune la porte, qui puisse deviser avecques son voisin de son bastiment, de sa chasse et de sa querelle, entretenir avecques plaisir un charpentier et un jardinier. J'envie ceux qui sçavent s'apprivoiser au moindre de leur suitte, et dresser de l'entretien en leur propre train.... » Voilà bien l'idée première des communications à établir entre les hommes occupant les situations sociales les plus différentes, afin qu'ils puissent se connaître, s'apprécier et s'aimer. Point de fierté avec les petits, c'est-à-dire avec ses inférieurs, tel est le sens des leçons de Montaigne. De son temps, c'était beaucoup; de nos jours, ce n'est point assez : le terrain s'est élargi, la nécessité qu'il signalait a pris un caractère plus général; la méthode qu'il préconisait est passée du domaine des simples relations individuelles dans celui de la morale sociale. L'esprit de bienveillance réciproque doit se marier désormais avec l'esprit d'égalité et de justice. C'est le progrès général, c'est le bien moral et matériel de la communauté

qui est devenu la fin de ces investigations relatives au travail, si fréquentes à notre époque, et dont ni Montaigne ni son siècle ne pouvaient soupçonner le futur essor.

Examiné de ce nouveau point de vue, l'état des métayers du Périgord provoque des impressions bien multiples et bien diverses. Les conditions élémentaires de leur vie matérielle n'offrent d'abord rien dont les regards soient attristés. La base essentielle de l'alimentation consiste dans un très bon pain de froment, auquel ne se mélange jamais, comme dans d'autres régions, la farine d'avoine ou la fécule grossièrement extraite des pommes de terre. Le maïs ne sert communément que dans la basse-cour, et on récolte peu de sarrasin. Reste le seigle, mais on le sème ici en petite quantité, et seulement en vue d'en avoir la paille, dont la longueur s'adapte à merveille à plusieurs usages agricoles. Notons en outre que le vin, — une des plus notables productions de tout le Périgord, paraît dans les campagnes sur toutes les tables. Point ou peu de métayers qui n'aient leur lot de vigne dont ils consomment d'ordinaire toute la récolte. Quelques-uns, si l'année est bonne, en peuvent vendre une ou deux pièces. Tous ont assez généralement l'habitude d'augmenter la provision du cellier à l'aide d'une sorte de piquette qui ne manque ni de saveur ni de montant.

A ces premiers élémens s'ajoute toujours en une quantité plus ou moins grande la viande de porc, surtout durant l'hiver. Les oies, qu'on élève en fort grand nombre dans la contrée, figurent également dans la consommation courante. On les conserve dans de larges pots de grès, sous le nom vulgaire de *confits*, pour en utiliser ensuite la graisse dans le ménage. Si répandu dans d'autres provinces, en Bretagne, en Normandie, en Flandre, l'usage du lait et du beurre est ici absolument inconnu. Comme on emploie les vaches au labourage au lieu des chevaux et des bœufs, elles n'ont point de lait, si ce n'est au moment où elles mettent bas et seulement pour la nourriture de leurs veaux. Les paysans de la contrée sourient de dédain et presque de pitié quand on leur apprend qu'ailleurs nombre de cultivateurs seraient bien surpris d'entendre dire qu'on peut se passer de laitage.

Dans ces conditions, on voit que, sans être misérable, la vie matérielle des métayers périgourdins est fort économique. Dès qu'on examine au contraire la culture intellectuelle de cette population, on est douloureusement affecté. Le département de la Dordogne ne vient qu'au quatre-vingtième rang en fait d'instruction primaire, tant l'ignorance y est générale. Les métayers ne songent même pas à l'instruction : ce n'est pas d'eux qu'on pourrait dire, en empruntant à Montaigne un vieux mot français, qu'ils se *tourneboulent*,

qu'ils se creusent la tête pour en acquérir les premiers élémens; mais là comme partout plus les gens sont pauvres, plus ils répugnent à envoyer leurs enfans à l'école. Or, la pauvreté étant l'habituelle condition de ces familles, l'insouciance à ce sujet peut passer pour un trait caractéristique des mœurs de la contrée. On a toujours quelques objections contre la fréquentation des écoles. Quand ce n'est pas l'éloignement de la classe, l'état des routes, la nécessité du travail dans les champs, c'est l'absence de vêtemens convenables. Une intervention bienveillante lève-t-elle cette dernière difficulté, on trouve encore dans un apparent oubli le moyen de se soustraire à la parole donnée. De cette façon, le mal se perpétue; la gêne entretient l'ignorance, si féconde elle-même en misères. J'ai vu des familles de métayers composées de trois générations, et dans ces nombreuses tribus nul ne savait lire ou écrire. Le nombre des écoles s'augmente ici cependant peu à peu, comme il s'augmente partout, grâce à des efforts bien dignes d'éloges; mais le nombre des élèves ne s'accroît point dans la même proportion (1). Il y a telle commune placée non pas au milieu d'un pays perdu, mais dans le plus proche voisinage du chef-lieu du département, dont l'école ne renferme pas une quarantaine d'enfans, garçons et filles, pour une population de douze cents habitans. Aux environs du château de Montaigne, la situation s'améliore plus sensiblement, grâce à l'aide et aux bons conseils. Seule pour le moment dans ce pays, l'action des influences locales peut amener des résultats un peu significatifs. Apathique par habitude plutôt que par nature, la population rurale du Périgord se montre rebelle à tout progrès, et il est bien rare de trouver chez les métayers le moindre désir d'améliorations quelconques. On déchire le sol, on y jette la semence suivant la routine traditionnelle, et c'est tout. Les méthodes les plus primitives, les instrumens les plus grossiers restent en faveur. Ce n'est pas qu'on se révolte contre les conseils; ais, à peine entendus, les voilà oubliés. La parole glisse sur ces esprits ignorans, ou plutôt elle est comme la graine de la parabole, que les oiseaux du ciel enlèvent avant qu'elle ait eu le temps de germer. Si l'on savait lire, on retiendrait mieux ce qu'on aurait vu dans un livre; on y croirait d'ailleurs davantage, l'autorité du précepte imprimé dépassant toujours dans l'opinion des masses l'autorité d'une recommandation purement verbale.

Dans la vie des familles, la même tendance se reproduit sous plus d'une forme. De prévoyance un peu réfléchie, vous n'en découvrirez nulle part. On se montre économe, c'est vrai, mais par

(1) En 1866, le nombre des écoles dans le département était de 822, dont 339 pour les enfans des deux sexes, 212 pour les garçons seuls et 271 pour les filles. Il restait 29 communes qui en étaient dépourvues.

habitude, non par raisonnement. Vivre au jour le jour, achever une année sans avoir manqué des choses tout à fait indispensables, en recommencer une autre avec la même disposition d'esprit, telle est la règle la plus commune. Aussi n'est-il pas surprenant de voir les habitations le plus souvent mal tenues. Sur vingt maisons de métayers, c'est à peine si on en distingue une, parfois deux où se manifeste quelque goût de la propreté intérieure. On y chercherait en vain cette netteté, cet ordre, ce soin, qui, dans le nord et dans l'est de la France comme le long du cours de la Loire par exemple, prêtent un charme si réel aux moindres demeures champêtres.

Les ressources des cultivateurs se bornent strictement du reste à celles qu'ils tirent de leurs terres. Aucune espèce d'occupation accessoire, aucun genre de travail productif ne se joint à la culture du sol. On trouvait jadis dans les campagnes quelques tisseurs de toile; cette débile industrie a dû tomber devant la concurrence des pays de grande production. Quelques femmes filent encore la laine à la quenouille en allant garder les bestiaux; mais un si chétif appoint ne mérite pas d'entrer en ligne de compte. La seule addition un peu notable que peut recevoir le budget des familles vient de la mère, lorsqu'elle prend chez elle un nourrisson. Du chiffre de 3 à 4 fr. où elle était il n'y a pas encore très longtemps, la rétribution mensuelle des nourrices s'est élevée à 20 ou 25 fr. Un tel appât est de nature à tenter le paysan, surtout dans un milieu où l'argent n'est pas commun. J'ai pu moi-même constater en plus d'une occasion que les regards se tournaient de ce côté-là.

Cette industrie, car malheureusement c'en est une, prendra sans doute en ce pays d'assez larges développemens. Grâce aux chemins de fer, les nourrices périgourdines pourront venir à Paris faire concurrence aux célèbres nourrices de la Bourgogne et de la Normandie. Avec l'habitude qu'elles ont de se marier extrêmement jeunes, les femmes de la vallée de la Dordogne auraient d'ailleurs une longue carrière devant elles. A peine en effet les filles ont-elles atteint l'âge légal de la nubilité qu'elles s'empressent de contracter mariage. Dans les villes comme dans les villages périgourdins, où, pour le dire en passant, le type féminin est remarquable d'élégance et de fraîcheur, rien de plus ordinaire que de rencontrer des jeunes femmes de seize ans portant déjà leur premier-né sur leurs bras. De leur côté, les garçons suivent d'assez près l'exemple des filles : ils se mettent en ménage aussitôt qu'ils sont libres, c'est-à-dire dès qu'ils ont satisfait à la loi du recrutement. Cet usage s'accorde avec l'intérêt évident d'une population agricole, le cultivateur ne pouvant jamais trop tôt recevoir l'aide de ses enfans dans son rude travail. C'est assez dire, en ce temps où la question du recrutement inquiète nos campagnes, que l'intérêt de l'agriculture s'élève

hautement contre tout système d'organisation militaire qui retarderait pour les garçons l'époque du mariage. Le pays où nous sommes atteste d'ailleurs à un autre point de vue que les mariages précoces contribuent puissamment à conserver les mœurs : les enfans naturels y sont rares. L'opinion commune attache à certaine faute l'idée d'une déchéance morale irréparable.

On s'aperçoit qu'il ne faudrait pas juger des ménages du pays de Montaigne par quelques boutades des *Essais*. Lorsque l'auteur dit quelque part « un bon mariage, *s'il en est,* » ou bien : « J'aurois fuy d'espouser la sagesse, quand mesme elle l'auroit voulu, » ce n'est pas à autrui qu'il pense, c'est à lui-même; on devine à ce langage qu'il n'avait pas été parfaitement heureux avec sa femme, M[lle] de Chassaigne, quoiqu'il en ait eu cinq filles; mais Montaigne se fût-il trouvé mieux d'une autre alliance? Il est permis d'en douter : non pas que le goût de la méditation doive rendre insensible aux joies et aux épanchemens de la famille, le cœur n'abdique pas si facilement ses droits; mais l'erreur de Montaigne vient d'un vice d'éducation trop commun parmi les contemporains de Brantôme : il n'avait compris, comme en témoignent cent passages des *Essais*, ni la dignité de la femme ni le dévouement de la mère.

Tout cela cependant ne l'empêchait pas d'admirer les habitudes de la population rurale dont il était environné, lui qui disait si bien : « Les païsans simples sont honnestes gents. » Or ces honnêtes gens regardent ici le mariage comme un état naturel à l'homme aussitôt qu'il atteint l'âge viril. Ils y voient une étroite communauté des intérêts aussi bien que des sentimens. On ne connaît pas parmi eux le régime dotal.

Ils ont d'ailleurs conservé des coutumes religieuses qui contribuent à fortifier leur moralité. Dans ce pays où deux cultes sont en présence et souvent en contact, il ne se mêle à la piété aucune intolérance. Comme au temps de Montaigne, les catholiques et les protestans sont rapprochés par mille rapports journaliers; mais ils vivent aujourd'hui en meilleure harmonie qu'au XVI[e] siècle. Le philosophe ne pourrait plus écrire, par allusion aux querelles de son temps, que sa demeure « est assise dans le moïau de tout le trouble des guerres civiles. » Si dans certaines circonstances politiques la religion sert encore parfois de prétexte à des résolutions radicalement opposées, le cours ordinaire des intérêts ne révèle pas la moindre apparence de division et d'antagonisme. On voit même sans aucun ombrage les fonctions municipales occupées par un homme d'un culte différent du sien. A Montaigne, par exemple, où la grande majorité de la population est catholique, le maire est protestant, et certes on ne hasarde rien en affirmant que, s'il était

nommé par voie d'élection, il aurait presque tous les suffrages. La religion n'en conserve pas moins sa légitime influence dans son domaine naturel.

Il est certains vices, comme l'ivrognerie, contre lesquels on n'a guère besoin d'invoquer le secours de la morale religieuse, tant ils sont peu répandus. Ce n'est pas à dire que la population n'aime point les occasions de plaisir; il s'en faut de beaucoup. On est ardent à courir les fêtes patronales, les *fréries*, comme on les appelle; on transforme les jours de marché en jours de dissipation. Les plus gênés parmi les métayers paient leur tribut à cet entraînement. Ce n'est pas seulement au dehors et dans les assemblées publiques qu'on voit s'épanouir le goût des individus pour les réunions. Il éclate dans la vie des familles, notamment à l'occasion des mariages, qui entraînent toujours des réjouissances plus ou moins prolongées. On le retrouve aussi dans chaque maison le jour traditionnel où le métayer prépare ses provisions d'hiver en immolant un porc. Chacun réunit alors ses parens et ses voisins et emploie pour les bien recevoir toutes les ressources qu'il possède.

Au fond, et de quelque manière qu'elle se manifeste, cette tendance vers les joies prises en commun, qui réclame une règle et un frein, montre le goût qu'éprouvent les individus pour tout ce qui les rapproche, pour tout ce qui les met en contact les uns avec les autres. Si elle engendre des abus, elle témoigne aussi d'un vif instinct de sociabilité et aide à former des liens souvent utiles; volontiers au besoin on se prête la main. Le trait le plus fâcheux dans une population, c'est l'indifférence de chacun pour le mal des autres, indifférence qui serait encore un détestable calcul, quand même elle ne serait pas un signe d'affaissement moral. Les incidens journaliers de la vie attestent à tout moment que ce genre d'insouciance répugne ici aux mœurs publiques. Pendant que j'étais à Montaigne, l'incendie d'une pauvre chaumière perdue dans les champs, loin de toute autre habitation, avait fait accourir au milieu de la nuit tous les hommes valides dans un rayon de près de deux lieues.

Si l'on est très communicatif avec ses égaux, on se montre en même temps fort accueillant pour tout le monde. Il n'est guère possible d'entrer chez un cultivateur sans qu'il vous offre tout ce qu'il peut offrir : le vin de son cellier, son pain le plus frais, un morceau de lard ou de *confit*. On a besoin parfois de toute son énergie pour empêcher que cette cordiale hospitalité ne devienne embarrassante. On sait d'ailleurs être poli envers les supériorités sociales et se montrer sensible à des témoignages d'intérêt. Qu'à cette ardeur dans les relations ne corresponde point communément

une égale ardeur dans le travail, un goût marqué pour des efforts soutenus, aujourd'hui indispensables au succès, nous en avons déjà fait l'aveu. Aussi est-il à propos d'exalter les avantages de ces qualités sur cette terre du Périgord si favorisée de la nature, et qui ne demande qu'à livrer tout ce qu'elle porte en elle de richesses. Il faut sans doute dans la vie accorder aux distractions une certaine place, mais il y a là une question de mesure qui s'impose à toutes les consciences et à tous les intérêts. L'homme n'est pas né pour le repos; la nature n'est propice qu'à ceux qui l'attaquent avec une énergique persévérance. Rappeler la loi du travail, c'est enseigner l'essentielle condition du bien-être et de l'indépendance de l'individu, du progrès moral et matériel pour tous. C'est indiquer le point de départ solide et sûr des réformes à réaliser dans le métayage périgourdin, dont nous avons montré l'influence quelque peu énervante sur la population rurale, et dont il convient maintenant d'étudier les traditions et le mécanisme.

II.

Dans la destinée des cultivateurs, en la prenant seulement depuis le moyen âge, le métayage a marqué un pas vers la liberté : il a été un réel affranchissement. Du servage au métayage, qui lui succède, et même alors qu'il en garde encore l'empreinte, la progression est manifeste. Dans le Périgord comme dans la plupart des pays circonvoisins, le servage s'était perpétué plus longtemps ou du moins d'une façon plus générale qu'en aucune autre région de la France. Ce n'est qu'après le renversement de la puissance anglaise en Guienne qu'il commence à se transformer : première raison pour qu'il se ressente ici plus qu'ailleurs de son origine, et y doive éprouver plus de peine à se métamorphoser.

La nature du sol dans ces contrées concourt d'ailleurs à y expliquer la lenteur de toute révolution agricole. Fréquemment divisée par des aspérités topographiques, la terre se prête peu à la grande culture. Qu'elles appartiennent à un seul propriétaire ou à plusieurs, les exploitations sont toujours extrêmement fractionnées entre les mains du paysan qui les cultive, et qui ne peut porter sa vigilance et ses soins que sur un sol d'une modique étendue. Nous ne sommes point ici dans les vastes plaines de la Flandre et de l'Ile-de-France. Le sol du pays de Michel Montaigne, naturellement raboteux, montueux, lourd à remuer, exclut l'expéditif emploi de la race chevaline, et nécessite celui de la race bovine, dont la marche lente ne saurait franchir chaque jour de grands espaces pour s'en aller au loin traîner la charrue. Des unités agricoles aussi

éparpillées et aussi restreintes devaient s'abandonner sans résistance à un métayage monotone et stationnaire.

Pris en lui-même et partout, le métayage nous apparaît comme une espèce d'amodiation à très courte échéance, où le propriétaire du fonds fournit seul le cheptel, et où il reçoit toujours la rente de la terre en nature. Il ne la reçoit pas en une quantité fixe de produits déterminée une fois pour toutes par le contrat, ce qui est la pire condition, la condition la plus écrasante pour le fermier : son lot dépend des années. D'après l'usage le plus répandu et d'après le sens étymologique du mot métayage, ce lot se compose de la moitié des produits bruts. Le partage par moitié, voilà le système ramené à son expression la plus élémentaire. Le contrat constitue donc ici une sorte d'association, association des plus simples entre le capital et le travail. C'est vrai; prenons garde cependant à un trait essentiel. L'idée d'association devant l'économie moderne comme devant les principes de la justice implique pour chacune des parties une rétribution proportionnelle à sa mise; rien de plus, rien de moins. Dès lors, pour stipuler le partage par moitié, le contrat de métayage est obligé de partir de cette hypothèse tout empirique, que la valeur du travail de l'homme appliqué à l'exploitation du sol est égale à la moitié du produit brut, et par contre que la force productive de la terre correspond exactement à la valeur du labeur humain. Dès que les deux contractans, celui qui fournit le sol et l'outillage et celui qui fournit ses bras et son industrie, donnent autant l'un que l'autre, la division des fruits en deux parts égales ne soulève aucune objection. Pure supposition, je l'ai dit, mais qui devient la base mathématique du système.

Que cette arbitraire équation ait été juste à l'origine, qu'elle ait exactement répondu à l'état d'immobilité où languissait une agriculture toujours semblable à elle-même, on peut l'admettre sans la moindre difficulté. Échappé de la veille au servage, qui l'immobilisait lui-même, le métayer du temps de Michel Montaigne par exemple n'aurait certes pas eu l'idée de s'en plaindre, il ne se serait pas même plaint des charges conventionnelles qui réduisaient indirectement sa moitié et témoignaient que l'une des parties avait eu dans le contrat une prépondérance exagérée. Tant qu'il n'y avait point de progrès agricole, point de renouvellement dans les procédés, point d'essais d'aucune sorte, des conditions immuables ne froissaient aucun intérêt. Il peut en être encore ainsi dans certains pays chauds, dans quelques régions du midi de l'Europe où la terre, agissant presque d'elle-même, ne prélève qu'un faible tribut sur le travail de l'homme. En France au contraire et à l'heure qu'il est, la grande difficulté consiste à concilier la base du métayage

avec la nécessité des transformations qui s'imposent aux agriculteurs. Y a-t-il des combinaisons susceptibles de rétablir l'équilibre voulu par la justice et incessamment rompu par les changemens des cultures ou des procédés? Toute la question du métayage contemporain peut se ramener à ces termes. Niez-vous la possibilité de semblables combinaisons, alors point d'association véritable, point de base solide pour le contrat, point d'améliorations sérieuses, point d'efforts soutenus de la part du métayer, mais une évidente déperdition des forces de la nature et un volontaire engourdissement des ressources de l'activité humaine. L'alternative dérive ici de la logique la plus élémentaire. Les faits en rendent eux-mêmes témoignage. Le système est en progrès dans les régions où il tend par des modifications plus ou moins réfléchies vers l'équilibre signalé; il reste stationnaire et arriéré dans les lieux où l'on n'a pas encore une notion bien nette du résultat à poursuivre. Nulle part néanmoins il ne serait juste d'augurer de ce qu'il peut devenir par ce qu'il a été jusqu'à cette heure.

On conçoit du reste que le problème s'impose aujourd'hui plus impérieusement à l'examen et par suite des transactions économiques internationales, et par suite des facilités que les chemins de fer offrent pour le transport des produits de la campagne. La compétition résultant des circonstances fait à l'agriculture aussi bien qu'à l'industrie une loi absolue des recherches infatigables et des progrès incessans. On ne peut plus se contenter comme autrefois de suivre le bœuf dans son pénible sillon.

Si l'on connaît seulement quelques-unes des conditions les plus ordinaires du métayage tel que le passé l'avait compris, on n'a pas de peine à juger qu'il ne satisfait guère sous sa forme ancienne à ces nouvelles exigences qui stimulent les intérêts, éveillent les ambitions. Malgré les diversités qu'on y rencontre suivant les localités, le type le plus général s'accorde avec le métayage périgourdin, et plus on regarde en arrière, plus on voit que partout les variantes du système consistent en clauses onéreuses pour le métayer; on remarque aussi que là où ces clauses sont restées en usage, la culture languit dans l'état le plus fâcheux. J'ai hâte de le dire, sur les points où la condition du métayeur se rapproche le plus de l'association, le progrès est mieux caractérisé. Il y a eu jadis des cas, et il y en a peut-être encore aujourd'hui, où la part du métayer était réduite au-dessous de la moitié, à un tiers et même à un quart. Ce qui paraît le plus général dans le passé et ce qui n'est pas très rare à l'heure qu'il est, c'est l'habitude de stipuler certaines conditions propres à troubler indirectement l'égalité du partage. Ainsi, dans certaines contrées, le propriétaire se réserve le droit de prélever en sus de sa moitié la dixième gerbe, c'est-à-dire une sorte de

dîme. Ailleurs, un droit qu'on appelle le *droit de pile* aboutit à un résultat analogue. Cette prérogative singulière paraît tirer son nom de l'usage où l'on est, au moment de la moisson, d'enfermer, d'*empiler* chaque soir le blé battu dans un magasin spécial, dont le propriétaire ferme la porte et conserve la clé. Le dernier jour de la besogne, après l'opération du *vannage*, on tire de la pile la quantité de grain jugée nécessaire pour les semailles de la saison suivante, quantité qui se trouve ainsi fournie par moitié, puisqu'elle provient du lot commun; mais ensuite on prélève au profit du propriétaire une mesure de blé égale à celle qu'on a prise pour la reproduction. Tel est le droit de pile, évidente dérivation de l'ancien droit seigneurial. Pour les fruits des vignes exploitées sous forme de métayage, les procédés sont plus simples, quoique la part du tenancier ne soit pas toujours de la moitié de la récolte. D'ordinaire le vin blanc se fait chez le propriétaire, et on divise la cuvée suivant les clauses du contrat. Pour le vin rouge, c'est le raisin qu'on partage.

Les produits de l'étable, *tout le profit des bestiaux, gros et menus*, comme disent les anciens baux dans le Périgord, constituent aussi un fonds partageable, rien de plus naturel. Il en est de même pour les gros produits de la basse-cour, comme les oies, comme les dindons. Quant aux articles d'une importance moindre, tels que les œufs, la somme d'une redevance fixe se substitue le plus souvent à celle d'un partage. Fort élastique de sa nature, le chapitre des redevances s'est longtemps prêté à de réels abus, dont je n'ai point trouvé de trace, je ne dirai pas dans le domaine de Montaigne, administré suivant toutes les conditions progressives que la situation comporte, mais même dans les métairies environnantes. Je n'oserais affirmer cependant qu'on en soit partout affranchi. Parmi les abus de cette espèce dont j'ai relevé quelques exemples dans les vieux titres, en voici un qui donnera l'idée des autres. Le métayer s'obligeait à faire non-seulement, ce qui va de soi-même, « tous les charrois requis et nécessaires dans la métairie, » mais encore « tous ceux dont le bailleur aura légitimement besoin en son particulier. » Quelle porte ouverte à l'arbitraire! Les mots *légitimement* et *en son particulier* n'excluent évidemment que les charrois sans but et ceux qui seraient exécutés pour de tierces personnes.

Cet exemple n'autorise point à conclure d'une manière générale que la résidence du propriétaire à portée de sa métairie rende plus difficile la situation du tenancier; ce qui paraît vrai, c'est que le chapitre des redevances s'étend alors davantage en se substituant à d'autres clauses. Les conditions les plus dures, je les ai trouvées dans des baux consentis non par de grands propriétaires habitant

toute l'année sur leur domaine, mais par de petits propriétaires, par des cultivateurs enrichis, surtout par d'anciens métayers qu'une circonstance quelconque, un héritage parfois, avait rendus maîtres de ce sol dont ils sont les plus âpres à tirer la dernière substance. Avec ceux-ci, point de tempérament, aucune de ces habitudes de protection qui pouvaient compenser jadis certaines prérogatives exceptionnelles de la propriété. On se trouve en face d'une exploitation aussi dure dans ses conséquences que simple dans ses procédés. C'est ainsi que dans les colonies, au temps de l'esclavage, les mulâtres et les affranchis passaient pour les maîtres les plus barbares et les plus redoutés. Les mauvaises tendances de la nature humaine, celles qui poussent à abuser des faibles, reparaissent donc inévitablement dans toutes les situations analogues. Ce n'est guère que depuis une vingtaine d'années qu'on a commencé d'effacer dans les contrats de métayage les clauses relatives à des charges arbitraires.

Il y reste toujours, en ce qui regarde la durée des baux, une condition qui n'est pas particulière au Périgord, qui a paru assez généralement jusqu'à ce jour tenir à l'essence du contrat, et dont les suites, quand on y regarde d'un peu près, semblent éminemment préjudiciables aux intérêts de l'agriculture. Le bail ne dure qu'un an; on doit seulement s'avertir quelques mois à l'avance. Ces engagemens, qu'il est loisible de rompre chaque année, suffiraient seuls à empêcher tout effort soutenu de la part du métayer. On est par ces contrats virtuellement condamné à demeurer sous le joug des mêmes routines. Comment demander au cultivateur d'entreprendre la plus simple amélioration, quand il n'est pas sûr d'en pouvoir recueillir les fruits? Conseiller à un métayer le plus élémentaire travail de nivellement ou de drainage par exemple, ce serait peine perdue, dès qu'il n'en devrait profiter que l'année suivante, c'est-à-dire à un moment où il n'est pas sûr d'occuper le même sol. Il peut arriver qu'il l'occupe encore, dira-t-on; j'en conviens, et je veux admettre que cette hypothèse soit la plus probable. Peu importe, en face d'un lendemain entouré d'incertitudes, c'est toujours d'après la plus mauvaise éventualité que des esprits timides régleront leur conduite.

Avec le contrat annuel, un système de cultures améliorantes demandant plusieurs années se trouve interdit au cultivateur. Il en est de même de ces assolemens bien entendus où des plantes différentes se soutiennent les unes les autres, en ce sens que les dernières, tirant profit des dépenses antérieures, n'exigent presque point de nouveaux frais. Le lien est rompu, du moins en partie, d'une année à l'autre. En vain on se plaint dans le Périgord que les assolemens soient défectueux : de bonne foi, en peut-il être autre-

ment? Le métayer n'a qu'une idée : tirer tout de suite de la terre le plus qu'il peut, sans s'inquiéter s'il la fatigue et l'épuise. Supposez un moment que la durée des baux dans les fermes les mieux conduites de la Flandre, de la Beauce ou de la Normandie se trouve réduite à un an, et que le prix du fermage y consiste dans la moitié des produits, vous verriez bien vite l'agriculture perdre le niveau dont elle est si fière. Telles années où les cultures ne sont que des acheminemens à d'autres suffiraient pour ébranler la situation du fermier. Bientôt la moitié perçue en nature par le propriétaire tomberait également au-dessous du fermage actuel.

Sans doute, et nous l'avons déjà laissé entendre, la limite à une année n'exclut point le renouvellement du bail par voie de tacite reconduction, sans qu'il soit nécessaire de recourir au notaire. Que de cette façon certains métayers restent longtemps attachés à la même exploitation, qu'il soit aussi de l'intérêt bien entendu des propriétaires de conserver les mêmes familles, rien de plus évident. Les deux intérêts ne peuvent que souffrir du changement. En principe, ces suggestions du bon sens ne rencontreront jamais de contradicteurs; seulement les faits sont là, et leur voix parle assez haut. Quoique la clause relative à la durée soit commune aux deux parties, elle n'en est pas moins véritablement dirigée contre le métayer, à qui elle ravit toute sécurité du lendemain. Dès que la rupture dépend de la volonté du propriétaire, tous les exemples qu'on citerait en fait de prolongation ne suffiraient point pour constituer une garantie.

Cette limitation des engagemens à un an a été établie au profit du maître, comme un moyen de prévenir les fraudes, les dissimulations, les détournemens si redoutables dans cette imparfaite association que constituait le métayage ancien. Ni d'un côté ni de l'autre on ne croyait et on ne croit point encore à la similitude des situations. Le métayer se regarde comme étant plus faible, plus désarmé, moins libre que le propriétaire, et dès lors, suivant une pente naturelle à l'homme, même dans des sphères beaucoup plus élevées, il reste convaincu qu'il est sacrifié dans le contrat. A peine l'acte est-il signé que l'antagonisme se révèle par mille traits plus ou moins imprévus. Écoutez les propriétaires, surtout les petits propriétaires, et vous reconnaîtrez bientôt chez eux l'invincible appréhension que leur associé ne cherche incessamment à grossir sa part à l'aide de moyens illégitimes. Que cette crainte, moins imputable aux caractères qu'au système, soit souvent mal fondée, qu'il y ait nombre de métayers honnêtes, incapables de recourir à des détournemens, c'est un fait incontesté. Combien de fois n'ai-je pas entendu des hommes possédant eux-mêmes des métairies, ou d'autres vivant dans des relations constantes avec des métayers, rendre

témoignage de la probité des familles dont ils avaient pu observer de près les allures journalières! Cette considération est par malheur aussi impuissante que l'est celle qu'on tire de la tacite reconduction : la simple possibilité de fraude n'en assiége pas moins l'esprit du propriétaire. De ce qu'on peut être trompé dans des détails difficiles à suivre, on agit comme si on devait l'être infailliblement. La tentation paraît si forte qu'elle semble toujours près de triompher des résolutions les plus robustes, et la défiance entretient de ces expédiens funestes, comme le bail annuel, dont il serait impossible autrement d'expliquer la longue existence.

Il y a dans la langue des métayers une locution naïve que nombre de propriétaires sont volontiers enclins à prendre au pied de la lettre. Quand arrive le moment de diviser les produits de la récolte, le métayer ne dit pas au maître : « Fixez le jour où nous ferons nos parts, » mais bien « où nous *partagerons votre* part. » Croire sa part incessamment menacée, tel est le tourment du propriétaire. Or la faculté d'une éviction à bref délai tend à le rassurer en même temps qu'elle inspire au métayer une certaine frayeur : mauvais calcul qui ne saurait prévaloir longtemps contre les nécessités d'une réforme! Que la crainte, que le danger éveillent la vigilance, à la bonne heure ; on n'a point d'objection contre une surveillance attentive, réfléchie, constante, pourvu qu'elle sache éviter d'être tracassière ou blessante. On n'est sûr de rien qu'à ce prix-là; dans toute association, c'est une garantie pour la régularité des comptes. Certes il ne faudrait pas prendre par son mauvais côté la maxime bien connue du bonhomme Richard : « dans les affaires de ce monde, ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, c'est en n'en ayant point. » La défiance qui empêcherait de croire à l'honnêteté d'autrui serait un tourment insupportable à certains caractères. Dans l'espèce, elle aurait pour effet immanquable d'enlever toute spontanéité aux mouvemens du métayer et de faire de lui un instrument purement passif. Rien de plus légitime cependant que le soin de ses propres intérêts. La question n'est donc plus qu'une question de conduite nécessairement subordonnée aux circonstances. Si l'on a pu soutenir par des exemples fort plausibles que le métayage est, entre les modes d'exploitation agricole, celui qui procure le plus de revenus au propriétaire, c'est évidemment dans l'hypothèse que ce dernier saura prévenir toutes réductions arbitraires et illégitimes sur la part qui lui revient. Convenons pourtant que celle du métayer n'est pas moins sacrée que l'autre. Des empiétemens indirects qui rompraient l'équilibre résultant pour l'un et l'autre associé de sa mise respective dans l'association seraient aussi répréhensibles en bonne morale qu'en bonne économie politique. Voilà dans quel esprit on doit rechercher les moyens de reconstituer le

métayage contemporain, c'est-à-dire le métayage approprié aux nécessités du temps actuel.

III.

En prenant le métayage tel qu'il vient de se montrer à nos yeux dans le Périgord, avec ses vices traditionnels, ses entraves présentes, son immobilité, il n'est personne qui puisse en souhaiter le maintien pur et simple, il n'est personne qui puisse contester la nécessité d'une réforme. Et d'ailleurs, en face du flot montant des nécessités économiques de l'époque, tous les efforts employés pour l'empêcher seraient frappés d'une inévitable impuissance. Cependant l'idée de détruire de fond en comble le système existant pour le remplacer par un autre ne serait ni moins téméraire ni moins impraticable. Est-il bien sûr que, dans les vastes contrées où il s'est depuis des siècles profondément enraciné dans les mœurs, une telle substitution, opérée à la hâte, offrirait le meilleur moyen de tirer parti des ressources du territoire? Rien ne prouve qu'il en serait ainsi.

Que pourrait-on essayer? Le métayage aboli, il n'y aurait plus à choisir qu'entre le bail à ferme et la culture directe pour le compte du propriétaire. Eh bien! pour le premier des deux procédés, le bail à ferme, l'élément indispensable fait totalement défaut. Qu'avons-nous rencontré tout à l'heure dans la région parcourue? Des laboureurs dénués de toute avance, de tout capital, ne possédant pas même les outils dont ils se servent. Or point de capital, point de fermier. Qu'on puisse varier, qu'on ait souvent varié d'opinion sur la somme nécessaire pour prendre un bail à ferme, c'est tout simple : il y a nécessairement là une marge pour des évaluations diverses. Ainsi en Angleterre, d'après M. Hippolyte Passy dans son livre sur les *Systèmes de culture*, on estime communément que, pour bien conduire une exploitation, un fermier doit y pouvoir mettre environ dix fois le montant même du prix de son loyer. Donc, pour une ferme de 10,000 fr., c'est un capital de 100,000 fr. qu'il faut avoir en bestiaux, matériel, engrais, provisions, etc. En France, d'ordinaire on se contente d'un chiffre moindre, et pourtant c'est à peine si dans nos régions où le fermage est le plus prospère on juge qu'un cultivateur soit suffisamment pourvu, s'il ne possède que six fois la valeur annuelle de sa location. Souvent on préfère dire que le fermier a besoin d'un capital d'au moins 500 ou 600 fr. par hectare; c'est là un autre mode d'estimation qui aboutit à des résultats à peu près identiques (1). Le fait est que le fermage n'a plus de

(1) On calcule ainsi dans des contrées où l'hectare se loue 80 fr. par an, ce qui, sur la base de cinq ou six fois la valeur, donnerait un capital de 480 à 580 francs.

base solide, si le fermier n'est pas en mesure de fournir le cheptel et le fonds de roulement.

Pour des métayers comme ceux du Périgord, de pareilles questions de chiffres n'ont point une signification sérieuse. Que sert d'exiger un peu moins ou un peu plus, dès qu'on s'adresse à des individus qui n'ont rien, rien qu'un mobilier chétif, presque toujours insuffisant pour les besoins de la famille? Aussi les rares exemples de transformation du métayage en fermage qui ont pu se produire là-bas n'ont-ils qu'un caractère tout individuel et tout exceptionnel. Parfois même la durée n'en a été qu'éphémère. J'ai vu sur le domaine de Montaigne un métayer qui, poussé et aidé par le propriétaire, était devenu fermier; mais à la première secousse, c'est-à-dire à la première année médiocre, il était accouru pour demander à résilier son bail et à reprendre son premier état.

Les partisans trop exclusifs du bail à ferme, et il y en a, prétendront peut-être qu'avec l'insuffisance des élémens existans dans la contrée on devrait prendre des fermiers au dehors, dans les régions où le fermage donne les meilleurs résultats. J'avoue que, si l'on n'avait à peupler que quelques métairies, le conseil serait peut-être spécieux : mais non, c'est la population rurale tout entière qu'il faudrait remplacer. Quels cultivateurs un peu réfléchis, un peu expérimentés consentiraient à venir aventurer leurs capitaux sur une terre qu'ils ne connaissent point, où ils ne trouveraient que des auxiliaires ayant des mœurs héréditaires, une routine invétérée en opposition flagrante avec les innovations tentées, et dont ils ne comprendraient pas même le patois habituel? L'hypothèse ne soutient pas un moment d'examen.

Reste, pour prendre la place du métayage, le mode de la culture directe par le propriétaire. C'est à coup sûr un mode très productif, pourvu que le propriétaire soit lui-même un cultivateur de naissance, d'habitudes et de profession. Hors de cette hypothèse, les objections arrivent en foule. Qu'on puisse citer quelques exemples favorables, c'est positif. Il y en a çà et là dans toutes les régions de la France, et dans le Périgord comme ailleurs. En les examinant de près néanmoins, on reconnaît bien vite qu'ils tiennent à des circonstances particulières, plus ou moins difficiles à rencontrer. Ici encore le fait demeure une exception. Si j'ouvre, par exemple, les derniers rapports relatifs aux primes départementales de la Dordogne décernées à de gros propriétaires, j'y vois tel lauréat signalé comme tirant un excellent parti du domaine qu'il exploite lui-même; mais à quelles conditions les résultats récompensés ont-ils été obtenus? Principalement à la condition de développer les prairies et les bois et de réduire l'étendue des terres arables. C'est qu'en effet l'exploitation directe est surtout difficile dans l'agriculture proprement dite,

où la production demande le plus de main-d'œuvre. Le propriétaire qui veut cultiver lui-même sans être parti de la charrue n'est point aidé et servi comme un autre. Tout devient plus coûteux pour lui en même temps que s'accroissent les difficultés d'une surveillance efficace. Il est du reste certaines habitudes champêtres qu'on peut prendre avec une volonté résolue, il n'en est pas de même de toutes. Nous ne sommes plus au temps où le vieux Caton, quittant les plus grandes charges de la république, s'en allait aux champs travailler au milieu de ses esclaves. En règle générale, la culture directe est ruineuse. A Montaigne, le propriétaire avait d'abord voulu garder une réserve pour l'exploiter à son compte à titre d'essai ou de modèle. Le résultat fut des plus décourageans. Sur une étendue de terre où l'on semait seulement cinq sacs de blé quand il en fallait cent pour tout le domaine, il se trouva qu'en fin de compte on dépensait par an, loin de rien gagner, le tiers du produit de toutes les terres cultivées par les métayers, c'est-à-dire de 5,000 à 6,000 fr. sur 15,000 ou 16,000. Les faits analogues ne manquent pas dans l'histoire contemporaine de notre agriculture.

Supposons néanmoins un propriétaire passionné pour l'exploitation directe qui réussisse à se faire cultivateur, à devenir un bon et vrai fermier : tout n'est pas fini. Il manquerait encore dans son logis un auxiliaire presque introuvable dans l'hypothèse actuelle, je veux dire une fermière. S'il n'y a pas dans une ferme une maîtresse de maison ayant l'œil à tout, qui soit levée à six heures du matin en hiver et à quatre heures en été, les intérêts périclitent sur une vaste échelle, les charges intérieures s'accroissent rapidement, tandis que certaines catégories de produits, comme ceux de la basse-cour et une partie de ceux de l'étable, dont l'importance grandit sans cesse aujourd'hui, semblent fondre comme par enchantement.

De ce qu'il est ainsi démontré qu'une transformation radicale ne peut provenir ni de la culture directe ni du fermage, s'ensuit-il que le système régnant dans le Périgord et ailleurs soit fatalement condamné à une torpeur sans remède et sans lendemain? L'hypothèse paraît choquante de prime abord. Non-seulement elle répugne au bon sens, elle est encore démentie par l'expérience. Point de parti-pris, point de solutions systématiques; les circonstances sont trop variables pour comporter des formules absolues et inflexibles, voilà ce que nous crie le bon sens. Un fermier du Nord, de l'Eure ou de Seine-et-Oise ne peut pas plus être admis à lancer l'anathème contre le métayage qu'un métayer de la Dordogne, de la Corrèze ou de Tarn-et-Garonne contre le bail à ferme. L'un est infiniment plus avancé que l'autre, c'est incontestable; raison de plus pour chercher à pousser en avant le plus attardé des

deux. En présence d'un métayage organisé comme le métayage périgourdin, on n'a rien de mieux à faire que de s'efforcer d'en atténuer les vices.

Des faits nombreux, des transformations réelles accomplies sur divers points de la France, ne permettent point de douter du succès de l'entreprise. Ces intelligentes innovations ont amené deux résultats qui sont en agriculture les meilleurs signes du progrès : la plus-value des terres et l'accroissement des produits pour le propriétaire et le tenancier. Ce qui s'est fait ailleurs peut également s'accomplir dans le pays de Michel Montaigne. En ce moment même, le Périgord voit mettre en relief une expérience des plus encourageantes. Une des primes d'honneur départementales vient d'être décernée aux propriétaires de trois groupes de métairies, MM. Vallade frères, pour des améliorations considérables réalisées par eux depuis vingt ans et constatées par les chiffres comparés de quatre périodes quinquennales. Les profits provenant des bestiaux comme ceux provenant des cultures s'étaient accrus presque sans interruption dans les trois groupes; l'état des métayers s'était si sensiblement amélioré que l'un d'eux, jadis dépourvu de toute ressource, comme la masse de ses confrères, pouvait se retirer avec 12,000 francs d'économies. Puisqu'on peut signaler de semblables effets, il faut bien qu'il existe des moyens de les obtenir.

Dans l'ordre des stimulans bons à mettre en œuvre, il serait fâcheux de s'exagérer l'influence des récompenses individuelles, comme les dons ou les primes. Lorsqu'elles procèdent directement des propriétaires, elles font plus de mal que de bien; elles éveillent les jalousies. Les différences de mérite entre les métayers d'un même domaine n'étant jamais bien tranchées, on attribue les distinctions à des préférences purement arbitraires. Tel propriétaire avait, à ma connaissance, tenté ce mode d'encouragement; il avait donné à l'un de ses métayers une montre en argent de 50 francs, ce qui n'était pas un cadeau à dédaigner dans un milieu où l'on compte par centimes. Il fallut cependant y renoncer à cause du mécontentement qui en était la conséquence. Dans les expositions et les concours publics, les médailles ont une autre signification. Ces manifestations plus ou moins solennelles sont un indice du mouvement des esprits, surtout une occasion de signaler à tous les regards des méthodes et des procédés qui autrement resteraient dans l'ombre. Tel est l'avantage des concours régionaux par exemple, véritables institutions d'enseignement. Comme chacun peut voir, juger, apprécier les résultats, les récompenses y ont de la portée. Suggérer à la masse des cultivateurs l'idée d'imiter les meilleurs exemples, c'est le plus grand service qu'on puisse rendre à l'agriculture. Au métayer notamment, il importe de faire com-

prendre que tout effort, toute tentative un peu raisonnée de sa part, doivent trouver dans la quantité ou la qualité des produits une récompense assurée. Il n'y a pas d'autre moyen de l'intéresser aux améliorations.

A cet effet, on peut d'abord agir sur le métayer pris isolément en l'instruisant, en éclairant son esprit, en dissipant les épaisses ténèbres dont ses yeux sont encore couverts. Si l'on veut qu'il suive des procédés perfectionnés et une méthode rationnelle, il est nécessaire qu'on lui en fasse comprendre auparavant l'avantage. Dans l'ignorance invétérée où nous l'avons vu sur le sol périgourdin, le lien entre son effort d'aujourd'hui et le produit de demain échappe à son intelligence. Avec tout changement, avec toute déviation à la vieille routine, commencent, selon lui, l'incertitude et le danger. Dépenser le moins possible sur la terre qu'il laboure, tel est l'objet constant de ses efforts. Il ne comprend pas qu'en agriculture comme en tout le chiffre des frais ne saurait être séparé du chiffre du produit net. Mieux vaut dépenser 500 francs sur un champ d'un hectare pour en récolter 900 que de s'arrêter à 200 francs pour n'en obtenir que 300. Ces notions élémentaires sont trop complexes pour beaucoup de métayers. A leurs yeux, il n'y a de sûr que l'ornière; c'est leur foi intime, d'autant plus difficile à entamer qu'elle n'est pas même réfléchie. Donc aucun besoin ne doit passer avant celui d'éclairer les esprits. Aux yeux des hommes pratiques, le projet conçu par M. Duruy, qui consiste à utiliser pour l'instruction agricole nos 40,000 écoles primaires, dont 27,000 possèdent un jardin potager ou un terrain en culture, serait une mesure efficace pour l'amélioration du métayage. Les cours d'adultes peuvent également servir de véhicules aux connaissances les plus indispensables. A ce même point de vue, tout en conservant certaines appréhensions sur le rôle des commissions centrales, trop invariablement fondues dans les mêmes moules, on doit signaler comme un bon symptôme la mesure par laquelle le ministre du commerce, M. de Forcade, a inauguré son administration en chargeant une commission de proposer les mesures nécessaires pour l'expansion des connaissances agricoles.

Parmi les connaissances à propager, il en est une aujourd'hui complétement délaissée, et qui peut seule mettre le cultivateur en état de suivre ses affaires et de comparer les résultats successivement réalisés : je veux parler de la comptabilité agricole. Il est inoui à quel point l'ignorance est grande à ce sujet dans les campagnes. Je ne commettrai pas d'indiscrétion en énonçant d'une façon générale que, dans certains concours, où il fallait de toute nécessité produire des livres de compte, on avait dressé la veille les états soumis aux jurys.

Dans toutes les branches de l'instruction élémentaire, où il convient d'agir sur la population même, j'aurais une grande foi, pour ma part, dans l'action de comités locaux, formés, suivant les circonstances, soit pour une seule commune, soit pour un canton tout entier. Seulement il faudrait des comités libres, c'est-à-dire qui ne fussent point enchevêtrés dans l'ordre administratif. Ce serait aux comices agricoles que reviendrait tout naturellement la tâche d'en provoquer la création. Le malheur veut qu'on agisse toujours chez nous trop solennellement avec les simples. On se hausse sur ses talons; on tient à paraître savant. Ce n'est pas pour son époque, c'est pour toutes que Montaigne disait : « C'est à mon gré bien faire le sot que de faire l'entendu entre ceulx qui ne le sont pas. » Lui qui se déclarait si complétement ignorant en agriculture, il semble qu'il songeait à l'enseignement agricole, à l'instruction des métayers de son propre pays, lorsqu'il ajoutait : « Il faut se desmettre au train de ceulx avecques qui vous estes, et par fois affecter l'ignorance; mettez à part la force et la subtilité en l'usage commun, c'est assez d'y réserver l'ordre : traisnez vous au demourant à terre, s'ils veulent. » Les petits comités que je propose pourraient s'inspirer de semblables conseils. L'instruction dont ils favoriseraient l'essor rendrait ensuite plus faciles les réformes qui, ne s'adressant plus à l'état même du cultivateur, touchent aux rapports du propriétaire et du tenancier, c'est-à-dire au métayage.

Personne n'avait mieux compris l'attitude à prendre envers les cultivateurs, surtout envers ceux du Périgord, qu'un illustre personnage de notre temps, né dans ce pays, et dont le nom revient tout naturellement à la mémoire quand on parle d'améliorations pour l'agriculture locale, — le maréchal Bugeaud. C'est de lui qu'on pouvait dire qu'il avait « une âme à divers étages » et qu'il pouvait « deviser avecques son voisin » de ses intérêts particuliers. De l'aveu de tous ceux qui l'ont vu de près soit en Algérie, soit dans le Périgord, le maréchal Bugeaud n'était complétement lui que dans les champs et dans les camps. Ailleurs il pouvait y avoir dans sa franchise militaire quelques accens un peu hasardés, qui devenaient parfois embarrassans pour lui-même et pour ses amis politiques. Parmi les paysans et les soldats rien de pareil : ses remarquables facultés s'épanouissaient tout naturellement au milieu d'eux. Si aucun chef de corps, depuis les guerres de la république et de l'empire, n'a mieux su enlever ses troupes, aucun propriétaire périgourdin n'a mieux su se faire écouter du laboureur. Aussi son nom est-il resté partout sous le toit des métayers de la Dordogne comme il est partout dans les bivouacs d'Afrique. Cette influence du maréchal Bugeaud l'aurait puissamment aidé, s'il avait pu appartenir plus complétement et plus longtemps à la

vie rurale, à développer les ressources du Périgord, dont il comprenait si bien les besoins, et à seconder la réforme du contrat de métayage.

Le vice essentiel de ce contrat, tel qu'il est encore presque universellement compris, doit aisément se déduire des observations relatives à la durée annuelle des engagemens réciproques. On l'a vu, tant que le métayer ne pourra porter ses regards au-delà des limites d'une année, tant qu'il lui sera impossible de tenter aucun effort reposant sur une moyenne établie entre plusieurs récoltes qui se compensent l'une et l'autre, point de progrès possible. Sous ce rapport, le régime qui prévaut aujourd'hui condamne l'agriculture à un invincible état d'engourdissement. Un juge de paix du pays même de Michel Montaigne, habitué à vivre au milieu des métayers, à recueillir leurs plaintes, à statuer sur les différends qui s'élèvent trop souvent entre le propriétaire et le colon lorsqu'ils viennent à se quitter, me déclarait que l'usage de baux ayant une durée de cinq à dix ans remédierait à une grande partie des inconvéniens actuels. Rien de plus évident par soi-même : dès qu'il est impossible avec un bail d'une année de sortir du cercle des cultures élémentaires, c'est-à-dire de celles qui sont les moins rémunératrices et les plus menacées par le jeu des transactions internationales, le bail annuel aboutit à la torpeur et à la misère.

L'objection principale, je l'ai signalée : si le propriétaire n'a pas la faculté de l'éviction à court terme, il n'a plus d'égide suffisante contre les détournemens et les fraudes. On a pressenti déjà sans aucun doute que cette objection, tout en autorisant l'exercice d'une surveillance plus ou moins minutieuse suivant les cas, ne justifie point une règle générale absolument appliquée. Rien n'empêcherait d'ailleurs d'introduire dans la convention une clause qui fût de nature à modérer la tentation redoutée chez le tenancier, et par suite à favoriser la sécurité du propriétaire. Ne pourrait-il pas être expressément dit qu'une fraude ou un détournement constaté entraînera la résiliation du contrat? La loyauté du métayer serait alors plus sensiblement encore qu'aujourd'hui placée sous l'égide de son intérêt.

Il est une autre objection qui, tout en reposant sur un fait sérieux et incontestable, ne nous paraît pas plus admissible. Le propriétaire, dit-on, peut consentir un bail de cinq ou de dix ans, rien de plus simple; mais il s'engage tout seul : la promesse du preneur, la promesse du métayer est dépourvue de sanction. Qu'importe que le bailleur ait entre les mains un titre parfaitement régulier? La volonté du métayer sera toujours la loi suprême, car il n'a rien, il n'offre aucune responsabilité; c'est le cas d'appliquer le vieux dicton : « où il n'y a rien, le roi perd ses droits. » De la part

du métayer, les engagemens ne sont en conséquence qu'une vaine parole. C'est vrai, je n'en disconviens pas. Du fond de son dénûment actuel, le cultivateur périgourdin est incapable d'offrir aucune sûreté; mais enfin est-ce une raison pour l'y maintenir indéfiniment? Entre deux maux, n'est-il pas sage de choisir celui qui compromet le moins le présent et l'avenir? Telle est la véritable question. Or, pour un danger hypothétique et contre lequel l'intérêt même du métayer est de nature à prémunir le propriétaire, ce dernier se précipiterait tête baissée dans un mal assuré, inévitable, celui qu'engendre et qu'entretient l'incertitude de la situation! Ce n'est pas possible. L'usage du bail réduit à une année est insoutenable. Que la prolongation à cinq ou dix ans doive figurer parmi les améliorations les plus urgentes, il ne semble pas que l'étude des faits permette là-dessus de conserver aucun doute.

La durée des baux étendue une fois, l'on pourra plus tard, si les intérêts semblent le réclamer, faire un pas de plus vers le bail à ferme. Quand la situation du métayer sera plus sûre, quand il aura pris l'habitude d'établir une moyenne entre les produits de plusieurs années consécutives, il deviendra possible de réduire la partie du prix payable en nature et de stipuler un paiement partiel en argent. J'ai vu en Bretagne de ces arrangemens qui ont peu à peu fait place à des fermages réguliers et durables.

En toute hypothèse, on peut se demander si le partage par moitié des produits satisfait toujours exactement aux conditions d'une association entre le capital et le travail pour l'exploitation d'une métairie. La difficulté se résout sans peine, croyons-nous, à l'aide des principes déjà rappelés. Comme la part que le travail peut fournir est variable suivant le genre de culture, et qu'elle varie surtout avec les méthodes améliorantes, avec les assolemens les mieux entendus, il est impossible de tracer ici une délimitation inflexible. Chaque intérêt doit recevoir en proportion de sa mise, voilà bien la base du contrat : si pour des cultures industrielles le travailleur fournit un apport plus grand que celui du propriétaire, il doit recevoir davantage. Tout dépend donc de la mesure des efforts imposés au travail par la nature des choses, et le contrat doit en tenir compte. Lorsqu'il y a une vingtaine d'années M. Frédéric Bastiat, qui était né dans un pays de métayage et qui avait un faible bien connu pour ce régime, alléguait qu dans la région du sud-ouest de la France la part du cultivateur n'était pas toujours seulement de moitié, mais que, « selon les difficultés de la main-d'œuvre, elle était encore des deux tiers, des trois cinquièmes et des trois quarts, » il n'aurait pu citer que des faits isolés et rares. Son raisonnement impliquait néanmoins le

sentiment très net de la nécessité d'une répartition proportionnelle, seul moyen de régulariser une association trop longtemps nominale et trompeuse. Nos départemens du centre et de l'ouest offrent des exemples plus nombreux que ceux du sud-ouest de ces répartitions mobiles subordonnées aux circonstances, et qui sont également dans l'intérêt bien entendu du capital et de la main-d'œuvre.

Tranchons le mot : le métayage ancien était un demi-servage; le métayage contemporain doit, à l'aide d'un contrat plus stable, associer pour un temps le tenancier à la propriété de la terre. Sous cette forme nouvelle apparaissent toutes les conditions du progrès à réaliser. La longue jouissance est une sorte de propriété temporaire qui intéresse le métayer à l'exploitation du sol, et qui, loin de porter atteinte aux droits et aux intérêts du propriétaire foncier, ne ferait en définitive que grossir la rente qu'il perçoit. Parmi les exemples ci-dessus mentionnés et qui parlent assez haut dans ce sens, considérez l'exemple donné dans le Périgord même par MM. Vallade frères. Quel a été le secret de leur succès? Le rapport sur les primes départementales n'en fait pas mystère. « Ils ont su, y est-il dit, inspirer dès le commencement à leurs métayers une telle confiance que ceux-ci se sont soumis à leur direction. » Voilà bien l'association fondée sur l'intérêt mutuel et cimentée par la confiance; voilà cette demi-propriété résultant d'un accord volontaire, excluant dès lors cet antagonisme où chacun ne croit pouvoir obtenir de satisfaction qu'au préjudice de son co-associé. Resserrer le lien de l'association, remplacer l'apparence par la réalité, je le répète, tout est là.

Après les améliorations tenant à la réforme des clauses traditionnelles du contrat et à l'expansion des connaissances indispensables au cultivateur viennent des arrangemens d'une importance moins marquée, quoique susceptibles de concourir encore au résultat ambitionné. A ce titre, n'omettons pas de noter la nécessité de joindre dans les métairies du Périgord, où cette alliance est si facile, la culture de la vigne sur une échelle plus étendue qu'aujourd'hui à la culture des céréales. La vigne, dans les régions où elle réussit, doit fournir à l'existence des laboureurs un complément indispensable. J'ai pu comparer l'état d'une même famille avant et après l'introduction des vignes dans son métayage, et j'ai constaté avec plaisir qu'elle devait à cette nouvelle culture un bien-être qu'elle avait auparavant ignoré. Point d'assimilation possible entre les deux périodes : à la misère avait succédé une véritable aisance. L'union développée des deux cultures sera, si on l'encourage, le salut du métayage périgourdin. Il importerait de

même, au point de vue pratique, que le métayer n'eût jamais une trop large surface de terres arables, afin de pouvoir donner à sa vigne les soins qu'elle réclame pour être elle-même à son tour prodigue de ses dons. Autre condition non moins nécessaire, l'instruction du vigneron périgourdin est à faire presque en entier. Dans la plantation et dans la taille de la vigne, des méthodes raisonnées, comme les méthodes bien connues de M. le Dr Guyot et de M. Marcon, remplaceront avec avantage les antiques usages que l'ignorance prend encore sous son égide. Sur ce point spécial, c'est à l'instruction professionnelle qu'il appartient de frayer les voies (1).

Dans ces nouvelles conditions, le métayage profiterait de toutes les améliorations d'un caractère général qui pourraient venir apporter des satisfactions réelles aux intérêts agricoles. Point d'innovations dans le système de l'impôt ou des banques dont le métayer ne puisse tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre, tirer quelque avantage; mais, dans l'état présent des choses, ces améliorations demeurent relativement plus ou moins secondaires. Le métayer n'y songe point, et, s'il entendait parler par exemple des banques du crédit, il n'y comprendrait rien.

Il n'y a de réserve à faire sur ce point que pour l'impôt du sel, dont la réduction est si vivement désirée dans les campagnes et notamment dans celles de la Dordogne. Certains financiers vous diront : « Un sou de plus ou de moins par livre de sel, qu'est-ce donc? » Mais pour un métayer qui perçoit en nature le prix de son labeur, qui ne vend rien ou presque rien, un sou, c'est quelque chose. Et d'ailleurs, quand il se rend à la ville à l'entrée de l'hiver pour acheter de 25 à 40 livres de sel nécessaires à la conservation du porc qu'il veut abattre, ce n'est pas un sou de plus qu'il doit payer, mais bien de 25 à 40. La différence représente alors pour lui une somme supérieure à celle qu'il consacre durant toute l'année à des articles souvent indispensables, comme le sucre, et qu'il est réduit à regarder comme des superfluités. Pour des travailleurs placés dans la situation des métayers périgourdins, il n'y a point de petites économies en fait de dépenses domestiques.

De l'ensemble des faits recueillis, il nous paraît résulter avec la dernière évidence que le secret des progrès agricoles dans les pays de métayage comme le Périgord se réduit à deux conditions essentielles : intéresser le cultivateur aux améliorations dont la terre est susceptible, intéresser le propriétaire au sort du métayer. La tâche peut être difficile, mais la corrélation entre les deux termes

(1) Il a été fondé dans ces dernières années une école de viticulture sur les confins du Périgord, à Varetz, département de la Corrèze. Le ministre de l'agriculture l'encourage à l'aide d'une petite allocation annuelle; il n'y en a guère qui soient mieux justifiées.

n'est plus douteuse. Les rares métayers qui arrivent à l'aisance sont ceux qui osent tenter quelque effort sortant de la routine; les propriétaires qui voient grossir leur lot annuel sont ceux dont les tenanciers ont été le plus aidés, le plus encouragés, autrement dit le mieux dirigés.

D'où peut venir l'exemple, d'où peut partir l'initiative indispensable au succès? Évidemment des grands propriétaires seuls, qui sont les plus éclairés, qui peuvent voir les choses de plus haut, qui possèdent plus de moyens pour essayer et pour attendre. Il ne s'agit d'ailleurs pour eux que de continuer ainsi les plus lointaines traditions de la propriété. Au-dessous d'eux, ce qu'on peut espérer, c'est que l'impulsion sera suivie grâce à l'évidence des avantages obtenus. En toute hypothèse, il importe que les plus avancés et les plus forts s'aident eux-mêmes par l'étude, par la recherche des améliorations que nécessite le cours du temps. Remarque essentielle qui ne s'applique pas seulement au métayage, mais encore à toute innovation pouvant favoriser l'essor des richesses du pays. Les extensions dont les cultures locales sont susceptibles, qui pourraient devenir la source de si larges profits, et tous les changemens analogues, ne relèvent évidemment que des mêmes initiatives.

N'allons pas croire, suivant une tendance trop commune dans notre pays, qu'il suffit de s'adresser au gouvernement et d'implorer son assistance : on serait sûr d'étouffer ainsi l'action là même où il est le plus nécessaire de la stimuler. Sans doute le gouvernement a son rôle, et on a pu pressentir déjà ce qu'il pouvait être dans le Périgord. Tout ce qui concerne les voies de communication, les routes, les chemins de fer, la navigabilité des rivières, dépend de l'autorité publique. Elle peut beaucoup en ce sens pour activer le développement des forces productives de la Dordogne. Ainsi on pourrait améliorer le lit de l'Isle, déjà canalisé sur une partie de son cours, et pousser plus loin le travail de canalisation. On pourrait compléter sur quelques points du département le réseau ferré, par exemple en dirigeant à travers l'arrondissement de Nontron la ligne projetée d'Angoulême à Limoges, en prolongeant la ligne de Bergerac vers le haut de la riche vallée de la Dordogne. On pourrait enfin hâter le moment où seront repris les travaux de cette malheureuse ligne de Libourne à Bergerac, qui n'offre à l'œil en ce moment que des ruines attristantes. Toutefois le rôle du gouvernement, en dehors du devoir de l'administration, qui consiste à faciliter la vie commune, est surtout, à l'heure qu'il est, politique et social. Parcourez les différentes régions de la France, arrêtez-vous dans les petites comme dans les grandes cités; vous serez

partout frappés de l'existence d'un mal qui certes ne date pas d'aujourd'hui, mais qui a pris sous nos yeux des proportions jadis inconnues. Je veux parler d'un certain alanguissement des caractères, d'une certaine répulsion pour le travail se propageant de plus en plus parmi la jeunesse aisée, parmi les fils des propriétaires, et dont les sinistres effets se font surtout sentir dans les contrées de métayage, où le possesseur du sol est obligé plus qu'ailleurs de payer de sa personne. Si l'on pénètre dans l'intimité des familles, rien de plus commun que d'y entendre des plaintes au sujet de jeunes gens à peine échappés des maisons d'enseignement qu'ils ont traversées sans profit, et qui semblent pressés de dissiper les épargnes paternelles dans une vie d'oisiveté, d'incurie, de plaisir ou de désordre.

Or un tel affaiblissement moral, qui pousse, soit dit en passant, plus qu'aucune autre cause à la dissémination de la propriété territoriale, tend à paralyser dès à présent les essais de réforme dans le métayage. Le meilleur remède, on le trouvera dans une extension systématique et dans une activité soutenue de la vie publique, dont le propre est de seconder l'essor de nos facultés supérieures. L'esprit a besoin de grand jour; en élargissant les perspectives devant l'individu, la vie publique crée des stimulans d'une incomparable énergie. On doit souhaiter encore, dans la même intention, de voir réduire ce que j'appellerai le domaine de la faveur, ou, si l'on veut, la croyance si généralement répandue aujourd'hui que la faveur décide le plus souvent du succès : allusion, non aux fonctions publiques seulement, mais aux avantages de toute nature que le gouvernement tient dans sa main, et qu'il a mission de répartir entre les localités et les individus. Qu'il soit difficile d'imaginer une influence plus énervante qu'une pareille opinion, personne n'en saurait disconvenir. Il n'y a d'autre moyen de la combattre que de restreindre les applications du pouvoir purement gracieux en établissant le plus possible des règles fixes et des conditions générales.

Dès qu'il est surabondamment démontré que l'active intervention du propriétaire est indispensable pour la réforme du métayage, il devient manifeste à tous les yeux que la question touche à ce germe intime et fécond que forment au dedans de nous l'amour du travail, le goût de l'étude, l'esprit d'entreprise. Or c'est l'espérance du succès que peuvent conquérir le mérite et le courage qui provoque et vivifie les efforts. Il reste ensuite aux chefs de famille à compléter l'œuvre par une éducation qui ne puisse laisser le droit à leurs fils de répéter plus tard ce mot amer de Montaigne : « on nous apprend à vivre quand la vie est passée. »

A. Audiganne.

LE

SALON DE 1867

Le règlement approuvé par le maréchal ministre des beaux-arts en date du 27 octobre 1865 dit, article 26 : « Deux médailles d'honneur de la valeur de 4,000 francs chacune pourront être accordées aux auteurs des deux œuvres les plus éminentes du Salon, et ces médailles exceptionnelles seront décernées par le vote de tous les artistes exposans ayant obtenu une médaille aux précédens Salons. » C'était là une mesure excellente et libérale; mais elle n'a pas duré longtemps, et bien vite l'administration a ressaisi le privilége qu'elle avait semblé abandonner au droit commun. L'an dernier, ce jury spécial, composé de tous les artistes médaillés, a prononcé un jugement très équitable; par ses nombreuses abstentions, par la grande quantité de bulletins blancs déposés, il déclara qu'aucune œuvre ne méritant la médaille d'honneur, cette dernière ne serait pas décernée. Nulle décision ne pouvait être plus juste, plus rationnelle, plus sérieusement motivée. Le maréchal Vaillant partagea l'opinion commune, car dans le discours qu'il prononça le 14 août en distribuant les récompenses réglementaires, il prit soin de dire aux artistes : « Vous avez du reste reconnu vous-mêmes cette infériorité relative du Salon, puisque, appelés à décerner les deux médailles d'honneur, vous avez déclaré par vos votes qu'il n'y avait pas lieu d'accorder cette année ces récompenses exceptionnelles. » C'était parler d'or et prouver aux exposans médaillés qu'on avait compris et respecté leurs votes consciencieux. Cependant le ministre des beaux-arts ajoutait presque immédiatement : « Il est juste de tenir compte des scrupules que vous avez manifestés; le règlement sera modifié sur ce point pour l'exposition de l'année prochaine, et le jury des récompen-

ses aura, comme précédemment, la faculté de décerner les deux grandes médailles. » Ainsi les artistes sont punis pour avoir fait leur devoir, pour avoir voté selon leur conscience, pour avoir estimé qu'aucun d'entre eux, n'ayant produit une œuvre particulièrement belle, ne méritait une récompense particulièrement glorieuse; le droit qu'ils ont exercé avec sagesse et convenance, on le leur retire, on le remet de nouveau au jury, qui se hâtera, selon ses habitudes, d'en user pour lui-même. Cela est fort triste et semble signifier que la médaille d'honneur est *forcée*, et que, coûte que coûte, il faut la donner à quelqu'un. A se laisser ballotter ainsi de règlement en règlement, à sortir de tutelle pour y rentrer aussitôt, les artistes courent grand risque de perdre autre chose que des récompenses honorifiques et de laisser quelque peu de leur dignité dans ce va-et-vient administratif, auquel il est difficile de comprendre quelque chose. S'ils eussent conservé le droit qu'on leur avait accidentellement concédé l'année dernière, il me paraît que devant le Salon de 1867 ils auraient de nouveau prouvé par leur vote qu'en l'absence d'une œuvre exceptionnelle la récompense exceptionnelle devait encore être ajournée.

L'administration est souveraine maîtresse; elle décide à quelle époque s'ouvre ou se ferme l'exposition, quel nombre fixe de récompenses on accordera; tout est réglé, prévu, déterminé; on peut obtenir la croix d'honneur à l'ancienneté après trois médailles. Tout cela est ainsi aujourd'hui, et demain tout peut être remis en question par un simple arrêté ministériel. Les artistes s'inclinent faute de mieux; on les protége, ils s'imaginent donc qu'on protége l'art, et ils ont intérêt à ne pas s'apercevoir qu'on fait diamétralement le contraire. C'est à ce système qu'on doit cet affaissement visible dont on se préoccupe, et qui chaque année semble augmenter d'un degré. Je voudrais voir appliquer aux expositions le système de la liberté la plus large; en telle matière, ce serait peu dangereux. Chaque année, pendant trois mois, on livrerait aux artistes le Palais de l'Industrie; ils y établiraient leur exposition comme ils voudraient, à leurs risques et périls; sur le prix des entrées, ils prélèveraient de quoi se décerner toutes les médailles imaginables, l'état ne s'en mêlerait pas et les laisserait seuls en présence du public, qui est le vrai maître après tout, car c'est lui qui paie. Rien ne serait plus facile que de réaliser ce rêve peu ambitieux; mais je sais qu'on n'y pense guère. L'administration et les artistes sont attachés par d'indissolubles liens; l'une en retire de l'importance, les autres y trouvent du profit, et ils resteront unis longtemps encore comme de vieux amoureux qui se querellent, connaissent leur côté faible, se pardonnent leurs mauvais procédés et ne peuvent se résigner à se dire adieu. Puisque M. le ministre des beaux-arts est tout-puis-

sant et qu'il lui suffit d'un simple trait de plume pour modifier aujourd'hui le règlement d'hier, ne pourrait-il supprimer ce bénéfice d'exemption qu'il accorde aux artistes qui ont obtenu déjà une médaille? Les *exempts* ont exposé cette année des tableaux qui ne devraient trouver place que dans la salle des refusés, et c'est cela qui suffit à donner au Salon actuel un aspect de médiocrité plus apparente que réelle. Je ne comprends pas qu'en matière d'art les droits acquis puissent servir à quelque chose. On peut avoir fait un chef-d'œuvre et ne plus savoir peindre; cela s'est vu, cela se voit encore aujourd'hui même. Si tel tableau qu'il est superflu d'indiquer, qui est signé par un membre de l'Institut, avait été envoyé par un débutant, il eût été refusé à l'unanimité. Ces exceptions sont inutiles et dangereuses; les artistes qui en sont l'objet sont certains d'être admis, dès lors ils ne se donnent pas grand'peine et expédient à l'exposition le premier tableau venu, souvent même celui qui avait été repoussé quelques années auparavant. Le droit commun pour tous, c'est ce qu'il y aurait de plus simple, de plus honorable, de plus rationnel, et ce qui donnerait à nos exhibitions d'art un côté réellement pratique et sérieux. Puisque le jury est maintenu et fonctionne, il doit prononcer, comme une cour de cassation, en dernier ressort, sans tenir compte des récompenses ou des exceptions administratives. En supprimant les difficultés de l'admission, on supprime du même coup l'effort de l'artiste, et c'est là cependant ce qu'il faut développer à tout prix, sans relâche et sans faiblesse, car c'est par l'effort toujours renouvelé et visant très haut que nos artistes arriveront à prouver qu'ils sont encore capables de faire de grandes choses.

I.

Il est probable que les sculpteurs se sont réservés pour l'exposition universelle ouverte au Champ de Mars, car les premiers d'entre eux n'ont rien envoyé au Palais de l'Industrie; sauf de rares exceptions, les maîtres se sont abstenus, et nous n'avons guère à parler que des élèves. La sculpture est encore exposée dans un long couloir désagréable d'aspect, qui ressemble à une immense cave où les statues blanchissent de loin comme des fantômes. Nous regrettons le jardin et nous ne répéterons pas aujourd'hui ce que nous avons dit l'année dernière; nos observations restent les mêmes, aussi justes que par le passé, et rien dans cette installation renouvelée n'est venu leur donner un démenti. Seulement nous insisterons sur ce point : ce qui est bon pour les bas-reliefs n'est pas bon pour les ouvrages de ronde bosse, et tant que les statues ne seront point posées sur des *selles* pivotantes, elles se-

ront insuffisamment éclairées par un jour de fenêtre, qui ne peut forcément en développer qu'une seule face. De plus les statues ne sont pas faites pour être placées sur des cheminées ou sur des étagères, elles sont destinées à des jardins, à de larges vestibules, à des péristyles où la lumière ambiante les baigne de toutes parts, en enveloppe les contours et les fait ce qu'elles doivent être, des formes saillantes par elles-mêmes et qu'on peut examiner de tous côtés. Si, comme on le prétend, les sculpteurs ont impérieusement demandé pour l'exhibition de cette année cet emplacement insuffisant, ils sont probablement satisfaits, et je n'ai plus rien à dire, car il ne convient pas d'être plus royaliste que le roi.

La stérilité apparente de l'exposition de sculpture ne doit surprendre personne, car son champ est restreint et beaucoup moins fécond que celui de la peinture, qui peut toucher à tout, se renouveler sans cesse et se modifier facilement par le choix d'une infinité de sujets. Certains esprits, plus hardis peut-être qu'il ne faudrait, se sont sans doute trouvés mal à l'aise dans le monde mythologique, où la statuaire va le plus souvent chercher ses inspirations, et c'est à cela peut-être que nous devons certaines tentatives malheureuses, notamment cette tendance que nous avons déjà signalée, et qui consiste à dépasser de parti-pris les dimensions raisonnables que comporte un sujet quelconque. Telle statuette serait charmante, qui devient ridicule, si l'on en fait une statue. Le *est modus in rebus* s'applique à l'art plus qu'à toute autre chose, et c'est souvent affaiblir une œuvre que de la grandir outre mesure. Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème, mais le sujet propre à inspirer un sonnet ne pourra jamais animer un poème entier. Beaucoup de sculpteurs semblent ignorer cette loi bien simple de pondération et d'équilibre; ils prennent volontiers l'amplification pour l'éloquence, oublient le rapport forcé qui existe entre la conception et l'exécution, croient faire acte de force en agrandissant leur *maquette*, et ne voient pas qu'en agissant ainsi ils ne font que s'amoindrir. Que penser de deux statues, grandeur naturelle, représentant chacune un homme qui bâille, et d'une autre de même dimension qui nous montre un jeune homme sortant de l'eau tout nu et remettant ses bas? Michel-Ange a traité le même sujet, mais en peinture, et il se serait bien gardé d'y condamner la statuaire. Un autre sculpteur, fatigué sans doute des froides attitudes et des poses majestueuses, a été bien plus loin encore et s'est livré à une fantaisie qui ne manque pas d'imprévu. Sa statue, en plâtre teinté d'une nuance terre cuite, nous apprend comment les Indiens *cabôclos* tirent de l'arc. Il faut avouer que l'exercice est fatigant et exige une grande souplesse dans les reins. L'homme est couché sur le dos, une jambe levée en l'air; sur la plante du pied, il a posé

son arc; à la main, il tient la longue flèche qui a tendu la corde. Ne voilà-t-il pas une belle posture pour une statue! Tout est inharmonieux dans cette pose extravagante, les lignes se contrarient, se heurtent et se nuisent; le dos est courbé, la nuque soulevée par l'effort; quand la flèche sera partie, le point d'appui manquera, et l'homme sera culbuté. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce n'est même pas exact. Les Cabôclos, qui sont de grands chasseurs d'oiseaux, se mettent en effet sur le dos pour tirer, mais ils lèvent les deux jambes en l'air, appuient l'arc sur leurs deux pieds, et la flèche est maintenue entre les deux orteils. — Le sculpteur n'a osé qu'à demi, et il a rabattu une des jambes par terre, ce qui détruit précisément l'équilibre. Ce tour de force est bon pour un saltimbanque ou pour un sauvage, mais il n'était peut-être pas indispensable de l'approprier à la statuaire. Il ne faut pas confondre l'original et le baroque; ce sont deux choses essentiellement différentes, et l'auteur du *Faune sautant à la corde* paraît l'ignorer. Faire une statue ne touchant pas son socle, enlevée à l'aide des poignets sur une corde de métal qui sert de base au personnage, ne prouve qu'une chose, c'est qu'on a réussi à trouver un acier assez fort pour supporter un poids considérable; l'art n'a rien de commun avec ces sortes d'œuvres maladives et biscornues où l'excessive recherche n'accuse qu'une triste stérilité. Tous ces gens qui bâillent, mettent leurs bas, lèvent les pieds en l'air et sautent à la corde peuvent paraître étranges, arracher un sourire au spectateur indifférent; mais, au lieu de se donner tant de peine pour imaginer ces attitudes contraintes, il eût mieux valu être moins recherché et avoir un peu de talent.

A toutes ces fantaisies violentes et qui sont propres aux époques de décadence, nous préférons sans la moindre hésitation *la Fileuse de Procida*, par M. Léon Cugnot. C'est fort simple, et l'auteur ne s'est pas mis l'esprit à la torture pour inventer l'impossible. M. Cugnot, qui est de la bonne école, sait que la statuaire est calme par essence, et qu'il est dangereux d'immobiliser, que dis-je? de pétrifier un personnage dans des gestes outrés. Quand par hasard les maîtres l'ont fait, ils ont mis tant de majesté, d'ampleur et de précision dans leur œuvre que toute exagération disparaît; de plus ils ont voulu exprimer un des états naturels de l'homme, les souffrances, comme dans le *Laocoon* ou dans le *Milon de Crotone*, l'intrépidité, comme dans le *Thésée* qu'on appelle à tort *le Gladiateur*, mais jamais ils n'ont essayé de rendre une attitude accidentelle qui n'aurait eu d'autre mérite et d'autre attrait que l'étrangeté. Dans *la Fileuse*, que j'aurais préféré voir en marbre, car le bronze me paraît l'alourdir quelque peu, tout est vrai, sage et gracieux. Une jeune fille vient de tourner son fuseau pour y enrouler le fil et le

ramène vivement vers sa quenouille; les deux bras, se faisant contre-poids et pendans, sont placés à la hauteur de la tête, qu'ils découvrent tout en l'encadrant. Les traits sont fins, presque grecs par l'élégance, les cheveux retroussés laissent voir les tempes, le visage est jeune, d'une expression très douce et modelé par une main déjà habile; les bras nus, relevés comme les anses d'un vase antique, sont d'une grâce parfaite et font valoir le torse; toute la partie inférieure est couverte d'une draperie sans raideur, qui tombe sur des pieds charmans. L'auteur de cette statue est sans contredit un homme de talent; il sait son métier et il paraît respecter son art. Malheureusement la *patine* de sa figure a singulièrement souffert; elle est inégale et dès lors différente, vert foncé en bas, vert grisâtre dans la partie supérieure. On dirait notamment que le visage et les cheveux ont été striés par la pluie. Rien ne serait plus facile que de remédier sur place à cet inconvénient; un réchaud, un pain de cire vierge et un morceau de flanelle suffiraient.

M. Protheau avait exposé en 1857 une statuette, *Nourrice indienne*, qui était un petit chef-d'œuvre de finesse et d'expression; aujourd'hui son groupe de *l'Innocence et l'Amour* se distingue par des qualités sérieuses qui feraient concevoir de très hautes espérances, si la mort ne les avait brisées par un de ces coups prématurés et inattendus auxquels elle s'exerce avec une cruauté que rien ne fléchit. Quoique le sculpteur ne soit plus là, sa statue nous reste pour prouver ce qu'il aurait pu faire, s'il eût vécu. C'est un vieux sujet que *l'Amour et l'Innocence*, mais le talent peut tout rajeunir et donner des forces nouvelles aux mythes épuisés par l'abus que l'on en a fait. Une jeune fille est assise et serre contre sa poitrine avec un geste à la fois naïf et pressant le petit dieu plus féroce que badin. La pose est sans prétention et par cela même mérite d'être louée. L'Innocence a un visage dont l'expression, légèrement étonnée, est peut-être un peu trop insignifiante. Je ne crois pas du reste que l'auteur y ait mis la dernière main; il n'aurait pas laissé, j'en suis convaincu, cette large arête du nez, qui paraît plus large encore sous le jour brutal qui l'éclaire. Il semble avoir gardé tout son talent, toute son habileté pour amener à l'état de perfection les mains, les bras, les pieds de l'Amour; cette partie est traitée avec un soin recherché, étudiée minutieusement sur nature, et fourmille de jolis détails que ne dépare pas une certaine afféterie. Les extrémités de la jeune fille révèlent un ciseau rompu à toutes les difficultés du métier, les draperies sont bonnes, et l'ensemble, malgré une sorte de mollesse générale, est plaisant et digne d'éloges.

M. Carrier-Belleuse expose deux groupes considérables. Si parfois nous avons critiqué la façon trop matérielle dont il traitait certains sujets, nous avons toujours reconnu en lui une adresse peu com-

mune et une vigueur de production vraiment extraordinaire. Il faut admirer l'artiste qui ne déserte aucun champ de bataille, lutte sans cesse, saisit toutes les armes qui sont à sa portée, et finit, à force d'énergie, de volonté, de persistance, par s'imposer victorieusement à l'attention du public. Cela n'est pas un mince mérite, et M. Carrier-Belleuse le possède à un degré supérieur. Malgré tous ses efforts, auxquels il convient de rendre justice sans réserve, il n'est pas encore parvenu à dégager complétement toute l'originalié qui est latente en lui, et l'on dirait que sa *manière* hésite, tâtonne, passe d'une réminiscence à une autre, et ne parvient pas à s'asseoir définitivement sur une base stable. J'ai peur que la trop grandé facilité de M. Carrier-Belleuse n'y soit pour quelque chose. Il est sorti de l'atelier de David d'Angers, on ne s'en douterait guère à voir ses œuvres; par ses bustes en terre cuite fouillés, détaillés, vivans, il a semblé se rapprocher des maîtres du XVIIIe siècle; par son *Angélique* de l'an dernier, il avait paru se tourner vers le Bernin; par son groupe exposé aujourd'hui sous le titre *Entre deux Amours*, on dirait qu'il penche vers les sculpteurs de la renaissance. Ce ne sont point là des reproches, car il faut savoir comprendre les attraits que subissent tyranniquement certaines natures bien douées et portées à l'admiration des belles choses. La personnalité n'arrive souvent à la libre et entière possession de soi-même qu'après avoir longtemps cherché une route que tout nouveau chef-d'œuvre entrevu semblait lui ouvrir. D'hésitations en hésitations, on parvient enfin au but rêvé, car chaque tentative a été une étude fortifiante, et l'artiste qui parfois a désespéré en passant, à son insu peut-être, d'un maître à un autre se réveille un beau matin maître lui-même; la lumière s'est faite, et il peut diriger avec sûreté un talent mûri par des travaux qui ont fini par déterminer cette individualité à la poursuite de laquelle il s'était égaré. Est-ce là le cas de M. Carrier-Belleuse? Je le croirais volontiers, et je l'en félicite : rien n'est plus honorable que ces longs et pénibles voyages de découverte; on risque parfois de faire naufrage, mais quelle joie lorsqu'on jette enfin l'ancre dans le port espéré! L'allégorie intitulée *Entre deux Amours* est assez nouvelle et ingénieuse. Une jeune mère tenant son enfant appuyé contre son sein est assise et écoute un Amour qui, juché sur le banc et dressé sur ses petites jambes, lui murmure à l'oreille des paroles qu'elle ferait mieux de ne pas entendre. Quel sera le vainqueur? A voir le visage un peu trop expressif de la femme, on peut croire que ce ne sera pas l'enfant qui repose sur sa poitrine maternelle. C'est agréable et fin, un peu trop précieux d'intention peut-être, mais très bien conçu au point de vue de la statuaire, d'une excellente disposition générale et d'un ensemble habilement compris. Le ciseau a été partout d'une habi-

leté extraordinaire; M. Carrier-Belleuse est incontestablement un praticien de premier ordre; il ne néglige aucun détail et se plaît à rendre dans toute leur gracieuse minutie les mille inflexions de la chair; il interprète la vie d'aussi près que possible et donne au marbre des frissonnemens d'épiderme. La place de Pradier est vide depuis sa mort, ne serait-elle pas réservée à M. Carrier-Belleuse? En regard de ce groupe et comme en opposition, il en expose un autre d'un genre et d'une facture absolument différens. *Le Messie* représente la Vierge assise, drapée tout entière, baissant les yeux et élevant au-dessus de sa tête le *bambino*, qui tend ses mains bénissantes. C'est une large étude de draperie, à laquelle on pourrait reprocher quelque mollesse d'exécution, mais qui est d'une composition savante et d'une forte ampleur. Cela remet en mémoire la grande madone peinte par Carlo Maratta à Monte-Cavallo, avec plus de finesse dans l'exécution et moins de lourdeur dans l'ensemble. Ces deux groupes, qui montrent le talent de l'artiste sous deux faces distinctes, font grand honneur à M. Carrier-Belleuse, et suffisent à donner à la sculpture du Salon de 1867 une importance qu'il est juste de signaler.

II.

Les salles réservées à la peinture offrent toujours le même aspect; rien n'y paraît sérieusement modifié depuis quelques années. La grande peinture s'en va, elle semble ne plus appartenir à nos mœurs rapides et factices; elle est remplacée par *le genre*, où l'on retrouve du moins, à défaut de hautes et belles qualités, une sorte d'intimité qui peut attirer et retenir l'attention pendant quelques instans. Parfois cette intimité est, il est vrai, poussée trop loin, et franchit certaines limites qu'il serait de bon goût de ne point dépasser. Il peut être singulier de montrer un homme, demi-vêtu, faisant sa barbe devant une glace; mais, si sur la toilette on place intentionnellement et en évidence un meuble familier qui appartient à l'arsenal de M. Purgon, on a fait une *charge* d'un goût douteux et non point un tableau digne des honneurs de la cimaise. Ces plaisanteries, qui n'appartiennent à l'art par aucun côté et qui semblent une réminiscence des plus mauvais jours de M. Biard, ne sont vraiment pas intéressantes. On pourrait les excuser et en rire, si le peintre avait su en faire un chef-d'œuvre; mais nous sommes loin de là, et ces sortes de choses devraient rester à l'atelier pour n'en jamais sortir. L'absence d'imagination est flagrante, et sous ce rapport la peinture n'a rien à envier à la sculpture. Les mêmes artistes se traînent sur la route où déjà nous les voyons depuis si longtemps; ils reproduisent de nouveau les sujets qu'ils ont déjà

traités à satiété. Il y a des tableaux qui sont presque des plagiats, et si Eugène Delacroix, revenu tout à coup du monde glorieux qu'il habite, traversait le Salon, il pourrait reconnaître et saluer sa *Médée*, son *Enlèvement de femme arabe*, un groupe de son *Massacre de Scio* et une bonne partie de son *Assassinat de l'évêque de Liège*. M. Ponsard peut être fier : dès l'an dernier, on parlait du *Galilée* qu'il a fait représenter dernièrement à la Comédie-Française, aussi les *Galilées* ne sont pas rares à cette exposition; mais ils ne font qu'une concurrence inoffensive à celui du poète. Comme toujours, il y a beaucoup de femmes nues; je voudrais qu'on pût les réunir toutes les unes auprès des autres, ce serait fort instructif, et l'on pourrait embrasser du regard les différences essentielles qui existent dans la façon de voir des peintres. Depuis les tons bruns de M. Henner jusqu'aux tons laiteux de M. Boutibonne, il y a pour rendre la couleur chair une inconcevable variété de teintes, et qui serait inexplicable, si l'on ne savait que chaque individu voit et analyse les nuances d'une manière absolument spéciale. Cela est vrai aussi pour les étoffes. La même draperie bleue, uniformément éclairée, copiée en même temps par vingt peintres différens, sera reproduite avec vingt colorations différentes. On peut affirmer que nul n'est certain de voir juste et d'arriver à faire passer sur la toile la nuance précise qu'il a sous les yeux.

S'il y a beaucoup de nudités, il n'y a pas moins de portraits. Les gens décorés, — et il n'en manque pas, — ont mis toutes leurs croix pour se faire peindre; il y a des figures placides et vieillottes qui sont étranglées par trois ou quatre cordons serrés autour de leur cou et du plus singulier effet. C'est souvent une dure nécessité pour un artiste que d'avoir à faire un portrait en costume officiel. Pour les magistrats, les rouges et les blancs ne s'harmonisent guère à cause de la disposition obligatoire des couleurs; pour les soldats, la garance, le bleu foncé, le jaune d'or, jurent et donnent forcément un aspect *perroquet* aux toiles les meilleures. L'unité de tons est ce qui convient le mieux aux portraits; les maîtres du XVIe siècle le savaient bien, et je regrette que les exigences modernes ne permettent pas à nos artistes de faire comme eux. Nous devons dire cependant que MM. Rodakowcki, Kaplincki, Pomey et Cabanel ont exposé de fort bons portraits. La peinture d'histoire n'est que bien faiblement représentée au Salon, car il est impossible de considérer comme des tableaux d'histoire ces toiles immenses où l'insignifiance du sujet le dispute à la faiblesse de l'exécution. Faire des espèces de peintures à la détrempe sur une toile de vingt pieds où l'observation la plus attentive ne peut arriver à découvrir ni dessin, ni couleur, ni composition, malgré de grandes visées au style, c'est d'une puérilité extrême et que rien

ne justifie. Réunir trente personnages grands comme nature autour d'une table de jeu, les grouper au hasard sans action commune déterminée, abuser d'une facilité extraordinaire pour donner dans un tableau d'une telle dimension toute l'importance à des étoffes, c'est, comme on disait jadis en plaisantant, l'erreur d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche; mais à coup sûr ce n'est point là de la peinture d'histoire. Il faut le répéter à satiété dans l'espoir qu'on sera enfin entendu : les grands tableaux ne font pas la grande peinture, et il ne suffit pas de faire des personnages de six pieds de haut pour avoir du style.

Ce que les peintres semblent rechercher avant tout aujourd'hui, et ce qu'ils atteignent presque tous, quoique à des degrés différens, ce n'est ni le style, ni la composition, ni l'ordonnance, ni l'harmonie générale; c'est le petit effet, le morceau réussi, l'adresse d'exécution, le tour de main; en un mot, le métier seul les préoccupe et l'art est oublié : tendance dangereuse et que les prétendus amateurs qui achètent des tableaux n'ont pas peu contribué à encourager. L'*à peu près* suffit, beaucoup de toiles exposées aujourd'hui ne sont en réalité que des ébauches, et c'est ce qu'un artiste digne de ce nom ne devrait jamais se permettre. Tout est prétexte à peinture cependant, et il n'est pas besoin d'aller chercher des sujets extraordinaires pour faire un bon tableau lorsqu'on a en soi le vif sentiment de l'art; il faut être sincère, difficile pour l'exécution, ne point tricher et ne pas s'imaginer que les tours d'adresse soient des tours de force. Quel est le chef-d'œuvre du Salon de 1867? C'est un tableau de fleurs, le *Bouquet de roses moussues* de M. Maisiat; ce n'est pas un *trompe-l'œil* comme les agates et les orfévreries de M. Blaise Desgoffes, c'est la nature prise sur le fait, et cependant c'est de l'art au large sens du mot. Si je n'aime pas la console dorée et le marbre blanchâtre qui supportent le vase de grès où baigne la gerbe fleurie, je ne puis dire combien je trouve admirables ces roses, ces boutons, ces feuilles humides, dont la contexture même est rendue, mais sans petitesse, avec une touche grasse, à la fois large et précise. Les dégradations des nuances, plus sourdes vers le cœur de la fleur, veloutées et brillantées vers le sommet, la flexibilité des tiges, la mousse légère qui côtoie et semble soutenir les pétales, la vie végétale, pour tout dire, a été saisie là et exprimée avec une intelligence extraordinaire. Il y a plus d'art dans cette petite toile, qui paraîtra peut-être insignifiante à bien des yeux, que dans les énormes tableaux prétentieux auxquels je viens de faire allusion. S'il faut absolument qu'une grande médaille d'honneur soit décernée cette année, et si elle est destinée à récompenser une œuvre d'art exceptionnelle, je crois qu'on peut la donner à M. Maisiat sans craindre de se tromper.

Lorsqu'on se rappelle la *Vénus ceignant sa ceinture pour se rendre au jugement de Pâris* que M. Émile Lévy avait envoyée au Salon de 1863 et qu'on voit le tableau qu'il expose aujourd'hui, on ne peut qu'applaudir aux progrès acccomplis par l'artiste. Il faut que ses efforts aient été très consciencieux, sa volonté de bien faire considérable, pour qu'en si peu de temps il soit parvenu à modifier sa manière, dédaigner le *poncif* de la vieille école, rendre son dessin correct et obtenir un coloris meilleur. Nous tromperions M. Lévy en lui disant qu'il est un maître, mais nous pouvons affirmer qu'il le deviendra, s'il continue avec courage à se fortifier par le travail et par l'étude. Souvent nous avons été sévère pour lui, et, quoique ses progrès aient été constans, on était en droit d'exiger plus, car on sentait un effort qui n'aboutissait pas. Il y a en toute chose un certain point qu'il est facile d'atteindre, où beaucoup sont parvenus, mais qu'il est souvent bien malaisé de dépasser, et audelà duquel on trouve une force nouvelle et le juste prix de la persistance. Ce point, il me semble que M. Lévy vient cette année même de le laisser loin derrière lui. Il serait imprudent de s'arrêter maintenant; l'horizon est ouvert avec les larges champs qu'il faut parcourir encore avant de se reposer. M. Lévy a eu le grand prix de Rome en 1854; son envoi de cinquième année, exposé au Salon de 1859, le *Souper libre*, n'était ni bon ni mauvais, c'était simplement un tableau comme il en sort tous les ans de la villa Medicis; ses premiers tableaux, *Vénus*, *Vercingétorix*, étaient grêles, d'une peinture assez molle et d'un contour beaucoup trop sec. Le peintre se cherchait et ne se trouvait pas. L'an dernier, la *Mort d'Orphée* et l'*Idylle*, malgré certains défauts que nous avons signalés, indiquaient déjà que les bonnes qualités avaient une tendance à prendre le dessus et à triompher de ce que l'éducation première avait eu d'insuffisant. La métamorphose est complète aujourd'hui; la chrysalide a brisé sa coque, nous le constatons avec joie. Un fait est frappant surtout chez M. Émile Lévy; il est manifeste qu'il n'est point né coloriste et qu'il fait des efforts extraordinaires pour le devenir. S'il continue, il le deviendra, et nous aurons assisté à un phénomène étrange, car le don de la couleur est généralement inné. Je croirais volontiers que la vue des tableaux de M. Gustave Moreau n'a point été sans exercer une notable influence sur M. Lévy; dans son *Vertige*, je retrouve une sorte de réminiscence vague des colorations du jeune maître, qui n'a rien exposé cette année. Cela est un bon signe, car, lorsqu'on apprécie franchement les qualités des autres, on est tout près de reconnaître ses propres défauts et de s'en corriger. C'est là un mérite qui n'est point mince, et il me paraît que M. Lévy le possède à un haut degré. « S'améliorer, » disait Goethe; tout est là en effet, dans la vie comme dans l'art, et il faut s'impré-

gner de cette idée vraie que le but est très lointain et que l'existence ne suffira peut-être pas à l'atteindre. Je ne sais si M. Lévy a dans le cerveau un idéal de perfection, il n'y touche pas encore; mais il l'a entrevu, et c'est déjà beaucoup. Le sujet du *Vertige* est des plus simples. Un jeune homme et une jeune fille, deux enfans, pourrait-on dire, sont partis pour la chasse; à coups de flèches, on a tué des moineaux et des grives; puis, de poursuite en poursuite, on est arrivé au sommet de la montagne; la terre manque, le précipice s'ouvre, et la tête tourne au jeune chasseur, qui s'appuie contre la muraille du rocher placé derrière lui, tandis que sa compagne, plus brave, le retient d'une main et se penche au-dessus de l'abîme pour en mesurer la profondeur. Tout cela est charmant, bien réussi, habilement dessiné et d'un coloris dont la gamme générale n'est point déplaisante. Le contour est excellent, il n'a plus cette sécheresse que nous avons reprochée autrefois à M. Lévy; la brosse est plus ferme, très solide dans certains morceaux, et je m'étonne qu'elle ait encore tant de mollesse dans la partie de montagne placée derrière le jeune chasseur, tandis qu'aux premiers plans elle a toute la vigueur désirable. Le ciel est blanc, et un paysage d'un vert assez doux forme le fond du précipice au-dessus duquel les deux enfans sont suspendus. Le jeune homme, demi-nu, est ceint d'une draperie habilement agencée, où l'on reconnait les tons jaunes, bleus et rouges, un peu éteints, familiers aux peintres de l'école florentine; la tête brunie de tons bistres, de profil perdu, se détache en sombre sur le ton laiteux des nuages; les épaules, les genoux, les chevilles, sont attachés par un homme qui connaît bien son anatomie et qui a étudié le nu sur nature. La petite fille, penchée en avant par un geste plein d'élégance et de naturel, montre un joli visage où éclatent toutes les belles fraîcheurs de la jeunesse. M. Lévy n'a pas fait un chef-d'œuvre, mais il a fait un très bon tableau. Ce serait le traiter cependant avec une légèreté dédaigneuse que de ne pas lui dire la vérité tout entière et de ne pas lui adresser quelques critiques dont peut-être il pourra tirer parti.

L'ordonnance générale de cette très gracieuse composition pouvait rester la même; elle eût cependant singulièrement gagné, si la coloration et surtout la distribution de lumière eussent été modifiées : je m'étonne que M. Lévy n'y ait point songé. Au lieu de chercher un effet d'*ombre chinoise*, c'est-à-dire d'enlever son principal personnage en vigueur brune sur un fond blanc, ce qui noie les traits du visage et les fait presque disparaître dans une teinte sépia un peu froide, pourquoi n'a-t-il pas fait à peu près le contraire? Ne valait-il pas mieux éclairer ce jeune profil et en détacher la silhouette lumineuse sur un de ces ciels bleu foncé comme M. Lévy

en a souvent vu le matin, à Rome, vers le mois d'octobre? A la place de ce paysage sans grandeur et sans beauté qui, avec ses longues lignes droites, ressemble trop à un dessin linéaire, pourquoi n'avoir pas fait circuler la mer, une mer paisible, de cette nuance indécise entre le vert et l'indigo que les poètes ont appelée céruléenne, et qui se serait si bien mariée à l'azur du ciel? On aurait eu alors une harmonie générale très forte qui aurait servi de point d'appui aux deux personnages, dont la coloration et la lumière auraient pu être poussées aussi loin que possible. Tout alors, le chasseur, la jeune fille, le terrain, se seraient détachés avec bien plus de netteté dans un air ambiant qui aurait fait valoir leurs fins contours et aurait accentué leur tonalité. Le défaut principal du tableau est dans les rapports des nuages blanchâtres avec le visage trop foncé du jeune homme; l'effet est sombre et triste : avec une tête éclairée et un ciel de cobalt, tout eût été vivant. Néanmoins et malgré ces observations, qui n'atténuent en rien ce que j'ai dit du talent de M. Lévy, on peut concevoir maintenant les plus sérieuses espérances; l'artiste qui, parti de la *Vénus ceignant sa ceinture*, est arrivé au tableau du *Vertige*, qui en moins de quatre années a su parcourir un tel chemin, doit tôt ou tard être appelé à jouer un rôle important dans l'école française, qui, plus que jamais, a besoin de bons exemples et de bonne direction.

L'art est-il donc une échelle double? Pendant que M. Émile Lévy monte d'un côté, voici de l'autre M. Isabey qui descend. Il y a précisément vingt ans aujourd'hui qu'il exposait au Salon de 1847 *une Cérémonie dans l'église de Delft*. C'était une révolution dans sa manière, et cette toile jeta un vif éclat sur sa renommée. Qui ne se souvient de cette merveille, de cette symphonie de la couleur et du dessin? Jamais femmes plus charmantes n'avaient encadré de plus fins visages dans la fraise godronnée, jamais cavaliers plus élégans n'avaient retroussé leur moustache. Toutes les figures avaient été traitées avec amour, nul détail n'avait été négligé, chaque expression était exacte, la souple habileté de crayon luttait avec la richesse d'une palette éblouissante qui ressemblait à l'écrin des péris. Pourquoi tout cela n'est-il plus qu'un souvenir, et pourquoi n'en retrouvons-nous rien aujourd'hui dans les tableaux de M. Isabey? L'*Épisode de la Saint-Barthélemy*, auquel on a fait les honneurs du grand salon, est à peine une ébauche; si à distance cette petite toile peut produire une certaine illusion à cause de la violence de la coloration, elle devient absolument indistincte et confuse lorsque l'on s'en approche, et ressemble à un panneau sur lequel on aurait crevé des vessies au hasard. Les têtes ne sont même pas indiquées, les draperies n'ont point de contours; c'est un mélange de nuances brutales qui ne signifie rien. Ce peut être une note, un

indice, un *memento* pour une composition future; mais certainement ce n'est pas un tableau, car l'exécution manque. Les peintres se contentent trop souvent de ces sortes d'à peu près, qui peuvent leur être fort utiles et leur rappeler plus tard une conception à mettre en œuvre, mais qui ne devraient sous aucun prétexte être placés sous les yeux du public. En nous montrant ce tableau embryonnaire et informe, M. Isabey semble nous dire : Vous savez ce que j'ai fait jadis; voici l'ébauche d'une idée plastique, arrangez-la comme vous voudrez. Que dirait-on si des poètes comme Hugo, comme Lamartine, se contentant de leurs chefs-d'œuvre passés, publiaient aujourd'hui des vers sans rime et sans césure? On les renverrait à l'école, et l'on n'aurait pas tort. Si les maîtres, sans souci de leur gloire, s'abandonnent à de si coupables négligences, quelles observations aura-t-on le droit d'adresser aux élèves qui n'ont pas encore eu le temps d'apprendre leur métier? Plus l'exemple tombe de haut, plus il doit être sévère, car sans cela il peut porter des fruits dangereux et égarer bien des jeunes esprits. En négligeant les plus simples principes de l'art, en lâchant sa facture d'une manière outrée, en ne recherchant plus qu'un effet confus de colorations désordonnées, M. Isabey semble avoir pris à tâche d'imiter les tableaux de M. Jules Noël. C'est le même papillotage, la même indécision de dessin, la même lourdeur de touches plaquées, la même insouciance pour la justesse des lignes et de la tonalité. Il est temps pour M. Isabey de retourner à ses belles et consciencieuses études d'autrefois, de revenir sur ses pas et de ne plus compromettre par des œuvres hâtives, inachevées, inexcusables, la réputation qu'il a acquise autrefois et qui est une des gloires de notre pays. La première, l'indispensable condition pour un artiste, c'est de respecter son art et de donner à ses travaux toute la perfection dont ils sont susceptibles : cette qualité, qui est considérable, on la rencontre chez M. Amaury Duval.

Il a pu se tromper quelquefois, nul n'est infaillible; mais par le respect qu'il a toujours témoigné au public il a montré le respect qu'il avait pour lui-même. Toute œuvre qu'il a envoyée aux expositions est sortie de son atelier aussi parfaite qu'il était donné à l'artiste de la rendre; jamais il n'a cru qu'une ébauche, une esquisse, si intéressante qu'elle fût, pouvait s'imposer à l'attention et tenir lieu des tableaux qu'on est en droit d'exiger d'un peintre sérieux. On sent, à voir ses ouvrages, qu'il a vécu dans la familiarité des maîtres, qu'il a cherché à surprendre leurs secrets, et que, s'il n'a pas leur génie, il a du moins leur conscience. Il a été forgé de bonne heure à la grande école d'où sont sortis les vrais artistes de notre temps; il fut le disciple soumis de M. Ingres, du premier maître du XIXe siècle, de celui dont la *Revue* a parlé naguère en

termes excellens. Auprès d'Hippolyte Flandrin, sous la forte direction du peintre de la *Stratonice*, il a appris à ne jamais rien laisser au hasard, à ne jamais se contenter de l'impression et à chercher toujours à rendre l'expression; il a compris que la chasteté était la première condition du nu dans les arts; il a dédaigné les petits moyens, les colorations tapageuses et faciles; il a vu promptement que l'étude incessante de la ligne était indispensable à ceux qui veulent rendre les formes humaines; il n'a jamais essayé de tromper le public par des succès de surprise, et, comme un vétéran des grandes batailles, il reste seul aujourd'hui pour affirmer par son talent quel admirable enseignement M. Ingres imposait à ses élèves. De toutes les nudités qui encombrent le Salon de 1867, la *Psyché* seule est une œuvre d'art dans toute l'acception du mot. Elle est couchée sur un lit de repos, la tête appuyée contre un bras relevé; une ample chevelure blonde semée de perles mêle ses nuances très douces aux blancheurs de l'oreiller; la jeune femme rêve, le visage tourné de profil, l'œil perdu dans une contemplation pleine de charmans souvenirs; une légère draperie cache la partie inférieure de son corps et dégage un pied qui eût fait mourir Cendrillon de jalousie. Un rideau d'un rose-lilas constellé d'or complète l'harmonie générale, qui, malgré quelques nuances un peu étouffées, est d'un coloris très savant et très habile. La science de la coloration ne consiste pas dans la violence des tons, elle est uniquement dans leur valeur relative et dans leur rapport entre eux. Dans la *Psyché*, rien ne détonne, c'est une harmonie en sourdine d'un effet à la fois exquis et puissant. La ligne a cette pureté à laquelle M. Amaury Duval nous a accoutumés; le modelé est très fort sans exagération. Je recommande surtout aux vrais amateurs de belle peinture la façon réellement magistrale dont le torse a été rendu. C'est d'une extrême sobriété, point d'empâtemens superflus, pas de brutalité dans la brosse, pas de luisans inutiles; tout est calme, sincère, vivant. La gracilité des membres, la frêle délicatesse des attaches, la finesse de l'épiderme, les contours encore un peu indécis du visage, la jeunesse en un mot a été comprise et interprétée avec autant d'intelligence que de distinction. L'expression des traits et du regard a été intentionnellement idéalisée, car M. Amaury Duval sait aussi bien que personne que ψυχή veut dire âme.

M. Amaury Duval nous a souvent prouvé qu'il n'ignore point qu'un tableau exige différentes conditions qui, se complétant l'une l'autre, forment l'ensemble harmonieux auquel on reconnaît une œuvre d'art. L'ordonnance est aussi nécessaire que la composition, le dessin est indispensable comme la couleur, et le style doit s'appuyer sur la réalité (je ne dis pas le *réalisme*); il y a des peintres

qui dédaignent ces principes élémentaires; ils s'imaginent qu'on doit les tenir quittes de toutes les qualités requises pour faire un artiste sérieux lorsque par hasard ils en possèdent une à un degré quelconque. M. Roybet paraît être du nombre de ceux qui sous ce rapport sont peu exigeans pour eux-mêmes. Il est coloriste et coloriste fort remarquable, ceci n'est point douteux; mais il ne pense même pas à distribuer la lumière sur ses toiles, et se soucie fort médiocrement de la composition. Il représente les premiers personnages venus; sa grande affaire est de peindre des étoffes, de lustrer des lampas, de faire miroiter des velours et de briser les plis luisans du satin. C'est assez puéril, et la peinture, il me semble, doit se proposer un but plus élevé. Sous le titre d'*un Duo*, M. Roybet nous montre un palefrenier et une cuisinière du XVIe siècle qui ont volé les habits de leurs maîtres, se sont vautrés sur l'herbe et chantent une ariette avec autant de grâce et de gaîté qu'on chante un *De profundis*. Les étoffes sont traitées de main de maître, j'en conviens, avec une brosse hardie et des colorations profondes du meilleur aloi; mais cette grosse commère pansue est assez proche parente des *Baigneuses* de M. Courbet, et ce chanteur osseux, désagréable et brutal, est le portefaix du coin. De plus toute lumière est absente de ce paysage lourd et ramassé, où l'air ne circule pas, où le ciel est de plomb, où les arbres ont des feuilles de papier brouillard. Je comprends qu'on soit tenté d'étudier Giorgione; mais vouloir refaire ce qu'il faisait il y a trois cent cinquante ans, d'emblée et du premier coup, c'est peut-être aller un peu vite et prendre le mauvais chemin : il vaudrait mieux dessiner beaucoup d'après le modèle, se persuader que l'homme est le but supérieur offert aux efforts des artistes, donner moins de valeur aux vêtemens et croire qu'un visage humain a plus d'importance qu'un chiffon de soie. M. Roybet a du talent, nul ne le conteste; on peut dire cependant qu'il en fait mauvais usage, qu'il ne le mûrit pas assez, et qu'il serait un artiste plus élevé, s'il se contentait à moins. Les réminiscences des peintres de la renaissance le tourmentent; il passe volontiers des Espagnols aux Vénitiens. Il ne leur demande ni leur science magistrale ni leur style excellent, il voudrait surprendre leur adresse de main, leur façon souvent merveilleuse de traiter les accessoires; il y arrive, il en approche, mais il se paie d'illusion, et au lieu du principal, qui est l'homme, il ne peint guère que l'accessoire, qui est la draperie. Nous avons une plus haute ambition pour M. Roybet; c'est faire peu de cas des dons naturels que de ne pas les développer jusqu'aux limites du possible, et c'est réduire singulièrement son rôle que de ne pas demander à l'étude l'agrandissement fécond de ses propres facultés. M. Roybet, croyons-nous, peut être appelé à un avenir sérieux dans l'art

moderne, à la condition toutefois de s'occuper beaucoup plus de l'humanité et de laisser au second plan ces friperies secondaires qui paraissent avoir maintenant tant de charmes pour lui. S'il persiste dans la voie dangereuse où il risque de compromettre une habileté déjà recommandable, il pourra finir par se contenter d'imiter M. Ricardo de Los Rios, et s'imaginer qu'il a fait un tableau en peignant d'une brosse fort habile et très coloriste un vêtement de polichinelle oublié sur une chaise *chez un costumier*. M. Roybet vaut mieux que cela; si nous sommes sévère pour lui tout en constatant ses précieuses qualités, c'est que nous sommes en droit d'attendre et d'exiger beaucoup d'un talent qui, pour être remarquable, n'a besoin que d'être mieux dirigé.

M. Ribot ne varie pas dans ses goûts, et il reste fidèle au culte exclusif qu'il a voué à Ribeira. De l'étude à l'imitation, de l'imitation au pastiche, il y a une distance que M. Ribot a franchie sans hésiter. On a eu beau le mettre en garde contre une tendance fâcheuse, il n'a voulu rien écouter, et aujourd'hui encore il nous montre un tableau qui a l'air d'une copie servile d'une toile de l'Espagnolet; rien n'y a été omis, pas même la patine noire que l'âge a dû lui donner. De tout temps, M. Ribot a vu noir; ses premiers petits *Marmitons*, malgré leurs vêtemens blancs, paraissaient s'être roulés à plaisir sur du poussier de charbon. On dirait que l'artiste, après avoir terminé son tableau, le couvre d'un glacis de noir d'ivoire qui salit les parties lumineuses, rend indistinctes les parties ombrées et noie toute la composition dans un ton triste, malpropre et absolument arbitraire. Sous ce vernis en deuil, on sent cependant des colorations puissantes qui, pour apparaître dans tout leur éclat, n'auraient besoin que d'être débarrassées de cette couche de cirage qui les déshonore et les détruit. Si M. Ribot procède ainsi de parti-pris pour trouver sans grand effort une originalité tapageuse, il est bien coupable; s'il voit réellement toute la nature à travers un crêpe noir, il est malade et fera bien de consulter un oculiste. *Le Supplice des coins* dénonce une science peu commune, une observation très vraie de la nature, une grande brutalité d'impression, une habileté de brosse extraordinaire et une fermeté de dessin très recommandable; pourquoi faut-il qu'on soit forcé d'oublier toutes ces belles qualités pour ne plus voir que ce ton d'encre uniforme qui est répandu sans motif appréciable sur la toile? On voudrait nettoyer tout cela afin de voir les chairs si bien modelées, les draperies si habilement agencées, reparaître avec les nuances naturelles qui les feraient valoir. M. Ribot ressemble fort aux princes de Mme d'Aulnoy. A leur naissance, les fées s'empressent de les douer; mais la fée maligne, qu'on avait oublié d'inviter, accourt : Vous aurez toutes les qualités, mais vous ne saurez

vous en servir. Rien n'est plus douloureux que de voir une force réelle, incontestable, hors ligne sous beaucoup de rapports, se briser elle-même, faire fi de sa puissance, et se jeter au hasard d'une espèce de fantaisie archéologique que rien ne peut ni expliquer ni même excuser. Quel beau mérite d'exposer des tableaux qui ont l'air d'être restés accrochés pendant vingt ans dans une boutique de charbonnier! Et je ne saurais trop le redire, le talent de M. Ribot est considérable, et le peintre aurait, sans contestation sérieuse, un important succès immédiat, s'il pouvait se guérir de cette manie de lessiver ses tableaux en noir. Un artiste qui veut aujourd'hui peindre exactement comme peignait Ribeira n'est pas plus intéressant qu'un auteur qui voudrait écrire actuellement comme écrivait Rabelais; l'un et l'autre risqueraient fort de n'être pas compris. Une pareille prétention touche de près à l'enfantillage, et je crois que notre premier devoir à tous est d'être de notre temps, sous peine de le voir se détourner de nous. M. Ribot a pu en faire lui-même la dure expérience, car sa réputation est loin d'être à la hauteur de son talent.

Le Supplice des coins est une scène de torture; le patient, attaché, est étendu par terre, un bourreau lui enfonce contre la jambe serrée dans le brodequin de bois des coins à grands coups de maillet; des moines entourent la victime, recueillent sa confession forcée, l'exhortent et lui montrent le crucifix. En dehors du reproche général qu'on peut faire à cette composition et sur lequel je me suis déjà longuement étendu, je lui en ferai un autre qui me paraît mérité. Le patient crie, car il souffre; mais ses traits n'expriment aucune douleur, toute l'*expression* est gardée pour les extrémités et semble surtout concentrée dans les pieds, qui se crispent, se replient sur eux-mêmes, et jurent, par la torsion qu'ils présentent, avec l'impassibilité relative du visage. Pourquoi cette anomalie? Est-ce encore du Ribeira? *Un vieillard* est le portrait d'un vieux Juif rendu avec une étrange vigueur, grâce au procédé de l'artiste. Il a placé le visage en pleine lumière; quant au reste du corps, il disparaît absolument, noyé dans les tons du fond. De loin, on dirait un décapité. Le sacrifice est trop radical, et laisse surtout trop facilement voir dans quelle intention on se l'est imposé. Du reste la tête est d'un relief extraordinaire et d'une puissance rare; le front ridé, les sourcils en broussaille, le nez allongé et flasque, les joues tombantes, la barbe négligée, sont traités avec un bonheur de touche qui dénote un pinceau très habile. L'œil, un petit œil bleuâtre, transparent, rusé, mobile et perçant, est un tour de force d'exécution. Que d'adresse déployée pour arriver à un tel résultat! Et quel homme serait M. Ribot, si, possédant déjà son métier d'une façon victorieuse, il laissait de côté toutes ses vieilles idées d'imitations,

son besoin maladif d'obtenir l'effet à tout prix, et si, usant de ses facultés exceptionnelles, il se mettait sérieusement à faire de l'art!

M. Schreyer a eu le bon esprit de ne pas renouveler la tentative malheureuse où il s'était fourvoyé l'année dernière. Au lieu de ce grand et gros tableau dans lequel ses qualités habituelles s'étaient vainement dispersées, il expose aujourd'hui deux toiles qui indiquent un heureux retour vers ses premières habitudes. Il n'a pas encore cessé de mériter certains reproches qu'on lui a justement adressés, il *fouaille* toujours trop ses tons, il semble les salir intentionnellement par des touches trop martelées; mais ses compositions sont bonnes, habilement conçues, traitées avec un talent très ferme, et l'une d'elles offre même une émotion réelle qui ne doit rien à la sentimentalité outrée ni au faux lyrisme. Elle porte un titre un peu prétentieux : *Abandonnée!* Une charrette fuyant le champ de bataille, d'où elle rapportait toute sorte de défroques sanglantes, est arrêtée dans un immense paysage, sinistre, plat, coupé de flaques d'eau; le conducteur et un des chevaux ont été tués, ils sont couchés l'un près de l'autre, atteints sans doute par le même paquet de mitraille égaré; l'autre cheval, encore attelé au chariot funèbre, ne peut plus ni avancer ni reculer; il est là rivé à la mort, en face de ces deux cadavres, immobilisé, trempé par la pluie, fouetté par le vent, inquiet, plein d'angoisses, hennissant et levant la tête vers l'horizon vide, où nul être vivant n'apparaît. L'uniforme autrichien, les terrains délayés semblent indiquer que le Mincio n'est pas loin et que la nuit prochaine va s'abaisser sur la journée qui a vu la lutte de Solferino. C'est glacial. La coloration grisâtre, tachetée de blanc et de brun, est d'un effet triste qui s'harmonise bien avec le sujet, le fait valoir et en double l'expression. C'est là une bonne toile et un excellent commentaire de la guerre, mais on peut reprocher à l'artiste d'avoir donné une expression presque humaine au regard de son cheval. Le *Haras en Valachie* rappelle les *Chevaux de poste* que M. Schreyer a exposés en 1863; c'est le même effet de neige chassée par une bourrasque de vent du nord, le même tassement d'animaux se pressant les uns contre les autres, le même aspect lugubre et désolé. Les chevaux sont en plus grand nombre et de dimensions plus petites, c'est la seule différence, et le second tableau a trop l'air de n'être que la répétition du premier. Ces hasards de rapprochement ne sont pas rares dans l'œuvre des peintres, et les constater, ce n'est point infliger un blâme. Nous ne pouvons qu'approuver M. Schreyer d'être revenu au genre de peinture qui lui a valu ses premiers et légitimes succès; c'est une grande science de ne pas outre-passer ses forces et de développer imperturbablement ses facultés spéciales sans vouloir acquérir celles qui souvent sont incompatibles avec le

tempérament. L'expérience que M. Schreyer avait tentée l'année dernière a suffi pour lui ouvrir les yeux; celle que M. Belly fait aujourd'hui aura-t-elle un résultat aussi heureux? Je le désire.

La Fontaine a dit :

Ne forçons pas notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Si M. Belly s'était rappelé ces deux vers si connus qu'ils sont un lieu commun, il est probable qu'il n'eût point exécuté son grand tableau : il aurait compris qu'il ne suffit pas d'être un agréable paysagiste pour devenir tout à coup, par inspiration foudroyante, un peintre d'histoire. J'ai rouvert et consulté trois fois le livret avant d'être convaincu que c'était bien M. Belly qui avait fait *les Sirènes*. Avec plus d'attention, j'aurais pu, dans les montagnes empruntées aux Calabres et qui forment le fond de la composition, reconnaître la manière habile dont M. Belly traite le terrain dans les paysages; mais j'avoue que tout le reste du tableau, c'est-à-dire la partie importante, — tout le groupe de personnages — m'a paru être l'œuvre d'un de ces peintres de la restauration qu'on appelait en plaisantant la queue de David. On connaît le sujet. Ulysse, attaché au mât de sa barque, est debout; il regarde les sirènes qui s'ébattent dans la mer et chantent pour l'attirer; il en est même une qui joue de la lyre, ce qui tendrait à prouver que vers ce temps-là les cordes ne se détendaient pas dans l'eau. Il y a là dans cette toile ambitieuse une grande visée qui n'aboutit pas et des prétentions excessives qui ne me semblent pas justifiées. La *figure* héroïque, grande comme nature, a des mystères que M. Belly n'a pas encore pénétrés et des difficultés d'exécution auxquelles il faut se rompre avant d'essayer de les aborder. Les artistes appellent une œuvre de cet ordre un grand effort; je la nommerai plus volontiers une profonde illusion, et c'est rendre service à M. Belly que de l'engager à déposer les ailes d'Icare qu'il vient courageusement, mais imprudemment, d'attacher à ses épaules. Sa tentative est honorable, mais il peut voir à la froideur qui l'accueille qu'elle n'a pas été des plus heureuses. La veine des succès recommandables n'est point tarie pour M. Belly; il peut facilement la rouvrir quand il voudra. Pour cela, que faut-il faire? Peu de chose, revenir aux inspirations plus modestes d'où est sorti ce joli *Désert de Nassoub* auquel nous avons applaudi en 1857.

M. Bida, lui, ne suit pas les feux follets décevans qui jettent le voyageur crédule hors de sa route et l'égarent dans des recherches vaines; il reste imperturbablement penché sur l'œuvre considérable qu'il a entreprise, dont rien ne le détourne, et que bientôt il aura

menée à bonne fin. Son commentaire plastique des Évangiles sera certainement un des travaux les plus curieux et les plus consciencieux de ce temps-ci. Il aura restitué à ce livre admirable son intimité familiale et l'aura débarrassé de ce côté épique et théâtral, absolument contraire à la vérité, dont la plupart des peintres l'avaient affublé en imitation des artistes païens de la renaissance. Les deux dessins qu'il expose aujourd'hui, *les Vierges folles* et *Hérodiade*, sont, comme ceux que déjà nous avons signalés plusieurs fois, d'une vérité de type extraordinaire, et l'ouvrage d'un homme à qui l'Orient a dévoilé le secret de ses mœurs et de ses coutumes. Tous deux sont exécutés avec cette légèreté, cette précision, cette adresse sans pareille qu'on ne peut se lasser d'admirer. La grâce des attitudes, l'élégante réalité des architectures, la lumière mystérieuse qui éclaire les scènes habilement composées, donnent à ces dessins une valeur exceptionnelle et l'importance d'un tableau d'histoire.

III.

Parmi les peintres de genre et de paysage, nous retrouvons presque tous les artistes dont plusieurs fois déjà nous avons entretenu le public. Sauf un Hollandais et un Anglais qui arrivent cette année avec des tableaux dont il conviendra de parler, je ne vois pas un nouveau-venu qui ait fait une œuvre importante. Le genre, mêlé au paysage ou indépendant de lui, semble être maintenant le fonds même de l'école française; elle a sous ce rapport beaucoup emprunté aux maîtres belges, elle a fortifié son coloris, serré sa manière, étudié la nature de plus près et abandonné pour toujours, j'espère, le côté *romance* et rococo où elle excellait jadis. C'est là un progrès considérable; on voit d'une façon plus simple, et par conséquent on fait plus juste, on se rapproche de la vérité, et l'on n'est plus gêné par les liens tyranniques de ce qu'on appelait autrefois la convention. Les peintres voyageurs ont à leur insu beaucoup fait dans cet ordre d'idées; par les documens positifs qu'ils rapportaient et qui étaient bien plus beaux, bien plus plastiques que les vieilles traditions dont on se nourrissait, ils ont à peu près tué le *poncif* et lui ont substitué la nature. Ils ont dégagé l'école de ses langes, lui ont rendu la liberté de ses mouvemens, et lui ont appris que la vérité, même en art, est supérieure à la fiction. Il a suffi à Decamps de peindre et de montrer un Turc véritable pour faire évanouir à jamais le bonhomme barbu et toujours farouche, coiffé d'un turban surmonté d'un croissant, vêtu d'une veste décorée d'un soleil et invariablement armé d'un cimeterre orné de pierreries. Les artistes qui ont représenté nos paysans de

France tels qu'ils sont, ou à peu près, ont donné le coup de mort aux pastourelles proprettes, aux bergers pommadés qui s'offraient mutuellement des colombes, et semblaient roucouler les poésies de Gessner. Ce qui donne aujourd'hui un intérêt tout particulier à la peinture de genre et de paysage, c'est qu'elle s'appuie sur une base solide, qui est l'observation de la nature. Si l'on y mêle le style, on est bien près de toucher au but que l'art se propose. Le style et la vérité se fortifient l'un l'autre, et M. Jules Breton nous le prouve encore aujourd'hui.

On peut lui reprocher de tourner dans un cercle trop restreint, de reproduire souvent les mêmes sujets et de ne point assez varier ses personnages. Serait-ce bien mérité? J'en doute. Il vaut mieux développer plusieurs fois le même thème en l'améliorant, en lui donnant plus de force et plus d'intensité, que de risquer de s'égarer dans des domaines inconnus et peut-être dangereux. Depuis ses débuts, qui datent, si je ne me trompe, de 1849, M. Breton n'a cessé de faire des progrès. Chaque exposition a été pour lui une affirmation nouvelle. Je ne sais s'il a fait école, mais il a beaucoup d'imitateurs, et il reste encore incontestablement le premier dans le genre qu'il professe. A un certain moment, vers 1859, il a côtoyé le réalisme de bien près, et on a pu craindre qu'il ne se laissât entraîner par le mauvais exemple et tomber dans des exagérations inutiles et superficielles. Grâce à sa volonté de bien faire, à son esprit évidemment juste, il a évité l'écueil, et chaque jour maintenant il s'élève dans la compréhension de la nature. Il ne sait pas encore être complétement abstrait, et parfois il sacrifie au plaisir de rendre certains détails qui gâtent sa composition et lui enlèvent ce cachet de virilité supérieure qu'il cherche à lui donner. Il reproduit aujourd'hui dans *le Retour des champs* un effet quelque peu puéril qu'il avait déjà employé en 1857 dans *le Rappel des Glaneuses*. Je parle de cet essaim de mouches qui se détache sur le soleil couchant, et dont il a pour ainsi dire nimbé les têtes de ses femmes. Cela trouble l'œil, tache le ciel, n'ajoute rien à la composition, n'est d'aucune valeur plastique, ne sert pas au coloris, ne complète aucune ligne, n'est forcément qu'une indication à peine ébauchée, et n'aurait jamais dû tenter un artiste comme M. Breton, qui devrait toujours se tenir en garde contre les fantaisies inutiles. On me dira : Cela est vrai, je n'en doute pas; mais toute vérité n'est pas bonne à dire, et toute vérité n'est pas bonne à peindre. Stendhal, qu'on peut écouter quelquefois, a écrit avec raison : « On arrive à la petitesse dans les arts par l'abondance des détails. » La nature fournit des documens en masse, avec une abondance maternelle que rien ne peut tarir; elle mêle tout indistinc-

tement, le beau, le laid, le hideux, le sublime; elle est impersonnelle et ne choisit pas : c'est à l'artiste de faire cette sélection sévère, de rejeter tous les élémens imparfaits ou insignifians, de montrer les autres dans leur plus grande beauté possible et de repousser énergiquement tout ce qui ne peut pas aider à la grandeur, à la simplicité de son œuvre. Plus une composition est abstraite, c'est-à-dire plus elle est dégagée de tout détail qui n'y rentre pas forcément pour la faire valoir et la compléter, plus elle est près de l'art. Voilà de bien grands mots pour quelques moustiques qui volent dans l'éblouissement des derniers rayons du soleil; mais je voudrais pouvoir les chasser et rendre toute sa pureté à ce ciel ardent sur lequel se détachent trois paysannes qui reviennent des champs et marchent sur un chemin ouvert entre des blés et des œillettes. Elles ont la réalité imposante des femmes accoutumées aux rudes travaux de la terre, et cependant développent une amplitude et une noblesse de mouvement que des caryatides n'auraient pas dédaignées. Il y a là du style et du meilleur. Le dessin très correct, la couleur très forte sans exagération, donnent à cette toile une valeur d'exécution qui va de pair avec l'ordonnance générale.

Il est assez difficile de porter un jugement définitif sur la toile exposée par M. Knaus; elle n'a pas encore été vernie, et les *embus* sont tels qu'ils rendent la perspective incomplète, détruisent l'effet des glacis, donnent aux ombres une importance qu'elles n'ont pas réellement, diminuent la puissance des lumières et atténuent le relief du modelé. Telle qu'elle est cependant, on peut en dire qu'elle ne s'éloigne pas de la manière habituelle de M. Knaus. C'est toujours ce pinceau agréable, cherchant l'esprit, le trouvant parfois, exagérant un peu trop l'expression, procédant par plaques et abusant des tons bleuâtres, qui sont un souvenir encore trop direct de l'école de Dusseldorf. Les tableaux de M. Knaus sont plutôt une réunion de détails qu'un ensemble; l'œil s'égare volontiers à chercher ces petites têtes fines juxtaposées, ces aimables petits bonshommes naïfs, importans, rusés, timides ou hardis, envieux ou indifférens. La composition est un peu diffuse, elle va au hasard, ne s'arrêtant ni ici ni là, ne donnant aucun point de repère à l'attention et la laissant divaguer à son aise. *Son Altesse en voyage* est descendue de sa lourde berline, qu'on aperçoit dans le lointain cheminant au petit pas de quatre chevaux. Le haut personnage, coiffé de la casquette et revêtu de la capote prussiennes, va vite pour se dégourdir les jambes à l'air frais du matin; il est assez rogue, assez sec, ne paraît se soucier que fort médiocrement de ce qui se passe autour de lui, et marche suivi par deux aides de

camp, dont l'un, jeune homme fort évaporé, ricane de la bonne tête des paysans qui se sont réunis en hâte pour saluer l'altesse au passage. Le bourgmestre, le maître d'école, sont là avec une bande de gamins qui pleurent, rient ou admirent, selon leur impression, et braillent à tue-tête vive monseigneur! Plus loin, près de quelques maisons, on aperçoit un groupe de jeunes filles en court jupon blanc, que la timidité a retenues loin de la route, mais que la curiosité a poussées hors de leurs chaumières. Pour qui connaît l'Allemagne, c'est une scène prise sur le fait. La bonhomie imposante des paysans, l'effarement des bambins, la raideur insouciante de l'altesse, la lourdeur bonasse de l'un des aides de camp, la gaieté de l'autre, la dignité transcendante du chasseur empanaché qui marche de loin derrière son maître, ont été saisis sur le vif de la nature. C'est une bonne satire, innocente, car elle est sans fiel, mais d'une observation juste et assez pénétrante. Le dessin de tous ces minuscules personnages est exact et soigné; tout est exécuté avec un soin minutieux; le sourire respectueux qui déride les visages, le bouton qui retient la bretelle en lisière, sont traités avec un soin égal. Le coloris doit être agréable, quoique un peu papillotant; il est actuellement à l'état neutre et, pour apparaître dans la valeur que le peintre a voulu lui donner, il a besoin de la brosse du vernisseur. C'est en somme un bon tableau; mais il me semble que la manière de M. Knaus s'est appauvrie, qu'il cherche la petite bête plus qu'il ne faudrait, que sa coloration manque d'unité, que ses dernières œuvres ne dépassent pas et ne font pas oublier *le Matin après une fête de village,* que nous avons vu en 1853.

Je serais tenté d'en dire autant à M. Bonnat. Certes son *Ribeira dessinant à la porte d'Aracœli* est loin d'être une toile médiocre; cependant elle n'est pas meilleure que *les Pèlerins au pied de la statue de saint Pierre* du Salon de 1864, et c'est ce que je lui reproche. Quand on a reçu en naissant le don naturel du coloris, il faut être difficile pour soi-même et tâcher de faire un progrès à chaque pas. Dans le nouveau tableau de M. Bonnat, on retrouve ce coup de brosse sagement vigoureux, cette habile distribution de lumière, qui sont les qualités ordinaires de cet artiste; il me semble pourtant qu'il a obéi à une inspiration mal raisonnée en plaçant au centre même de la toile un ton jaune qui n'a aucun rapport avec la coloration générale, qui détonne, tire l'œil et n'est pas justifié. Une grande muraille blanchâtre appuyée sur un large escalier, une grille ouverte par où sortent des moines encapuchonnés, des hommes du peuple qui sont groupés ou dorment étendus sur les degrés; au milieu, contre un pilier, une petite fille, en pleine clarté, pose, pendant que Ribeira, le carton aux genoux, la dessine assis

dans un coin. La tonalité est grise et brune, d'une couleur ferme et solide; mais l'effet est compromis par la nuance jaune pâle du tablier du jeune modèle. Elle n'est pas en rapport avec la gamme donnée, elle est trop vive pour les bruns, trop sourde pour les gris; en un mot, elle jure et brise une harmonie qui, sans elle, eût été excellente. Quant au portrait que M. Bonnat expose, il prouve qu'il doit rester dans la peinture de genre, ou du moins que, s'il en veut sortir, il ne pourra le faire qu'après de nouvelles, longues et sérieuses études. Il y a là des fautes de dessin manifestes, surtout dans la bouche et dans le bas du visage; quant à l'exécution, elle est fort lâchée. La robe de mousseline, le petit chien bichon, semblent être en lilas blanc et auraient demandé une facture beaucoup plus serrée. J'ai peur que M. Bonnat ne s'en fie trop à son évidente facilité; rien ne remplace le temps, et ce qui se fait sans lui court grand risque d'être incomplet.

M. Gustave Jacquet mérite qu'on parle de lui; c'est un débutant, je crois, et ses deux tableaux indiquent des facultés de peintre peu communes qui, si elles sont développées par l'étude, pourront donner d'excellens résultats. Sa façon de colorer semble être un compromis entre la manière de M. Ricard et celle de M. Baudry. Elle a un côté maladif qui pourrait devenir dangereux, s'il était exagéré, ainsi que le prouve le triste exemple de M. Hébert; mais, telle qu'elle est aujourd'hui, elle est pleine de charme et de promesses. La touche est légère, très harmonieuse, et les nuances sont combinées avec un goût qui devient de plus en plus rare; le dessin est loin d'être parfait, il a de regrettables faiblesses, et je signalerai spécialement à M. Jacquet l'exécution trop négligée des mains du *Portrait de Mlle F. M.* Le coloris sans la ligne peut produire des toiles agréables, mais ne donnera jamais ce qu'on appelle un bon tableau. Ingres disait : En matière de peinture, la ligne, c'est la probité, et il avait raison. M. Lebel aussi est un coloriste, ses deux petites toiles sont remarquables. Le sujet est insignifiant; sa *Mendiante* représente une pauvre femme vêtue de noir, tenant un petit enfant dans ses bras et tournant une serinette; le *Reliquaire* nous montre une paysanne italienne debout sur la pointe du pied et effleurant de ses lèvres une châsse exposée sur un autel. Dans ces deux tableaux, la lumière est sourde; ce n'est donc pas dans des oppositions d'ombre et de clarté que M. Lebel a cherché et obtenu son effet, qui est très puissant. Il est dû tout entier à des colorations profondes, combinées avec une science rare, et juxtaposées sans la moindre fausse note. Malgré une certaine violence contenue de la brosse, c'est fort doux et tout à fait symphonique; mais si M. Lebel avait à peindre un plat de chicorée au lait, le pein-

drait-il autrement que la muraille contre laquelle s'appuie sa mendiante?

Puisque nous en sommes aux coloristes, je parlerai de M. Bischoff. C'est un Hollandais; il y a dans son petit tableau du soleil et de la couleur à satisfaire les plus exigeans. L'an dernier, M. Bischoff avait exposé un *Rembrandt se rendant à la leçon d'anatomie* qui ne manquait pas de certaines bonnes qualités, mais qui était loin de valoir *le Jour de la Pentecôte,* que nous voyons aujourd'hui. Il y a un peu du procédé de Decamps dans cette façon d'opposer brusquement les parties lumineuses et les parties ombrées de la composition. Ce n'est certes pas ce qu'on pourrait appeler une peinture saine; on a peut-être abusé de l'empâtement, des glacis, de l'os de seiche, du rasoir, des reliefs factices, des contours cernés, mais l'effet cherché est obtenu. Si les moyens sont douteux, le résultat est bon, et c'est ce qu'on doit constater. Une jeune fille en vieux costume frison de Hindeloopen est assise de profil perdu et lit une bible placée devant elle sur un meuble qui tient le milieu entre le prie-Dieu et le lutrin; un rayon de soleil passant par la fenêtre jette une clarté violente sur la scène et l'anime par le très fort contraste d'ombres très foncées, quoique transparentes, et de lumières excessivement aiguës. Les meubles rouge-vermillon, la jupe violet sombre, les manches de la chemise blanche semées de fleurs, le mouchoir varié qui entoure la tête de la jeune fille, son aumônière rehaussée de touches blanches enlevées en relief, la bible à laquelle une plume de paon sert de signet, un bouquet de tulipes, une petite vache en faïence faisant accessoires, tous les détails en un mot ressortent avec une vigueur extraordinaire et indiquent un coloriste-luminariste de premier ordre. L'abus des *ficelles* disparaît dans une facture à la fois très large et très serrée qui a su rassembler l'effet et lui donner une importance qu'on ne saurait trop louer. Non-seulement ce tableau est bon, plaisant à regarder, mais il est extrêmement original, et c'est là une qualité assez rare aujourd'hui pour qu'il ne soit pas superflu de le signaler particulièrement.

M. Jundt aussi mérite d'être loué sous ce rapport, quoique son originalité soit de moins bon aloi que celle de M. Bischoff, qu'elle soit un peu voulue et parfois trop manifestement travaillée. On risque bien souvent, en voulant à tout prix attirer les regards, de tomber dans le baroque et de cesser d'être intéressant à force d'essayer d'être singulier. La mesure est parfois difficile à garder, et les meilleurs esprits peuvent se laisser entraîner à des exagérations qui ne font que les compromettre sans rapporter aucun profit sérieux à leur talent et à leur réputation. Hâtons-nous de dire

que ce n'est pas le cas de M. Jundt, et que son tableau intitulé *Parrain et marraine, souvenir des Alpes*, n'a rien qui dépasse les justes limites où un artiste doit toujours se maintenir. C'est une symphonie en blanc majeur, comme dirait un poète de notre temps. L'importance du sujet ne comportait peut-être pas des personnages grands comme nature, et la toile, je crois, n'aurait rien perdu à être diminuée d'un bon tiers; mais la marraine est si jolie, son compère est si naturellement empêtré, que le reproche a quelque peine à se formuler. A l'aube, dans le grand pays des montagnes, sous un ciel blanchissant et non loin des glaciers, une jeune femme et un vigoureux paysan sont partis pour porter à l'église l'enfant nouveau-né qu'ils vont tenir sur les fonts. La marraine marche devant, fraîche, pimpante et coquette, coiffée du chapeau de paille à quadruple retroussis, vêtue de sa belle robe de cérémonie où s'attache le large tablier blanc orné de rubans de toutes couleurs; elle se retourne pour voir si elle est suivie par le parrain, qui porte le petit enfant couché sur son oreiller, couvert de langes éblouissans et embéguiné du bonnet de velours rouge pailleté d'or. La pente est plus que rapide, c'est un escalier taillé dans le roc; le parrain serre l'enfant contre sa poitrine avec cette maladresse attentive de l'homme, qui n'a jamais su porter un nourrisson. Il regarde par-dessus son doux fardeau afin de voir où il va poser les pieds; il est penché en avant, sa tête disparaît sous l'immense chapeau tyrolien orné du gland d'or et des plumes de tétras traditionnelles; sa jambe solide est pressée dans un gros bas, et sa figure exprime une attention inquiète dont sa jeune compagne, fraîche comme une aubépine en fleur, paraît se moquer en souriant. C'est extrêmement gracieux et d'une bonne facture, à laquelle on doit cependant reprocher certaines lourdeurs opaques qui lui donnent une apparence quelque peu pesante. Cela tient évidemment au procédé, à l'abus des *terres*, et souvent aussi à l'absence de glacis. Ce défaut, que je signale tout spécialement à l'attention de M. Jundt, est visible dans son autre toile intitulée *après Sadowa*. Ce tableau ressemble à une gouache; on dirait qu'il a été peint sur un fond préparé au blanc d'Espagne, et que ce fond a repoussé. Tout y est d'un gris de souris singulier, dont on ne se rend pas compte, qui ternit le coloris général et attriste toute la composition. M. Jundt, qui a un talent réel, qui observe bien et rend juste, avec une pointe d'ironie, fera bien de corriger sa manière de cette légère imperfection. Rien n'est plus facile, et ses tableaux y gagneront.

Si le procédé de M. Jundt accuse parfois trop de pesanteur, celui de M. Eugène Fromentin se distingue par une légèreté sans

égale. Il arrive à donner une intensité fort remarquable à sa coloration, tout en lui laissant une transparence qui paraît la rendre diaphane. Elle n'en est que plus agréable et plus douce aux yeux. C'est par le coloris que M. Fromentin conçoit ses tableaux, cela me paraît évident. Il entrevoit une combinaison de nuances, une gamme précieuse; il l'exécute, et les personnages ne sont plus pour lui qu'un prétexte à réaliser les tons qu'il a rêvés. Aussi ce qui domine toujours dans ses tableaux, c'est l'effet d'ensemble, qui est harmonieux comme un châle de cachemire. C'est là une qualité rare, que M. Fromentin a développée chez lui avec un soin constant et qu'il possède au plus haut degré. En ce genre, les *Bateleurs nègres* sont excellens. Sous le ciel puissant de l'Afrique, dans un village du Sahara, village à maisons grises, basses, percées de fenêtres étroites, parfois garanties du soleil par un haillon tendu, une rue sert de théâtre à leurs exercices. La tête, les bras, le torse, les jambes nus, à peine couverts d'un caleçon rouge, tournant sur eux-mêmes, entre-choquant dans leurs mains les lourdes crotales de fer, ils dansent pendant que leurs compagnons frappent à coups redoublés sur le darabouck, et que des Arabes immobiles dans les larges plis de leur burnous, rangés à l'ombre contre une muraille, les contemplent en roulant leur chapelet entre leurs doigts. Quelques femmes, quelques enfans, se sont groupés çà et là et regardent les histrions, qui se démènent au milieu du bruit. Il est difficile de voir une toile plus plaisante et plus douce; à force de science, la couleur arrive à une sorte de suavité qu'il n'est pas aisé de définir. Les petites têtes des enfans et des jeunes femmes curieuses, quoique un peu trop plates, sont très fines et fort bien rendues. Quant à l'aspect général du pays, on sait à quel point M. Fromentin excelle à le traduire sur la toile; c'est assez dire qu'il est exact et d'une vérité parfaite. C'est, je crois, dans les toiles de cette dimension que M. Eugène Fromentin doit continuer à chercher les succès qui déjà ont récompensé ses efforts et lui ont valu la juste réputation dont il jouit. La grandeur d'un tableau ne prouve rien, ni pour ni contre le talent de celui qui l'exécute, on le sait; mais il semble que M. Fromentin est plus maître de lui lorsque, concentrant tout son effet dans un cadre restreint, il n'est pas entraîné à grandir ses personnages, à substituer la ligne et le modelé à la couleur et à atténuer ainsi ses principales et meilleures qualités. La *Caravane* de Marilhat vaut une toile de vingt pieds, et l'artiste aurait donné des proportions de nature à ses modèles qu'il n'aurait pas dit plus qu'il n'a dit. Dans un petit tableau, M. Fromentin excelle à grouper ses bonshommes, à éviter les *trous* dans la composition, à faire valoir son coloris par le rapprochement des nuances habile-

ment choisies; dans les tableaux plus grands, ces qualités, qui sont précieuses, semblent s'amoindrir, se disperser et perdre de leur charme. M. Eugène Fromentin a la grâce, c'est un don à n'en pas vouloir d'autre, et peut-être risquerait-il de s'égarer encore, s'il cherchait la vigueur.

Du Sahara en Égypte, il n'y a pas très loin, et nous irons avec M. Gérôme, qui, dans le *Marché d'esclaves* et dans le *Marchand d'habits*, nous montre deux bons souvenirs rapportés du Caire. Quand M. Gérôme se mêle d'être précis, il l'est plus que personne; mais pour cela il faut qu'il ait vu, il imagine mal et se rappelle très bien. Il a saisi au passage avec un grand bonheur les différens types de l'Orient. L'Arabe, le Skipétar, le Turc, le Barabras, le Syrien, se reconnaissent au premier coup d'œil, et dans l'expression ethnographique de ses personnages il reste toujours vrai, à moins qu'il ne s'essaie à quelque plaisanterie, comme il l'a fait l'an dernier pour les têtes amassées à la *porte de la mosquée d'Haçanin*. A ce point de vue, les deux tableaux qu'il a envoyés au Salon de cette année sont tout à fait sérieux. Le *Marché d'esclaves* est une scène prise sur le fait. Les djellabs, lorsqu'ils reviennent de leurs longs et pénibles voyages sur le Haut-Nil, installent leur marchandise humaine dans ces grands okels qui s'étendent au Caire du côté de la mosquée ruinée du kalife Haakem; c'est là qu'on va pour acheter une esclave, comme ici on va à la halle pour acheter un turbot. Assises sur des nattes, à l'ombre des galeries, les négresses nues, à peine protégées par une loque graisseuse, attendent les acheteurs en dormant ou en faisant les mille petites tresses qui composent leur coiffure. Les femmes d'un prix plus élevé, celles du plateau de Gondar et du pays de Choa, sont enfermées dans des chambres séparées, loin des yeux indiscrets. C'est une ces femmes, une Abyssinienne que M. Gérôme a prise comme personnage principal de sa composition. Elle est nue et montrée par le djellab, qui a une bonne tête de brigand habitué à tous les rapts et à toutes les violences; l'idée de l'âme éternelle n'a pas dû souvent tourmenter un pareil bandit. La pauvre fille est debout, soumise, humble, résignée avec une passivité fataliste que le peintre a très habilement rendue. Un homme l'examine, regarde ses dents comme on regarde celles d'un cheval, et apprécie la marchandise avec cet œil défiant qui est particulier aux Arabes. Deux ou trois personnages à beaux costumes complètent ce groupe principal. Dans les fonds fermés, on aperçoit des esclaves disséminées çà et là. Le *Marchand d'habits* est un de ces vieillards comme il en existe beaucoup au Caire; ils ont gardé les vieilles modes, refusent absolument d'endosser la tunique, de coiffer le tarbouch, restent fidèles à l'ancien

turban de mousseline blanche, à la vaste robe à grands plis, semblent eux-mêmes une curiosité ambulante, et s'en vont par les rues, criant leur bric-à-brac. Quand ils rencontrent un Européen, ils s'arrêtent, et avec un sourire engageant ils lui disent, en lui présentant quelque hachette ou quelque vieux poignard : *Antica, Mameluck, bono, bono!* Celui de M. Gérôme, portant sur le bras de belles défroques roses, offre un sabre à un Arnaute, qui est bien près de se laisser tenter; un groupe s'est formé auprès du marchand, et chacun donne son avis. Au fond, on aperçoit une boutique près de laquelle un chien roux est accroupi dans la pose du dieu Anubis, et l'on voit deux femmes enveloppées de manteaux blancs qui rentrent dans leur maison. Tout cela est exact et d'une observation très juste. On peut reprocher à M. Gérôme d'avoir le trait un peu sec et la coloration souvent trop aiguë; mais, lorsque le temps aura mis sa patine puissante sur ses toiles, elles s'harmoniseront dans une teinte douce et profonde. De plus, elles auront cet avantage fort appréciable de ne pas perdre en vieillissant, car elles sont faites et poussées aussi loin que possible.

M. de Tournemine quitte aujourd'hui l'Asie-Mineure et les bords du Danube, il s'en va vers l'intérieur de l'Afrique et vers l'Amérique du Sud à la suite des voyageurs, qui sont parfois de bons conseillers. Les *Perroquets et Flamans*, les *Éléphans d'Afrique* sont deux jolies compositions pleines d'air, de coloris, où le peintre, accusant son modelé plus que d'habitude, a mis toutes les qualités qui lui sont familières. Les grands éléphans, qui, les pieds dans l'eau, se détachent en vigueur sombre sur le soleil couchant, sont d'un effet réussi qui remet en mémoire une des toiles les plus singulières de Decamps. On peut reprocher au premier de ces tableaux d'avoir traité l'histoire naturelle avec trop de sans-façon, et je pense que M. Paul Marcay, sur le texte de qui M. de Tournemine s'est appuyé, n'a jamais vu au Pérou le kakatoès rose, qui ne vit qu'à la Nouvelle-Hollande, ni le kakatoès à huppe rouge, dont le vrai nom, *Psittacus moluciensis,* indique assez qu'il est originaire des Moluques. Ce genre de critique, je le sais, n'est guère admis par les artistes, mais il n'en est pas moins sérieux. Les documens que l'on peut consulter abondent, et intervertir la faune des pays, c'est commettre volontairement une erreur qu'il est facile d'éviter, et qui ne devrait jamais se rencontrer aujourd'hui.

M. Théodore Rousseau a fait un grand effort pour produire une œuvre originale, et je crains qu'il n'ait pas atteint le but qu'il se proposait. Sa *Vue du lac de Genève* (non inscrite au catalogue) a été conçue dans un parti-pris trop manifeste. C'est très fini, modelé ou plutôt pommelé avec un soin rare, mais que de coups de grat-

toir sur cette peinture pour l'amener à l'effet cherché! A certaines places, la toile apparaît avec son grain régulier et semble de loin une ruine de ces ouvrages en brique que les Romains appelaient *opus reticulatum*. Le système de coloration est tout entier dans une dégradation de nuances qui, commençant au premier plan par des tons d'un vert presque noir, aboutit par couches successives et presque insensibles aux blancheurs neigeuses de la chaîne des Alpes. L'effet saisit au premier abord, j'en conviens; mais il faut s'en aller vite sur cette impression et ne pas la raisonner, car elle ne tarderait pas à s'évanouir. Ce tableau néanmoins est très curieux à étudier, il dénonce une habileté de main, une ténacité dans l'emploi des procédés, une volonté de rendre une idée conçue, qui sont extraordinaires. Seulement on peut croire que l'effet obtenu eût été meilleur et plus durable, si les moyens mis en usage avaient été plus simples et plus naïfs.

M. Mac-Callum est, je crois, un nouveau-venu parmi nous; son début est important, et ses tableaux, *Chênes dans la forêt de Sherwood* et *Entrée de la forêt de Windsor* (le livret a interposé les numéros), indiquent un artiste déjà maître de son talent. On reproche souvent aux paysagistes de faire des effets d'ombres chinoises; M. Mac-Callum a procédé d'une façon diamétralement opposée, car dans sa *Forêt de Windsor* il a mis un paysage très clair sur un fond très sombre. Il a choisi un de ces momens si fréquens en Angleterre où les nuages chargés d'eau laissent glisser un rayon de soleil qui éclaire d'une lumière blafarde certaines parties de la nature, tandis que les autres restent dans l'ombre. Un ciel excessivement brumeux et tout à fait foncé, mais sur lequel se détache en tons plus accentués encore la lourde masse du château royal, sert de repoussoir à une lande jaunie, où s'élancent deux immenses chênes dépouillés qui sont, pour ainsi dire, l'avant-garde de la forêt qu'on aperçoit au loin. La tonalité générale est jaunâtre enlevée sur un fond teinte neutre. C'est un aspect exceptionnel de la nature, mais il est d'une grande vérité et frappera tous ceux qui connaissent l'Angleterre. Les arbres sont exécutés en manière de trompe-l'œil, et je suis persuadé qu'ils ont été copiés d'après une épreuve photographique. Toutes les rugosités, les nodosités, les rides, les inflexions, les mousses parasites, les verrues, les soulèvemens d'écorce, sont rendus avec un précieux et un fini difficiles à concevoir. Ce tableau ressemble à une énorme agate arborisée. C'est un paysage traité comme Denner traitait les portraits. Le méticuleux dans l'art est-il bien utile? On peut en douter; mais on doit reconnaître qu'il faut déjà un grand talent et une science sérieuse pour arriver à un si étrange résultat.

La *Vue prise dans l'île de Capri* par M. Hippolyte Lanoue n'est pas inférieure aux excellens tableaux qu'il avait exposés en 1865 et en 1866. La pureté de la ligne, la fermeté de la pâte, la solidité de la coloration, sont toujours aussi respectées. Heureux les artistes pour qui le succès est un encouragement au travail! C'est presque un paysage historique que M. Lanoue a fait là : il n'avait qu'à mettre quelques habits rouges au premier plan, quelques habits bleus au dernier, un peu de fumée entre eux, et il aurait représenté la prise de Capri par les Français. En effet, ce fut de ces hautes montagnes d'Anacapri, dont M. Lanoue a si bien traduit l'imposante solennité et qui forment le fond de son paysage, que les Français, conduits par le général Lamarque, se sont laissé glisser au mois d'octobre 1808 pour aller attaquer les Anglais, qui, sous les ordres d'Hudson Lowe, s'étaient réfugiés et fortifiés dans la petite ville de Capri, où verdoie ce palmier que l'artiste s'est plu à rendre dans sa position exacte. M. Lanoue a peint au premier plan un groupe d'oliviers qui est une excellente étude de ces arbres toujours en lutte contre le vent de la mer, auquel ils ne résistent que par un miracle sans cesse renouvelé de séve surabondante et de végétation tenace. La coloration est très limpide, et rend bien l'aspect de ces beaux pays aimés du soleil.

Telles sont les œuvres qui, dans le Salon de 1867, m'ont paru dignes d'être signalées aux lecteurs de la *Revue;* elles tranchent par certaines qualités spéciales que j'ai essayé de faire ressortir sur l'ensemble terne et affaissé de l'exposition. Rien de considérable ne s'est produit, et, ainsi que nous le disions en commençant, la grande peinture a une tendance évidente à disparaître. Tout le talent de nos artistes s'est réfugié dans le genre et le paysage; l'art abstrait s'en va, il est remplacé par l'art relatif, c'est-à-dire par celui qui a pour but de plaire, de trouver un débouché et de satisfaire les goûts de la foule. L'avenir seul pourra dire si ce changement a été heureux; notre seule mission est de le constater en gémissant, car nous croyons qu'il est funeste. L'Europe artiste nous a envoyé ses œuvres, il est intéressant de les étudier et de dire quelle situation la France occupe encore dans le monde des arts; c'est ce que je tenterai prochainement en parlant de la sculpture et de la peinture à l'Exposition universelle.

MAXIME DU CAMP.

LA

RUSSIE ET L'ANGLETERRE

DANS L'ASIE CENTRALE

LES RUSSES EN BOUKHARIE.

Les graves événemens survenus en l'Europe depuis un an n'ont pas absorbé l'attention générale au point de laisser passer inaperçus les faits qui viennent de s'accomplir dans l'Asie centrale, et qui ont si profondément modifié les conditions politiques de cette partie de l'Orient. Déjà il y a près de trente ans une situation analogue avait répandu dans l'Inde une panique qui poussa les Anglais, désireux de neutraliser les progrès de la Russie, à entreprendre cette expédition de l'Afghanistan qui fut aussi désastreuse dans ses résultats qu'elle avait été impolitique et étourdie dans sa conception. Aujourd'hui, s'il faut s'en rapporter au ton général de la presse anglo-indienne, la marche des armées russes sur l'Oxus et leur présence à cent cinquante lieues des frontières de l'Inde ne préoccupent que médiocrement l'Angleterre, peut-être même la préoccupent-elles moins que nous (1). Sans rechercher la raison de ce

(1) Dans une étude récente et curieuse à plus d'un titre, M. E. Jonveaux s'est fait dans la *Revue* (livraison du 15 février 1867) l'organe de l'opinion qui paraît dominer en France au sujet des empiétemens des Russes dans l'Asie centrale. Un séjour de quelques semaines que l'auteur du présent travail a fait, il y a moins de dix mois, sur la frontière même du pays menacé par les armes russes l'a confirmé dans des appréciations un peu différentes, et qui peuvent intéresser le public à un débat qui ne sera pas clos de longtemps.

revirement, je veux essayer de prouver trois choses dont je suis fermement convaincu : d'abord l'invasion, puis la conquête du Turkestan par les Russes n'a été qu'un acte de légitime défense; elle n'est menaçante pour aucun intérêt européen, pas plus pour l'Inde anglaise que pour nous; enfin, bien loin d'être une calamité pour les populations conquises, elle est la seule voie de salut ouverte à ces peuples, éternellement incapables de s'organiser et de se gouverner seuls.

I.

Quand la Russie, il y a trois siècles, s'émancipa complétement de la domination tartare et détruisit le long du Volga les derniers états nés de l'empire mongol, elle se vit tout à coup appelée, je dirais presque condamnée à la conquête de la moitié de l'Asie. Les nomades, rejetés derrière l'Oural, humiliés et frémissans, gardèren encore pendant de longues années l'espoir de prendre une revanche, et la Russie n'était point alors l'immense état qui s'étale sur la carte du vieux monde. Même sous Ivan le Terrible, ils prirent Moscou et le brûlèrent; mais le châtiment ne se fit pas attendre, et la fameuse *horde d'or* disparut de l'histoire. A sa place, il ne resta que des tribus disloquées, sans connexion politique, qui renoncèrent à la grande guerre et se bornèrent à celle qui est la vie même du désert, la maraude et le vol du bétail. C'est ainsi que les Kirghiz (nom impropre donné dans presque tous les livres aux trois grandes hordes qui ne connaissent d'autre nom national que *Kazaks* ou *Kaïzaks*), les Kirghiz, dis-je, devinrent des voisins fort incommodes pour les sujets moscovites du pays d'Astrakhan, les Kalmouks d'une part, les Cosaques et les colons de la ligne d'Orenbourg de l'autre. Pour protéger ses populations pacifiques, la Russie dut obéir à la même nécessité qui, en Afrique, nous a poussés à aller toujours en avant, à conquérir Medeah pour couvrir la Mitidja, Laghouat pour couvrir Medeah, et Ouargla pour couvrir Laghouat. Les trois hordes furent atteintes l'une après l'autre au fond de leurs steppes arides, et une ligne de postes fortifiés, courant d'Orenbourg au lac Baïkal, sur une longueur égale à la distance de Barcelone à Pétersbourg, répondit à la Russie de la soumission des nomades et de la tranquillité de ses provinces orientales.

Voilà ce qu'était, il y a trente ans, la frontière russe du côté de ce que les cartes appelaient encore la Tartarie indépendante. Cette frontière était-elle, dans la pensée du gouvernement moscovite, quelque chose de temporaire ou n'était-elle destinée qu'à marquer

un temps d'arrêt dans la conquête du Touran? Je ne vois dans tout ce qui fut fait de ce côté jusque vers 1850 rien qui semble indiquer de la part du tsar Nicolas l'intention d'avancer plus avant vers le sud. Les armées russes étaient bien arrivées jusqu'à un assez beau fleuve, le Syr, et jusqu'à une mer intérieure, qui est l'Aral; mais c'étaient là deux conquêtes qui ne semblaient point promettre alors ce qu'elles ont tenu depuis. Le Syr, plein de bas-fonds, très sinueux, est d'une navigation difficile; quant à la mer d'Aral, elle était cernée de tous côtés de déserts de sable rougeâtre (le *kizil-koum*) et n'offrait aucune base à un établissement sérieux. Même les plaines jadis si fertiles d'Ourghend, qui la limitaient au sud, étaient devenues, sous le gouvernement barbare des Ouzbegs de Khiva, un désert presque aussi désolé que le reste du pays. Créer une flottille dans l'Aral, c'était une entreprise coûteuse, car on ne pouvait la construire dans le pays même, et il fallait tout transporter pièce à pièce, à dos de chameau, à travers trois cents lieues de désert. Il est donc probable que les choses fussent restées dans un *statu quo* indéfini, si les princes turcomans, entraînés par une loi fatale de leur imprévoyante et incorrigible barbarie, n'avaient par d'ineptes agressions attiré l'orage qui semblait hésiter à fondre sur leurs têtes.

Je ne me dissimule pas que cette manière de poser la question heurtera en France beaucoup d'idées reçues et un certain courant d'opinion entretenu par des publicistes sincères, mais peut-être dépourvus d'informations complètes. Pour me faire bien comprendre, il importe de présenter un court tableau de ce monde barbare, menacé et déjà à demi absorbé par la Russie; alors on pourra juger si c'est là un ordre de choses dont la disparition doive laisser des regrets bien vifs, ou susciter un blâme bien sévère contre la puissance qui l'aura renversé ou largement modifié.

Deux grandes races, d'aptitudes, d'énergie et de destinées fort diverses, se partagent aujourd'hui, comme il y a plus de quatre mille ans, l'Asie centrale : ce sont les Iraniens et les Touraniens, ou, pour employer des noms plus familiers au lecteur et d'apparence moins pédantesque, les Persans et les Tartares. Dans ces hautes régions, berceau de la race humaine, la question a été de tout temps posée entre l'agriculteur sédentaire et civilisé d'une part, le nomade pillard et anarchique de l'autre. Depuis que les études ethnographiques ont aidé à résoudre tant de problèmes historiques, chacun sait que les Iraniens et les Hindous sont les branches aînées de cette race âryenne à laquelle appartiennent presque tous les peuples européens. Le groupe iranien ne comprend pas seulement les habitans de la Perse moderne, bien que ceux-ci ne connaissent

pas d'autre nom national et collectif; il embrasse de plus une masse ou plutôt une traînée de populations qui s'étendent jusqu'aux steppes de la Chine occidentale, et qui, sans avoir aucun lien politique avec la Perse, parlent des dialectes persans plus ou moins archaïques et plus ou moins mélangés de turc ou de thibétain. Les peuples turcs leurs voisins, avec cet esprit d'observation généralisatrice si commun chez les Orientaux, désignent tous les Iraniens, depuis le Tigre jusqu'à l'Oxus, sous le nom de *Tadjick*, dont l'origine et la signification ont été expliquées de diverses manières. Le signe de race le plus distinctif des peuples tadjicks, aujourd'hui comme de toute antiquité, est la propension à la vie sédentaire et à l'agriculture; c'est ce qui les sépare si profondément des sémites, dont Mahomet a bien traduit les instincts vagabonds et aventureux lorsqu'il disait en voyant une charrue : « Partout où entre cette machine, l'opprobre entre avec elle. »

Entre les Tadjicks vivant dans la plaine et les Touraniens errant dans la steppe et le désert salé, la guerre éclate du premier jour où ils se trouvent en présence. L'ancienne Perse, tant qu'elle fut civilisée et puissante, réussit à contenir les hordes de pillards faméliques qui voulaient fondre sur elle; mais les victoires légendaires de Cyrus n'eurent aucun résultat comparable aux créations si rapides et pourtant si durables du jeune vainqueur d'Arbelles. Avec quelques milliers de vétérans, Alexandre fit cette grande colonie grecque qui fut le noyau du royaume de Bactriane, et l'on sait que ce royaume fut pendant cinq siècles l'avant-poste glorieux de la civilisation grecque dans la Haute-Asie. A leur tour, les Grecs faiblissent, et, pendant que l'établissement du royaume parthe affirme en Perse la suprématie des nomades, la Bactriane et les principautés grecques de l'Indus disparaissent noyées dans un déluge de hordes scythiques : l'Asie centrale est livrée à l'anarchie la plus sauvage, et, lorsque l'islamisme apparaît, moins de dix ans lui suffisent pour porter son drapeau depuis les murailles de Ctésiphon jusqu'à celles de Samarkande.

Il arriva aux califes ce qui était arrivé aux Séleucides, dont ils occupaient la place : leur empire, hâtivement constitué, tomba en morceaux dès le premier choc sérieux qu'il éprouva, et ces fragmens se trouvèrent assez grands pour former des états considérables. L'un des plus importans fut celui de Ferghana et Kharizm, qui comprenait au temps des croisades les villes riches, populeuses, industrieuses et savantes de Samarkande, Bokhara, Ourghend, dont la prospérité est pompeusement décrite par Édrisi et par tous les écrivains arabes du moyen âge. Pourtant le peuple qui dominait dans le Ferghana était une tribu mongole, les Ouzbegs, qu'un

heureux coup de main avait faits les successeurs des rois civilisés de l'antique Bactriane. Il était advenu aux Ouzbegs ce qui est arrivé bien souvent à des barbares soumettant un peuple amolli par la civilisation, c'est qu'entrés dans la vallée de l'Oxus avec les habitudes et les appétits de la vie sauvage, ils avaient été transformés et conquis par la civilisation même qu'ils semblaient être venus détruire. Cette heureuse transformation fut deux fois arrêtée par une révolution trop célèbre dans l'histoire de l'Asie : les Mongols restés dans les steppes et sous la tente se mirent, sous Djingiz-Khan d'abord, plus tard sous Timour, à refluer sur l'Asie occidentale, qu'ils inondèrent, et les Ouzbegs furent les premières victimes de cet effroyable déluge. Leurs villes furent saccagées, leurs mosquées et leurs colléges transformés en écuries, et eux-mêmes refoulés dans le désert, où ils retournèrent à la misère et à la barbarie d'autrefois. L'empire mongol d'ailleurs dura encore moins que celui des califes, et les exilés ouzbegs purent, vers la fin du xv[e] siècle, rentrer à Khiva et à Bokhara; mais ils n'y rapportèrent presque aucun souvenir de leur première et éphémère civilisation. Les habitudes d'anarchie, de pillage et de violence auxquelles ils avaient sacrifié pendant quatre siècles ne les quittèrent point, et rien de plus monotone et de plus brutalement fastidieux que l'histoire des khanats de Khiva, Khokand, Bokhara et Kondouz depuis près de trois cents ans. Gouvernemens absolus, guerres civiles à la mort de chaque émir, empoisonnemens et trahisons, révoltes de petits chefs féodaux, incursions de maraude décorées du nom de guerres extérieures : voilà ce qui remplit ces tristes annales jusqu'au jour où la turbulente étourderie des princes ouzbegs les amenait à se heurter à la puissance moscovite. Pour bien exposer le caractère et la véritable portée de cette lutte acharnée, il est nécessaire de donner une idée explicite de la situation politique et sociale des états touraniens. Je me bornerai pour cela au khanat de Bokhara, d'abord parce qu'il est aujourd'hui le seul en armes en présence de la Russie, en second lieu parce que, l'organisation des quatre khanats étant absolument identique, en décrire un suffit pour les faire connaître tous.

II.

L'état de Bokhara, dont toute la partie orientale est encore absolument inconnue aux géographes européens, a pour frontières naturelles deux beaux contre-forts du plateau de Pamir, et se développe de l'est à l'ouest le long de deux grandes rivières parallèles,

le Zerafchan (fleuve d'argent) et le Chehr-i-Sebz, qui ont cela de commun, qu'épuisées par d'innombrables saignées faites par les paysans riverains, elles vont finir dans deux petits lacs avant de grossir l'Oxus, vers lequel elles semblent se diriger. Inutiles à la navigation, elles ne le sont pas à l'agriculture, qui atteint sur leurs rives une assez grande perfection. La terre végétale, sans cesse accrue par l'apport alluvial de chaque année, sillonnée par les canaux d'irrigation et par les milliers de ruisseaux qui descendent des montagnes, lutte de fertilité avec les meilleurs sols de l'Asie centrale; mais, dès qu'on a dépassé Bokhara et Karchi, les montagnes cessent, les dunes et les mamelons arides leur succèdent, les sables ont remplacé les terres noirâtres, les eaux ont disparu : c'est la steppe, l'affreux désert du *sable rouge*, limite naturelle opposée aux agrandissemens des émirs boukhares aussi bien qu'aux agressions qui peuvent les menacer du côté de Khiva ou de la Perse. Cependant la puissance toujours croissante des sultans afghans de Kaboul a fait sentir aux princes de Bokhara la nécessité de s'assurer d'une partie du cours de l'Oxus, et ils ont occupé le long de ce fleuve une ligne de petites villes fortifiées, Termes, Kilif, Chardjui. Ce dernier point les a rendus maîtres de la grande route caravanière entre le Turkestan et la Perse, et par conséquent du transit d'une partie assez considérable de la Haute-Asie.

Toute la principauté mesure cinq mille six cents milles carrés, au rapport d'un savant voyageur russe, M. de Khanikof, qui l'a visitée il y a vingt-cinq ans, et compte deux millions d'habitans, répartis sur cinq ou six cents milles carrés de terres arables. Je crois ces deux chiffres un peu surfaits, le premier surtout. Des quatorze ou quinze villes que comprend la Boukharie, les deux capitales, Bokhara et Samarkande, comptent à elles deux moins de cent mille âmes : les autres sont des amas de quelques centaines de maisons renfermées dans des enceintes délabrées dont les brèches s'élargissent chaque hiver. Grâce à la persévérance qui distingue les populations agricoles et particulièrement les Tadjicks des bords de l'Oxus, l'agriculture peut passer pour prospère en Boukharie, de même que la sériciculture, qui en est une dépendance; mais c'est tout. Les prétendues industries du khanat se réduisent à de grossiers tissus de coton qui peuvent, grâce au bon marché, soutenir la concurrence avec les cotonnades de Manchester, et à une très petite quantité de soieries fabriquées par la corporation des Merwis (Persans émigrés de Merw), et qui s'écoulent parmi l'aristocratie indigène. Il y a en Orient un très grand nombre de cités qui ne vivent plus que sur leur passé, que notre ignorance routinière prend aisément pour le présent : telles sont Ispahan avec ses palais, Chiraz

avec ses jardins embaumés, Bagdad, dont le nom seul rappelle le souvenir de Haroun-al-Rachid et de tant d'illustres califes, cités glorieuses où le voyageur arrive l'imagination pleine des récits des *Mille et une Nuits*, pour se réveiller au milieu de ruines poudreuses et d'une misère matérielle moins profonde encore que la misère morale qu'elle recouvre. Bokhara et Samarkande ne font pas exception à cette règle. Déjà au XIIe siècle, au temps d'Édrisi, la décadence avait commencé, et Samarkande en ruine n'était plus qu'un riche entrepôt d'esclaves. Il me semble difficile d'évaluer à plus de un million deux cent mille âmes la population totale de la principauté : autrement l'on ne comprendrait guère que l'émir qui règne aujourd'hui, prêchant la guerre sainte et obligé de réunir toutes les forces disponibles de son khanat pour arrêter la marche victorieuse des Russes, n'ait pu mettre en ligne que quarante mille hommes à la journée d'Irdjar.

Le gouvernement de Bokhara est la pure monarchie d'après le Koran : un souverain absolu semi-pontife, car le livre saint ne lui impose d'autre devoir que de mettre son autorité suprême au service de la foi et d'être le bras séculier de l'islam. L'idéal d'un gouvernement musulman est tout à fait le contre-pied de ce que nous entendons par gouvernement dans notre société, où l'idée chrétienne n'a point enrayé le progrès de l'économie politique. De la vieille notion d'un certain absolutisme patriarcal qui ne devait de compte qu'à Dieu, nous en sommes arrivés par degrés à celle d'une magistrature héréditaire, investie de pouvoirs limités et définis, soumise à des devoirs multiples, gouvernant d'après le consentement des majorités et pour la protection des intérêts légitimes de tous. Ce contrat synallagmatique, passé sur le pied d'égalité entre un peuple et son souverain, est aux yeux du vrai musulman une monstruosité sans nom, l'œuvre d'une société d'où Dieu est absent. Qu'est-ce qu'un sultan ou un émir selon la vraie tradition de l'islam, selon le cœur du prophète? C'est l'homme pieux qui remplit avec zèle les prescriptions extérieures du culte, qui veille à ce que la foi ne s'attiédisse pas, qui dote les mosquées, les *tekés* et les *medressés* (couvens et écoles théologiques), qui rend bonne justice à tous, et qui entreprend le plus souvent qu'il peut des *djihad* (croisades) contre les infidèles voisins de son territoire, chrétiens ou païens, les mettant à mort, et (ce qui est cent fois plus méritoire) enlevant de grands troupeaux d'esclaves qu'il convertit de force à la *religion de la lumière*. Voilà le vrai sultan, celui qui a le droit de prendre le titre de « colonne de la foi, » le plus glorieux qu'un souverain puisse rêver. Qui osera parler d'administration, d'impôt régulier, de balance de budget, d'industrie et de commerce à faire

prospérer, de lois à soumettre à un parlement? Le souverain, ombre d'Allah, à qui appartiennent toutes choses, est une sorte d'intendant et d'administrateur de la propriété divine : il a le pouvoir de prélever les impôts les plus exorbitans à la condition d'en affecter une partie au culte et surtout aux ministres de ce culte; le reste lui appartient de droit et défraie son luxe personnel et celui de ses serviteurs particuliers. Cette façon d'entendre les questions de budget explique pourquoi les souverains de pays musulmans plus qu'à demi ruinés et qui s'épuisent de jour en jour, le schah de Perse, le sultan du Maroc, le vice-roi d'Égypte, sont personnellement les princes les plus riches du monde. Croit-on par hasard que cette richesse ainsi acquise scandalise beaucoup ceux qui en font directement les frais? C'est plutôt le contraire qui pourrait les scandaliser. A moins d'avoir vécu dans l'intimité des Asiatiques, il est impossible de se faire une idée du mépris inoui où les derniers sultans de Constantinople sont tombés aux yeux des vrais croyans avec leurs réformes, leur costume européen, leur tanzimat, leur diplomatie, leur liste civile et leurs ministres, et, quand je parle des vrais croyans, je veux dire tout le monde, à l'exception d'un petit groupe de fonctionnaires souvent intelligens, libéraux, dévoués à leur pays, mais sans aucune influence sur les masses, pas même sur la classe aisée d'où ils sont sortis.

S'il en est ainsi chez le peuple turc, qui est à coup sûr le plus honnête et le moins fanatique des peuples musulmans, que peut-on attendre de la sauvage Boukharie, où tout semble avoir conspiré pour créer le plus redoutable foyer de fanatisme de ce temps? La principauté était encore au siècle dernier entourée de nombreux états orthodoxes aussi puissans qu'elle, et avait d'autant moins d'intérêt à prendre en main la cause de l'islam que cette cause n'était nullement menacée dans le Turkestan, qui d'ailleurs reconnaissait tout entier la suzeraineté religieuse des sultans ottomans en leur qualité de successeurs des califes de Bagdad. Les événemens ont bien changé depuis. Les Chinois ont conquis la petite Boukharie, ils ont même exercé une suzeraineté temporaire sur une partie de la vallée de l'Oxus; d'autre part, le khan de Khiva, malgré son autonomie apparente, gravite dans l'orbite de l'astre moscovite; le Khokand, si riche et si florissant, est à moitié conquis, et ce qui est encore libre s'écroule dans l'anarchie; enfin, pour comble de scandale, le padicha de Roum (de Turquie), cédant aux suggestions des Francs magiciens, a perdu par ses innovations tout droit à être le chef officiel de l'islam, et même sur le sol sacré de l'Arabie les hérétiques wahabites ont souillé le tombeau du prophète. Au milieu de tant de malheurs et de défections, Bokhara

reste seul le refuge inviolé de la foi orthodoxe : à chaque coup reçu du dehors a répondu au dedans un redoublement de ferveur et de fanatisme.

Le père de l'émir actuel, Nasr-Allah (l'aigle de Dieu), sorte de Louis XI doublé d'Héliogabale, paraît avoir le premier inauguré à Bokhara ce système d'ascétisme gouvernemental qui est aujourd'hui à son apogée. Ce fut pour lui une machine de guerre, rien de plus, car il n'avait nullement les vertus d'un apôtre. Il avait eu à compter avec l'esprit égoïste et turbulent de l'aristocratie locale des *Sipahis* ou Spahis; il calcula judicieusement que le meilleur moyen de les détruire était de les dénoncer comme des musulmans tièdes, et de lancer sur eux la canaille ignorante et brutale des rues de Bokhara, convenablement préparée par quelques centaines de derviches et d'ulémas dont il disposait. La chose réussit à merveille : les Sipahis furent exterminés, et à leur place s'éleva un despotisme violent et rapace, qui, ayant commencé à gouverner par l'hypocrisie, dut continuer dans cette voie pour ne pas être débordé par le premier fanatique venu. La ville et la principauté entière furent pendant le long règne de Nasr-Allah une sorte de couvent régi par un terrorisme bigot dont je ne connais pas d'autre exemple contemporain. La moindre contravention au Koran, soit comme pratique extérieure, soit comme morale, était punie de mort. Le grand metteur en œuvre de ce terrorisme ne se piquait pas de logique, car il avait dans son *ark* (palais) un monstrueux sérail d'une centaine de jeunes garçons pris dans les meilleures familles de Bokhara, et dont la honteuse servitude n'avait d'autre terme que la passion satisfaite du despote.

Ce sauvage est mort il y a plusieurs années, et son fils, l'ardent Mozaffer-Khan, paraît mériter par sa moralité personnelle la popularité dont il jouit à Bokhara. Malheureusement c'est un fanatique sincère et convaincu, et il a trouvé bon de maintenir par ferveur le régime que son père avait inauguré dans un intérêt fort étranger au ciel. Toute la principauté est courbée sous un despotisme d'inquisition qui laisse bien loin derrière lui les souvenirs tragiques de la Sainte-Hermandad espagnole. Les rues et les bazars fourmillent d'espions; chaque maison, pour ainsi dire, a le sien. Un brave bourgeois qui, au milieu de sa famille, prononcerait le nom de l'émir sans ajouter la formule consacrée : « que Dieu lui donne cent vingt ans! » risquerait de se faire une mauvaise affaire. Un regard jeté dans la rue sur une femme voilée qui passe peut être puni de mort : le *mehter* ou second ministre a subi le dernier supplice pour expier un crime de ce genre. Le commandant en chef de l'armée, Charouk-Khan, prince de la famille régnante de

Perse, s'était fait bâtir une maison décorée et meublée dans le goût élégant de son pays : il fut dénoncé et exilé comme ayant offensé Dieu par un luxe incompatible avec la piété. L'idéal de la ferveur musulmane, c'est une société établie sur le modèle d'un *teke* de derviches, à savoir une minorité d'oisifs vivant dans la contemplation et la prière, n'ayant que les besoins les plus élémentaires, et les satisfaisant aux dépens de la charité publique, c'est-à-dire, en fin de compte, aux dépens des classes laborieuses et productives.

Une circonstance toute spéciale fait qu'il n'en peut guère être autrement à Bokhara. Cette ville a toujours été, grâce aux saints tombeaux qui y attirent des pèlerins de deux cents lieues à la ronde, la capitale religieuse de l'Asie centrale. Ces pèlerins, qui arrivent chaque année par milliers, y laissent une sorte de résidu qui va grossir la population flottante des mosquées et des couvens de la ville, sans cesse augmentée par cette piété officielle et toute d'ostentation qui a poussé la plupart des émirs à bâtir ou à doter des édifices religieux. Ce n'est pas tout. La ville de Hazret, que les Russes ont conquise en lui donnant le nom de Turkestan, était dans le Khokand une Bokhara au petit pied à cause du tombeau du fameux théologien Khodja-Ahmed; les *saints* qui vivaient de ce pèlerinage se sont réfugiés à Bokhara, de même que leurs confrères des autres villes soumises par les armes du tsar dans le courant de l'année dernière. On comprend aisément que cette adjonction n'a pu s'opérer sans créer partout des froissemens et de redoutables fermens de fanatisme. Aux yeux de la masse du peuple, les progrès des Russes n'ont aucune importance politique; c'est la question religieuse qui existe seule et qui enflamme partout les passions, surtout dans la capitale. Bokhara est devenue un club où cinq ou six mille énergumènes sans feu ni famille, presque sans habits, traitent et dirigent les affaires publiques avec les vociférations, les imprécations et tout le lyrisme désordonné de l'illuminisme. Ils poussent en avant l'émir, dont l'orgueil trouve son compte à ce rôle de pape armé de la foi en danger, et qui songe d'autant moins à résister à cette tourbe sacrée qu'elle est en somme plus forte que lui; ils appellent aux armes la population marchande, qui reste indifférente, les paysans, qui sont plus faciles à entraîner, et les nomades, d'autant plus prompts à marcher qu'à leurs yeux une campagne dans les riches plaines du Khokand est à la fois une bonne action et une bonne affaire. Pourquoi se préoccuper de stratégie, de la force de l'ennemi, des moyens d'assurer le succès? Les *saints* sont là pour assurer aux gens trop prudens que le *fatha* (premier verset du Koran), récité avec ferveur, suffit à faire taire les canons

rayés, et à ceux qui demanderont une garantie plus personnelle on vendra pour quelques *pouls* un talisman qui émousse le sabre de l'infidèle et rend les balles plus inoffensives que les moustiques. Grâce à ce mode pieux d'entendre la politique mondaine, les affaires du ciel vont peut-être assez bien à Bokhara, mais celles de l'état sont déplorables : les Russes sont pour la seconde fois près de Samarkande, et les Afghans, avec leurs réformes impies et leurs bataillons vêtus de la tunique maudite des Francs, ont pris Balkh, Siripoul, Andikho, Schibergan, et tiennent la ligne de l'Oxus.

On peut soutenir le droit absolu d'un peuple à se suicider, et en vertu de ce beau principe on peut se récrier contre l'intervention d'un sauveur étranger, d'autant plus que ces sauvetages sont généralement peu désintéressés. Malheureusement ces peuples en dissolution sont presque toujours dangereux pour la prospérité ou la paix des pays limitrophes, et c'est le cas pour la Boukharie. Avant que les Russes ne fussent sur le Syr-Daria, il pouvait leur être indifférent qu'il se créât sur l'Oxus, loin de leurs frontières, un foyer de superstition ardente et de despotisme militaire, singulièrement redoutable à la sécurité des états musulmans du voisinage; mais aujourd'hui la Russie a passé en quelque sorte par-dessus deux de ces états et se trouve directement en face de passions avec lesquelles on ne peut raisonner, car toute discussion est impossible avec des hommes qui n'opposent à la diplomatie froide et sensée que les divagations du fanatisme. Dans le siècle de la guerre mathématique et des armes de précision, les Boukhares en sont encore aux contes bleus et aux miracles niais du Koran, au sabre à double lame des apôtres de l'hégire, et leur dernier mot est toujours une malédiction. Si la Russie est assez mal inspirée pour laisser son œuvre à moitié faite, elle doit s'attendre chaque année, principalement à l'époque du pèlerinage, à des insurrections religieuses dans ses provinces nouvelles, et elle se verra tôt ou tard obligée de recourir au remède radical devant lequel elle aura d'abord reculé, la suppression pure et simple de l'autonomie boukhare. Ce qui se passe en ce moment sur la frontière nord-ouest de l'Inde est de nature à servir de leçon : la présence sur cette frontière d'un agitateur religieux, l'*akhond* (marabout) de Svat, et les incursions répétées qui en sont la conséquence obligent le gouverneur-général à maintenir dans le cul-de-sac malsain de Peshawer neuf régimens de toutes armes, sans compter d'autres forces cantonnées à Kohat et à Bunno à portée d'appuyer les premières. Cette situation défensive et ruineuse, qui oblige à faire en moyenne une fois tous les trois ans une campagne pénible contre des ennemis insaisissables, sera forcément celle des Russes tant qu'ils se trouveront, avec une

frontière mal définie, en face de Bokhara frémissante, haineuse, humiliée et toujours prête à la vengeance.

Une autre raison, qui tient plus directement au progrès général de la civilisation, nous fait désirer la chute de tout ce qui reste de ces états touraniens : c'est qu'il n'y a pas dans le monde un plus vaste théâtre de cette industrie immorale à laquelle les puissances européennes ont porté un assez rude coup en Turquie, je veux parler de la traite des blancs. On sait que les steppes arides qui courent de l'Oxus à la Caspienne sont parcourues par une population livrée en apparence à la vie pastorale, mais dont le gagne-pain le plus réel est la chasse aux hommes : j'ai nommé les Turcomans. Pour ces nomades, cette chasse aux hommes est une occupation régulière aussi naturelle, à leur avis, que l'est la pêche pour les habitans de notre littoral. De même que chez nous un lieutenant de louveterie annonce une battue plusieurs jours à l'avance et fait appel aux amateurs de bonne volonté, de même un Turcoman connu par d'heureux coups de main envoie dans les *aouls* voisins des cavaliers pour avertir qu'à tel jour, en tel lieu, il aura besoin de dix ou douze cavaliers de bonne volonté. Tous les jeunes gens avides d'aventures s'empressent d'accourir, le chef leur expose son plan de campagne, et l'on va tomber à l'improviste sur quelque village du Khoraçan ou du pays d'Hérat, qui est pillé et saccagé en un tour de main. Tout ce qui résiste (le cas est assez rare) est poignardé; hommes, femmes, enfans, sont liés, jetés en croupe ou forcés à coup de fouet de marcher devant les ravisseurs; on met la main sur tout ce qui peut être emporté sans perte de temps, et les vainqueurs retournent au campement, où la répartition du butin se fait suivant les règles invariables du code turcoman. Les premiers jours, les captifs sont conservés au campement, où leurs parens ou amis viennent négocier leur rançon; passé un certain temps, la plupart de ceux qui ne sont pas rachetés sont dirigés sur les marchés d'esclaves, parmi lesquels celui de Bokhara tient le premier rang.

Les naïfs pourront se demander comment des gens qui paraissent des sectateurs fervens de l'islamisme osent enfreindre si ouvertement la défense faite par le Koran de réduire leurs coreligionnaires en servitude. Le moyen employé pour tourner le texte de la loi fait plus d'honneur à l'impudence des Turcomans qu'à leur subtilité. Les Persans, aux dépens de qui ont lieu presque toutes leurs razzias, sont, comme on sait, du rite *chiite*, et par conséquent passent pour d'odieux hérétiques aux yeux des Turcomans, qui suivent le rite sunnite. On a trouvé des *khodjas* (docteurs) complaisans pour déclarer qu'un chiite, étant pire qu'un infidèle, doit être traité comme tel, et les bandits, heureux d'une décision qui met leur

conscience à l'aise, la récompensent par des largesses judicieuses envers les interprètes de la loi. Parfois malheureusement, surtout quand c'est une caravane qui a été prise, les captifs sont des sunnites turcs ou ouzbegs; alors, pour sauvegarder la règle, les malheureux prisonniers sont battus, assommés, torturés, jusqu'à ce qu'ils consentent à abjurer et à se déclarer chiites, moyennant quoi leur vente est parfaitement légitime. La chose est encore plus compliquée quand c'est un Hindou qui est pris. Pour attirer au Turkestan les riches caravanes de l'Inde, les anciens émirs avaient accordé aux sectateurs de Çiva et de Bouddha le privilége de l'inviolabilité en voyage, et ce privilége avait été respecté jusqu'à ces derniers temps. Aujourd'hui, quand un Hindou est pris, le « blanchissage » se fait de la façon la plus expéditive : on le roue de coups, on le force à se faire d'abord musulman, puis musulman chiite, et tout est en règle.

Les différends de la Russie avec Khiva avaient commencé à l'occasion de sujets russes enlevés par les Turcomans et vendus sur les marchés khiviens; mais maintenant le khan de Khiva, châtié et contenu, a cessé de donner des sujets de plainte, et il n'y a plus que les Turcomans de la frontière du Khoraçan qui osent encore parfois enlever quelque matelot russe à l'angle sud-est de la Caspienne. Pour les tenir en bride, la Russie a fait occuper en face de la ville persane d'Asterabad l'îlot stérile d'Achourada, où elle maintient une flottille d'observation et fait avec impartialité la police de ces parages difficiles. Il y a dix ans, les Turcomans Teke, qui avaient eu la malheureuse idée d'enlever deux ou trois Russes, durent les rendre après avoir éprouvé pour la première fois, à leurs dépens, la portée des carabines européennes. En 1861, un goum de ces pillards avait fait une rafle de paysans persans près d'Asterabad. Le commandant d'Achourada, dans un moment de généreuse indignation, débarqua une poignée d'hommes qui poursuivirent les ravisseurs, leur infligèrent une rude correction et délivrèrent les prisonniers. Ce serait bien mal connaître les Persans et leur lâcheté fanfaronne que de croire qu'ils furent reconnaissans envers l'énergique voisin qui accordait à leurs nationaux une protection aussi opportune. Les ministres corrompus et cupides de Téhéran s'inquiétaient peu que quelques milliers de paysans fussent menés la corde au cou au marché de Bokhara; mais il était pour eux de la plus haute importance que le peuple persan et le public européen continuassent à ignorer que le gouvernement du *chah in chah* (roi des rois) était parfaitement impuissant à protéger ses sujets contre quelques bandes mal armées. Une protestation bruyante fut adressée à Pétersbourg et communiquée au corps diplomatique contre

l'officier russe qui avait osé faire acte de souveraineté dans un pays qui forme partie intégrante de la Perse. Le gouvernement russe, pour ne pas donner prise aux récriminations passionnées que pouvait éveiller cet incident, désavoua son agent; toutefois il garda Achourada, et fit bien.

Pour se rendre compte de l'étendue du fléau et de la dépopulation des provinces persanes exposées aux incursions des Turcomans, il faut lire les récits des voyageurs qui ont vu le nord-est de la Perse avant ces cinquante dernières années et les comparer avec ce qui existe aujourd'hui. Le désert, qui jadis commençait seulement au pied de la ville populeuse et florissante de Merw, a aujourd'hui avancé vers l'ouest d'environ quatre-vingts lieues. Merw est une masse de ruines et n'a pas un habitant ; Asterabad, Meched, dont les banlieues fourmillaient il n'y a pas longtemps de villages et de maisons de plaisance, sont comme des villes assiégées d'où il est fort dangereux, à certaines saisons de l'année, de s'écarter pour aller faire une excursion de trois ou quatre milles dans la campagne. Des squelettes poudreux de bourgades qui existaient encore il y a quinze ou vingt ans et où le Turcoman seul vient aujourd'hui planter les piquets de sa tente couvrent la surface d'un territoire grand comme la moitié de la France, et le gouvernement imprévoyant qui régit le pays de Cyrus et de Nadir-Chah attend dans une inertie égoïste et stupide que le désert vienne toucher aux portes de Téhéran.

A ce fléau qui dépeuple et démoralise une grande région de l'Asie, il n'y a que deux remèdes à appliquer : poursuivre et détruire les chasseurs d'hommes, ou leur fermer le marché qui perpétue leur odieux commerce. Le premier moyen est trop rigoureux et d'ailleurs d'une exécution impraticable, tant que les brigands, chassés de leurs campemens autour de la Caspienne, auront pour points d'appui les steppes de la Boukharie et la complicité intéressée de leurs frères les Ouzbegs. Le second est seul efficace, et ne peut être atteint que par l'annexion pure et simple de Bokhara à l'empire russe. Il est de la dernière évidence que du jour où les Turcomans ne trouveront plus d'écoulement possible à leur marchandise humaine, ils ne feront pas par simple passe-temps des incursions qui leur offrent plus d'un danger, car il arrive parfois que les paysans, réduits au désespoir, se défendent eux-mêmes, et les brigands qui tombent en leur pouvoir doivent s'attendre à d'effroyables représailles. Le Turcoman, je ne puis trop le répéter, ne travaille pas pour l'amour de l'art, et il faut bien renoncer aux phrases toutes faites et à l'admiration plus qu'ingénue à laquelle nous avons été accoutumés par les faiseurs de drame vul-

gaire et violent, les panégyristes de la vie nomade et aventureuse. Antar et Kouroglou sont splendides dans la poésie turque et arabe, mais, vus de près, ce n'est rien de plus que des voleurs qui vont s'embusquer dans le steppe ou dans le désert pour enlever avec le moins de danger possible un chameau qu'ils vendent au marché 120 francs ou un enfant qu'ils vendent 500. Toute cette fausse poésie aboutit à une question de dividendes, et ces dividendes s'en vont en fumée le jour où ce marché est fermé : or il ne peut l'être que par des mesures radicales. Bokhara, vassale de la Russie, mais gardant son autonomie, verrait la contrebande d'esclaves s'exercer aussi largement dans son sein qu'elle s'exerce dans les quartiers de Constantinople, à nos portes, et tous les traités seraient éludés aussi cyniquement qu'ils le sont aux bords du Bosphore. La seule surveillance sérieuse, c'est celle qui sera exercée par les *ispravniks* du tsar parcourant les rues de Bokhara aussi paisiblement qu'ils parcourent aujourd'hui celles des petites villes de la Transcaucasie.

On objectera sans doute que la conquête ne pourrait avoir lieu sans blesser violemment les sentimens comme les intérêts de la population vaincue. J'admets l'objection pour un pays européen où il y a une nation, un sentiment national, un patriotisme enfin, parce qu'il y a une patrie; je le conteste pour l'Asie en général, je le nie absolument pour Bokhara. Je ne puis saisir le lien qui existe entre la nombreuse population laborieuse, agricole et marchande de la Boukharie et son gouvernement fanatique, soutenu par quelques milliers de prétoriens que poussent en avant des centaines de derviches épileptiques. Dans toutes les villes du Turkestan, il y a deux élémens bien distincts : d'une part la masse travailleuse et productive, dépourvue de fanatisme, indifférente aux révolutions politiques, ne demandant qu'à vivre en paix sous le régime le moins oppressif possible, et d'autre part une oligarchie d'oisifs, employés de l'état, prêtres, derviches, *hadjis*, appuyée sur une force armée qui n'est redoutable qu'à l'habitant paisible, et occupée jour et nuit des moyens de faire rendre à la masse imposable tout ce qu'elle peut produire. Il n'y a rien d'étonnant à ce que cette majorité, à coup sûr la plus intéressante, soit peu portée à risquer sa fortune et sa vie pour défendre un régime qui ne lui apporte qu'avanies et ruine. Aussi rien de plus naturel que de voir des villes momentanément occupées par les armes russes, comme Tachkend, s'émouvoir au bruit du départ des troupes moscovites et envoyer des députations au tsar pour le supplier de les admettre comme parties intégrantes de l'empire. Libre à des gens de bonne foi d'ailleurs, mais qui ne se méfient pas assez des

thèmes tout faits, de voir là un mouvement factice; je connais assez le pays pour être convaincu que ce mouvement est sincère et raisonné. Les marchands boukhares ne sont ni ignorans ni aveuglés de préjugés : ils voyagent sans cesse en Russie, ils vont à Orenbourg, à Saratof, à la foire de Nijni-Novgorod; ils voient l'administration russe dans ses rapports avec les marchands et les citadins, la sûreté des routes, la régularité des droits de douane; ils se rappellent la tyrannie cupide et monacale qui les régit chez eux, les routes infestées de bandits avec la complicité de l'émir, les exactions douanières aux portes de chaque bicoque, et le résultat de la comparaison n'est pas précisément un redoublement de sympathie pour le gouvernement de Mozaffer-Khan.

Pour me résumer, la conquête de la Boukharie terminée et régularisée serait le résultat le plus heureux pour tout ce qui en ce pays mérite notre sympathie et notre intérêt. Elle permettrait à la population productive et honnête de développer les inépuisables ressources de son territoire sous la protection intelligente et éclairée que j'ai vu donner en Transcaucasie aux classes paisibles délivrées de l'oppression des beys demi-brigands de Circassie. Ce qui souffrirait de cette révolution, ce serait l'émir, qu'on internerait à Toula, où on lui ferait une riche pension; puis les soldats, qu'on verserait avec une haute solde dans les *kirghiz de la ligne;* enfin les derviches, les moins intéressans de tous. Cependant, comme il faut que tout le monde vive, ils auraient la ressource d'aller au Turkestan oriental, que leurs confrères ont fait soulever depuis quatre ans contre la Chine, et qui flotte depuis ce temps dans une anarchie furieuse et sanglante qui est l'élément naturel de cette sorte de gens.

III.

Je n'ai pas à revenir, après l'exposé aussi complet que vivant qui en a été fait dans la *Revue,* sur le détail des conflits qui ont amené la Russie de la mer d'Aral aux portes de Bokhara. Je dois cependant faire quelques réserves en ce qui regarde les événemens du Khokand et le caractère de l'intervention russe dans cet état. Le Khokand avait été conquis en 1840 par l'émir boukhare Nasr-Allah, et le khan vaincu avait été mis à mort par l'envahisseur, qui avait emmené à Bokhara le fils de la victime comme une sorte d'otage; mais les cousins du défunt s'étaient réfugiés chez les Kirghiz, d'où ils revinrent à la première occasion réclamer le pouvoir et protester par les armes contre l'annexion. Ils réussirent

à relever le trône khokandien, et s'y succédèrent tumultueusement et rapidement, grâce à une série de trahisons et d'assassinats qui enlevèrent aux populations tout respect pour un pouvoir aussi dégradé. Dans le cours de ces révolutions, la frontière russe fut souvent violée par des incursions des Khirghiz du Khokand contre leurs compatriotes soumis à la Russie, incursions protégées par la garnison khokandienne d'Ak-Mesched, sur le Syr-Daria. Le gouvernement russe réclama, mais ses représentations n'amenèrent que de nouvelles insultes, et en 1851, à la suite d'une nouvelle rafle de 75,000 têtes de bétail faite par les Khokandiens, il devint nécessaire de les châtier en rasant leur fort de Koch-Kurgan. Cette leçon ayant été inutile, le général Perowski frappa un coup plus énergique en prenant Ak-Mesched même en 1853, et en battant le 17 décembre de la même année une nombreuse armée d'Ouzbegs, qui laissèrent sur le terrain 2,000 morts et 17 canons. La guerre de Crimée, survenue à la même date, empêcha le gouvernement du tsar de continuer ces opérations : on se contenta de se maintenir dans les positions conquises, et on laissa le Khokand se débattre dans son anarchie intérieure.

Une nouvelle révolution avait éclaté dans ce malheureux pays à la suite du désastre du 17 décembre 1853. Le souverain évincé s'était réfugié chez le jeune émir de Bokhara, Mozaffer, qui, en sa qualité de descendant de Timour, avait l'idée fixe et présomptueuse d'être le conquérant de l'Asie centrale et le restaurateur d'un nouvel empire mongol. Il promit son appui au prince détrôné, le rétablit dans ses états les armes à la main, et les deux khanats se trouvèrent de fait réunis dans les mains imprudentes de l'émir. Pendant ce temps, les agressions contre la Russie avaient continué, et les Boukhares de Mozaffer, occupant le Khokand à la suite de l'intervention, avaient pris une large part à ces hostilités. Aussi les représailles tombèrent-elles sur les uns et les autres. Dès 1861, les Russes prirent et détruisirent le fort ennemi de Yeni-Kourgan sur le Syr; puis, après de nouvelles provocations, ils marchèrent au sud sur une ligne parallèle au fleuve, lentement, sûrement, en conservant toujours leurs communications avec la flottille à vapeur qu'ils y avaient organisée. Leurs opérations n'eurent une certaine activité qu'à partir de 1864. Ils prirent Hazret-Turkestan, dont ils firent le chef-lieu de leurs conquêtes projetées; puis Tchemkent fut promptement enlevée, et la ville populeuse de Tachkend menacée à son tour.

Les premiers succès des Russes n'avaient pas effrayé Mozaffer; il y avait vu au contraire une excellente occasion d'affermir son prestige dans le Turkestan en se portant comme le champion offi-

ciel de l'islam menacé par les infidèles, et après avoir prudemment réclamé et obtenu qu'on lui livrât le jeune khan de Khokand, encore mineur, il expédia à la ville de Tachkend un renfort qui n'empêcha pas cette place de tomber au pouvoir du général Tchernaïef. Peu après, il occupait Khodjend et envoyait au général russe une sommation insolente d'évacuer les parties du khanat qu'il avait conquises, menaçant, en cas de refus, de se mettre à la tête de tous les musulmans et de commencer la guerre sainte. A cette provocation, le général russe répondit par un refus formel et par une mesure au moins inutile, l'arrestation de tous les sujets boukhares, qui se trouvaient au nombre de 138 dans la province d'Orenbourg. Il faut ajouter toutefois que cette mesure fut rapportée presque aussitôt; d'ailleurs, comme moyen d'intimidation, elle manquait complétement son but. C'est mal connaître les princes orientaux que de supposer qu'ils puissent s'inquiéter du sort de ceux de leurs sujets qui tombent aux mains d'un ennemi, à moins que ces otages n'appartiennent à leur propre famille. Ce qui arrêta plus efficacement l'émir, ce fut une insurrection qui éclata à Chehr-i-Sebz, dans le sud-est de Bokhara, et qui le força de rétrograder. Il songea alors à négocier pour détourner le coup qui le menaçait au nord, et envoya au quartier-général russe un agent qui avait déjà rempli en 1859 une mission à Pétersbourg, le *khodja* Nadjimit-Dîn; il le chargeait un peu tardivement d'aller notifier au tsar son avénement au trône de Boukharie, et par occasion de régler à l'amiable les difficultés survenues.

Nadjimit n'était pas le premier agent boukhare qui eût été envoyé en Russie : dès 1836 et à diverses reprises durant les années suivantes, l'émir Nasr-Allah avait fait au tsar des avances qui avaient été acceptées avec un certain empressement. Par une inconvenance assez générale chez les souverains musulmans lorsqu'ils traitent avec des puissances chrétiennes, le divan de Bokhara avait député à Pétersbourg un officier d'un rang très inférieur, un *karaoul-beg* (officier préposé à la garde d'une des portes de la ville), et le grand-vizir ou *kuch-beg* s'était vanté publiquement de cette grossièreté, disant à qui voulait l'entendre que le chef des croyans ne devait rien de plus à des infidèles. La Russie, alors en collision avec Khiva, inquiète de la prochaine intervention anglaise dans l'Afghanistan, feignit d'ignorer cette circonstance, et se montra dans l'acceptation du portier-plénipotentiaire plus coulante qu'elle ne l'eût été dans d'autres circonstances; mais précisément en 1865 d'autres circonstances étaient survenues, et le général Krijanovski déclara à Nadjimit qu'il était inutile qu'il allât plus loin, et que lui Krijanovski avait les pleins pouvoirs de l'empereur pour régler

toute affaire relative à l'Asie centrale. Nadjimit en référa à l'émir, qui envoya alors au général Tchernaïef (remplaçant le lieutenant-général Krijanovski) un de ses confidens, un certain Hiram-Khodja, chargé de se plaindre que son ambassade au *tsar blanc* (*ak tsar*) eût été indûment retenue sur le Syr, et, pour preuve de ses bonnes dispositions, demandant l'envoi à Bokhara d'une mission russe en retour de celles qu'il avait lui-même dirigées sur Pétersbourg. Le général russe, pleinement convaincu de sa bonne foi, chargea un des représentans les plus illustres de la science officielle, l'astronome Struve, alors en mission scientifique à Turkestan, d'aller, accompagné de trois officiers, porter verbalement à l'émir des assurances pacifiques et régler les difficultés pendantes sur la frontière. Les envoyés, à peine arrivés à Bokhara, furent brutalement jetés en prison. La conduite subséquente de l'émir autorise à penser que cette violence fut préméditée, et qu'il voulait garder les envoyés russes comme otages jusqu'à ce que son agent fût autorisé à se rendre à Pétersbourg. Quoi qu'il en soit, ce calcul fut déjoué par le général Tchernaïef, qui réclama la mise en liberté sans condition de ses agens, et, pour appuyer sa réclamation, il passa le Syr à Tchinaz le 11 février 1866 à la tête d'un petit corps de deux mille hommes pourvus de seize pièces de canon. Il marchait droit sur Samarkande à travers une steppe absolument dépourvue d'eau qui ne finissait qu'à la frontière boukhare.

Tout ce pays est si mal connu, et les cartes les plus détaillées (sans en excepter les publications de la société géographique de Russie) sont tellement vagues et incohérentes qu'il est très difficile de suivre l'itinéraire du général tel qu'il a été officiellement publié. D'après les cartes, la route de Tchinaz à Samarkande passe par les petites villes de Naou, Oratupa, Zamin et Djizak, les deux dernières appartenant à la Boukharie. Si, pour tourner les villes fortifiées de Naou et Oratupa, le corps expéditionnaire a un peu tiré sur la droite, il a dû, toujours dans l'hypothèse où les cartes ne seraient pas absolument fantastiques, traverser au nord-ouest d'Oratupa la rivière assez importante d'Alti-OEli (les six sources), qui se perd dans les sables non loin de Zamin. Le rapport du général Tchernaïef dit pourtant en propres termes qu'on ne trouva d'eau qu'à Djizak, où l'on arriva le 17 en sept marches forcées. Le général profita même de cette pénurie pour répondre par une fin de non-recevoir à un message qu'il reçut de l'émir le 12 au soir, message qui l'invitait à suspendre sa marche en lui promettant la mise en liberté de M. Struve et de ses compagnons. Se défiant à bon droit de la loyauté de Mozaffer, le général répondit verbalement qu'il ne pouvait s'arrêter au beau milieu de la steppe et qu'il ne né-

gocierait qu'à Djizak, premier endroit où il trouverait de l'eau. Il est vrai qu'arrivés à Djizak, les six escadrons de cavalerie du corps expéditionnaire manquèrent de fourrage; il fallut donc opter promptement entre deux partis, celui d'enlever Djizak d'un coup de main et de marcher sur Samarkande, ou celui de battre en retraite. Le premier eût été un acte de folie, le second fut adopté; le général Tchernaïef repassa le Syr. Ainsi se termina une expédition hardie, mais faite avec des moyens trop limités pour aboutir à autre chose qu'à un mouvement en arrière, et dont le motif stratégique par conséquent n'est pas bien clair pour nous. En face d'ennemis vantards et pleins d'exaltation factice comme les Boukhares et leur prince, les Russes ne devaient marcher en avant qu'à la condition de ne pas reculer. L'effet moral de cette campagne avortée fut très défavorable aux armes moscovites. Mozaffer, qui s'était montré hésitant et irrésolu lorsque les Russes étaient à trois étapes de Samarkande, reprit courage en les voyant battre en retraite, recommença activement ses préparatifs de guerre, et couvrit de ses guérillas les environs de Tachkend et même les routes de Tchemkent et de Turkestan.

Les Russes de leur côté ne restaient pas inactifs. Le général Romanovski, qui avait succédé à Tchernaïef, avait fait venir de l'Aral les steamers *Perowski* et *Syr-Daria*, qui remontèrent le Syr jusqu'à Tchinaz et repoussèrent à diverses reprises les guérillas embusquées sur les rives. Le 18 mai, on reçut à Tachkend l'avis que l'émir lui-même approchait avec une armée composée de cinq mille serbaz (soldats réguliers), tous ou presque tous tadjicks des villes, et un contingent mal armé de Kirghiz évalué à trente-cinq mille hommes. Romanovski n'hésita pas à marcher contre cette masse avec deux mille hommes, dont un quart de cosaques : des deux côtés, l'artillerie était égale comme nombre de pièces, une vingtaine pour chaque armée. Les Russes atteignirent le premier jour, par une chaleur étouffante, le village de Ravat, à 30 kilomètres de Tachkend et à cinq lieues seulement de la plaine d'Irdjar, où l'émir avait pris position.

Le 20 mai au matin, la cavalerie boukhare se montra en masses confuses en face des escadrons russes, et la bataille commença. Ce ne fut d'abord qu'une série d'escarmouches sans résultat appréciable. Vers midi, l'artillerie engagea le feu, et l'infanterie russe marcha droit sur le village d'Irdjar pendant que des masses de cavalerie ennemie la chargeaient de face et de flanc avec une grande impétuosité. Le mouvement de cette colonne, gêné d'ailleurs par la nécessité de défendre les bagages, fut si lent qu'elle n'arriva qu'à cinq heures en face de la position occupée par l'émir et son

artillerie. Celle-ci ouvrit un feu violent auquel l'artillerie légère des Russes répondit avec un certain succès. Au bout d'une heure, comme un peu d'indécision se manifestait dans les rangs de la cavalerie boukhare, le général Romanovski lança toutes ses troupes contre les retranchemens de l'émir, qui furent enlevés avec beaucoup de résolution : les artilleurs ennemis furent passés à la baïonnette, et six pièces russes, mises en position sur les retranchemens conquis, couvrirent de leur feu les lignes intrépides, mais décimées et démoralisées des Boukhares. Un renfort arrivé fort à propos aux Russes sous le commandement du colonel Kraievski contribua, par sa présence et par quelques coups de ses pièces rayées, à disperser l'ennemi, qui tenait encore, et qui, une fois en fuite, ne s'arrêta pas même à défendre ses deux camps échelonnés sur la route du sud. Le premier fut occupé le soir même, l'autre le lendemain matin : on trouva la tente de l'émir pleine de tapis, de divans et de tout l'assortiment du luxe asiatique. L'émir lui-même ne s'arrêta qu'à Djizak, où il arriva suivi seulement de deux mille cavaliers et ayant abandonné sur la route les deux seules bouches à feu qu'il eût réussi à emmener. Il laissait sur le champ de bataille un millier de morts et aux mains des vainqueurs dix canons et un énorme matériel de guerre. Ce fut là la bataille d'Irdjar, qui décida en quelques heures du sort de la moitié du vaste pays en litige.

Romanovski ne perdit pas de temps pour mettre à profit cette brillante victoire. Comme son prédécesseur à Djizak, il se trouvait en face d'une alternative fort grave : ou marcher en avant et poursuivre un ennemi démoralisé, ou continuer patiemment, ville par ville, la soumission du Khokand. Le second parti etait le plus effacé, mais le plus sûr et le plus utile. Même avec l'adjonction du petit corps de Kraievski, le corps expéditionnaire ne dépassait pas deux mille six cents hommes. Il n'avait évidemment pas à craindre une seconde lutte en rase campagne, il n'eût pas eu de difficultés sérieuses à forcer les remparts délabrés de Samarkande et à s'y établir en attendant le moyen de marcher en avant; mais c'était jouer une partie très hasardeuse. D'Irdjar à Samarkande, on compte environ quatre-vingt-dix lieues, des routes difficiles commandées par cinq forteresses occupées par l'ennemi, une steppe de vingt lieues de parcours entre Oratupa et Zamin, et un défilé facile à défendre à une étape après Djizak. L'armée russe, arrivée à Samarkande, trouvait aisément à vivre dans un pays plantureux et peu disposé à la recevoir en ennemie; mais d'autre part l'émir n'était pas assez découragé pour ne pas continuer la lutte, et si son armée avait littéralement fondu après Irdjar, comme toutes les armées orientales après une défaite, elle pouvait se reconstituer en huit jours

et venir couper les communications du corps russe avec le quartier-général de Tachkend. La chose était d'autant plus facile que c'était surtout l'infanterie régulière qui avait souffert à Irdjar, et que la cavalerie kirghize restait à peu près intacte. Ce n'est pas tout. J'ai fait comprendre plus haut la répulsion de la classe bourgeoise de Khokand et de la Boukharie pour la tyrannie de Mozaffer et la sympathie raisonnée qu'elle éprouvait pour les Russes. Chaque pas en avant et chaque ville occupée fournissaient à cette sympathie une occasion d'éclater, et par la même raison une retraite nécessitée par l'avortement d'une invasion irréfléchie aurait eu le grave inconvénient d'exposer aux vengeances des Boukhares les marchands, les chefs de corporations et les agens municipaux qui se seraient compromis par leur démonstration en faveur des « infidèles. » Ils eussent été pillés d'abord, car presque tous étaient riches, et leur vie même eût couru les plus grands dangers. Toutes ces raisons militèrent en faveur de la seconde alternative. Le général Romanovski passa le Syr, et six jours après la bataille il occupait Naou sans brûler une cartouche, passait deux jours à mettre la ville en état de défense, et le 29 mai 1866 il se présentait devant Khodjend.

Cette place forte était après Khokand la plus importante de la principauté autant comme situation stratégique que comme position commerciale. Elle est placée au coude que fait le Syr en sortant de la magnifique plaine de Khokand, au moment où il atteint la limite orientale du grand désert de Kharizm : cinq routes caravanières qui y aboutissaient, celles de Samarkande, Khokand, Namendjan, Tachkend et Khiva, en faisaient le point le plus central du commerce du Turkestan avec la Perse, l'Afghanistan, la Russie, l'Inde et la Chine. Les révolutions multipliées qui avaient affaibli les liens du Khokand avec les provinces vassales avaient permis à Khodjend de se créer une certaine autonomie et de fermer souvent ses portes aux gouverneurs nommés par le khan ou par l'émir de Bokhara. Les Khodjendis, fiers de cette liberté nouvelle, se vantaient de n'avoir jamais été conquis, grâce à la force de leurs remparts, qu'ils avaient toujours soigneusement maintenus en bon état, et qui consistaient en une double enceinte d'environ un myriamètre de développement, garnie de tours et de barbettes avec une seule solution de continuité à l'angle nord-est, naturellement défendu par le lit du Syr-Daria.

Les Russes se présentèrent le 29 mai en deux corps, qui prirent position, le premier à cinq verstes (cinq kilomètres) de la ville, sur la route de Bokhara, l'autre sur la rive droite du Syr. Les habitans, à leur approche, avaient fait d'énergiques préparatifs de

défense : ils avaient, au moyen de barrages, inondé les approches de la cité, fait rentrer dans la place la population de la banlieue et abattu les arbres, buissons et plantations qui pouvaient gêner l'action de l'artillerie. Les parlementaires qu'envoya Romanovski furent reçus à coups de fusil. Après une reconnaissance faite simultanément par les deux corps et qui occupa toute la journée du 30, le général compléta l'investissement de la place en portant un fort détachement à deux milles à l'est de la ville pour couper les communications avec Khokand. A peine l'opération fut-elle terminée que de nombreux corps khokandis se montrèrent dans la plaine, essayant de provoquer une levée en masse des paysans, et de pénétrer dans la ville à la faveur de la nuit, tentative qui réussit en partie.

Le 1er juin, les Russes, qui avaient mis en batterie 2 mortiers et 18 pièces de campagne, ouvrirent un feu violent qui dura tout le jour et parut faire beaucoup de mal à la ville, où de nombreux incendies éclatèrent successivement. Le lendemain à trois heures du matin, comme les colonnes d'assaut entraient dans les faubourgs, une députation du commerce de Khodjend, sous la conduite du khodja Hazamut, l'un des membres les plus considérés de la corporation des marchands, vint présenter sa soumission. La colonne suspendit sa marche en conséquence et reprit sa position un peu en arrière, pendant que la députation rentrait en ville accompagnée de parlementaires russes. Malheureusement le parti de la paix, dont le khodja était l'organe, se trouva débordé presque aussitôt par celui des fanatiques, appuyé des bandes khokandiennes, et qui avait à sa tête les *ak-sakal* (barbes blanches), c'est-à-dire les conseillers municipaux de la cité. Les parlementaires russes furent reçus comme le 29 mai à coups de fusil, Hazamut fut emprisonné avec ses deux collègues, Kazi-Khan et Kazi-Kalian, et l'heure de midi, fixée par Romanovski comme dernier délai pour la reddition de la place, s'étant écoulée sans amener de solution pacifique, le bombardement recommença et dura jusqu'au 5 dans l'après-midi avec une vivacité soutenue. Le 5 au point du jour, les colonnes d'assaut furent formées une seconde fois. Le général russe avait reconnu que le point le plus favorable pour l'attaque était la solution de continuité dont j'ai parlé plus haut, non loin de la porte de Naou, et ce fut sur ce point qu'il lança les troupes, après avoir porté un peu en arrière de cette porte un corps de réserve sous les ordres du major Nazarof.

Les Russes, bien masqués par les inégalités de terrain, les maisons et les jardins du faubourg de Kalé-Naou, s'avancèrent sans être découverts jusqu'à un ravin situé à 300 mètres de la place, et

mirent promptement en batterie quelques pièces qui éteignirent le feu des assiégés et endommagèrent la barbette de Naou. A trois heures, la brèche était praticable : les colonnes d'assaut poussèrent un hurrah auquel répondirent les colonnes de renfort étagées en arrière, les échelles furent apposées, la compagnie d'infanterie conduite par l'intrépide capitaine Baranof escalada le rempart, enfonça les portes, puis, appliquant les mêmes échelles à la deuxième ligne de fortifications, elle les escalada avec la même promptitude. La réserve du major Nazarof et le reste de l'infanterie suivirent sans obstacle, et, se répandant le long des remparts conquis, passèrent à la baïonnette les artilleurs ennemis. La conquête de la ville était dès lors assurée; mais, grâce à l'énergique et indomptable résistance des Khokandiens, la lutte était loin d'être finie. Retranchés dans les maisons, dans des rues étroites, derrière des barricades improvisées, ils se battirent admirablement; toutefois l'imperfection de leur armement neutralisait l'effet de leur bravoure. A sept heures, le feu languissait déjà : il cessa tout à fait dans la nuit. Hors de la ville, un corps de quelques centaines d'hommes essaya un coup de main contre les troupes russes restées à l'extérieur, et fut repoussé avec des pertes graves. Le 6 au matin, les ak-sakal venaient rendre sans condition les clefs de la ville. S'il faut en croire le rapport officiel de Romanovski, cette conquête n'aurait coûté aux Russes que soixante-dix hommes hors de combat, tandis que l'ennemi aurait perdu deux mille cinq cents hommes tués, sans compter plusieurs centaines de blessés qui trouvèrent des soins empressés dans les ambulances moscovites.

Malgré les sympathies dues au courage avec lequel la garnison khokandienne défendit Khodjend, il est impossible de nier que la population civile de cette place témoigna une extrême répugnance pour une guerre qui n'avait d'autre but que de lui donner des maîtres. Or, maître pour maître, elle préférait encore celui qui lui offrait le plus de garanties d'ordre, de paix et de gouvernement régulier. Le même sentiment éclatait deux mois après dans la démarche spontanée par laquelle les bourgeois de Tachkend signaient une adresse au tsar pour demander d'être incorporés purement et simplement à l'empire. Si en effet les Russes venaient à traiter avec Mozaffer et à lui céder, moyennant d'autres compensations, les districts conquis dans le courant de l'année, les gens de Tachkend devaient, à la rentrée des émigrés et des bandes boukhares, s'attendre à un régime d'effroyables proscriptions qui eussent atteint tous les hommes paisibles qui avaient été en contact quelconque avec les « infidèles » pendant l'occupation. Les mêmes faits s'étaient produits à Kachgar neuf ans auparavant, lors de la sur-

prise de cette ville par une bande de fanatiques khokandiens et des longs massacres qui avaient suivi cette révolution, massacres dans lesquels, pour le dire en passant, l'illustre voyageur Adolphe Schlagintweit avait perdu la vie. Les Tachkendis avaient de la mémoire et ne tenaient pas à être mis en coupe réglée par les prétendus patriotes aux ordres de Mozaffer.

Celui-ci avait relâché les envoyés russes, mais ne songeait nullement à traiter avec les vainqueurs d'Irdjar. Il comptait moins sur ses propres ressources que sur quelque diversion inattendue; il l'espérait avec une obstination qui faisait plus d'honneur à son énergie qu'à sa connaissance de la situation politique du monde européen. Persuadé comme tous les Turcs que les souverains de l'Occident ne sont que des *krals* (rois) vassaux de la Sublime-Porte, il avait, dès le mois d'octobre 1865, envoyé au sultan Abdul-Aziz une députation chargée de provoquer une démonstration quelconque de la Porte en sa faveur. La réponse de sa hautesse dut lui faire tomber les écailles des yeux; il fallut alors chercher ailleurs. Le souvenir des compétitions rivales entre la Russie et l'Angleterre, compétitions qui s'étaient produites à la cour de son père de 1837 à 1840, devait l'amener tout naturellement à s'adresser au gouvernement de l'Inde; mais cette démarche coûtait trop à son orgueil fanatique. Pendant qu'il hésitait, le comte Dachkof, nouveau commandant des forces russes au Turkestan, poursuivait rapidement les succès obtenus par Romanovski. Le 2 octobre, il emportait d'assaut Oratupa, et en novembre les troupes du tsar, franchissant pour la seconde fois la frontière même de Bokhara, attaquaient Djizak et s'y établissaient solidement. Je crois inutile de donner le détail de ces deux opérations : ce fut comme à Khodjend une prise presque au pas de course de l'enceinte fortifiée, suivie d'une mêlée sanglante et furieuse de rue en rue. La perte des Russes fut de deux cents hommes à Oratupa : à Djizak, elle fut également considérable. Bien que cette dernière ville ne soit qu'à trois petites étapes de Samarkande, nous n'apprenons pas que le comte Dachkof ait marché en avant. La résistance acharnée opposée aux Russes par un ennemi qui n'a marché depuis deux ans que de désastre en désastre et qui ne songe pas à demander grâce a dû les confirmer dans leur stratégie prudente et les faire renoncer aux coups hardis et aventureux.

Quant à l'émir, la prise de Djizak a mis fin à ses hésitations; il a envoyé un agent à Calcutta pour invoquer l'aide ou l'intervention du gouvernement anglo-indien. L'agent s'en est retourné en février dernier, n'ayant naturellement obtenu que ces assurances d'une courtoisie banale qui servent en diplomatie à déguiser un refus. Les dernières nouvelles arrivées en Europe le 2 avril mentionnent

un fait des plus désastreux pour la cause de l'émir : une insurrection a éclaté pour la seconde fois à Chehr-i-Sebz, ville de vingt-cinq mille âmes située à six journées au sud de Samarkande, et les habitans, suivant l'exemple de ceux de Tachkend, ont envoyé des députés au général russe pour demander l'annexion de leur ville et de la province à l'empire du tsar. Chehr-i-Sebz est une ville historiquement plus importante que Bokhara : patrie du fameux Timour, elle a été pendant quelques années la capitale du Centre-Asie; elle s'en souvient toujours, se résigne difficilement à la suzeraineté de Bokhara *la sainte*, et il n'y a rien d'étonnant qu'elle ait profité des difficultés qui assiégent l'émir pour concourir au démembrement de la principauté. La province qui se donne si inopinément au tsar est une longue vallée d'une surface égale à celle de quatre de nos départemens. Elle est fertile, bien arrosée, se développe entre deux chaînes de montagnes qui lui font une défense naturelle, et elle compte au moins deux cent mille habitans, presque tous agriculteurs. Que fera maintenant la Russie de ce don volontaire ? Si elle l'accepte, elle est obligée de prendre au moins Samarkande et la moitié de la Boukharie pour assurer ses communications avec ce poste avancé, d'où elle atteindrait en quelque marches les bords de l'Oxus, qui sont, dit-on, le point de mire de sa patiente ambition. Ce serait par suite le coup de grâce pour le gouvernement de Mozaffer. Discrédité par ses revers, furieux et impuissant, réduit pour toute souveraineté à deux villes, Bokhara et Karchi, à la merci d'énergumènes qui le dénonceraient comme l'artisan des malheurs publics pour empêcher le peuple de leur en demander compte à eux-mêmes, Mozaffer dissimulerait encore quelques années, et finirait par quelque folle tentative qui n'aurait d'autre résultat que d'amener le gouvernement du tsar à mettre fin par un simple ukase à l'autonomie de la Boukharie.

Le lecteur qui m'a suivi avec quelque attention dans le cours de cette étude peut se faire une idée du spectacle que présentent les petits états du Turkestan en 1867. La situation de la Boukharie résume assez bien celle des divers khanats voisins que les événemens politiques n'ont pas amenés aussi directement sous nos yeux. Des princes abrutis par une éducation grossière, affolés par le pouvoir absolu, instrumens passifs, ineptes et brutaux de quelques sociétés de derviches vagabonds et déguenillés qui n'ont d'autre profession sociale qu'une dévotion épileptique, et d'autant plus ardens à hurler la guerre sainte qu'ils n'ont rien à y risquer, une soldatesque mal armée, mal payée et mal nourrie, que la maraude indemnise de ses privations, enfin, pour nourrir tant de parasites avides et malfaisans, la classe laborieuse, — paysans, marchands, —

qui forment les dix-neuf vingtièmes de la population, mais qui ne comptent absolument pour rien dans le gouvernement, — ne sont considérés que comme une masse taillable et exploitable, ne vivent que sous le coup d'avanies incessantes et la terreur d'avanies à venir, ne voient de remèdes à leurs maux que dans l'invasion étrangère et dans la domination d'un peuple que leur foi leur ordonne de haïr : — voilà l'ordre social que défendent sans s'en douter les avocats convaincus des nationalités asiatiques. Certes le principe des nationalités est excellent; mais, pour qu'il y ait une nationalité, il semble qu'il faut d'abord qu'il y ait une nation, et il y aurait certainement un peu d'ingénuité à chercher vers les sources de l'Oxus quelque chose d'analogue à ce que nous entendons par ce mot. Il n'y a pas, à proprement parler, de nation en Asie, si on en excepte la Chine et surtout le Japon; partant il n'y a pas d'intérêts nationaux, et si nous voulons nous élever au-dessus des questions purement matérielles, nous n'aurons à nous préoccuper en fin de compte que d'un intérêt supérieur à tous les autres, l'intérêt de l'humanité. La question ainsi simplifiée, je crois avoir montré par les faits que la chute de toutes ces petites souverainetés oppressives ne froisserait que des intérêts fort peu respectables, et que la conquête russe serait pour les populations laborieuses (celles en somme qui nous sont sympathiques au premier chef) un aussi grand bienfait que la suppression des diverses principautés de l'Inde l'a été pour l'immense majorité du peuple indien; mais ce n'est là qu'une face de la question. Beaucoup de bons esprits qui s'inquiètent peu de ce que deviendront les descendans de Timour, s'alarment de préférence de ces annexions, qui semblent ajouter à la puissance déjà excessive de la Russie et aux ressources qu'elle peut trouver pour une agression soit contre l'Europe soit contre l'Inde anglaise, dont elle s'approche à grands pas. C'est là une question grave, qui demande des développemens historiques et géographiques étendus, en un mot une étude spéciale.

GUILLAUME LEJEAN.

L'EXPOSITION

DU CHAMP DE MARS

I.

ASPECT GÉNÉRAL. — LES INDUSTRIES-MÈRES.

I.

Voici sept semaines déjà que l'exposition du Champ de Mars est ouverte, et à peine est-il permis de porter sur elle un jugement sommaire. Les débuts, à vrai dire, n'en ont pas été heureux; la mise en scène a paru manquée; un moment on a craint un échec. Personne, au jour de l'inauguration, qui eût l'air de prendre son rôle au sérieux, ni la commission impériale, ni les exposans, ni le public; les esprits étaient ailleurs, et au milieu des bruissemens d'armes qui remplissaient l'Europe cet appel aux arts de la paix ressemblait singulièrement à une ironie. Les intempéries, en se succédant, y ajoutaient un motif de découragement de plus, si bien que les grandes industries sont restées longtemps en retard; on ne voyait guère à leur poste que les industries hors de concours dont le seul mérite consiste à rançonner les curieux.

Pour conjurer ces mauvaises chances, il a fallu du temps et un certain effort, aujourd'hui arrivé à son terme. Les galeries ne sont plus livrées au déballage forcené qui, dans le premier mois, les rendait inabordables; les vitrines sont en général garnies, et les

étalages seront bientôt au complet; l'aspect est incomparablement meilleur. D'autre part, nous voici en pleine trêve, et la saison est devenue plus clémente. De là un retour d'opinion très sensible, et comme on avait exagéré le mal, on s'efforce d'exagérer le bien. L'impression juste est entre les deux extrêmes. En réalité, ce qu'il y avait d'accidentel dans les mésaventures de la première heure a disparu ou tend à disparaître; mais il y a sur le fond même des choses des objections qui malgré tout persistent, et au sujet desquelles il est bon de s'expliquer.

Le point par où pèche surtout l'exposition de 1867, c'est le régime constitutif qui la gouverne : ce qu'elle a de plus vulnérable lui vient de là. Ce régime n'est pas celui où l'état, seul amphytrion, non-seulement traite largement ses invités, mais distribue à un certain nombre quelques marques de sa munificence. Ce n'est pas non plus celui d'un banquet par souscription où chaque convive contribuerait au fonds commun mis en réserve pour une distribution de lots. Ce n'est en un mot ni le régime français, qui est une œuvre officielle, ni le régime anglais, qui est une spéculation privée; c'est on ne sait quoi qui n'a ni la grandeur de l'un, ni les libres allures de l'autre. On n'était pas pourtant sans savoir ce que de tels mélanges recèlent d'inconvéniens; l'épreuve en avait été faite en 1855. Alors également l'état s'était trouvé accouplé, bien à contrecœur, avec la compagnie qui avait fait construire l'insuffisant palais des Champs-Élysées : cette compagnie tenait à la lettre les clés de la maison. Force fut donc de s'accommoder avec elle, d'agir, de gérer en commun, Dieu sait au prix de quels embarras et de quels tiraillemens! Ni pour les attributions, ni pour les comptabilités, le partage n'avait pu être si bien réglé qu'il ne s'élevât chaque jour des confusions et des conflits. Beaucoup de services en souffrirent, et un procès s'en serait suivi, si l'état n'avait fini par où il aurait dû commencer, l'acquisition onéreuse de l'immeuble. Ce fut le seul moyen de divorce possible pour ce ménage mal assorti.

La leçon était rude, et dans une certaine mesure l'état l'a mise à profit. Il n'a plus voulu être à bail chez autrui, ni se donner des associés directs et en nom, il est chez lui. Une loi a affecté 6 millions aux travaux à exécuter, et la ville de Paris s'est engagée pour une somme égale en argent ou en travaux accessoires, 12 millions en tout, plus la jouissance à titre gratuit des terrains désemparés du domaine public. Certes il y avait, avec ces ressources, de quoi faire de la belle et bonne besogne, à la condition toutefois de ne pas pousser les ambitions trop loin. Dans ces termes, s'il s'y fût enfermé, l'état restait maître de son action, et, n'ayant de partie liée avec personne, n'enchaînait pas à l'aventure sa responsabilité; il

n'était comptable qu'envers lui-même, seul rôle au fond digne de lui. Il devait s'en tenir là. Comment et par quel goût du compliqué est-il sorti d'une situation d'abord si simple? On se l'explique difficilement, toujours est-il qu'on en est sorti, et voici ce qu'on a imaginé : pour ne pas dépasser, quoi qu'il arrivât, la limite des crédits ouverts et parer pourtant à l'imprévu, on a créé un fonds de réserve ou plus exactement un fonds de garantie à demander au public jusqu'à la concurrence de 8 millions, ce qui, avec les 12 millions officiels, portait à 20 millions la disponibilité des ressources. C'est ainsi que l'exposition, au lieu d'être simplement un concours, est devenue pour la seconde fois une affaire. Seulement, au lieu d'associés en nom, ce qui est une charge et une gêne, on a cherché des bailleurs de fonds plus commodes et moins bien armés. On en avait de tout trouvés et jusqu'à un certain point d'assujettis dans les couches supérieures de l'industrie; on leur a proposé de s'associer aux chances de l'entreprise comme participans et comme garans au moyen d'une combinaison empruntée au régime des compagnies d'assurances, la souscription sans versement immédiat. Point de coupure fixe d'ailleurs, chacun a pu se taxer à son gré, et il demeurait convenu que les sommes ainsi garanties seraient couvertes par l'abandon des premières recettes. En fin de compte, tout sera réglé au marc le franc : s'il y a bénéfice, les souscripteurs se le partageront; s'il y a perte, elle sera répartie entre eux; cette opération de circonstance se terminera, comme tous les actes de commerce, par une liquidation.

A tout prendre, ce n'est pas le procédé en lui-même qui est défectueux. Qu'une exposition soit l'œuvre d'une spéculation privée, rien de plus naturel et dans beaucoup de cas rien de meilleur. L'exemple de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord en fait foi; mais l'élément de vie d'une spéculation privée est une liberté entière : comme elle agit à ses risques et périls, il faut qu'elle dispose pleinement d'elle-même et marche à son but par les voies qui lui conviennent. Maîtresse absolue de ses moyens, elle répond en même temps de ses actes, et si elle commet des erreurs ou cause des scandales, c'est à elle seule qu'on peut les imputer. Voilà ce qu'est la spéculation privée dans les pays qui la prennent au sérieux; ce qui n'en est que la contrefaçon, c'est le système mal venu que la commission impériale a en définitive adopté : l'état se donnant des associés de passage sans se dessaisir d'aucun de ses pouvoirs, tenant les cartes pendant qu'ils font le jeu, les déchargeant de tout souci, pourvu qu'ils délient leurs bourses dans le cas où les recettes n'iraient pas au niveau des dépenses. S'il y a en ceci une spéculation privée, on peut dire qu'on l'a traitée

comme ces interdits à qui le code inflige l'assistance d'un conseil judiciaire. Notons d'ailleurs que cette combinaison ne remplit pas le principal objet qu'elle avait en vue, et qui était de mettre à couvert la responsabilité de l'état, car il reste en butte aux petites avanies de détail, accompagnement obligé de ces grandes cohues d'hommes et d'intérêts.

Plus on y réfléchit, moins on comprend les motifs qui ont déterminé la commission impériale à former cette société en participation. Ne faut-il y voir que la crainte d'être à court de fonds pour les services financiers? Il y aurait eu, le cas se présentant, d'autres moyens et des moyens plus sûrs de se procurer des avances, un virement, par exemple, qui plus tard eût été couvert par les recettes, ou tel autre expédient de trésorerie facile à suggérer. Tout eût mieux valu pour les besoins d'urgence que ces engagemens conditionnels d'une réalisation incertaine et lente. Ce n'a donc point été là un motif déterminant. Serait-ce plutôt le désir d'associer au succès de l'exposition les hommes et les établissemens qui déjà en faisaient les principaux frais? Ce calcul eût porté à faux; un surcroît de charges refroidit plus qu'il ne réchauffe l'ardeur de ceux à qui on l'impose. En réalité, il n'y avait dans ce concours éventuel d'autre avantage démontré que de faire peser, le cas échéant, sur d'autres caisses que celles de l'état les conséquences d'un échec; mais alors quel concert de plaintes! Voit-on d'ici l'accueil réservé à cette manière de prendre congé des gens? Beaucoup de souscriptions stipulent des sommes assez fortes, quinze, vingt, vingt-cinq mille francs : les signatures ont été facilement données; en serait-il de même de l'argent, si on en venait aux rentrées? A coup sûr il y aurait des récalcitrans, ne fût-ce que dans un accès de mauvaise humeur, et il faudrait intenter des poursuites. Quelles plaidoieries alors! On se les figure, et transiger avec un seul serait transiger avec tous. De quelque façon qu'on s'y prenne, le droit d'examen s'ouvrirait dès la première demande de recouvrement, et les faits de gestion seraient passés à un crible sévère : on chercherait à qui s'en prendre de ces dommages privés, et si une rupture diplomatique en était cause, on ne manquerait pas de dire avec le poète latin que ce sont les sujets qui souffrent quand les rois délirent.

Si j'ai insisté sur cette conception malheureuse, c'est qu'à mon sens elle est pour beaucoup dans les écarts de mise en scène qu'on peut reprocher à l'exposition. Que la commission impériale fût restée cantonnée dans les crédits que lui ouvrait la loi, sans répétition à exercer d'aucun côté, il est à croire qu'elle ne se fût pas mis l'esprit à la torture pour pousser à l'effet et forcer les recettes.

Il y avait dans l'objet même de l'exposition, dans le local choisi, dans la notoriété acquise, tous les élémens d'un grand succès, d'autant plus légitime qu'aucun mélange ne l'eût altéré. La commission eût pu faire brillamment les choses sans cesser de les faire dignement. L'intrusion d'associés à un titre quelconque a créé d'autres droits et par suite d'autres devoirs; il s'est agi de leur donner à gagner et de les empêcher de perdre. L'exploitation est née alors, et l'exploitation a peu de scrupules sur les moyens qu'elle emploie; elle se tient pour justifiée dès qu'elle fait de l'argent. De là les spectacles au moins équivoques qu'offre au public sensé le palais de l'exposition, et une suite de tributs entés les uns sur les autres et raffinés jusqu'au génie.

Le plus onéreux de ces tributs est le loyer de l'espace concédé aux exposans. Il en a été de ces concessions comme des terrains à bâtir distribués dans Paris, où le prix du mètre superficiel varie suivant les quartiers. Tel coin favorisé n'a été enlevé qu'au feu des enchères, et il a fallu y ajouter les charges non moins lourdes d'une appropriation déterminée. On prétend qu'une exposition est pour ceux qui y figurent une source de profits, et qu'il est juste de prélever d'avance sur ces profits une sorte de dîme pour couvrir une partie des frais généraux. Il y a là une illusion. Le fait est que ces grands étalages sont, pour la majeure partie des exposans, une dépense, une forte dépense en pure perte. Ils y souscrivent pour divers motifs, dont les moins puissans ne sont pas l'appel bruyant et souvent les sommations directes qu'on leur adresse. L'esprit d'imitation, une bouffée de vanité, l'espoir d'une médaille, achèvent de les décider. On a une vitrine parce que les concurrens ont la leur et que même sur ce terrain on veut leur tenir tête; mais c'est au fond un souci qu'on ne cherche pas et dont on s'affranchirait volontiers. Une seule catégorie, quand on consent à l'admettre, trouve dans une exposition des profits directs : c'est celle des détenteurs de seconde main qui débitent ce que d'autres fabriquent, et pour qui une place au palais du Champ de Mars est l'équivalent d'une annonce permanente sur la quatrième page des journaux. Pour cette catégorie d'exposans, l'espace n'est jamais trop cher, et quel plaisir on éprouve à les surfaire! Ce sont des parasites après tout; ils ont dû payer comme tels. Serait-ce également à ce titre qu'ils occupent la tête de colonne au seuil même du vestibule d'honneur? Voilà où l'excès commence, quelque prix qu'ils aient pu y mettre. Il n'est pas bon que, dès le premier aspect, une exposition sérieuse puisse être confondue avec une suite de magasins de nouveautés; à le faire, elle déroge et déchoit.

Il est vrai que les parasites remplissent une bonne moitié du

Champ de Mars, et qu'en les éliminant on aurait fait un vide énorme dans l'enceinte et dans la caisse. Cette dernière considération est d'un certain poids; elle explique bien des faiblesses. Évidemment les industries productives ne seraient pas si bien logées sans les contributions ingénieuses prélevées sur les industries parasites. On n'accomplit pas impunément des travaux d'Hercule, fleuves domptés et détournés de leur cours, ponts jetés sur les voies publiques, terrassemens aux flambeaux, embranchement spécial de chemin de fer, parcs et jardins improvisés sur un champ de sable. Ces merveilles ne sortent pas de terre d'un coup de baguette, comme dans les féeries; le seul talisman qui les crée, c'est l'argent dont les industries parasites ont versé leur large part, et en retour duquel on leur a délivré, avec la jouissance d'un local, un brevet de plein exercice sur les besoins et les fantaisies du public. C'est merveille de voir quelle fière contenance y gardent les services de la bouche et dans quel ordre régulier ils s'étalent sur les fronts principaux des constructions, avec des mets et des boissons empruntés à tous les pays et offerts dans toutes les langues. Il y a là, pour les estomacs aguerris, les élémens d'une étude comparée qui se rattacherait aisément aux programmes des concours. Pourquoi pas? pourquoi la commission impériale désavouerait-elle une œuvre si bien réussie? Cela anime et cela rapporte : qu'exiger de plus?

D'autres détails en revanche n'ont pas tenu ce qu'on s'en était promis; il y a eu des divertissemens et des spectacles manqués, entre autres l'exhibition de délégués de quelques nations et peuplades lointaines. L'annonce en avait été positivement faite, et les signalemens donnés. Ces délégués devaient venir dans leur costume habituel, pourvus de tout ce qui constitue leur originalité, armes de guerre, engins de pêche ou de chasse, ustensiles de travail que les curieux pourraient voir manœuvrer sous leurs mains. Il va sans dire que ce monde nomade a fait en grande partie défaut. Ce qui a pu en ceci troubler l'imagination de la commission impériale, ce sont les souvenirs des deux expositions de Londres; mais à Londres il suffisait de jeter un coup de filet dans les docks de la Tamise pour y ramasser par centaines des Orientaux dont il n'y avait plus qu'à faire le tri. La marine anglaise, qui prend ses matelots à la cueillette, offre en ce genre une grande variété de choix; elle loge dans ses entreponts toutes les nuances de teint et tous les tatouages; on peut y louer à la journée ou au mois des *mâouris* ou des *lascars* et les exhiber en toute assurance; ces gens-là ont de l'acquis et posent très bien. Paris n'est pas dans le même cas; les quais de la Seine n'ont à aucun degré l'équivalent de la foule bigarrée d'un port de mer, et notre marine marchande est soumise

à un régime qui ne s'accommoderait pas d'équipages pittoresques. Quand, pour le coup d'œil, on a besoin de figurans basanés, il faut les faire venir de loin, ou se contenter des moins authentiques; il n'y en a pas chez nous de tout portés.

Aussi y a-t-il eu des vides dans cette partie de l'exposition: ceux qu'on attendait ne sont pas venus, et peut-être en est-il venu sur lesquels on ne comptait pas. La plus belle collection de types appartient à la Suède et à la Norvége; les costumes en sont frappans; il est vrai que les figures sont en cire. Au naturel, on a quelques Arabes avec leurs chameaux et leurs dromadaires, des Russes et leurs chevaux des steppes, des Chinois et des Chinoises cloîtrés dans un pavillon, des Mexicains sur la plateforme d'un tombeau aztèque, des Égyptiens en nombre, enfin des virtuoses de Tunis qui donnent à un public mêlé l'échantillon d'un café-concert, tel qu'on les comprend en pays barbaresque. En somme, ces scènes récréatives font honneur aux cerveaux d'où elles sont sorties. On nous en promet d'autres; rien ne coûtera pour attirer la foule quand toutes les idées sombres se seront évanouies. Les feux électriques verseront chaque soir des clartés telles que les moindres sentiers en seront inondés; les phares seront tous en mouvement, les orchestres tous en branle; sur le théâtre qui s'achève auront lieu des représentations dignes des visites royales qu'on nous annonce. Chaque jour alors sera un jour de liesse, et la commission se justifiera ainsi d'avoir ajouté à sa tâche régulière l'entreprise des menus plaisirs du public; elle éblouira jusqu'à ceux qui l'accusent d'avoir dérogé. En même temps elle aura grossi ses recettes, rétabli l'équilibre dans son budget et soulagé ses associés bénévoles du souci des règlemens de comptes.

Ces petites querelles vidées, il convient pourtant de rendre aux ordonnateurs cette justice, qu'on s'accoutume aisément aux dispositions et aux embellissemens de leur local. Ce qui en plaît, c'est la liberté de mouvemens dont on y jouit. Dans les anciens palais, — c'est le nom convenu, — après s'être étouffé aux portes, il fallait à l'intérieur suivre les courans établis ou agir des coudes pour se frayer un passage. Au Champ de Mars, dès l'entrée, on a l'espace devant soi, trop d'espace, car on ne sait où aller. La foule, qui était une gêne, était aussi un guide; ce guide manque ici. Au-delà des tourniquets, la dispersion commence; chacun va où son caprice le porte, celui-ci vers le phare dont le pied baigne dans l'eau, celui-là vers le pavillon où la société des missions distribue généreusement ses bibles. On peut déjà, de l'avenue que bordent des mâts vénitiens, embrasser les constructions bariolées qui entourent le palais. Faut-il le dire? l'effet en est tumultueux et irritant pour le

regard; il y a là une confusion d'où les détails ne se dégagent pas avec une suffisante netteté. Ces constructions, jetées au hasard, semblent attendre que le feuillage les masque plus complétement tout en ménageant des perspectives. Telles qu'elles apparaissent, l'entassement y est trop visible, le choc des lignes trop accusé; rien ne se profile, tout chevauche. Dans le style, c'est l'Orient qui domine; la Perse, l'Égypte, l'Inde, y ont quelques spécimens, mais le gros se compose d'imitations byzantines si multipliées qu'on se croirait en face de la Corne d'Or; une mosquée est là pour rendre l'illusion plus complète. En somme, tout rappellerait l'image et les croyances d'un pays turc, si à peu de distance deux églises, l'une catholique, l'autre évangélique, ne rétablissaient entre les divers cultes un équilibre rassurant.

Ces monumens en miniature sont les uns des réductions architecturales, les autres des constructions de fantaisie. La destination n'est pas toujours en rapport avec le style, témoin le pavillon de l'empereur, qui ressemble à un kiosque de sultan. Quatre fois sur cinq on tombe sur de petites installations qui n'ont d'asiatique que l'enveloppe, ici des armes et des canons, là des verrières, plus loin des plans en relief ou bien des photo-sculptures. Dans quelques locaux se trouvent rangés des morceaux d'archéologie bons à étudier, c'est le petit nombre; les autres ne renferment guère que des sujets de déception et seraient à mettre à l'index. Ainsi, à côté des sphinx qui gardent les avenues du temple d'Edfou microscopiquement reproduit, l'exposition égyptienne nous donne le modèle réduit d'un *okel*, sorte d'entrepôt ou bazar arabe comme on en voit près du Caire, à Boulaq. Or que signifie un bazar sans les denrées qui le garnissent et la foule qui l'anime? On ne l'eût compris qu'avec des marchands accroupis sur leurs établis extérieurs, plus occupés en apparence de leur pipe que de leurs affaires, et armés vis-à-vis du chaland qui passe d'un flegme bien voisin du dédain. Voilà le bazar d'Orient qu'il faut voir sur les lieux et dont aucune contrefaçon ne peut donner l'idée.

Nous voici arrivés de proche en proche sur le front principal du palais, celui qui regarde la Seine. Quel est le style du monument? Et d'abord est-ce un monument, et ce monument a-t-il un style? On peut se poser ces questions. Il y a vingt ans de cela, il nous est né une école d'architecture aux débuts de laquelle beaucoup d'entre nous ont assisté. C'est l'architecture qui emploie le métal et le bois à l'exclusion de la pierre; sa marche n'a été qu'une suite d'empiétemens. Après s'être contentée longtemps de quelques ponts et de quelques faîtages, elle a fini par s'introduire partout où l'économie dans le premier coût importe plus que les conditions de

durée. OEuvre éphémère par destination, le palais du Champ de Mars devait lui échoir; il ne comportait pas de matériaux trop consistans, et ne relevait guère que d'un art d'appropriation. Pourvu que la circulation y fût facile, l'espace bien distribué, que la lumière et l'air y pénétrassent avec abondance, l'objet était rempli. Le style serait celui qui concilierait le mieux ces conditions; quant à l'ornement, le moindre suffirait, — quelques motifs en fonte moulée et l'équivalent de ces disgracieux diadèmes qui couronnent beaucoup de nos constructions. Nulle part on n'était mieux fondé à appliquer le principe qui résume la science du beau appliquée à l'industrie : la plus grande utilité possible au prix de la moindre dépense.

C'est dans cet esprit et sur ces données que le palais a été construit; il répond exactement à ce que l'on s'est proposé. Par sa toiture à ciel ouvert et les larges croisées qui le ceignent, la lumière y entre à flots; l'air n'abonde pas moins par des soupiraux à fleur de sol où des machines souterraines entretiennent une énergique ventilation. La forme générale du bâtiment représente avec assez de précision un cirque oblong de 1,400 mètres de pourtour, se découpant à l'intérieur en galeries circulaires dont les proportions diminuent à mesure qu'on se rapproche du centre, et dont un jardin bordé de portiques est pour ainsi dire le noyau. Au dehors, le ton qui prévaut est l'uniformité, si complète, si rigide, qu'elle en devient fatigante; c'est toujours la même attique, ce sont les mêmes croisées. On a beau marcher, on ne croirait pas avoir changé de place. Il y a bien sur les quatre fronts d'entrée un peu de décor, mais si peu qu'il ne saurait porter ombrage à la simplicité du reste. C'était là d'ailleurs une des suites naturelles du plan adopté; dès qu'on ne visait pas à un effet d'art, il fallait faire de l'édifice ce qu'il est, un caravansérail pour des marchandises et des populations de passage.

Ainsi des voies circulaires coupées par des secteurs transversaux, voilà l'enceinte intérieure où se distribuent les groupes et les classes de produits. Des diverses enveloppes qui forment cette enceinte, il n'y en a que deux de fixes, les deux extrêmes; les autres sont susceptibles de déplacement; une certaine latitude a été laissée là-dessus aux exposans, en tant que les dispositions particulières ne troubleraient pas l'harmonie des dispositions générales. C'est à ces dispositions générales qu'il faut s'arrêter un moment. On en a parlé comme de modèles de précision; on a même fait là-dessus des théories empruntées à l'esprit géométrique qui insensiblement nous envahit. Voici la plus officielle de ces théories. L'enceinte de l'exposition, nous dit-on, a été arrangée d'après la table de Pythagore, ni plus ni moins. C'est un véritable damier où la même série

de cases peut être parcourue à la fois longitudinalement et transversalement. Longitudinalement les cases offrent les produits rangés par nationalités; transversalement elles les présentent disposés suivant leur nature. Dès lors le visiteur, en parcourant les premières d'un bout à l'autre, peut juger de l'exposition entière des divers pays; en s'engageant dans les secondes, il voit successivement au contraire tous les produits de même nature de chaque peuple. Seulement, comme le damier a des angles qui sont défectueux, on en a arrondi les extrémités, de sorte qu'il n'y a plus dans l'enceinte que deux espèces de voies, les voies circulaires et les voies rayonnantes.

Soit, voilà bien la théorie fidèlement transcrite; il reste à savoir si la pratique y répond. J'en puis parler d'après une épreuve personnelle; cette épreuve, cinq fois recommencée, m'a chaque fois mal réussi. Mes précautions avaient été pourtant bien prises. Sans négliger ni la table de Pythagore ni les dispositions du damier, j'ai cherché si réellement l'accord entre les cases longitudinales et les cases transversales existait au degré de certitude qu'indique la formule. Il m'a semblé que non; peut-être était-ce de ma part une erreur d'optique. Au lieu de la concordance que j'attendais, j'ai eu coup sur coup des rencontres hétérogènes. Le fait est que dans cette exposition comme dans toutes les expositions précédentes il règne une certaine confusion, une confusion inévitable, quoi qu'on fasse pour y obvier. On ne gouverne pas comme on veut un peuple de 42,000 exposans, l'équivalent d'une grande cité; on ne classe jamais avec tant de rigueur les produits si variés de l'art et de l'industrie qu'il n'en survienne un bon nombre de réfractaires à toute nomenclature. On est ainsi conduit à des amalgames comme ceux qui existent dans la galerie des machines et dans d'autres galeries. Faut-il s'en affecter outre mesure? Non, c'est là une pure querelle de formalistes. Loin de s'en choquer, le vrai public prend goût à ces contrastes; aux observations méthodiques, il préfère la variété des impressions. Pour tout voir et tout saisir, il faut s'y reprendre à plusieurs fois, chercher, découvrir, et la curiosité n'en est que plus vivement excitée.

C'est à ce sentiment de curiosité que l'exposition du Champ de Mars devra une bonne partie de son succès. Il y a là bien des choses dont il est bon de se faire au moins une idée pour peu que l'on s'intéresse aux problèmes que notre siècle a posés sans avoir la conscience de pouvoir les résoudre. Ce n'est pas pour le simple plaisir des yeux que des flots de peuple se succèdent devant ces machines qui brodent, cousent, impriment, ourdissent les fils, garnissent les bobines, découpent le bois, tenaillent le fer, foulent des

chapeaux. Ces cours de mécanique amusante n'auraient pas tant d'attrait pour les ouvriers, s'ils n'y attachaient une signification particulière. Pas un d'entre eux qui ne comprenne que dans ce défi jeté à la dextérité humaine c'est de lui ou de l'un de ses frères qu'il s'agit. Qui sait ce que pourra encore entreprendre contre eux cette puissance que l'on nomme l'esprit d'invention, aussi implacable que les instrumens qu'elle enfante? Faut-il la maudire, faut-il la bénir? Chez beaucoup d'ouvriers, le doute persiste, les vieilles rancunes n'ont pas désarmé. Dans chaque perfectionnement, qui plus tard sera pour eux un aide, ils ne veulent d'abord voir qu'un rival. Aussi comme leur attention se porte vers les machines qui sont de leur ressort, comme ils en suivent les mouvemens et en étudient les organes! Leur cerveau est en feu jusqu'à ce qu'ils aient deviné pourquoi le terrible engin expédie sa besogne avec tant de précision; ils l'admirent alors sans cesser d'en être jaloux. D'autres, l'élite, il est vrai, poussent l'ambition plus loin; ils tirent des croquis en cachette et emploient des heures entières à surprendre un défaut susceptible d'amendement; c'est souvent en pure perte, mais leur idée fixe a eu l'occasion de se donner carrière. Ils appartiennent à cette race de chercheurs qui savent mieux imaginer qu'exploiter, et à laquelle le peuple a fourni des noms glorieux.

S'il fallait mesurer les mérites d'une exposition sur le nombre de ceux qui y ont pris part, celle-ci aurait incontestablement le pas sur toutes celles qui l'ont précédée. Pour s'en tenir au rapprochement le plus récent, l'exposition de Londres en 1862 n'avait réuni que 27,446 exposans, celle-ci en compte 42,217; c'est à peu près 15,000 exposans de plus. Le nombre toutefois n'a de sens qu'autant que la valeur a un étalon certain; ici cet étalon manque. Qu'on suppose une enceinte dix fois plus vaste, les produits n'eussent en aucun cas fait défaut pour la remplir; il eût suffi d'ouvrir les portes aux plus insignifians; déjà dans la collection actuelle il en est beaucoup pour lesquels le Champ de Mars n'est qu'un magasin de débit. En les admettant, on savait à quoi s'en tenir, et les comités les auraient repoussés, s'ils n'avaient craint les vides, Aujourd'hui même, à simple vue, il serait aisé de faire ce travail de départ et d'en fixer les proportions. Ce serait une justice analogue à celle qui, pour les beaux-arts, donna lieu à un salon des refusés. C'est pour la fabrique de Paris surtout que ces tolérances ont été étendues outre mesure; aucun foyer de travail n'était plus digne de ce traitement de faveur. Ses industries, même les plus modestes, ont tiré du milieu où elles se meuvent un incomparable parti, et elles ont pour appui et pour chefs naturels les industries considérables dont l'ancienne et la nouvelle banlieue sont parsemées.

Beaucoup d'établissemens de ce genre figurent dans les cadres de l'exposition, et ce n'est pas la partie la moins intéressante. L'influence qu'exerce le marché de Paris sur les industries de nos provinces est connu; ce qui l'est moins, c'est le rôle que jouent ses propres industries dans le mouvement général de la production. Si c'est de Paris que partent les ordres, les inspirations, les modèles, c'est à Paris également que les produits viennent aboutir et quelquefois s'achever. Il y a dans la région suburbaine toute une zone manufacturière qui de l'ouest gagne le nord et part de Suresnes pour aboutir à Belleville. Plusieurs de ces hautes cheminées dont l'ombre se projette sur les champs et les vignobles sont les jalons de puissantes usines où, la vapeur aidant, des étoffes venues de nos départemens sont teintes, imprimées, apprêtées, reçoivent en un mot les dernières façons. Ailleurs on travaille le fer, on raffine le sucre, on découpe le bois, on prépare avec une perfection sans égale les produits si délicats de la chimie. On ne fait guère dans ces ateliers que ce qui ne se ferait pas en province avec le même degré de raffinement; dans la plupart des cas, on se contente d'amener ce qui est dégrossi à une perfection plus grande. La cherté du salaire interdit la production courante, et ne permet guère que des travaux d'exception; mais, pour ces travaux, il y a du moins des laboratoires où des ouvriers de choix travaillent sous les yeux des maîtres de la science, et où nos départemens peuvent puiser des inspirations. Paris fait plus, il s'identifie à eux tantôt par des exploitations directes, tantôt par des commandites. Rien ne se passe d'essentiel qu'il ne soit consulté, et il est peu de succès à espérer hors de ce qu'il approuve. C'est un arbitre, un juge, quelquefois un maître; mais en même temps qu'il revendique les honneurs du pouvoir, il n'en répudie pas les charges. Son génie est au service de qui en a besoin. Il invente, imagine, modifie sans relâche, contient le goût dans ses écarts et met de l'art dans ce qui en paraissait le moins susceptible. Voilà le Paris de l'exposition, et après en avoir esquissé la grande figure, il nous faudra pénétrer plus avant dans les secrets de son activité.

Il y aura aussi à étudier les lots fournis par nos provinces et par les grands états de l'Europe. Le titre particulier de cette exposition et assurément le plus rare, c'est que, dans les industries qui dominent et alimentent les autres, peu de grandes maisons auront manqué au rendez-vous qui leur était assigné. Le catalogue renferme presque tous les noms importans dont la manufacture s'honore. Pour divers motifs, plusieurs d'entre eux s'abstenaient naguère. Ceux qui avaient une réputation acquise et un travail assuré ne se résignaient pas à se laisser discuter, ni à cou-

rir la chance d'être classés au-dessous de leur valeur; d'autres tenaient à cacher leur force et leurs procédés de travail, d'autres enfin n'avaient aucun goût pour ces luttes où des œuvres d'apparat éclipsaient des travaux plus méritans, et qu'accompagnaient des brigues puériles. De là des absences très caractéristiques. Cette fois les plus fiers ont fléchi; comment résister aux appels que depuis deux ans on a multipliés? Il en est même qui, en cédant, ont voulu donner à cette entrée un certain éclat, et n'ont pas lésiné sur la dépense. Ainsi, pour les industries capitales comme les mines et minières, le traitement des métaux, le concours est bien réellement ouvert entre l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique et la France, en y ajoutant sur le second plan la Suède, la Russie et l'Italie. Collectives ou individuelles, toutes ces expositions ont un intérêt qui ne s'était pas encore présenté à ce degré. Pour les arts textiles, le concours n'est pas moins brillant; il comprend toutes les villes du continent et des îles anglaises qui travaillent la soie, la laine, le coton et le lin. Quel champ d'observations ouvert au public jaloux de s'instruire! Ce qui importe en ceci, c'est moins l'effort individuel que l'effort collectif et surtout le progrès des industries considéré en lui-même dans une période déterminée.

La moisson n'a donc de prix qu'à la condition d'en bien choisir les gerbes, c'est ce que j'essaierai de faire. Quand on veut être de son temps, il faut s'attacher de préférence à ce qu'il a de bon. Les champs de la pensée sont aujourd'hui ingrats au point de décourager souvent les recherches. Les champs de l'industrie sont plus féconds, et, quand on s'y engage, il n'y a pas de semblables mécomptes à craindre. On s'y trouve en face d'une puissance qui obéit à des lois régulières, et ne recule pas après s'être étourdiment avancée. Elle a un but essentiel, qui est d'arracher sans cesse à la nature de nouveaux secrets et de les faire servir à l'avancement des civilisations. De quel pas ferme elle marche vers ce but, quelles rencontres elle fait, quelles surprises elle nous cause, chacun peut le voir. Ces satisfactions sont d'un ordre secondaire; mais ce sont du moins des satisfactions, et plus nous allons, plus dans le reste de son domaine le génie humain en devient avare.

II.

Pour tout examen, si rapide qu'il soit, un peu de méthode est de rigueur : on se comprend mieux, et l'on se fait mieux comprendre. Ici quelle méthode adopter? Celle que conseille le livret et qu'on retrouve dans l'ordre des galeries n'est pas exempte de confusion. Elle indique pour sujets l'alimentation, le vêtement et

l'habitation, puis les matières premières, comme si la dernière de ces catégories ne faisait pas double emploi avec les trois précédentes. Une marche plus naturelle, c'est de choisir dans les arts ceux qui sont, pour ainsi dire, les véhicules des autres, leur fournissent des élémens ou des instrumens, leur impriment le mouvement et la vie. On va de cette façon de la cause à l'effet en constatant ce que des affluens successifs ajoutent à un produit avant qu'il arrive à la forme définitive sous laquelle il est exposé. Dans ces conditions, on domine du moins le sujet, et on échappe en partie à l'obsession des noms propres. C'est ce plan que nous suivrons en insistant moins sur les tours de force individuels que sur les découvertes et les perfectionnemens récemment introduits dans la pratique de ces industries-mères. A ce titre, deux grands agens se présentent d'abord, la chimie et la mécanique.

Dans trois galeries du palais et sur une longue file d'étagères, sont rangées des substances devant lesquelles le public passe d'un air indifférent et dont il ne comprend guère la destination. Rien de plus irrégulier et en apparence de moins significatif : ce sont des blocs, des cristaux, des agglomérats de couleurs et de formes diverses, ou bien des sels et des liquides logés dans des récipiens appropriés, bonbonnes, flacons, cornues, bocaux, matras, cloches en verre. A les voir hors des laboratoires où ils ont été préparés, on ne dirait pas que ces substances solides ou en dissolution sont des combinaisons d'élémens qui se composent ou se décomposent au moyen de lois précises et à travers des phénomènes constans. Pas une de ces substances dont l'action et la réaction au contact d'autres corps n'aient été fixées par la théorie et ne soient à peu d'exceptions près passées dans la pratique. C'est la science qui agit d'abord sans autre intérêt que de pénétrer quelques lois naturelles encore inconnues. Le Protée a beau changer de forme pour se rendre insaisissable, la science l'étreint dans de si vigoureuses analyses que le moindre atome doit lui dire au juste ce qu'il est. Plus tard, dans une recherche moins désintéressée, l'industrie lui demandera ce qu'il vaut et à quoi il peut servir. Ainsi procède l'esprit de découverte. C'est tantôt le hasard qui les lui livre, tantôt la nécessité qui les lui suggère, et ce dernier cas n'est pas le moins fréquent. On en a un curieux exemple dans un produit qui sert d'aliment indispensable à beaucoup d'arts usuels, la soude. Deux fois menacée dans le cours d'un siècle, il lui a fallu deux fois se reconstituer de toutes pièces; la science, dans aucune de ces épreuves, n'a été prise au dépourvu.

La première remonte aux guerres du premier empire; c'était alors l'Espagne qui nous fournissait des soudes provenant de l'inci-

nération des plantes marines dont ses plages sont couvertes, algues, varechs, fucus, goëmons. L'opération se faisait en plein air, à feu nu, dans des fosses maintenues à une très haute température, et où les cendres de ces plantes chargées de principes alcalins se formaient en masses compactes par une sorte de vitrification. C'était ce qu'on nommait la soude naturelle ou *barille*, renfermant jusqu'à 40 pour 100 de carbonate de soude, et qui s'employait soit telle quelle, comme dans la savonnerie, soit après épuration, comme dans la cristallerie. Rien de plus élémentaire; mais le produit était peu coûteux et d'un usage éprouvé : on ne lui aurait certes pas cherché un équivalent, si, par suite d'une rupture survenue avec l'Espagne, il n'eût tout à coup et complétement manqué. Que faire? comment rendre l'activité à tant de fabriques à court de matières? L'urgence était flagrante; non-seulement il fallait inventer vite, mais rencontrer juste. Un homme obscur, Leblanc, eut cette inspiration de génie. Au lieu de demander l'alcali aux plantes saturées d'air salin, ce fut au sel marin qu'il le demanda d'une manière plus directe en le décomposant au moyen de l'acide sulfurique, et en obtenant ainsi un sulfate de soude qu'il convertissait en carbonate au moyen d'une addition de craie et de charbon. De là ce qu'on nomme la soude artificielle, qui a fait son chemin dans les arts, tandis que le nom de Leblanc tombait peu à peu dans l'oubli. Circonstance rare, ce procédé était d'une précision telle que depuis soixante-dix ans il n'a rien été changé ni aux dosages ni à l'amalgame des matières. La soude naturelle fut non-seulement désarçonnée au premier choc, mais mise hors de combat.

A trente ans de là, nouvelle épreuve. On a vu que le sel marin ne se décompose industriellement qu'au moyen de l'acide sulfurique; or cet acide est le produit de la combustion du soufre dans des chambres de plomb. C'était là un autre vasselage; après l'Espagne, il fallait compter avec le royaume des Deux-Siciles, où sont situées les grandes solfatares. Cette fois ce ne fut pas la guerre, ce fut la fantaisie d'un roi qui mit les industries européennes en péril. Vers 1836, les solfatares avaient été constituées en régie et de telle sorte que le prix du minerai tripla dans le cours de quelques années. Naturellement les gouvernemens intéressés s'en étaient émus; il y avait eu des plaintes suivies de concessions, mais toute sécurité était désormais détruite; il fallait aviser et chercher le soufre ailleurs que dans les gîtes où l'on avait à craindre de telles extorsions. Heureusement on était sur la voie; l'usine de Fahlun en Suède, celles de Chessy et de Saint-Bel près de Lyon, avaient pris les devans. Dans ces deux dernières, une exploitation presque immémoriale portait sur le cuivre, et on les citait comme ayant beaucoup

contribué au moyen âge à la fortune de Jacques Cœur. Ce cuivre était logé à raison de 3 à 4 pour 100 dans des pyrites, d'où on ne pouvait l'extraire que par une désulfuration préalable, et le plus simple calcul conduisit bientôt à rejeter le cuivre sur le second plan pour s'occuper de préférence de son enveloppe, c'est-à-dire du soufre et de ses dérivés. C'est ainsi que Chessy et Saint-Bel se sont transformés en d'inépuisables réservoirs d'acide sulfurique, et, les pyrites de fer étant devenus sur d'autres points l'objet du même traitement, la substitution s'est étendue de manière à ne laisser au soufre natif qu'une place subordonnée dans la fabrication des acides. Telles ont été les suites d'un renchérissement inconsidéré. Il s'en dégage deux faits : le premier, c'est que les exactions, sous quelque forme qu'on les déguise, ne profitent pas plus aux gouvernemens qu'aux individus; le second, c'est qu'il y a dans les industries un ressort qui les dérobe toujours aux violences dont on les menace.

Dans ces crises, comme on le voit, les moyens de préservation sont constamment sortis du laboratoire des savans : il en est de même des idées initiales. Si fugitives qu'elles paraissent, ces idées subsistent en puissance, même quand rien n'indique qu'elles soient susceptibles d'être converties en actes : le temps les couve, pour ainsi dire, jusqu'à éclosion. Un savant éminent, M. Balard, en rappelait récemment des exemples devant l'Institut réuni. Il y a plus d'un siècle qu'un chimiste suédois, Scheele, avait constaté la coloration du chlorure d'argent par la lumière, et néanmoins c'est seulement depuis trente ans qu'est issu de là un art nouveau, aujourd'hui d'une sensibilité si exquise qu'il est parvenu à fixer sur des plaques le sillage du navire, le mouvement de la vague, presque le vol de l'oiseau, et qu'il aspire à donner aux phénomènes célestes la permanence nécessaire pour les étudier. Depuis longtemps déjà, OErstedt avait montré la déviation imprimée à l'aiguille aimantée par un courant électrique, et de son côté Ampère avait fondé là-dessus toute la science de l'électro-magnétisme, lorsque leurs patiens et ingénieux disciples ont couvert le globe de ces appareils qui, dans l'air ou sous les eaux, transmettent en un instant et à toutes les distances la volonté et la pensée de l'homme. Ce ne fut que vingt ans après les premiers travaux de M. Chevreul sur les corps gras que sa découverte prit une forme industrielle dans la bougie stéarique, et il a fallu trente-cinq ans pour qu'on appliquât à l'argenture des miroirs sphériques l'aldéhyde, découverte par M. Liebig et signalée comme propre à réduire les sels d'argent. Enfin près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que Faraday, dans une suite d'expériences, a liquéfié plusieurs gaz et notamment l'ammoniaque, et c'est d'hier seulement que la machine Carré pro-

duit au moyen de l'ammoniaque liquéfiée de la glace sous toutes les température et du froid au degré que l'on veut. Ainsi l'idée seule sort armée du cerveau de l'inventeur; celui-ci s'en détache dès qu'il l'a trouvée, et elle circule alors jusqu'à ce que quelqu'un s'en empare pour en tirer parti. Tout n'est pas profit dans cette seconde recherche, et pour un succès qui s'ébruite, il y a cent revers qui restent ignorés.

Les plus récens et les plus heureux de ces essais ont porté sur quelques métaux nouveaux, sur les aromes et les couleurs. L'exposition est pour ces dernières comme une palette; il y en a de toutes les nuances, de tous les pays et de tous les noms. Parmi les métaux, c'est l'aluminium qui a les honneurs du rang. Que de temps ne lui a-t-il pas fallu pour s'introduire dans l'industrie! Aujourd'hui il semble y être solidement fixé: le prix s'abaisse, la consommation s'accroît soit à l'état de pureté, soit à l'état d'alliage; on le reconnaît pour ce qu'il est, un métal ductile, malléable, léger comme le verre, tenace comme le fer, presque aussi blanc que l'argent quand il est pur, et qui, moins altérable, peut se conserver à l'air sans y perdre son éclat. Voilà qui est encourageant et prépare un bon accueil aux métaux que l'analyse spectrale nous a récemment livrés, le rubidium, le cæsium, le thallium. Cette analyse en effet, en décomposant l'enveloppe gazeuse du soleil, a par contre-coup dénoncé l'existence de corps nouveaux que depuis la création l'homme foulait aux pieds sans les connaître. A quoi seront-ils bons? Nul ne le sait; mais ils ont dans tous les cas leur numéro d'ordre et semblent avoir pénétré dans les expertises de l'atelier : quelques échantillons de thallium figurent sur les étalages du Champ de Mars; l'aluminium n'a pas commencé autrement; des métaux dont l'analyse du soleil nous a révélé l'existence ne sauraient avoir une moindre fortune.

Que la nature fabrique des parfums et des couleurs, c'est dans l'ordre, et elle le fait trop bien pour avoir à redouter des contrefaçons. La science s'y est pourtant essayée; c'était de la témérité. Tandis que tous les corps simples entrent dans les composés minéraux, la chimie organique, qui est l'imitation des produits doués de vie, n'en peut mettre que quatre à profit. Il est vrai qu'en les associant dans des proportions diverses on pousse presque à l'infini la variété des composés, et que l'on concilie ainsi la grandeur dans les résultats avec l'économie dans les causes. C'est comme une gamme à parcourir; mais comme dans toutes les gammes on arrive au point où le registre s'arrête. Les corps simples, le chimiste en dispose à son gré, il les combine, en forme des corps composés, passe des groupemens élémentaires à des groupemens plus com-

plexes; c'est la partie de la science qu'il possède. Celle qui lui échappe et lui échappera toujours, c'est l'arrangement moléculaire de ces corps simples, l'un des mystères de la création. Le chimiste connaît la nature et même le nombre des atomes simples qui entrent dans un composé, il ignore comment ils y sont groupés. Que fait-il alors? Il supplée à une loi précise par des moyens artificiels, et d'observation en observation parvient à obtenir beaucoup de produits utiles. C'est ainsi que, pour les aromes, on en est arrivé à donner le change aux odorats les plus exercés. On fabrique jusqu'à de l'essence de fruit, la saveur de la pomme, de l'ananas, de la poire, est imitée au point de tromper le goût. Aucune huile de toilette qu'on ne puisse accommoder ainsi et à toutes les odeurs, vanille, canelle, amande amère; la moutarde même a son équivalent, et si l'ail venait à manquer, il serait aisément remplacé par une transformation de la glycérine. Et qu'on ne regarde pas cette reproduction du parfum des fruits comme un fait scientifique sans application. Ces essences artificielles sont en Angleterre et en Allemagne l'objet d'une fabrication industrielle, et beaucoup d'articles de confiserie n'ont que cette saveur d'emprunt.

Pour les couleurs, le degré d'importance s'élève de beaucoup; il s'y est fait depuis sept ans une révolution qui mérite d'être racontée. On sait de quel intérêt est pour l'industrie la recherche des substances colorantes : toute acquisition nouvelle est accueillie comme un événement; il en fut ainsi, dans sa nouveauté, pour le vert de Chine, introduit à Lyon par M. Natalis Rondot. Qu'on juge de l'effet que peu de temps après a dû produire l'apparition imprévue, non pas d'une couleur, mais de trois, quatre, cinq couleurs d'un éclat incomparable. Les fleurs n'en revêtent point de plus belles, et pourtant ces couleurs provenaient d'une matière qui ne semblait guère susceptible de les fournir, la houille. Qui donc avait pu songer à les dégager de cette enveloppe impure? Un peu tout le monde dans une suite de ricochets de laboratoire. Au début, c'est encore Faraday que l'on rencontre. En 1823, il découvre un carbure d'hydrogène dans les produits condensés du gaz de l'huile. A quoi cela pouvait-il servir? Il eût été fort empêché de le dire. Mitscherlich, en l'obtenant par un procédé plus direct, lui donne un nouveau nom, la benzine, qu'à quelque temps de là on retrouve dans le goudron de houille, d'où on l'extrait à bas prix. Cette benzine devient alors un agent détersif, et, mêlée au nitre, sert à parfumer les savons inférieurs. Voici déjà un produit livré au commerce; Zinn, par une réaction remarquable, le transforme en aniline, espèce d'ammoniaque composée, substance encore sans utilité. Perkins bientôt lui en trouvera une; il entreprit sur l'aniline

en 1856, dans le cabinet de M. Hoffmann, à Londres, une suite d'expériences. Ce n'était pas un corps colorant qu'il cherchait, c'était un substitut artificiel de la quinine. Déçu dans cette recherche, il imagina d'appliquer à l'aniline les agens oxidans qu'il employait et découvrit la matière colorante violette, la première que la houille ait fournie : le procédé était dès lors acquis, l'industrie des couleurs d'aniline fondée. Il en fut de même, à quelque temps de là, de la fuschine dans les mains de M. Hoffmann. Un jour que ce chimiste essayait l'action du bichlorure de carbone sur l'aniline, il obtint une matière rouge du plus bel effet. Cette matière, c'était la fuschine, dont l'emploi est devenu si général dans la teinture des fils et des tissus.

Ces couleurs tirées de la houille semblent se mesurer de l'œil à l'exposition, comme elles l'ont fait longtemps devant les tribunaux pour des atteintes portées aux brevets. Chaque pays a son lot, la Prusse comme l'Angleterre, l'Amérique comme la Russie. La mode s'en est mêlée; on ne veut plus que de ces teintures, et on n'évalue pas à moins de 30 millions la somme annuelle que ce trafic représente. Il y a là des violets artificiels, des rouges de divers tons et des bleus provenant de quelques amalgames. Qu'on y ajoute le jaune foncé, plus récemment obtenu, le jaune serin de l'acide picrique, et l'on aura les élémens de cette nouvelle et brillante collection d'agens colorans. Méritent-ils toute la vogue dont ils jouissent, et n'y a-t-il pas quelques réserves à faire? Il y en a et de très fondées, non pas sur les tons et les nuances, qui sont leur beau côté. La fuschine surtout renferme cette proportion de rouge et de violet qui distingue la rose, et aucun mélange de noir n'en vient ternir l'éclat; mais, séduisantes à l'œil, ces couleurs manquent de fonds, elles ressortent mieux aux flambeaux qu'au jour, et l'effet dépend beaucoup de la manière dont elles sont éclairées, puis elles pèchent par la solidité, s'altèrent promptement et ne peuvent guère s'appliquer qu'aux étoffes dont la durée ne dépasse pas une saison. La mode qui les a apportées les emportera peut-être un jour, à moins qu'on ne parvienne à leur donner plus de fixité, ce qui se fait déjà. Cependant elles ne supplanteront jamais deux substances qui fournissent un rouge à peu près indestructible, la cochenille pour les tons fins, la garance pour les tons ordinaires. Voilà les vrais colorans pour les étoffes destinées à un long service, l'ameublement par exemple ou le vêtement; dans les bons ateliers, la tradition en est maintenue. Les couleurs éphémères tirées de la houille sont d'ailleurs dans les goûts du temps; notre génération ne tient aux choses qu'en raison des apparences, et les délaisse aussi vite qu'elle s'en est engouée.

Il faut se borner, et pourtant il y aurait encore dans cette même galerie beaucoup à observer en produits nouveaux, l'acide phénique par exemple, un désinfectant énergique qu'on a employé avec plus ou moins de bonheur comme préservatif du choléra; le tungstate de soude, qui, comme le phosphate d'ammoniaque, rend les tissus incombustibles; la baryte, dont les préparations se multiplient, et qui vise à suppléer dans la peinture le blanc de céruse et le blanc de zinc; les sulfures de carbone, qui sont la base de la plupart des poudres inventées pour la destruction des insectes, et dont l'emploi peut, à l'aide d'appareils ingénieux, s'étendre aux charançons, qui dévastent les grains; enfin des compositions de pâtes appliquées aux arts céramiques et qui contribuent à leur donner ce degré de perfection qui est pour le public l'objet d'un perpétuel étonnement. Notons comme dernier travail à signaler la reproduction rigoureusement exacte des pierres précieuses, dont plusieurs de nos savans s'occupent, et qui a l'air d'un défi jeté à la nature dans ce qu'elle a de plus rare et de plus raffiné.

Nous voici au fer et à l'acier; ce n'est pas sortir des affinités chimiques. Aucun intérêt d'industrie n'est plus vif que celui-là; il touche à un égal degré tous les pays de forges. La Belgique y songe comme l'Angleterre, l'Allemagne comme la France. On peut en juger par leurs expositions, qui sont vraiment imposantes. La collection est complète non-seulement pour les produits, mais pour les instrumens qui les façonnent; dans les grandes galeries et dans le parc, on en peut voir quelques-uns à l'œuvre. Voici par exemple la série des outils qui composent l'atelier mécanique; pas un de ces outils qui ne soit un instrument de précision. Celui-ci tournera la roue d'une locomotive, celui-là polira la surface intérieure d'un cylindre, un autre donnera le fini à une bielle ou à une manivelle. Tout détail a son appareil, et une pièce, avant d'être achevée, aura passé par cinq ou six de ces appareils. Il y en a pour forer, fileter, mortaiser, raboter; l'œil ne se lasse pas de suivre l'outil à l'œuvre, mordant le fer comme si c'était du bois. L'ouvrier n'a là qu'une tâche, — régler l'outil quand il marche, l'aiguiser quand il s'émousse. La machine fait le reste et avec un degré de perfection qu'une main habile n'eût pas surpassé. A la forge, des opérations analogues se reproduisent pour les grosses œuvres, et quel dommage qu'on n'en puisse pas donner le spectacle à cette foule avide d'émotions! C'est là qu'il faut voir le métal, qui au sortir du four à puddler n'est qu'un bloc grossier, se corroyer sous le marteau-pilon et prendre dans les engrenages du laminoir toutes les formes qu'il doit revêtir pour la destination commerciale qui lui est réservée, barres, rails, verges, feuilles, fils de tout calibre, puis se diriger docilement vers les in-

strumens qui le découpent. Ici les rails s'engagent sous les dents d'une scie circulaire qui, dans ses rapides évolutions, distribue des gerbes de feu, et tranche en se jouant les pièces qu'on lui présente. Là les feuilles et les plaques de tôle seront coupées d'équerre à la cisaille, et c'est merveille de voir comme le fer se laisse pénétrer par les dures mâchoires de l'outil. Ailleurs, introduit dans des rouleaux dont les rainures vont se retrécissant, le fer s'allongera et serpentera sur les dalles jusqu'à ce que de jeunes garçons le saisissent avec des pinces pour le soumettre à un étirage nouveau. Tout cela se fait avec une aisance, une sûreté d'effets, une agilité de mouvemens, qui étonnent et intéressent. Et dans le haut-fourneau où la fonte se prépare, que de mouvement et de vie! C'est littéralement un corps de pierre qui semble, dans ses fonctions intelligentes, reproduire une partie des fonctions des organes humains, s'assimile comme eux les alimens qu'on lui fournit, respire, agit avec une régularité constante, et sépare avec une précision dynamique ce qui est réfractaire de ce qui peut être utilement employé.

A voir une industrie si fortement armée et douée de tant de puissance, qui ne s'imaginerait qu'elle a trouvé son assiette définitive et n'a plus d'aventures à courir? Pourtant, sans être sérieusement menacée, elle traverse une période de mue, et cela à peu près partout, sous l'influence de causes ici particulières, là générales. De ces causes générales, la plus active a été l'essor brusque et peut-être excessif qu'ont donné au travail du fer des débouchés accidentels qui devaient se fermer ou du moins se réduire à des échéances déterminées, comme l'établissement des chemins de fer en bloc et de toutes pièces, la création d'un matériel naval dont le fer est le principal élément soit pour les coques, soit pour les cuirasses, enfin la construction de ces grands appareils que la vapeur a multipliés pour tous les genres de services, machines de mer, locomotives, ponts et ponceaux, viaducs, sans compter les accessoires. Pour suffire à tant de commandes venant coup sur coup, que de hauts-fourneaux n'a-t-il pas fallu bâtir, souvent dans de médiocres conditions d'exercice! Les uns, situés loin des gîtes minéraux, ne pouvaient marcher qu'au bois, d'autres mélangeaient le bois avec la houille; aux mieux installés la houille suffisait comme combustible. A ces inégalités dans les frais d'alimentation s'ajoutait l'inégalité des proportions; il y avait de grands, de moyens et de petits établissemens. Tant que la marge des profits fut assez ample, tout ce monde vécut à l'aise, avec cette seule différence que la curée se distribuait en raison des forces et aussi des appétits de chacun : il y avait de grands, de moyens et de petits inventaires, tous avantageux. Les choses en étaient là quand peu à peu le marché s'est res-

treint et les prix ont décru; le terme des commandes sur une grande échelle était expiré, et le régime du débouché d'exception faisait place au régime du débouché ordinaire. C'est si bien là le motif du temps d'arrêt qui s'est produit qu'indistinctement toutes les nations qui forgent le fer en grand en ont éprouvé l'effet. Pour la France, il s'y est joint la circonstance particulière d'une certaine latitude accordée à l'importation étrangère, qui visiblement n'en a point abusé. Telles sont l'origine et les causes de cette sorte de mue qui affecte l'industrie du fer et tend à en modifier l'économie. Le signe le plus visible de ce changement d'état, c'est un penchant vers les grandes concentrations. Devant des conditions d'existence plus contestées, les petits ateliers désarment, tandis que les établissemens principaux cherchent à mieux constituer leurs forces : les forges restées debout se partagent les dépouilles de celles qui tombent, ou bien elles se constituent en syndicat pour présenter un front plus vaste dans une défense commune. Le mot d'ordre semble être d'augmenter la production pour alléger le poids des frais généraux, ce qui serait juste avec un marché dégarni, mais ce qui aggrave les conditions d'un marché encombré.

Cette crise a rendu possible, dans le traitement du fer, la révolution dont il nous reste à parler, et qui est devenue la grande affaire du jour. Divers incidens l'avaient préparée; de plusieurs côtés et pour des besoins urgens, on demandait à l'industrie un fer mixte qui eût une partie des qualités de l'acier en restant dans des prix plus modérés. Pour beaucoup d'emplois, les conditions de résistance du fer marchand n'étaient plus suffisantes. Tel était le cas des rails, dont le métal, sujet aux exfoliations, se désagrégeait plus qu'il ne s'usait et obligeait les compagnies à des renouvellemens trop fréquens dans la garniture des voies : aussi déclarait-on qu'il y aurait profit, dût-on le payer plus cher, à employer un métal mieux lié, plus homogène et susceptible de plus de durée. De la part de la marine militaire, même besoin et même demande, et cela pour deux fins ou deux intérêts, l'attaque et la défense. L'attaque rêvait des canons monstrueux capables de résister aux plus fortes charges, ou tout au moins des canons fortifiés par des frettes puissantes qui les missent à l'abri de tout accident, puis encore des boulets dont les pointes coniques pussent pénétrer les plaques massives qui servent de ceinture aux flancs des vaisseaux. La défense bornait ses prétentions à devenir complète et efficace, quelque métal, quelque procédé qu'on y employât. Ce concert de réclamations aboutissait à ceci, que ni le fer, ni l'acier ordinaires ne répondaient désormais à de certains usages, et qu'entre les deux il y avait place pour une combinaison qui participât de l'un et de

l'autre. L'appel n'a pas été vain, et depuis lors en Angleterre et en Allemagne ont commencé les recherches du traitement direct de l'acier. L'enjeu était beau; il s'agissait d'ouvrir pour un nouveau métal une campagne à peu près aussi fructueuse que celle dont le fer atteignait le terme, et où se montraient en perspective des bénéfices équivalens. L'exposition témoigne que de vigoureux efforts ont été faits, et que sur divers points, notamment à Imphy, à Assailly et à Terre-Noire, de bons résultats ont été obtenus; au Creusot, on en est aux études.

Ce n'était pas une médiocre difficulté que de faire sortir directement de la fonte, quelle qu'elle fût, et par grosses charges un acier qu'on n'obtenait autrefois que par petites charges et au moyen de fontes ou de fers d'exception. Il n'y avait et il n'y a encore, il faut le dire, dans toutes ces opérations que des manipulations empiriques : autant de fabriques, autant de genres de cémentation. Sur la composition chimique, l'obscurité est toujours très profonde nonobstant les recherches persévérantes de M. Frémy : comment concevoir que quelques centièmes de carbone dans la fonte et quelques millièmes dans le fer puissent donner des métaux tout à fait différens? Aussi cherchait-on un peu partout les raisons du phénomène qui frappait d'inégalité des aciers en apparence identiques, dans la vertu des eaux par exemple ou celle des bains mélangés qui y suppléent. La variété même des procédés employés indiquait le trouble qui régnait dans les traditions et les usages. Tantôt, comme en Suède, on tirait l'acier de fontes au bois traitées au bas foyer : c'était l'acier naturel, le meilleur de tous; tantôt, comme en Angleterre, on cémentait de bons fers en leur restituant à l'état solide la proportion de carbone nécessaire pour en composer des aciers; enfin on avait imaginé de fondre soit l'acier de cémentation, soit l'acier naturel dans des creusets réfractaires portés à une haute température à l'abri de l'action de l'air : c'est ce qu'on nommait l'acier fondu, plus homogène que les précédens, mais moins facile à souder. Tout récemment un pas de plus a été fait en dehors de ces trois méthodes. Dans des fours qui servent habituellement au traitement du fer et en employant la houille pour combustible, on a traité des fontes ordinaires en évitant une décarburation complète : c'est ce qu'on a nommé l'acier puddlé. Voici déjà une abondante collection de manières d'opérer; il ne reste plus, pour que la liste soit complète, qu'à y ajouter celle qui a pris le nom de son auteur, un Anglais, M. Bessemer.

Le procédé Bessemer est simple en principe et non moins simple dans l'application. L'inventeur au début avait annoncé que l'acier y serait obtenu sans dépense de combustible; c'était jouer sur les

mots. La dépense est indirecte; au lieu de brûler du charbon, on brûle du fer. Le procédé consiste en effet à faire traverser un bain de fonte par un courant d'air à forte pression qui y détermine un bouillonnement violent, et y pousse la température jusqu'au point de fusion du fer. Aucun spectacle n'agit plus vivement sur l'œil; c'est comme la gerbe d'un feu d'artifice. Qu'on se figure une cornue chargée d'un liquide en ébullition et animée par une soufflerie énergique; le travail intérieur se trahit au dehors par des phénomènes qui en attestent l'intensité : des langues de flammes couronnent le goulot ouvert de l'appareil, et des escarbilles lumineuses s'en détachent par milliers. C'est le travail d'élimination qui s'opère, le premier acte de l'opération. Il s'agit de délivrer la fonte des impuretés et des corps réfractaires qu'elle peut renfermer. Malheureusement ce sont moins les élémens nuisibles que les élémens utiles qui s'en vont, le carbone entre autres, dont il faut, sous peine d'échec, réparer immédiatement les pertes. C'est le second acte du traitement; on va réintégrer dans l'appareil en dose déterminée ce carbone qui s'en est évaporé en excès et un peu à l'aventure. Pour cela, on a préparé dans un four à reverbère une addition de fontes d'excellente qualité, ordinairement des fontes spéculaires au bois, qu'on verse dans le bain en traitement pour en relever l'amalgame. Après cette restitution, on imprime à la cornue un balancement, et par un jeu de bascule on l'incline vers les moules préparés pour en recevoir le contenu : c'est le dernier acte; l'acier Bessemer est fait.

Évidemment c'est là une découverte restée à mi-chemin et dont les phénomènes devront être étudiés d'une manière plus rigoureuse. Tant qu'on ne pourra reconnaître à un signe certain le moment où le bain métallique est saturé de carbone au degré voulu pour produire de l'acier, on n'aura dans les mains qu'un instrument d'empirisme. Cet appareil, qui dévore inconsidérément ce qu'ensuite on est obligé de lui rendre, présente à l'esprit quelque chose de barbare, et, ce qui est un défaut grave, il ne conserve sa haute température qu'aux dépens du fer dont il est rempli et qu'il convertit en combustible. De là d'énormes déchets qui varient de 15 à 50 pour 100 et qui portent sur une matière valant 130 francs la tonne, tandis que le charbon n'en eût coûté que 15 ou 20. Le procédé avait fait en outre une promesse qu'il n'a pas tenue, c'est d'être applicable à toutes les espèces de fonte. Devant celles qui contiennent du soufre et surtout du phosphore, l'impuissance de l'appareil a été démontrée, même en poussant les choses jusqu'à une décarburation complète. Il en devait être ainsi dans l'ordre des réactions chimiques; les machines soufflantes ne pouvaient suffire

à éliminer ces corps étrangers. L'affinité de l'oxigène de l'air étant à peu près égale pour le fer et le phosphore, le départ par voie d'oxidation s'en opère dans les proportions relatives du composé; on ne gagnerait donc rien à prolonger l'opération, si ce n'est d'augmenter considérablement les déchets. D'ailleurs la faible quantité de carbone contenue dans la fonte est promptement brûlée, et on arrive alors à la réduction en fer, lequel est difficilement maintenu à l'état liquide. Il y a donc là des objections très sérieuses, des additions à faire, des vides à combler. Des savans autorisés s'en occupent, et dans le nombre un exposant, M. Bérard, qui a fait de Montataire son laboratoire d'essai. Il semble combiner l'emploi des gaz avec celui de l'air, en réglant leurs effets réciproques par des rapports de quantité. Le principe sur lequel il s'appuie consiste à agir sur la fonte à l'état liquide alternativement par oxidation ou par voie de réduction, de manière à éviter les déchets; puis par des dispositions heureuses il maintient un équilibre convenable de température dans toutes les parties de l'appareil et à tous les degrés de l'opération.

Tel quel, et malgré les imperfections que nous venons de signaler, le procédé Bessemer n'en est pas moins appelé à laisser une date dans le travail du fer. Il est désormais acquis et bien acquis qu'on peut, directement et sur une grande échelle, convertir la fonte en un métal très voisin de l'acier fondu, tandis qu'il fallait naguère, pour des produits analogues, opérer dans des creusets de la contenance de 25 à 30 kilogrammes, comme on en voit dans des cabinets de savans. La grande industrie a été substituée ainsi à des ateliers d'échantillons. Quand on aura mieux déblayé la voie, ouvert accès à la généralité des fontes, donné au traitement des formes plus rigoureuses, imprimé quelque régularité à la fabrication, surtout mis un terme à des déchets ruineux, de belles perspectives s'ouvriront devant cette régénération de l'industrie du fer. On a vu quels débouchés lui sont acquis déjà et à quels besoins de premier ordre elle satisfait; ce n'est là qu'un germe, et on peut en juger par l'accueil que font aujourd'hui les compagnies de chemins de fer à des propositions qu'autrefois elles n'auraient traitées qu'avec dédain. Au début, il n'était question que de tronçons exposés à une grande fatigue; on parle maintenant de portions de voies, plus tard il s'agira de voies entières. Ici comme ailleurs, on comprendra qu'une dépense bien faite est parfois une économie. L'acier est, à tout prendre, le métal par excellence pour des œuvres où l'on vise à la durée. Il se fond et se marie à d'autres matières comme la fonte; il se soude, se martèle, se lamine et s'étire comme le fer; par la trempe, il acquiert une dureté qui n'exclut pas l'élasticité;

mieux qu'aucun métal, il résiste à l'écrasement; il n'a contre lui que la cherté, et c'est un défaut dont il se corrige chaque jour.

III.

Parmi les produits de la grande industrie, il en est peu qui soient plus largement représentés à l'exposition que la machine à vapeur. On en trouve de toutes les dimensions et de toutes les formes, depuis l'humble locomobile jusqu'à l'imposante locomotive américaine. Dans les petites machines, l'esprit d'invention semble avoir éprouvé un temps d'arrêt; mais les perfectionnemens vont à l'infini. Rien de plus coquet, rien de plus ingénieux, de mieux ajusté que ces petits engins à vapeur qui sont distribués un peu au hasard dans le parc et les galeries. Les locomobiles pullulent, et on s'aperçoit aux dispositions qu'elles présentent qu'elles sont désormais au service de l'industrie tout autant qu'à celui de l'agriculture; introduites dans les fabriques à titre d'auxiliaires, elles y ont gagné leurs chevrons et y restent à titre définitif. Quoi de plus commode en effet qu'une force qui se transporte et qui n'astreint celui qui en use à aucune des dépenses inhérentes à l'établissement des machines fixes, chaudières, murs de séparation, cheminées hautes comme des obélisques? Pour les grandes machines à vapeur, il n'y a guère à signaler qu'une exécution de plus en plus soignée et un accroissement de dimensions et de puissance. Parmi les types de premier rang, on peut citer la machine marine installée sur les berges de la Seine, et qui semblerait de taille à en épuiser les eaux, si elle y procédait sans ménagement, comme aussi cette locomotive à huit roues accouplées, qui peut emporter en un seul voyage vers les lacs de l'Amérique du Nord l'équivalent de la population d'une ville moyenne. Prodigieuse industrie que celle des chemins de fer! née d'hier, elle s'est emparée du gouvernement de toutes les autres, et dans beaucoup de cas elle en règle la fortune. On peut dire de cette industrie qu'elle dispose du temps et de l'espace; elle est du moins plus prosaïquement le principal agent de locomotion qui existe. En 1865 par exemple, la dernière année qui fournisse des chiffres complets, nos chemins de fer ont transporté 84,025,516 voyageurs avec une moyenne de 40 kilomètres de parcours, et 34,010,436 tonnes de marchandises avec une moyenne de 152 kilomètres de parcours, c'est-à-dire pour un transport ramené à un parcours de 1 kilomètre 3,330,630,807 voyageurs et 5,172,847,825 tonnes. D'un autre côté, les recettes brutes se sont élevées pour les voyageurs à 184,215,213 fr., pour les marchandises à 314,009,184, et pour les articles de messageries à 80,032,474, en tout 578,856,871 fr.,

d'où un prix moyen pour le transport d'un voyageur à 1 kilomètre de 0fr,0553, et d'une tonne de marchandise de 0fr,0608. Les dépenses d'exploitation s'étant élevées à 266,202,095 francs, le revenu net se trouve être de 312,654,776 francs, et le rapport de la recette à la dépense (moyenne générale) de 45,98 pour 100. Pour ces transports et ce trafic, il a fallu un matériel de 4,064 locomotives, 9,695 voitures, 96,640 fourgons ou wagons et un personnel de 111,460 employés commissionnés ou en régie, ce qui élève au chiffre d'une armée le corps dont les compagnies disposent. Enfin le coût de l'établissement du réseau exploité, comprenant 13,570 kilomètres, s'élève à 6 milliards 824 millions, dont 5 milliards 840 millions ont été payés par les compagnies et 984 millions par l'état. Sur ces chiffres, la part du matériel roulant et de la voie est de 1,346,125,610. Le prix moyen du kilomètre ressort donc à 500,000 fr.; il semble devoir être moindre et s'abaisser à 255,000 fr. pour les 7,430 kilomètres qui restent à construire sur l'ensemble du réseau concédé. La dépense des compagnies sur ce dernier lot, si on n'y ajoute rien, sera de 1 milliard 900 millions. Cette statistique, dans son aridité, a une éloquence difficile à égaler. Il y a trente ans environ que ce nouveau pouvoir est sorti du néant, et l'on voit de quel pas il marche; 600 millions de recettes toujours grandissantes, 300 millions de traitemens et de salaires directs ou indirects à distribuer, plus de 100,000 hommes enrégimentés, c'est à faire envie à plus d'un état. Qu'on y joigne des finances du maniement le plus commode, des contribuables payant sans contrainte et à bureau ouvert, un équilibre qui s'établit de lui-même et sans artifices de calcul, et l'on comprendra que, sous le couvert d'un service public, il y a là une institution avec laquelle, dans tous les accidens de la vie sociale, il faudra nécessairement compter.

Outre les machines qu'anime la vapeur, les galeries et le parc en contiennent qui obéissent à d'autres forces motrices, le gaz, l'air chaud et comprimé, l'ammoniaque, l'éther. Ces machines ne sont pas toutes d'une conception heureuse, ni d'un emploi aisé. Il y en a également dont le service, excellent en tout point, n'a que l'inconvénient, grave en industrie, de coûter trop cher. C'est le cas de la machine Lenoir, où le cheval de force coûte 78 centimes par heure, sans déperdition, il est vrai, et pour un travail effectif. Malgré cet obstacle, elle commence à se répandre dans les ateliers, et il est à désirer qu'elle gagne encore du terrain en devenant moins dispendieuse. Les faubourgs de Paris sont pleins d'appareils que les bras de l'homme, quelquefois de la femme, mettent seuls en mouvement. Au point où en sont les arts mécaniques, c'est un restant de barbarie dont il faut résolument s'affranchir. L'excès de dépense n'est au fond que

l'indice d'une combinaison à trouver. Si le gaz ne s'y prête pas, on peut la chercher ailleurs, dans l'électricité, dans l'éther, dans l'air comprimé, qui a réussi pour la transmission des dépêches télégraphiques entre la Bourse et le Grand-Hôtel. La vapeur vaudrait mieux sans doute et d'autant mieux qu'on l'emploierait plus en grand : le coût de l'unité de force est en raison des dimensions de l'appareil, et varie de 67 centimes à 6 centimes par force de cheval et par heure; mais comment en rendre l'application possible à ces ateliers disséminés de maison en maison, et même d'étage en étage? Il existe, il est vrai, dans quelques centres d'industrie, des appareils communs à plusieurs établissemens et dans lesquels on vend ou loue la force comme on loue ou vend un produit. C'est l'affaire de quelques courroies de transmission pour régler le débit dans un rayon déterminé. Des imitations sur une large échelle sont-elles possibles? — Un grand manufacturier de Mulhouse, M. Jean Dollfus, en est convaincu et en fait l'objet d'une expérience. Il se propose de distribuer la vapeur à un certain nombre de maisons d'ouvriers pour rendre à la main-d'œuvre domestique une partie des chances qu'elle avait perdues. Dût-on échouer, l'entreprise est digne d'applaudissement. Pour nos faubourgs, est-il permis d'y songer? Évidemment non. Voit-on d'ici de grandes courroies traversant les rues par des voies aériennes, et s'introduisant comme des polypes dans les logemens pour y exercer leur puissance brutale! Deux accidens survenus coup sur coup au Champ de Mars prouvent quels dangers présente la cohabitation avec de pareils hôtes; y échappât-on, le ménage n'en serait pas moins perpétuellement sur ses gardes. Ce danger ne serait pas moindre dans une canalisation souterraine de la vapeur; toujours il y aurait un moment où la force se mettrait à découvert, et un risque de plus, celui des explosions, s'ajouterait à celui des accidens dus à l'imprudence. Le siége naturel de la vapeur est donc l'atelier commun de tous les degrés; pour des travaux à domicile, il faut une force plus facile à discipliner.

Que dire du matériel destiné aux arts textiles? A traiter le sujet suivant son importance, il y aurait des chapitres à écrire. Un professeur du Conservatoire, M. Alcan, qui l'a bien étudié, évalue à près de 1 milliard 200 millions la somme que représentent, pour la France seulement, les matières employées par les industries du coton, de la laine, du lin et de la soie. Qu'on y joigne la main-d'œuvre, dont la proportion flotte entre le tiers et la moitié du coût des matières, les bénéfices successifs du fabricant et des intermédiaires, on aura une valeur qu'on peut, par approximation, porter à seize cents millions. Où en est la mécanique appliquée à ces

arts? Très avancée sur certains points, en retard sur d'autres. Au fond, il y a peu d'inventions, et les plus récentes sont d'un intérêt restreint; mais les appareils qui datent de la seconde moitié du siècle, perfectionnés à l'envi, ont pénétré si avant dans l'usage, qu'au lieu de compter comme autrefois les établissemens qui en étaient munis, on en est venu en France à compter ceux qui en sont dépourvus : ces derniers sont rares, et sous peine de ruine ils seront obligés de franchir ce dernier pas. C'est au traité de commerce que l'on doit cette révolution dans un outillage longtemps stationnaire, et les circonstances ont voulu que l'industrie ait pu tirer de ses profits mêmes l'argent nécessaire pour le renouvellement de son matériel. Ainsi, dans la filature, une large place a été faite au métier renvideur, admirable instrument qui, après avoir fourni sa course et rempli sa tâche de torsion et d'étirage, revient de lui-même et à l'aide du mécanisme le plus ingénieux à son point d'alimentation, sans l'effort musculaire du bras et du genou, comme cela avait lieu autrefois. Son nom le dit assez, le métier se renvide de lui-même. Il y a cinq ans encore, ce métier ne traitait que le coton, et dans les numéros inférieurs; il traite aujourd'hui tous les numéros. La laine résistait à l'adoption de l'ingénieux appareil et ne s'y est prêtée qu'à la longue, par capitulations successives. Les fils de chaîne ont d'abord cédé, et après eux les meilleurs fils de trame : toute la filature peignée use aujourd'hui du renvideur. Dans le peignage, c'est l'ordre inverse; la laine ouvre la marche, le coton suit; pour la laine, tout ce qui ne va pas à la carde va au peigne; pour les cotons, le peigne ne touche que les qualités destinées aux numéros fins. Pour cette série d'opérations, les instrumens mécaniques sont arrivés à un tel degré de perfection qu'ils règnent désormais sans partage; il n'y a plus ni peignage, ni filature à la main.

Dans le tissage, les traditions ont encore un domaine réservé; en tout comptant, il doit bien rester 400,000 métiers à bras distribués dans nos provinces, principalement dans les campagnes. L'existence de ces métiers est comme un prodige chaque jour renouvelé. Pour les travaux délicats, passe encore, la main y garde ses avantages; mais un travail commun revient de droit à l'exécution automatique. Quelle illusion garder devant le calcul que voici? Un métier mécanique produit en moyenne 1 kilogramme et 100 grammes de tissu par jour, et comme une femme peut en conduire deux, sa tâche équivaut à 2 kilogrammes et 200 grammes. Que produit l'ouvrier à bras dans le même temps? 500 grammes tout au plus, moins du quart en quantité. Quant à la qualité, l'avantage serait plutôt pour l'agent mécanique, dont l'action est plus régulière, plus uni-

forme. Et non-seulement le produit mécanique est supérieur et à bon marché, mais on l'obtient à jour fixe et en raison des besoins, condition incompatible avec le travail à bras, dont l'une des plaies est l'incertitude dans les livraisons. Enfin, avec le métier à vapeur, la matière reste sous les yeux du maître; aucun brin ne s'en détourne, et ainsi s'éteignent ces querelles sur le rendement, inséparables d'une confection lointaine et qui entretiennent de sourdes animosités dans l'esprit de l'ouvrier. Voilà bien des motifs pour que les campagnes désarment, et elles persistent néanmoins avec une énergie désespérée : c'est comme un flot qui monte; ces héroïques ouvriers l'attendent sur place avec la certitude qu'ils seront submergés. Tant que la lutte est possible, ils la soutiennent en réduisant le prix de leurs services jusqu'à les rendre à peu près gratuits; ils ne se désistent que quand la besogne leur manque. Que deviennent-ils alors? Il est aisé de s'en rendre compte. Ceux d'entre ces hommes que l'âge, les devoirs, les souvenirs, rattachent à la vie des champs y demeurent et y achèvent leur laborieux pèlerinage; rendus aux travaux de la terre, le métier à tisser n'est plus pour eux que le compagnon des anciens jours. Un petit nombre cherche à exercer quelque profession locale. Les plus jeunes, moins enchaînés, plus avides de voir, émigrent vers les villes, dont ils adoptent promptement les goûts et subissent les séductions. C'est dans ces générations que les ateliers communs se recrutent. Les sujets qu'elles fournissent ont moins de répugnance pour les nouveautés, plus d'aptitude à s'y prêter; ils éprouvent même jusqu'à un certain point le plaisir secret d'être supérieurs à leurs pères. Ainsi a lieu un autre classement, commandé par la nécessité, et dans lequel les existences matérielles ont éprouvé un moins rude échec que les habitudes morales.

On peut voir dans les galeries du Champ de Mars que le génie mécanique ne se laissera pas détourner de ses empiétemens, et qu'il poursuivra le travail à la main dans les dernières positions qu'il occupe. Son arme de combat est aussi simple qu'énergique; elle consiste à faire mieux, plus vite et à meilleur marché. Un détail suffira pour donner la mesure des conquêtes réalisées. Dans les machines à tisser, la vitesse n'a été accélérée que graduellement. Au début, on s'estimait heureux quand un métier parvenait à battre quatre-vingts coups par minute, c'est-à-dire quand la navette passait autant de fois entre les fils assujettis. On ne faisait guère ainsi que des calicots communs, et non sans temps d'arrêt. Peu à peu et d'année en année, cette vitesse initiale a été portée jusqu'à cent, cent vingt, cent quarante, cent quatre-vingts coups à la minute, avec des temps d'arrêt moins fréquens et moins

de brisures de fils. A l'exposition de Londres, en 1862, on citait des métiers d'exception battant deux cent quarante coups par minute, pour des étoffes de largeur moyenne; mais on doutait que ces instrumens pussent devenir d'un emploi courant. Ils sont en tout cas dépassés de beaucoup, comme on peut s'en assurer au Champ de Mars. Dans l'exposition anglaise figure, sous le nom d'un fabricant de Bradford, une machine, à largeur réduite il est vrai, mais dont tous les organes sont traités avec un soin, on pourrait dire une élégance qui charme le regard quand elle est au repos. Manœuvre-t-elle, c'est un phénomène de vitesse; on peut s'assurer, montre en main, qu'elle frappe de trois cent quarante à trois cent cinquante coups à la minute. La navette va et vient sans être autrement perceptible que par un battement qui se produit à chaque course. Ainsi de quatre-vingt à trois cent cinquante, voilà la distance parcourue avec des étapes intermédiaires. Ce perfectionnement n'est pas le seul; au début, le métier à tisser ne marchait qu'à une seule navette, il va maintenant avec sept, huit et jusqu'à dix navettes. Pour la conduite d'un métier, il fallait un homme ou une femme; une femme aujourd'hui mène deux métiers, et on cite dans les comtés du nord de l'Angleterre plusieurs manufactures où l'on a pu, sans que le service en souffrît, mettre quatre métiers sous la conduite d'un homme.

Comment le métier à bras résisterait-il à un siége dirigé avec cet art savant, et que précèdent de si formidables travaux d'approche? Aussi y a-t-il chaque jour des positions emportées qui mettent à découvert celles qui tiennent encore. Roubaix, Amiens, Saint-Quentin, ont introduit dans leurs murs le métier mécanique, qui y jouera le rôle du cheval de Troie; Rouen l'avait adopté depuis longtemps. Chacune de ses conquêtes est définitive, dans le coton les calicots, dans la laine les mérinos et les draps unis; à mesure que ses organes s'assouplissent et se disciplinent, il pénètre dans la nouveauté, dans la fantaisie, dans le domaine de l'art. Il s'accommode des cartons Jacquart et les manœuvre comme peut le faire le tisserand armé de sa pédale. Cependant, il faut le dire, de toutes ces acquisitions, la plus désirable a jusqu'ici trompé sa poursuite; la soie s'est montrée plus rebelle que le coton, la laine et le lin. Cela devait être; Lyon a des traditions qui obligent, des titres acquis, de la richesse accumulée, et ne peut pas se jeter dans les aventures comme une ville qui aurait sa réputation et sa fortune à faire; Lyon a en outre la conscience de sa force et ne se sent pas déchu. Qui donc prétendrait l'égaler pour l'esprit d'invention, le goût, le choix heureux des formes, la variété des dessins, l'éclat et la solidité des couleurs? Personne assurément; mais il y a pourtant

deux choses dont il faut que Lyon, si invulnérable qu'il se croie, tienne compte tôt ou tard. La première, c'est qu'en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, les procédés mécaniques occupent une place de plus en plus grande dans la fabrication des tissus de soie, et que le débouché de ces états se développe au préjudice des ateliers de la Loire et du Rhône. L'exposition en dit beaucoup là-dessus à qui sait observer. La seconde chose dont Lyon aura tôt ou tard à tenir compte, ce sont les crises périodiques auxquelles la fabrique est sujette, et qui découlent évidemment d'un vice de constitution. Au moment où l'on s'y attend le moins, Lyon crie à l'aide, et il faut alors que l'assistance officielle s'en mêle soit avec une caisse de prêts comme en 1832, soit avec un don sous prétexte de sociétés coopératives comme en 1866. Il n'y a rien là de régulier, ni au fond de bien efficace; un malaise indélébile, une émigration persistante, en sont les témoignages. Lyon se dépeuple au profit des villages environnans, où la vie est moins chère; c'est la soierie plutôt que l'ouvrier qui se déplace. L'air des villes qu'obère un octroi ne peut plus lui convenir; elle a même poussé des reconnaissances bien au-delà des communes de la banlieue lyonnaise, dans l'Isère, dans l'Ain, dans la Loire et la Haute-Loire, partout où des chutes d'eau offraient à l'industrie des forces à bon marché. Dans ce dernier cas, le travail porte sur les articles qui reçoivent la teinture après le tissage, comme les crêpes ou les foulards, et sur ceux qui, fabriqués en soie teinte, ont à subir un apprêt, comme les satins. La force des choses a amené ce double déplacement, et c'est un indice de ce qu'il faut faire de parti pris, résolûment, avec un esprit de suite : il faut, comme on l'a conseillé, ouvrir à l'exécution mécanique un accès plus large, ne conserver les vieux cadres que pour les articles de choix, les briser pour les articles de débit courant et s'en remettre ensuite à l'étoile de Lyon, qui n'a jamais eu que de courtes éclipses.

En retraçant rapidement ce que la chimie, la physique et la mécanique ont introduit dans l'industrie d'élémens nouveaux, nous avons plané sur l'exposition; il resterait à entrer dans le détail des produits et à en comparer les mérites. Est-ce bien le moment, et le jugement ne passerait-il pas pour prématuré? Le jury qui doit prononcer en dernier ressort a une lourde tâche et une grave responsabilité; convient-il d'y ajouter, comme complication, le tumulte des opinions extérieures? Mieux vaut ajourner cet examen et s'en tenir pour cette fois à quelques réflexions rapides.

Il y a dix ans à peu près, une certaine émotion se répandit en France au sujet des écoles de dessin que multipliait la Grande-Bre-

tagne pour arracher ses industries au mauvais goût qui y régnait. On disait bien haut que nous allions être dépossédés en matière d'art, et qu'après avoir surpris nos secrets, les Anglais seraient nos maîtres. L'exposition est là, l'occasion est bonne pour tirer au clair ce vieux grief; personne n'y songe, tant il est vrai que tout ce bruit n'était qu'un prétexte à une violence contre d'anciens et légitimes droits d'une classe de l'Institut. Ce que voit aujourd'hui un spectateur désintéressé, c'est que, dans un échange habituel de rapports, les usurpations sont réciproques et plus générales qu'on n'aurait pu l'imaginer. Les peuples se copient, et en se copiant perdent beaucoup de leur physionomie originale. Chez les individus, le fait est visible; les Orientaux même, avec leurs costumes si tranchés, n'échappent pas à cette sorte de dénaturation; entre Européens, il n'y a plus que des nuances souvent imperceptibles, même pour des yeux exercés. Dans les produits, l'assimilation est plus frappante encore; pour beaucoup d'entre eux, il est impossible de distinguer le pays et la main d'où ils sortent. Si l'esprit de concorde et de paix, source de ces affinités, se maintient longtemps parmi les hommes, il n'y aura bientôt plus entre les fruits de l'activité humaine d'autres dissemblances que celles qu'y maintiendront la nature du sol et la diversité des climats. Tout ce que l'homme y ajoute de façons, traité par les mêmes machines ou par des ouvriers mis fréquemment en contact, gardera nécessairement un air de parenté. Ceci peut conduire à un rêve qui continuerait celui de l'abbé de Saint-Pierre : la division du travail s'établissant entre tous les peuples du globe, comme elle s'établit entre des compagnons d'atelier qui traitent chacun un détail pour exécuter à moins de frais possible et avec plus de perfection une œuvre commune. L'œuvre commune serait ici le triomphe de la civilisation la plus avancée sur toutes celles qui sont en retard.

Dans son ensemble, l'exposition de 1867 a une physionomie qui la distingue de toutes celles dont nous avions été témoins. Aucune jusqu'ici n'a exercé sur la foule un attrait plus vif. La mise en scène y entre évidemment pour beaucoup : on y va plutôt pour un spectacle que pour une étude; mais il en reste, même pour les esprits les plus superficiels, des notions qui forment le goût et fortifient le jugement. Pour les hommes réfléchis, d'autres mérites s'y montrent, et dans la suite de ce travail nous aurons à les signaler. Ce qui les frappe le plus, c'est l'empressement qu'ont mis les exposans de toutes les nations à répondre à l'appel qui leur avait été fait, et à se présenter à ce pacifique combat avec leurs meilleures et leurs plus brillantes armes.

LOUIS REYBAUD.

REVUE SCIENTIFIQUE

I. *Annuaire scientifique*, publié par M. P.-P. Dehérain, sixième année, 1867. — II. *La Science et les Savans en 1866*, par M. Victor Meunier, 1867.

On ne saurait trop inviter les écrivains à ne traiter que les sujets qu'ils connaissent bien. Ce conseil est sans doute d'une application tout à fait générale; mais nous l'appliquons spécialement à la rédaction des *annuaires* scientifiques. Au commencement de chaque année, quinze ou vingt volumes paraissent sous des titres divers pour mettre le public au courant des progrès qui ont été réalisés pendant l'année précédente dans les sciences et les arts industriels. Chacun de ces livres est rédigé d'ordinaire par un seul auteur. C'est le même écrivain qui aborde les matières les plus diverses, et il n'y a pas lieu de s'étonner, s'il ne réussit que médiocrement dans cette tâche encyclopédique. Il est de toute évidence que les vulgarisateurs, — c'est le mot consacré, — qui s'occupent de publier des annuaires scientifiques auraient grand intérêt à se réunir en groupes convenablement composés, et à pratiquer le principe de la division du travail. Les annuaires deviendraient moins nombreux, mais ils seraient meilleurs. Le public y gagnerait, et il est vraisemblable par conséquent que les auteurs n'y perdraient pas.

Il y a deux ans déjà (1), nous avons examiné en détail quelques-uns de ces livres que chaque année ramène; nous avons essayé alors d'indiquer les défauts qu'ils présentent d'ordinaire et de marquer les qualités qu'on désirerait surtout y rencontrer. Nous ne reproduirons pas ici des appré-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1865.

ciations générales auxquelles nous aurions fort peu de chose à ajouter. Nous voulons seulement parler de deux de ces publications; ce sont celles qui, dès l'année 1865, nous avaient paru les mieux faites, à des titres divers, pour attirer l'attention des personnes qui s'intéressent au mouvement des sciences.

La première est l'*Annuaire scientifique* que M. Dehérain publie avec l'aide d'une quinzaine de collaborateurs. Voilà un livre qui satisfait pleinement à la condition que nous indiquions tout à l'heure; les rédacteurs en sont assez nombreux pour que chacun d'eux ne parle que de ce qu'il sait. Comme c'est là une condition essentielle, fondamentale, à laquelle aucune autre ne saurait être comparée, l'*Annuaire* de M. Dehérain a une supériorité incontestable sur tous les ouvrages analogues. Faut-il le dire pourtant? nous aimerions à voir le nombre des rédacteurs un peu réduit, de telle sorte qu'il pût s'établir entre eux une entente sur la composition du livre. Les articles qui forment le volume de M. Dehérain sont fort instructifs pour la plupart, mais ils sont simplement juxtaposés et n'offrent point d'intérêt par l'ensemble. Une rédaction réduite à quatre, à cinq personnes pourrait se concerter, combiner ses travaux; elle donnerait plus facilement à son œuvre ce je ne sais quoi qui constitue la vie. Sans doute ce n'est point chose aisée de rendre vivante une masse inerte de renseignemens. Comment grouper les faits sans les fausser? Comment leur donner un certain relief tout en s'attachant à les énoncer avec une scrupuleuse exactitude? M. Dehérain a depuis plusieurs années adopté un procédé propre à rendre agréable et facile la lecture de son *Annuaire :* non-seulement il élague et rejette un grand nombre de faits d'importance secondaire, mais il renonce même à présenter dans chacun de ses volumes tous les problèmes importans que chaque année soulève; il répartit les sujets principaux entre plusieurs années et concentre sur quelques points l'attention de ses lecteurs. Cette méthode a des avantages certains. Tout en continuant à l'appliquer, M. Dehérain introduirait à notre avis une utile amélioration dans ses prochains *Annuaires,* s'il adoptait le parti suivant. Nous voudrions qu'il y eût en tête de chaque volume une sorte d'avant-propos ou de discours préliminaire. On y dresserait à grands traits le bilan scientifique de l'année, on indiquerait pourquoi tels sujets sont traités et tels autres ajournés, on marquerait l'importance relative des différens problèmes et la portée des solutions proposées, on éclairerait les relations de plus en plus nombreuses qui s'établissent entre les diverses branches des sciences; on signalerait au besoin les lacunes à combler et les points où peuvent se porter avec fruit les efforts des travailleurs. C'est à cette œuvre d'ensemble que pourraient utilement concourir les quatre ou cinq personnes à qui nous voulions tout à l'heure confier la rédaction de l'*Annuaire scientifique.* Il semblerait nécessaire qu'une seule plume fût chargée de ce tableau général; mais elle s'inspirerait des vues de chacun des collaborateurs, et ne tirerait ses généralisations que

d'opinions très certaines et de connaissances très sûres dans chaque science particulière.

Tout cela dit, et nos désirs exprimés pour l'avenir, prenons l'*Annuaire* de M. Dehérain tel qu'il nous le donne. Nous y trouvons un intéressant article sur la constitution physique des corps célestes, étudiée d'après leur lumière, par M. George Rayet, astronome de l'Observatoire — M. Élie Margollé rend compte des progrès que la météorologie a réalisés récemment. Ces progrès ne sont peut-être pas en rapport avec la prodigieuse quantité de renseignemens que l'Observatoire de Paris a accumulés depuis quelques années. On peut dire pourtant que la plupart des bourrasques qui viennent nous assaillir suivent un courant aérien dirigé de l'ouest à l'est, au-dessus du *gulf-stream*, et abordent ainsi l'Europe par sa côte occidentale. Ces bourrasques sont de véritables tourbillons : un centre de dépression barométrique se déplace avec une vitesse plus ou moins grande; autour de ce centre, relativement tranquille, l'air se meut violemment en cercle. Ces faits résultent avec évidence des cartes synoptiques qui ont été publiées récemment.... faut-il dire par M. Marié-Davy ou par l'Observatoire? On ne sait, car cette publication a donné lieu à de fâcheuses contestations. Aussi bien on accuse l'Observatoire de tenir un peu à cet égard la lumière sous le boisseau. A-t-il vraiment quelque lumière sous son boisseau, et se réserve-t-il de nous en éblouir un jour? — M. Simonin, ingénieur des mines, traite la question de l'épuisement de la houille. Considérant l'ensemble des principaux pays carbonifères, les îles britanniques, la Belgique, l'Allemagne, la France, voire les États-Unis, il trouve que la production de la houille va en doublant tous les quinze ans, et il arrive à conclure que dans trois ou quatre siècles les houillères seront bien épuisées ou bien difficiles à exploiter. Il cherche donc dès maintenant comment on pourra remplacer ce combustible, qui doit manquer prochainement au genre humain. C'est à la chaleur solaire qu'il y a lieu de recourir en dernier ressort. C'est à la chaleur solaire, emmagasinée par le travail des siècles, que la houille doit le pouvoir de faire tourner nos machines. A défaut de houille, il s'agit d'emmagasiner par un procédé quelconque la chaleur du soleil. M. Simonin propose à cet effet un moyen nouveau, moins propre à entrer dans la pratique qu'à rendre sa pensée sous une forme saisissante. Exposez au soleil des boules d'argile réfractaire capables de s'échauffer jusqu'au rouge blanc sans se fondre; dirigez sur elles les rayons solaires à l'aide d'un miroir réflecteur; quand ces boules se seront saturées de chaleur, conservez-les dans des récipiens spéciaux, comme vous mettez la neige dans les glacières, vous aurez ainsi des réservoirs de chaleur, et il vous suffira, pour faire bouillir l'eau d'une chaudière, d'y jeter un certain nombre de vos boules caloriques. Les Russes, dit-on, usent de ce moyen pour élever à volonté la température de leurs bains. M. Simonin ne se pique pas d'ailleurs d'avoir indiqué un procédé usuel pour recueillir la chaleur solaire, et il nous

semble en effet que le problème, s'il doit être résolu, le sera par des voies moins directes. La question peut se réduire à ces termes généraux : trouver des combinaisons chimiques qui se fassent aisément sous l'influence du soleil et qui puissent se défaire à un moment donné de façon à être converties en travail. Est-ce tout? Oui, si l'on y ajoute les réserves nécessaires au sujet de ce que coûteraient les matières et les manipulations auxquelles il faudrait recourir.

La chimie tient une place importante dans l'*Annuaire* de M. Dehérain. Nous y trouvons un chapitre sur l'origine des pétroles. Comment se forment ces carbures d'hydrogène si inflammables que l'Amérique nous envoie en quantité considérable, et dont la consommation s'accroît chaque jour? On a longtemps regardé les combinaisons de l'hydrogène et du carbone comme provenant de débris organiques décomposés au sein de la terre, telles sont les houilles, les anthracites, les lignites; mais que dire des pétroles, qui semblent, dans beaucoup de cas, sortir de profondeurs où des végétaux n'ont jamais pu être emprisonnés? Admettra-t-on que le carbone et l'hydrogène aient pu entrer directement en combinaison? D'ordinaire deux matières combustibles ne se combinent point ainsi. M. Berthelot pourtant, dans une expérience mémorable qui date de plusieurs années, a montré qu'on peut obtenir l'union de l'hydrogène et du carbone en faisant passer un courant d'hydrogène sur deux cônes de charbon excités par une forte pile. On fabrique ainsi l'acétylène. Tel a été le point de départ d'une série d'études brillantes dans lesquelles M. Berthelot a pu reproduire directement une partie des carbures d'hydrogène que nous fournit la nature. Ces belles expériences servent à montrer comment les pétroles peuvent se former par des actions purement chimiques, sans qu'il soit nécessaire d'admettre une première condensation des matières carbonées faite sous l'influence de la végétation.

En regard de ce travail, nous devons mentionner une importante étude de M. Dehérain sur une question de physique végétale. L'auteur résume en quelques pages les recherches qu'il a poursuivies pendant plusieurs années sur la nutrition des végétaux, et qui ont fait l'objet d'un mémoire récemment couronné par l'Académie des sciences. Ce qui touche aux phénomènes de la vie a toujours excité au plus haut point la curiosité des savans et du public; mais il semble que plus que jamais les problèmes de cette nature soient à l'ordre du jour. La physiologie poursuit son œuvre, expliquant par des lois naturelles un nombre de faits de plus en plus considérable, et gagnant incessamment du terrain sur le domaine réservé aux causes occultes. Les plantes ont besoin de principes minéraux pour se développer, et elles semblent exercer une sorte d'action élective sur les matières fixes qu'elles rencontrent dans le sol. Placez dans un même terrain du trèfle et du froment, le premier prendra de la chaux et de la potasse, le second de la silice et des phosphates. Comment les végétaux font-ils de pareils choix?

Suivant quelles lois opèrent-ils le triage de leur nourriture? Telle est la question que M. Dehérain a éclairée par de brillantes expériences.

Il a pris pour point de départ d'anciennes études de Graham sur la diffusion des matières salines. Si au fond d'une éprouvette remplie d'eau on dépose une solution concentrée d'un sel soluble, celui-ci finit par se répandre dans toute la masse liquide, absolument comme un gaz remplit tout l'espace qui s'offre à lui. Un pareil équilibre s'établit également à travers une cloison poreuse : si dans un verre plein d'une solution saline on place un vase poreux rempli d'eau, la solution se trouve bientôt au même titre dans les deux récipiens. On peut ajouter même que la diffusion d'un sel contenu dans l'un des deux vases n'est que faiblement gênée par la présence d'un sel différent dans l'autre compartiment. Ces données admises, supposons que nous placions deux sels dans le vase extérieur, et que par un artifice quelconque l'un de ces deux sels soit amené à l'état insoluble dès qu'il a pénétré dans le vase intérieur. Que va-t-il arriver? Le sel soluble aura bientôt pris une position d'équilibre dans les deux compartimens. Il n'en sera pas de même de l'autre sel; comme il est précipité dans le vase poreux et que l'eau de ce vase en est ainsi purgée, un nouvel afflux aura lieu pour rétablir l'équilibre, et, cette action se continuant, le second sel finira par se trouver à l'intérieur en quantité beaucoup plus grande qu'à l'extérieur. Ces expériences permettent d'expliquer comment s'accumulent dans les plantes ceux des principes minéraux qui forment avec les tissus végétaux des combinaisons fixes. Considérons une plante marine, un *fucus* plongé dans l'eau de mer. La pellicule qui recouvre le tissu de la plante peut être comparée à la paroi poreuse dont nous parlions tout à l'heure. Les sels contenus dans l'eau de mer se diffusent tous ensemble à travers cette pellicule. Les sulfates entrés dans le tissu de la plante s'y combinent, s'y solidifient, et se trouvent ainsi soustraits à la dissolution saline; de nouvelles quantités de sulfates pénétreront donc dans l'eau qui gorge les tissus et viendront s'y accumuler. Les chlorures au contraire, qui ne forment pas combinaison dans la plante, cesseront d'y entrer quand ils s'y trouveront au même degré de concentration que dans l'eau de mer. Voilà pour les plantes marines. Si nous passons maintenant aux plantes terrestres, nous trouverons encore le même mécanisme. Nous allons voir le sol arable qui les entoure se comporter comme l'eau de mer qui entoure le fucus; car c'est aussi une loi de Graham que la diffusion s'opère dans un milieu gélatineux comme dans l'eau pure. Un grain de froment germe; l'amidon qu'il contient se transforme en dextrine, puis en cellulose. Cette cellulose a de l'affinité pour la silice et l'attire dans une combinaison insoluble; le terrain ambiant enverra donc incessamment de la silice, tandis qu'il n'aura pas à fournir dans la même proportion les autres matières dont la séve n'aura point été appauvrie par une semblable raison.

On peut se faire, d'après ces indications sommaires, une idée de la mé-

thode qu'a suivie M. Dehérain et dont il a tiré de précieux résultats. Elle consiste à reproduire artificiellement les conditions de la nutrition végétale. S'agit-il, par exemple, d'expliquer comment on trouve accumulées dans les feuilles et dans les écorces certaines substances, comme le carbonate de chaux et la silice, qui n'y forment point de combinaisons, M. Dehérain en découvre la raison dans l'expérience suivante. Il place dans un verre une dissolution de sel marin et de bicarbonate de chaux, puis il dispose sur les bords du vase une série de bandelettes de tulle qui plongent en partie dans le liquide. Les deux sels montent par capillarité dans les bandelettes, l'acide carbonique se dégage, et le carbonate de chaux, n'étant plus soluble, se dépose; de là nouvel appel de cette matière. Il n'en est pas de même du sel marin qui se trouve bientôt dans les bandelettes en solution plus concentrée que dans le vase lui-même. Ainsi l'eau du vase, au bout de six heures, a perdu 62 pour 100 de bicarbonate de chaux et 27 pour 100 seulement de sel marin. Cette expérience donne la représentation de ce qui se passe dans la plante. Le carbonate de chaux et la silice puisés dans le sol montent par diffusion jusqu'aux feuilles, où l'acide carbonique s'évapore. Or ces matières sont solubles dans l'eau carbonatée, mais insolubles dans l'eau pure. Elles se déposent donc quand le gaz s'est évaporé, et s'accumulent par la continuation de cet effet à l'exclusion des autres sels charriés par la séve. Tous ces faits sont présentés avec une grande netteté par M. Dehérain, et son exposé est des plus attachans. En s'y reportant, on pourra voir, par un exemple brillant, l'intérêt que donne à son sujet un écrivain qui le possède à fond, et qui, sur les matières qu'il traite, a beaucoup plus de connaissances qu'il n'en veut donner à ses lecteurs.

On éprouve le même sentiment en lisant dans ce même volume l'article que le docteur Marey consacre à marquer le rang que la physiologie occupe dans la science contemporaine. Le docteur Marey appartient à cette jeune école de physiologistes qui savent également faire d'ingénieuses recherches et les exposer sous une forme saisissante. Les cours du collége de France, les conférences de la Sorbonne, ont mis en relief son talent de professeur. Son nom s'attache d'ailleurs à des travaux importans et à une sorte d'évolution qui se produit dans les méthodes d'investigation de la physiologie. Si l'on cherche dans le passé comment la science a abordé l'étude des phénomènes vitaux, on reconnaîtra qu'elle s'est attachée dans l'origine à la forme des organes et qu'elle s'est efforcée d'en tirer des inductions sur leur usage probable. L'insuffisance de cette méthode fut bientôt reconnue; on comprit qu'il fallait surprendre le jeu des organes, les étudier pendant leur fonction même, on en vint ainsi aux vivisections. C'est en ouvrant des animaux vivans qu'Harvey put vérifier ses idées sur la circulation du sang, que Magendie et Bell purent reconnaître les origines distinctes des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs. C'est aux vivisections que

M. Claude Bernard dut la plupart de ses découvertes. Toutefois ce procédé d'expérience n'est pas lui-même à l'abri de tout reproche. Il est cruel d'abord : Dieu sait combien de chiens et de lapins ont été torturés pour telle ou telle recherche. En second lieu, il laisse planer dans beaucoup de cas une certaine défiance sur les résultats auxquels il conduit. Est-on toujours sûr de pouvoir appliquer à l'animal sain les conclusions qu'a fournies l'examen d'un animal blessé? Et puis c'est l'homme qu'il importe surtout de connaître; or la vivisection ne peut pas l'atteindre directement. Pour toutes ces raisons, un mouvement se manifeste dans les procédés de recherche physiologique; au règne du scalpel et des mutilations succède celui d'instrumens délicats appropriés à des études plus exactes et applicables directement au corps humain. M. Marey peut prétendre, pour une bonne part, à l'honneur d'avoir inauguré ces recherches en France; il leur a, dans tous les cas, donné une vive impulsion. Ce sont les mouvemens vitaux que M. Marey s'attache à examiner et à suivre dans leurs détails les plus déliés. La vie en somme, c'est le mouvement; l'immobilité absolue est le signe de la mort. Rien n'est immobile dans l'organisme vivant. Nous ne parlons pas seulement des mouvemens respiratoires, des battemens du cœur et des artères, de la circulation du sang dans les organes; mais les tissus glandulaires et les conduits des glandes, l'intestin, le foie, la rate, les reins, tout se resserre ou s'étend constamment. Ces mouvemens affectent en chaque point et dans chaque cas des formes spéciales, et ce sont leurs particularités infiniment compliquées que les physiologistes étudient maintenant avec succès à l'aide d'appareils enregistreurs d'une exquise sensibilité. Des pointes mobiles, guidées par les organes humains eux-mêmes, inscrivent sur le papier toutes les circonstances, les phases, les dimensions des mouvemens vitaux. Ainsi commence à se former un réseau d'indications dont la science a déjà tiré d'utiles enseignemens, bien qu'il soit à peine ébauché. Helmholtz avait appliqué la méthode graphique à des recherches sur la contraction musculaire et sur la vitesse de transmission des phénomènes nerveux; M. Marey a repris les essais du physiologiste allemand. Les battemens de cœur, les mouvemens respiratoires, lui ont fourni d'ailleurs d'intéressans objets d'étude. L'ensemble de ces travaux inaugure, nous nous plaisons à le répéter, une sorte d'évolution dans les études biologiques, et ouvre aux explorateurs un champ nouveau.

Nous sommes loin d'avoir épuisé les sujets sur lesquels nous renseigne l'*Annuaire scientifique* de M. Dehérain. Ce livre ne pouvait manquer de contenir un article sur l'établissement du télégraphe anglo-américain et un autre sur les armes à feu portatives. Le câble transatlantique et le fusil à aiguille, tels sont, dans les sciences appliquées, les deux principaux sujets d'étude que nous présente l'année 1866. L'œuvre de paix et l'œuvre de guerre! C'est une de ces antithèses où éclate quelquefois l'ironie des choses. On prétend du reste qu'à force de perfectionner leurs engins de destruction

les hommes en viendront à se battre moins souvent. Il y paraît depuis quelque temps!

Nous trouvons encore dans le livre de M. Dehérain des notices sur les savans qui sont morts pendant l'année 1866. Bour, Goldschmidt, Verdet, tels sont les trois noms principaux qui figurent dans cette revue nécrologique. — Edmond Bour est mort à la fleur de l'âge; il n'avait pas trente-quatre ans. Il a su cependant, dans sa rapide carrière, se placer au premier rang des géomètres. Il a renouvelé l'enseignement de la mécanique. On s'occupe actuellement de publier le cours qu'il a professé à l'école polytechnique depuis l'année 1861 jusqu'à sa mort. Cette publication posthume ne peut manquer d'étendre le renom d'un savant dont les brillantes facultés n'avaient pu jusqu'ici être appréciées que dans un milieu restreint. — Hermann Goldschmidt jouissait au contraire d'un renom populaire. C'était un volontaire de l'astronomie. Peintre d'histoire, il se mit un jour à observer le ciel à l'aide d'une simple longue-vue installée dans le modeste atelier qu'il occupait. En quelques années, de 1852 à 1863, cette pauvre lorgnette enrichit la science de quatorze planètes. Huit fois lauréat de l'Institut, Goldschmidt refusa toujours de s'attacher aux observatoires officiels, et poursuivit seul, avec des ressources plus que médiocres, l'heureuse série de ses recherches. Il est mort retiré à Fontainebleau, où il partageait ses derniers loisirs entre la peinture et les observations astronomiques. — Émile Verdet, comme Bour, est mort jeune; il était né en 1824. Il a exercé une haute influence sur le développement des sciences physiques. L'optique mathématique lui doit d'importantes recherches; il a fécondé les beaux travaux de Fresnel. C'était surtout un professeur admirable. Esprit clair et élégant, il savait rendre abordables à ses auditeurs les questions les plus délicates de la physique. Une grande part lui revient, le public ne saurait l'oublier, dans le mouvement scientifique qu'a produit la thermo-dynamique régénérée. L'enseignement de Verdet se retrouvera du reste, au moins en partie, dans une vaste publication que préparent en ce moment sa famille et ses anciens élèves. Ce sera un véritable monument élevé à sa mémoire. On y trouvera, au milieu de travaux inachevés, des parties complétement terminées, comme les *Leçons d'optique* et les *Leçons sur la théorie mécanique de la chaleur*.

Les indications que nous avons pu donner ne permettent guère d'apprécier la variété et la valeur des renseignemens contenus dans le volume de M. Dehérain. Le style en est généralement simple et ferme, comme il convient à un livre de cette nature. Cependant nous trouvons çà et là, chez quelques-uns des collaborateurs de M. Dehérain, je ne sais quelle affectation de langage qu'il serait utile de combattre. Nous ouvrons, par exemple, un chapitre relatif aux inondations; on y décrit le régime des différens fleuves de la France, et nous lisons : « Enfant sauvage des glaciers, le Rhône n'a pas les longueurs décevantes et perfides des rivières tout à fait

françaises... Ainsi que la Seine, il rencontre sur sa route le barrage d'une grande ville à laquelle il a livré plus d'un assaut de concert avec la Saône, sa trop fidèle auxiliaire. » Sans doute nous comprenons ce qu'on veut dire, mais vraiment ces choses-là sont dites en termes trop galans. Point de figures, s'il vous plaît, point d'ornemens. Que M. Dehérain, si quelques-uns de ses collaborateurs veulent parer leur prose, leur rappelle ce passage d'un conte célèbre : « Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. — Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs... — Ah! dit l'autre, laissez là votre parterre. — Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes dont les parures... — Et qu'ai-je à faire de vos brunes? dit l'autre. — Elle est comme une galerie de peintures dont les traits... — Eh! non, dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons? — Pour vous plaire, répondit le secrétaire. — Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur, je veux qu'on m'instruise. »

Si l'on cherche un écrivain scientifique dont le style soit vivant, alerte, incisif, il faut s'adresser à M. Victor Meunier. Nous trouvons dans son livre, *la Science et les savans en 1866*, les qualités et, s'il faut le dire aussi, les défauts que nous avions trouvés dans ses œuvres précédentes. M. Meunier semble être avant tout un polémiste; il est armé en guerre, il attaque et il se défend, il s'exprime avec passion, et sa verve échauffe tous les sujets qu'il touche. Par ces indications mêmes, on doit voir quel est le revers de la médaille, quels sont les côtés par où M. Meunier donne prise à la critique. La chaleur de la discussion l'entraîne souvent au-delà du but; il a des partis-pris, des animosités personnelles. Les questions de personnes se trouvent placées au premier plan dans son livre; elles l'animent sans doute, mais elles y tiennent une trop grande place et rendent bien étroit l'espace réservé aux véritables données de la science.

Nous ne pouvions manquer de faire ce reproche à M. Meunier. Le voilà fait, c'est une affaire bien entendue, et notre conscience est ainsi en repos; mais ce devoir rempli, quel plaisir de suivre M. Meunier dans sa lutte incessante contre ceux qu'il appelle les savans « officiels, » et qu'il accuse de détenir « en fief » chacun une région de la science! L'Académie des sciences a toujours sa grande part dans les objurgations de M. Meunier. « Que nous apprend, dit-il par exemple, tel travail (présenté à l'Académie par un de ses membres)? Qu'une expérience est préparée. Il vaudra donc ce que vaudra l'expérience; jusque-là rien à dire. J'aurais attendu patiemment, et l'auteur du mémoire lui-même ne l'eût pas publié, si les savans n'avaient pris l'habitude d'entretenir le public de leurs travaux avant de les avoir achevés, et de nous débiter leurs découvertes miette à miette, comme elles leur viennent. » Hélas! oui, et encore quand il s'agit de savans il n'y a que demi-mal; mais le pire est que les ignorans emploient le

même procédé. Voici maintenant des reproches plus graves; il est vrai qu'il ne s'agit plus de notre Académie, mais de celle de Pékin, qui est bien loin et dont on peut tout dire. « Ce qui est exclusivement chinois, c'est le sans-façon avec lequel l'académie de ce singulier pays distribue les fonds dont elle est dépositaire. L'intrigue, la camaraderie et le népotisme en disposent. C'est la proie des parens, des familiers et des flatteurs, une prime offerte à quiconque épouse les préjugés et les rancunes de l'académie. C'est pour ses membres le moyen de rétribuer sans bourse délier les services de leurs collaborateurs, de leurs aides, voire des constructeurs qu'ils emploient. »

Par ce dernier trait, M. Meunier explique une décision académique, due sans doute à d'autres motifs que ceux qu'il indique, mais qui n'a pas laissé de surprendre assez vivement les gens compétens. M. Meunier du reste ne s'explique pas à demi sur ce sujet, et il met sa pensée dans tout son jour : « Le Fils du ciel (Thian-tseu) avait offert une somme considérable, plusieurs milliers de *liang*, à celui qui ferait quelque grande découverte dans les sciences physiques. Un appareil servant à produire l'électricité, appareil qui n'est, à ce qu'il paraît, ni notre pile, ni notre machine à plateau (les détails manquent), fut seul jugé digne de cette récompense exceptionnelle. Toutes les parties de cet appareil avaient été inventées par divers physiciens; un habile constructeur, combinant ces élémens, sans d'ailleurs y rien ajouter, en avait fait une machine usuelle. Qui a eu le prix, croyez-vous? Les inventeurs? Non. Vous pensez qu'au moins on l'a partagé entre les savans et le praticien? Erreur! Le prix a été décerné au fabricant, envers qui les membres de la commission avaient contracté de vieilles dettes de reconnaissance qui se sont trouvées acquittées. » Il s'agit toujours, bien entendu, nous n'avons pas besoin de le répéter, des mandarins de Pékin. Même remarque pour l'anecdote qui suit : « Il y a dans la capitale du Céleste-Empire un vieux lettré, journaliste sans abonnés, médecin sans clientèle, mais chinois dans l'âme, une potiche animée. C'est le Benjamin de l'académie. Elle lui décerne un prix tous les ans. Un triomphe aussi régulier est sans autre exemple dans les fastes de la science chinoise. Ce lauréat à vie n'a cependant rien découvert, rien inventé; rien, pas même l'art d'enguirlander l'académie, mais comme il l'a perfectionné! » Suit le détail des procédés habiles par lequel cet enfant gâté de la science chinoise sait mériter chaque année un prix académique sans rien produire, alors que deux grands chimistes (Laurent et Ghérardt) n'en ont obtenu qu'un seul à eux deux, et encore après leur mort. Ce qui est certain, c'est que si M. Meunier obtient à son tour des couronnes académiques, — et il n'y a pas lieu d'en désespérer, car il est de ceux qui produisent des travaux originaux, — l'art d'enguirlander les mandarins n'entrera pour rien dans ses succès. Il ne tarit pas quand il s'agit de rappeler les maladresses ou les bévues qui peuvent être reprochées à de doctes assemblées ou à des sa-

vans « officiels. » Écoutez cette série de réminiscences que lui inspirent les doutes malencontreux émis par un académicien (de Paris cette fois) au sujet de la durée probable du cable transatlantique. « Il y a lieu de croire qu'il en sera de la condamnation portée par M. Babinet (1) comme il en a été des condamnations portées par un autre membre de l'Académie contre la télégraphie en général,... par les physiciens du commencement de ce siècle contre la locomotive, par un ministre français contre les chemins de fer, par la Société royale de Londres contre le paratonnerre et la vaccine, par l'ancienne académie de chirurgie contre la greffe animale, par l'ancienne Académie des Sciences contre la vulcanicité de l'Auvergne, par l'académie actuelle contre les bateaux à vapeur, par les hygiénistes du temps de Parmentier contre la pomme de terre, par les zoologistes d'hier contre la génération alternante, par ceux d'avant-hier contre la génération des marsupiaux, par Swammerdam contre les découvertes de Graaf, mort de chagrin à trente-deux ans, par Lavoisier contre les aérolithes, par Réaumur contre l'animalité des zoophytes, par l'école de Cuvier contre l'antiquité géologique de l'homme, par M. Milne-Edwards contre les travaux micrographiques d'Ehrenberg, par M. Valenciennes contre toute tentative d'acclimatation et de domestication, par le tribunal du saint-office contre le mouvement propre de la terre, par la précieuse académie de Salamanque contre la sphéricité du globe,... etc. »

Si M. Meunier attaque volontiers les puissances établies, les « grands feudataires » de la science, son patronage est acquis aux faibles, aux opprimés, à ceux que cette féodalité tient en servage. Il aime à mettre en lumière l'existence de ces travailleurs qui, après avoir rendu à la science des services importans, meurent à la peine sans avoir obtenu une récompense proportionnée à leurs efforts. Naguère il nous parlait de Laurent et de Ghérardt, dont on retrouve la trace féconde dans le développement des études chimiques, et qui se sont usés tous deux dans des positions plus que

(1) Un accident récemment arrivé au télégraphe transatlantique n'a pas eu pour effet d'interrompre la communication électrique entre les deux continens. Les lecteurs de la *Revue* se rappellent sans doute que le *Great-Eastern*, après avoir posé avec succès un conducteur sous-marin en 1866, eut encore le bonheur de retrouver le câble immergé l'année précédente, et d'établir ainsi une seconde communication entre l'Irlande et Terre-Neuve. La compagnie anglo-américaine avait donc un double câble à sa disposition. Celui qui a été posé en 1866 est rompu depuis quelques jours; mais le câble de 1865 est en bon état et continue à fonctionner. Il est d'ailleurs à peu près certain que l'accident survenu à l'un de ces deux conducteurs sera aisément réparé. Les expériences faites dans les bureaux télégraphiques indiquent que la rupture a eu lieu à 5 ou 6 kilomètres de la côte de Terre-Neuve, par des fonds où il sera facile d'atteindre le câble endommagé. Cette estimation est confirmée d'ailleurs par ce que l'on connaît de la cause de l'accident. A l'époque où il s'est produit, une énorme banquise, descendant des mers arctiques, est venue s'échouer près de Terre-Neuve. Peu à peu allégée par la fusion de la glace, elle a repris la mer au bout de quatre jours; mais son passage a, selon toute probabilité, rompu l'un des câbles.

médiocres. Naguère encore il nous parlait de Gratiolet : celui-là du moins a touché le seuil de la terre promise; suppléant de Blainville au Muséum d'histoire naturelle, suppléant de Duvernoy au Collége de France, maintenu pendant de longues années dans un rang inférieur, il venait enfin d'entrer en possession de la faveur publique, quand il est mort, fatigué, épuisé, à cinquante ans. Aujourd'hui M. Meunier appelle notre attention sur une existence beaucoup plus modeste et dont le simple récit laisse une impression presque lamentable. Il s'agit de Jean-Thiébaud Silbermann, mort dans le courant de l'année 1865. Silbermann était ce bon, cet honnête et dévoué conservateur des collections des Arts et Métiers que tous les inventeurs ont connu, que tous les chercheurs ont consulté, et dont les conseils ont toujours été à la disposition de quiconque en a eu besoin. Venu à Paris dans sa jeunesse avec une très solide instruction, les circonstances l'attachèrent à la fortune de M. Pouillet. Il fut pendant la plus grande partie de sa vie le préparateur, l'aide de ce physicien, dans des cours de lycées d'abord, puis à la Faculté des sciences, et enfin au conservatoire des Arts et Métiers. Dans ces humbles fonctions, il rendit des services que sa modestie ne sut jamais faire valoir. Dès l'année 1839, il avait entrevu le principe de la galvanoplastie. Il a inventé pour les cabinets de physique et pour les expériences de laboratoire un grand nombre d'appareils ingénieux; le plus connu de ces instrumens est l'héliostat, qui permet d'imprimer aux rayons du soleil, malgré le mouvement de cet astre, une direction constante. Le conservatoire des Arts et Métiers doit beaucoup à ce travailleur infatigable; il y a formé nombre de galeries, il a reconstitué la plupart des autres. Les recherches qu'il a faites de concert avec M. Favre sur la chaleur des combinaisons chimiques ont une très grande valeur scientifique, et il en est de même de ses observations sur la vitesse de l'électricité. Après une longue vie remplie de travaux, après avoir contribué « sans gloire » à plus d'une grande découverte, après avoir même attaché son nom à des recherches importantes, il est mort laissant à sa veuve et à ses enfans une pension de 146 francs. Qu'on ne vienne plus parler à M. Meunier de ces savans officiels, bien pourvus de places et d'honneurs, dont il est dit dans les rapports académiques qu'ils « sacrifient leur vie à la science. » Si messieurs tels et tels se sacrifient au bien public, qu'a donc fait ce travailleur persévérant, ingénieux, qui, après toute une vie d'utiles et loyaux services, laisse de pareilles ressources à sa famille!

Nous avons signalé le penchant qui porte M. Meunier à la polémique. Cependant il n'est pas toujours en guerre. Son livre renferme de précieux renseignemens sur les sciences naturelles. Nous pouvons mentionner spécialement des chapitres relatifs à la voix des poissons, ou du moins aux bruits que produisent certains organes chez quelques poissons, — à la génération des marsupiaux, — à divers exemples de greffe animale, — aux invasions de sauterelles ou de criquets voyageurs, — à certains cas obscurs

de fécondation végétale. Nous devons surtout mentionner quelques pages écrites sur la pêche des baleines à l'occasion d'un livre de M. le docteur Thiercelin. La pêche de la baleine est en décadence dans nos ports, et M. Thiercelin estime que cet état de choses est dû en partie à l'imperfection des engins dont se servent les baleiniers; il leur propose en conséquence un nouveau système d'attaque. Au moment où nous perfectionnons si fort les moyens de tuer les hommes, c'est bien le moins que nous améliorions un peu les armes destinées à tuer les baleines.

Jusqu'ici, la méthode usitée pour attaquer les gros cétacés est des plus primitives et des plus dangereuses. Une pirogue vient se placer à quelques mètres de l'animal, et lui lance un harpon qui pénètre dans les chairs; mais ce n'est là qu'une opération préliminaire, une manière d'accoster l'ennemi; on tient le cétacé au bout d'une ligne, il faut alors lui faire à la lance dix, vingt blessures avant de le vaincre. On conçoit les difficultés et les périls d'une pareille manœuvre. L'animal plonge quelquefois à une grande profondeur, entraînant la corde qui le retient prisonnier, ou bien il fuit rapidement, emportant la pirogue qui passe comme une flèche à travers les lames. Le cachalot, plus brave que la baleine, se retourne parfois contre les assaillans et saisit l'embarcation dans ses machoires gigantesques. Les Américains ont, depuis plusieurs années, introduit dans la pêche des cétacés un procédé nouveau; ils ont remplacé la lance par un projectile explosif qu'ils envoient à l'aide d'un fusil. Toutefois les blessures qu'ils font ainsi sont encore trop faibles pour tuer rapidement l'animal, et la proie s'échappe, si elle n'est pas tenue par une ligne; le procédé américain ne dispense donc pas de la première attaque par le harpon. M. Thiercelin s'est attaché à rendre pratique une idée déjà ancienne. Il empoisonne la baleine. Il lui lance à l'aide d'une arme à feu un projectile contenant une substance toxique. L'animal étant tué promptement, l'amarrage est désormais inutile et l'attaque peut se pratiquer de loin. C'est ce qu'a pu constater le bâtiment le *Gustave* dans une campagne qu'il a faite avec les engins nouveaux, et dont M. Thiercelin a rendu compte dans le *Journal d'un Baleinier*. A ces récits de pêche, M. Meunier mêle de jolis détails sur les mœurs des cétacés. A côté des tableaux de combat se trouvent des esquisses de vie domestique, celle-ci par exemple. « C'est dans les baies que les baleines mettent bas. Avant qu'elles n'y entrent, les mâles viennent y faire une tournée; ils passent une sorte d'inspection, vont, viennent, puis disparaissent. Quelques jours après, les femelles arrivent, cherchent un haut fond de sable, un bon nid. Le petit, à peine né, nage autour de sa mère. Celle-ci, pour lui donner le sein, se place sur le côté, de manière que le mamelon affleure l'eau. »

La question qui tient la plus grande place dans les préoccupations et dans le livre de M. Meunier, c'est la génération spontanée. Nous en dirons quelques mots pour terminer cet examen des deux annuaires scientifiques

sur lesquels nous voulions appeler l'attention de nos lecteurs. Ici nous retrouvons M. Meunier dans toute l'ardeur de son tempérament militant. Il défend avec une extrême vivacité la cause de l'hétérogénie, et il a ouvert un combat à outrance contre M. Pasteur. Il ne se borne point du reste à une discussion théorique; il poursuit lui-même des expériences pour battre en brèche les travaux du grand chef des *panspermistes*. On ne peut que l'en louer. C'est avec un juste orgueil qu'il présente à l'Académie le résultat de ses recherches, poursuivies à l'aide des minces ressources d'un homme étranger aux laboratoires officiels, à l'aide des moyens insuffisans dont dispose « un physicien en chambre. » Il faut regretter toutefois le ton acrimonieux qu'il apporte dans cette controverse. Un mémoire qu'il a lu le 22 janvier de l'année dernière au sein de l'Académie y a soulevé une véritable tempête, et ce n'est qu'au milieu d'un orage toujours croissant que le lecteur a pu parvenir au bout de son manuscrit. Si l'assemblée ne lui a pas retiré la parole, c'est qu'il pouvait arguer du droit de défense, et que M. Pasteur, lui aussi, avait employé précédemment à l'égard de son adversaire un langage peu mesuré. Il est temps que de part et d'autre on renonce à d'amères récriminations. Aussi bien les résultats qu'on présente au public soit dans le camp des panspermistes, soit dans le camp opposé, n'offrent rien de bien concluant, et il semble que la modestie convienne également aux deux partis. Les hétérogénistes enferment dans des ballons des liquides putrescibles; ils prennent de minutieuses précautions pour les préserver de ces germes « ultra-microscopiques » qui sont répandus dans l'atmosphère; au bout de quelque temps, des êtres organisés apparaissent dans les ballons. — Soit, répondent M. Pasteur et ses partisans, cela prouve seulement que vous avez pris contre l'entrée des germes des précautions insuffisantes. — Voyons donc, demandent les hétérogénistes, les précautions qu'il faut prendre. — Là-dessus M. Pasteur exhibe à son tour des récipiens préservés de tous germes par les moyens de son choix, et il montre que les liquides en sont stériles. — Ils le seraient à moins, ripostent ses adversaires; par vos procédés, par le feu, l'eau et l'huile bouillante, l'air calciné, la séquestration, le vide de la machine pneumatique, vous avez détruit soigneusement toutes les conditions dans lesquelles la vie a l'habitude de se manifester. — La controverse se traîne depuis longtemps entre ces argumens; elle n'a guère avancé depuis Needham et Spallanzani.

Les derniers incidens académiques relatifs à la génération spontanée ont été soulevés par le docteur Donné, recteur de l'académie de Montpellier. En 1863 et 1864, M. Donné, ennemi déclaré de l'hétérogénie, avait présenté à l'Académie des recherches sur l'altération spontanée des œufs. Il avait expérimenté d'abord sur des œufs frais, non fécondés, pendant la saison chaude. La coquille des uns était entière; les autres avaient été percés au sommet d'une ouverture assez grande pour donner passage au petit doigt. Au bout de huit jours environ, des moisissures s'étaient dé-

veloppées dans ceux-ci sur la membrane qui recouvre le blanc. Les œufs entiers au contraire, après des semaines et des mois, n'offraient absolument rien de vivant. C'était donc que la coquille entière, en empêchant l'introduction des germes, s'opposait à toute manifestation de la vie. Dans une autre série d'essais, M. Donné avait examiné des œufs fécondés, couvés pendant un temps plus ou moins long, puis abandonnés à la décomposition. Il avait trouvé des résultats qui confirmaient ceux de ses premières recherches. Les œufs avec un embryon de huit jours, de quinze jours, de trois semaines, se décomposaient sans donner naissance à aucun être organisé tant que la coquille n'avait pas été ouverte. Ainsi rien de vivant tant que la substance intérieure n'avait pas été mise en communication avec le réservoir atmosphérique où pullulent les germes. M. Pasteur avait accueilli avec faveur les mémoires de M. Donné, tout à fait conformes à ses propres idées; mais voici que M. Donné a eu des scrupules au sujet de ses premiers résultats, et qu'il envoie à l'Académie (au mois d'août de l'année dernière) des conclusions tout à fait contraires à celles qu'il avait d'abord formulées. Il passe brusquement dans le camp de l'hétérogénie. Cette fois ce n'est plus M. Pasteur, c'est M. Robin qui présente le mémoire. L'auteur indique comment des doutes lui sont venus sur la validité de ses conclusions antérieures. Dans des œufs dont la coquille est intacte, il n'y a qu'une petite quantité d'air; cet air ne circule pas, il s'altère; l'oxygène entre dans des combinaisons nouvelles quand l'œuf se putréfie, et le milieu devient par conséquent impropre à la vie. Une pareille expérience ne fournit aucune conclusion légitime contre la génération spontanée. M. Donné cherchera donc à renouveler l'air dans ses œufs tout en les préservant des germes atmosphériques. M. Pasteur lui a enseigné qu'en tamisant l'air à travers des tampons de coton cardé on peut le dépouiller de tous les corps qu'il tient en suspension. M. Donné lave des œufs avec soin, les essuie et les enveloppe aussitôt d'une épaisse couche de coton cardé sortant d'une étuve à 150 degrés. Cette garniture étant bien placée autour de l'œuf, un stylet fin, préalablement rougi au feu afin de détruire les germes qui pourraient y adhérer, est introduit obliquement sous le coton, et le sommet de l'œuf est percé d'un trou. L'air peut ainsi se renouveler dans la coquille. Au bout d'un mois, plus tôt même, les œufs renferment des moisissures. On juge si M. Meunier triomphe en énonçant ce résultat. Il a tort pourtant, car la panspermie n'a pas grand effort à faire pour opposer son éternel argument aux nouveaux travaux de M. Donné. M. Pasteur ne manque pas de critiquer les dispositions expérimentales adoptées par son ancien auxiliaire. « Les causes d'erreurs, dit-il, sont multiples. Je n'en signalerai qu'une. Du coton sort d'une étuve à 150 degrés, et il est appliqué sur l'œuf; mais quand l'opérateur l'applique et le colle à la surface de l'œuf, toute la manipulation est faite à la température ordinaire et au libre contact de l'air. Les poussières en suspension dans cet air, celles de la surface de l'œuf, celles de la

surface des mains de l'opérateur, qui les éloigne? quelle précaution est prise pour supprimer la vitalité des germes qu'elles peuvent renfermer? »

Plus récemment, M. Donné a présenté de nouveau à l'Académie, par l'entremise de M. Robin, le résultat d'expériences un peu différentes dans la forme. Il prend encore des œufs et pratique un petit trou dans l'écaille pour laisser échapper une partie du contenu; il place dans un vase les œufs ainsi préparés, les cale avec des morceaux de marbre concassé et les noie dans un bain d'eau bouillante. Un pareil bain doit détruire tous les germes. M. Pasteur a précédemment déclaré qu'une température de 75 degrés suffit à cet effet. Cependant au bout de quelque temps les œufs de M. Donné fourmillent de moisissures et d'animalcules. A ces nouveaux essais M. Pasteur oppose les mêmes objections qu'aux précédens : si des êtres vivans se produisent, c'est que des germes ont été introduits pendant la manipulation et que la température réalisée dans l'expérience n'a pas été suffisante pour les détruire.

En somme, ni les partisans ni les adversaires de la génération spontanée n'ont obtenu les résultats décisifs sur lesquels ils comptaient. Les panspermistes, cela n'est pas douteux, ont pour eux la majorité des savans et du public; mais leurs contradicteurs, compensant par leur ardeur l'infériorité du nombre, n'ont pas été délogés des positions qu'ils occupent. Il semble probable d'ailleurs qu'on abandonnera bientôt cette forme d'expérimentation à laquelle se rapportent les travaux dont nous parlions tout à l'heure. On est là sur un terrain épuisé, et il n'y a point d'espoir qu'on y trouve les solutions absolues qu'on paraît chercher de part et d'autre. Cette controverse ambitieuse et bruyante qui s'agite depuis plusieurs années a eu du moins pour résultat de nous fournir un grand nombre de données intéressantes sur les mœurs des animaux et des plantes microscopiques. On n'a pas tranché le nœud gordien; mais à côté de la question principale on a obtenu de véritables succès. On a mis en lumière certaines manifestations élémentaires de la vie qui éclairent d'un jour tout nouveau les sciences biologiques. Ces cristaux singuliers qui se doublent d'une cellule et qui présentent ainsi une sorte de soudure entre le monde inorganique et le monde organisé, — ces plantes cryptogames qui émettent pour se féconder de véritables petits animaux, de telle sorte qu'elles nous montrent à une époque de leur développement une fusion merveilleuse des deux règnes organiques, — ces recherches embryogéniques qui nous font entrevoir dans les phases successives de l'embryon les formes généalogiques des différentes espèces, tant d'autres recherches du même ordre, tant d'autres révélations piquantes dues à la micrographie peuvent fournir des matériaux de premier choix aux annuaires scientifiques de l'an prochain.

EDGAR SAVENEY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1867.

Les rois s'amusent, et c'est Paris, c'est notre exposition qui les attirent et leur offrent de bonne grâce l'occasion d'une récréation facile et innocente. Toutes les têtes couronnées viennent à nous : on dirait la contre-partie du souper des rois dans *Candide*. Ils peuvent tous répéter le refrain : « Et nous sommes venus passer le carnaval à Venise; » mais ce ne sont point des princes déchus, — on en trouverait assez de cette sorte pour faire un banquet aussi nombreux que celui des convives de Candide et de Martin : — ce sont des souverains florissans et triomphans. Puissent les distractions parisiennes égayer et humaniser ces potentats qui daignent devenir eux-mêmes des objets d'exhibition et nous apporter un spectacle insolite! Il n'est point au pouvoir, nous le savons, de ces illustres touristes de nous communiquer les hautes inspirations morales. C'est hors de leur sphère que se passent en ce moment les grandes choses qui émeuvent et honorent l'humanité. Par exemple, à l'heure qu'il est, il y a de par le monde, chez la nation la plus vivace de notre temps, un chef de pouvoir exécutif qui est entré dans la vie comme ouvrier tailleur, et qui vient d'accomplir une des plus belles actions morales et politiques qui se puisse concevoir. Cet ancien tailleur, chef d'un grand peuple, vient d'obéir à une inspiration humaine qui efface la clémence de tous les Augustes, de ceux que M. Beulé connaît si bien et nous fait si spirituellement connaître. Le président de la république américaine, M. Johnson, vient de mettre un terme à la captivité préventive de M. Jefferson Davis. Voilà un homme qui avait été ce que l'on peut appeler, dans les idées du peuple américain, un grand rebelle. Il avait voulu détruire la république en la partageant. Il avait été le promoteur, l'organisateur, le chef opiniâtre d'une des plus violentes révoltes civiles qu'on ait jamais vues. Il était tombé aux mains de ses vainqueurs dans une de ces crises qui portent au plus haut degré

d'exaspération les passions populaires, au lendemain du jour où l'honnête Lincoln, son rival dans la lutte, était traîtreusement assassiné. Eh bien! quels que soient les défauts d'esprit et de caractère qu'ait montrés en d'autres circonstances le tailleur-président, ce chef d'état a eu le glorieux mérite d'amener peu à peu le peuple américain à vaincre sa colère. La cause de la république ne sera point tachée par une vengeance sanguinaire. Jefferson Davis ne sera point immolé aux haines de parti qui pouvaient contre lui se couvrir si aisément des apparences de l'impitoyable loi du salut public. L'énergie des convictions, le désintéressement, la capacité et l'infortune sont respectés dans Jefferson Davis; on respecte en lui aussi les sympathies persistantes des populations du sud, qu'il a conduites à une si triste catastrophe. L'ancien président des états confédérés a cessé d'être un prisonnier de guerre et d'état. Il a été remis à la justice ordinaire de la Virginie, et le premier acte de la juridiction naturelle a été de le faire jouir de cette immunité de l'*habeas corpus* qui est le noble privilége des races saxonnes. Il a été mis en liberté jusqu'à l'époque de son procès, ajourné à trois mois, sous une caution de cent mille dollars souscrite avec empressement par vingt citoyens de toutes les opinions. Pour être juste envers la république américaine, il faut tenir compte du beau rôle qu'a joué dans cette circonstance le propriétaire et le rédacteur en chef de l'un des principaux journaux des États-Unis, M. Horace Greeley. Avec quel frivole dédain la grande presse américaine n'est-elle point traitée dans les cercles conservateurs de l'Europe! Il n'y a point cependant dans notre hémisphère de journaux qui possèdent l'influence de la *Tribune* de New-York; il n'en est guère malheureusement qui paraissent capables d'exercer cette influence avec la générosité intelligente que vient de montrer le puissant journaliste américain. Le président Johnson eût été sans force pour rendre le droit légal à M. Jefferson Davis, s'il n'y eût été exhorté et aidé par des organes reconnus de l'opinion républicaine et radicale. Parmi les guides de cette opinion, il n'en est point qui ait donné plus de gages à son parti que l'éditeur de la *Tribune*. M. Greeley a été l'un des abolitionistes les plus ardens, les plus persévérans; personne n'a défendu l'union et combattu la sécession avec plus d'énergie. Il était l'antagoniste le plus convaincu et le plus véhément de la cause et des intérêts qui se personnifiaient dans Jefferson Davis, l'archi-rebelle. Or, une fois la victoire assurée, M. Greeley a porté toute la chaleur et la vigueur de sa propagande incessante du côté de l'indulgence et de la conciliation non envers les intérêts et les idées des vaincus, mais envers leurs personnes. Il demandait depuis longtemps la fin de la captivité arbitraire de Jefferson Davis. Ses excitations infatigables sont venues à bout des résistances de l'opinion publique, et ont efficacement secondé les bonnes intentions du pouvoir exécutif. Enfin le jour où le premier chef de la révolte a été rendu à la justice ordinaire de son pays, M. Horace Greeley était à la barre de la cour de Richmond: lorsque

le juge eut fixé à 500,000 francs la caution de M. Davis, M. Greeley se leva le premier parmi les garans de cette somme considérable, et alla signer son engagement au bureau du greffier. En retournant à sa place, il passa devant Davis. Ces deux magnanimes ennemis politiques ne s'étaient jamais vus, jamais entretenus de leur vie. On remarqua leur serrement de main et leur causerie, qui dura quelques minutes. On dit que les États-Unis sont la patrie du *humbug*. Rien n'est plus éloigné de la charlatanerie, rien n'est plus simple et plus digne que les idées exprimées par la *New-York Tribune*, le propre journal de M. Greeley, à propos de la mise en liberté de M. Davis. « Ainsi, dit-elle, a été résolue une des questions les plus vexatoires qu'avaient entretenues les fautes du gouvernement depuis la fin de la guerre; nous nous sommes enfin délivrés de la honte de garder prisonnier un homme accusé de grands crimes pour lesquels nous n'avions ni le courage ni la force de le faire juger. Ce qui vient d'être exécuté aurait pu l'être il y a un an. Il est des difficultés qu'on ne peut vaincre qu'en marchant sur elles. Le gouvernement n'est point excusable d'avoir si longtemps continué la détention de Jefferson Davis. Il est libre maintenant d'aller où il lui plaira; non-seulement dans le sud, mais dans le nord sa délivrance sera saluée comme une victoire du sens commun. » A ce grand acte d'humanité politique, il faut joindre le mouvement spontané qui a produit en Angleterre la commutation de la peine capitale prononcée contre le fenian Burke. L'idée de voir relever le gibet politique a fait frémir d'horreur le peuple anglais. Une nombreuse députation de membres du parlement, ayant pour organe M. Mill, cet interprète infatigable des causes humaines, n'a eu qu'un mot à dire au premier ministre, lord Derby, pour obtenir qu'une existence compromise par un sentiment erroné du patriotisme fût épargnée. Voilà de beaux exemples venus de deux pays libres, et il serait à souhaiter que les sultans européens nous en pussent apporter d'analogues dans leur excursion à l'exposition. Dieu nous garde de marchander à ces voyageurs illustres les courtoisies de l'hospitalité française! Nous faisons des vœux pour que les fêtes qui les attendent ne soient point troublées par le deuil de la catastrophe qu'un bruit sinistre et opiniâtre attribue à la destinée de l'empereur infortuné du Mexique; mais serait-ce dépasser les bornes des convenances que de souhaiter que la sérénité des âmes fût d'accord avec l'éclat des fêtes qui se préparent, et qu'une émulation de générosité pénétrât les cœurs des souverains? Les devoirs de générosité ne font défaut à aucun d'eux. La Pologne en fournit assez à l'empereur de Russie; le roi de Prusse dans le feu de ses conquêtes a de quoi se montrer libéral du côté du Danemark et de cette courageuse reine de Hanovre qui se cramponne au sol de son royaume, qui n'en veut point être exilée, et qui dévore la douleur de voir arrêter dans son palais ses serviteurs les plus dévoués. Et nous-mêmes, hier encore, montrions-nous toute la générosité confiante dont nous sommes capables dans l'ostracisme qui continue à

frapper l'œuvre historique d'un soldat et d'un lettré français, éconduite non pour des motifs de droit commun, mais par mesure de haute police; toutes les juridictions l'ont avoué, et le conseil d'état le répétait dans son arrêt? Au moment où les peuples et les chefs de gouvernement se rapprochent dans la solennité pacifique célébrée par la France, une haute place dans cette concurrence universelle devrait bien être réservée aux sentimens, aux actes, aux manifestations du libéralisme.

Si les étrangers s'intéressent au jeu de nos institutions politiques, il faut convenir que nous avons à leur présenter cette année peu de sujets d'imitation et peu de motifs d'envie. Les inconvéniens de notre système de travail parlementaire éclatent dans cette session avec une évidence qui démontre la nécessité d'un changement prochain de méthode. Quatre mois se sont écoulés, et aucun des grands projets de loi qui devaient donner tant d'occupation à l'activité des chambres n'a été encore abordé par la discussion publique. Tout est demeuré enfoui jusqu'à présent dans les études secrètes des commissions; nous sommes en vérité bien arriérés dans l'art d'expédier les affaires. Ce n'est point à la nonchalance des hommes publics, c'est aux vices d'un système qu'il faut attribuer les incroyables lenteurs et l'apparente oisiveté de nos assemblées. Ce qui fait défaut, c'est la responsabilité et l'initiative. Qui pourra nous dire sur qui repose la responsabilité de la conduite des travaux de la chambre? Quand on se tient au courant des travaux du parlement anglais, on remarque que des explications sont fréquemment échangées entre le ministre *leader* de la chambre des communes et les principaux membres de l'opposition, touchant les époques à fixer pour la discussion des bills et des mesures importantes présentées par le gouvernement. On se concerte pour arrêter l'ordre des lois à débattre; on fixe des jours, on s'entend même souvent sur le temps qui sera donné à la délibération. Entre le cabinet et l'opposition, il y a émulation pour bien faire et pour faire vite. En ce moment à Londres, le vote du budget, dépenses et recettes, est déjà fort avancé. De longues et décisives discussions ont eu lieu sur les principales dispositions du bill de réforme, mesure vaste et compliquée qui est, à proprement parler, un remaniement de la constitution anglaise. Cependant M. Disraeli ne craint point de demander un surcroît d'activité et d'assiduité à la chambre des communes. Elle vient de décider que deux jours par semaine les séances seraient doubles. La première durerait de deux heures de l'après-midi à sept, la seconde commencerait à neuf heures du soir, et M. Disraeli a déclaré avec son enjouement ordinaire qu'il espérait bien que la chambre ne refuserait point de pousser la séance du soir jusqu'à deux heures après minuit. Voilà un pays où, grâce à la responsabilité ministérielle combinée avec l'initiative parlementaire, on sait rendre les discussions actives et fécondes. A aucune époque en France, on n'a étudié d'assez près le côté des nécessités et des moyens pratiques propres au gouvernement représentatif. Des erreurs d'im-

prévoyance furent commises dans l'organisation du gouvernement parlementaire sous les régimes de la restauration et de 1830. Tel fut par exemple et surtout le système des commissions qui consomme beaucoup de travail inutile, crée des influences personnelles surabondantes, échappe au contrôle de la publicité, et ralentit l'expédition des affaires. A cette cause de complication et de lenteur s'ajoute maintenant l'absence de la responsabilité ministérielle et de l'initiative parlementaire. Il n'y a point de *leader* dans notre corps législatif : les ministres, exclusivement représentans du pouvoir exécutif, sont en dehors et au-dessus de la chambre, et ne lui sont point liés, comme en Angleterre, par le sentiment de la confraternité de la fonction législative. D'une autre part, la chambre n'a point la direction de ses procédés de travail; ses procédures sont fixées par un réglement qu'elle n'a point voté, qu'elle ne peut modifier elle-même, qui émane exclusivement du pouvoir exécutif. Les difficultés pratiques créées par cet état de choses se compliquent encore de l'intervention incessante du conseil d'état dans l'œuvre législative. C'est surtout cette année, où il y avait à voter au point de vue politique et militaire des lois d'une haute portée, que l'on fait une expérience complète des obstacles qui s'opposent chez nous au développement logique et rapide de l'action parlementaire. Le travail des commissions, qui est une superfluité, est trop lent; la série des discussions n'est point établie dans l'ordre des intérêts politiques sur lesquels elles sont engagées; les séances sont trop rares et trop courtes, même pour les lois qui, malgré leur importance, ne touchent point cependant aux intérêts de premier ordre, comme on l'a vu pour celles de l'institution municipale et des sociétés de commerce; des incidens qui mettent en branle une procédure encombrante font traîner la délibération en longueur ou la brusquent par des votes impatiens. On pourra dire de la session présente qu'elle a mis en lumière, par une expérience toute pratique, d'une part les inconvéniens du système en vigueur, de l'autre la nécessité de revenir à la logique véritable des institutions représentatives, si l'on veut assurer la prompte et bonne expédition des affaires.

Il faudra bien pourtant, dans l'intervalle qui nous sépare de la fin de la session, que les chambres délibèrent avec une attention et une application dignes du patriotisme et de l'esprit français sur ces grands intérêts de la réorganisation de l'armée, d'une législation de droit commun pour la presse, du droit de réunion, d'où dépend la liberté électorale, et du budget. Quelques progrès ont été accomplis dans la conception du projet de loi sur l'armée. On s'est décidé enfin à renoncer à la loi de dotation, si unanimement condamnée par toutes les autorités compétentes pour les effets qu'elle avait déjà produits, et qui mettait en danger l'unité d'esprit moral et de valeur physique des troupes françaises. Nous espérons que par la discussion on réussira enfin à fixer les conditions raisonnables auxquelles on peut assurer à notre armée un recrutement proportionné aux besoins

créés par la situation politique et militaire de l'Europe, sans nuire au développement de la population. On eût mieux réussi à concilier ces deux intérêts, si les populations françaises étaient douées d'une plus vive spontanéité, si l'esprit d'association fût entré assez profondément dans leurs mœurs publiques pour les exciter à se former en corps de volontaires, si l'on eût pu organiser, comme en Angleterre, une sorte d'armée auxiliaire libre à côté de l'armée active, et multiplier dans nos provinces des corps semblables à celui dont les francs-tireurs des Vosges viennent de montrer à Paris le vaillant et pittoresque échantillon. Quoi qu'il en soit, les lois sur la presse et le droit de réunion devront être la contre-partie morale et politique des sacrifices demandés à la nation par la loi militaire. On laisserait place à d'énergiques et puissantes revendications, si l'on négligeait de proportionner tout de suite la compensation des libertés aux efforts militaires qui seront imposés à la France. Quant au budget, malgré les dépenses de préparation qui ont été nécessaires cette année pour l'armement et l'approvisionnement de l'armée, les ressources, il faut l'espérer, seront suffisantes pour couvrir les besoins sans qu'il y ait lieu de faire appel au crédit. L'abolition de la dotation de l'armée va en effet laisser à la disposition de l'état un capital considérable, représenté par des espèces et en plus grande partie par des titres de rentes. Il doit y avoir là des ressources qui nous paraissent devoir éloigner la nécessité d'un emprunt.

La question financière va prendre en Italie une importance toute politique. A notre avis, la lecture de l'exposé des plans de M. Ferrara n'a point justifié les impressions favorables transmises par les premiers résumés télégraphiques. Les vues de M. Ferrara ne nous semblent pas moins éloignées du but pratique que celles de son prédécesseur. La faute commune de ces deux ministres est de lier et de confondre une question politique de l'ordre le plus grave avec les chances d'un précaire expédient financier. Le problème financier en Italie consiste à réaliser 600 millions d'ici à la fin de 1868, pour combler un déficit de somme à peu près égale, et, grâce à des réductions de dépenses, à des créations d'impôts et à l'accroissement du produit des taxes existantes, de préparer pour l'exercice 1869 un équilibre approximatif. Le déficit ayant été calculé au chiffre où il devra s'élever à la fin de 1868, le souci du moment est de trouver d'ici là les 600 millions nécessaires. Le penchant prononcé des financiers politiques italiens est de chercher dans l'appropriation à l'état et dans l'aliénation d'une portion des biens-fonds ecclésiastiques les 600 millions qui leur sont immédiatement indispensables. Sur ces 600 millions, on ne demanderait que 430 millions à l'aliénation des propriétés foncières du clergé, car l'état se trouve en possession d'un capital de 170 millions appartenant au clergé et constitué en rentes italiennes. C'est donc une réalisation prochaine de biens ecclésiastiques pour une somme de 430 millions que recherchent les financiers de Florence. — Ils savent qu'ils ne pourraient espérer d'en pouvoir

vendre en un court espace de temps une quantité aussi considérable. MM. Scialoja et Ferrara ont eu tous les deux la pensée d'obtenir de sociétés financières l'escompte de la valeur de ces biens ecclésiastiques, dont la liquidation doit être lente à réaliser. Ces deux ministres ont fait, croyons-nous, fausse route. Ils cherchent à associer les capitaux européens à une opération qui ne pourrait présenter des chances favorables au crédit italien que si elle avait été préalablement accomplie d'une façon précise et définitive dans le domaine politique et religieux. Certes nous ne sommes point partisans de l'accaparement des terres par le clergé et les communautés religieuses. L'abolition de la mainmorte est un principe de politique et d'économie sociale qui n'est plus contesté. Un gouvernement italien éclairé, sans frapper le clergé et les communautés d'une confiscation, doit s'efforcer de transformer le plus tôt possible la nature de la propriété ecclésiastique; mais un changement portant sur des intérêts si considérables est une œuvre vaste, compliquée, et nécessairement fort lente, à moins que l'on n'agisse par les moyens révolutionnaires. A vrai dire, les biens d'église que le gouvernement italien offre à des sociétés financières pour les faire entrer dans la circulation des capitaux ne sont point des propriétés dont la valeur normale soit faite encore. Il faudra l'assentiment ou la résignation du clergé à cette transformation pour que ces biens acquièrent leur valeur réelle; l'assentiment du clergé, il est chimérique de l'espérer; sous quelle forme serait-il donné? qui aurait qualité pour sanctionner des résolutions au nom de ces immenses intérêts collectifs? La cour de Rome elle-même se croirait-elle en droit d'ordonner à un clergé national de se prêter à une pareille aventure, et le gouvernement italien est-il fondé à compter sur les faveurs de la cour de Rome? La résignation du clergé, il faut du temps, beaucoup de temps pour l'obtenir; elle n'arrive qu'après de longues années, après que le personnel de ces nombreuses corporations a été renouvelé. D'ailleurs dans certaines contrées de l'Italie, en Sicile par exemple, les couvens propriétaires étaient devenus une sorte d'institution sociale et économique, barbare assurément, et qu'il ne fallait point laisser se perpétuer sous un régime civilisateur; mais l'existence même des populations pauvres se lie encore à ce vieil état de choses, et on ne peut l'en détacher, comme on l'a vu par l'insurrection de Palerme, sans luttes et sans souffrances. En somme donc, tandis que les besoins du trésor italien sont pressans, il nous semble que le crédit des propriétés ecclésiastiques qu'il veut réaliser est loin d'être mûri encore. Il ne paraît point que les titres qui seront offerts au public pour effectuer l'escompte de ces propriétés puissent avoir un crédit supérieur à celui des fonds italiens. La meilleure politique, suivant nous, serait pour l'Italie de ne point essayer en tâtonnant de se créer un crédit indirect, et d'employer au contraire le crédit direct qu'elle possède sur tous les marchés européens. Elle y trouverait sans doute le placement

facile d'un emprunt qui n'embrouillerait et ne surchargerait point la difficulté financière de difficultés politiques et religieuses. Que si le gouvernement italien dans la suite parvenait à terminer à l'amiable la question de la propriété ecclésiastique, les ressources qu'il retirerait de cette solution ne manqueraient pas d'influer favorablement sur le cours de ses rentes; il y pourrait trouver le moyen d'aviser à un amortissement de sa dette. On ne comprend pas qu'à cette politique financière simple et droite les ministres italiens préfèrent des expédiens qui exposent le crédit de leur pays à des épreuves nouvelles.

La bonne fortune de M. Disraeli et le succès de son bill de réforme vont s'affermissant chaque jour. — Le chancelier de l'échiquier exerce sur la chambre des communes une influence conciliante et souriante. Sur la question financière, les chefs des deux partis qui divisent la chambre, M. Disraeli et M. Gladstone, ont échangé les plus sympathiques témoignages. Le chancelier de l'échiquier a employé l'excédant des revenus de l'année à opérer un petit amortissement de la dette, suivant en cela, comme une tradition, la tendance favorite de son illustre prédécesseur. M. Gladstone a défendu la proposition de son heureux rival avec une bonne grâce qui de la part de M. Disraeli a été payée de retour. Ce sont les progrès du bill de réforme qui ont amené les incidens les plus inattendus et les plus heureux. Nous avions essayé d'expliquer, il y a quinze jours, la difficulté du *compound-householder,* du locataire dont les taxes sont payées en compromis par le propriétaire, difficulté qui donnait tant de tablature aux partisans et aux adversaires du projet ministériel. Ce projet excluait du droit électoral ou y admettait le locataire, selon que les taxes de celui-ci continueraient à être payées par le propriétaire, ou qu'il obtiendrait de les acquitter lui-même. Cette inégalité que des rubriques légales pouvaient entretenir parmi la masse des *householders* offusquait tout le monde. Un membre de la chambre qui n'avait point encore joué de rôle politique important, M. Hodgkinson, proposa d'échapper à la difficulté en autorisant par une disposition de la loi de réforme les *compound-householders* à faire eux-mêmes le paiement de leurs taxes malgré les lois qui les avaient régis jusque-là, malgré les *tenement acts.* Les avantages de cette abrogation implicite des *tenement acts,* qui avait paru d'abord chose fort difficile, séduisirent bientôt tout le monde. Le procédé était simple et naturel; M. Gladstone, quoiqu'il eût peu de temps avant défendu les *tenement acts,* se rallia bientôt à l'amendement de M. Hodgkinson. M. Disraeli laissa parler dans le même sens plusieurs autres membres, puis il se leva, et de l'air le plus placide fit un coup de théâtre imprévu. Il adoptait, lui aussi, l'amendement, et il déclara que dès l'origine le cabinet avait eu l'intention d'effacer toute distinction de classe entre les *householders.* Si le cabinet n'était point allé d'abord jusque-là, c'était pour ménager les susceptibilités possibles de la chambre; mais, puisque la logique des choses avait changé toute seule les

dispositions contraires des honorables membres, le ministère voyait avec joie le triomphe complet de sa première idée. La loi serait donc modifiée dans le sens de l'amendement de M. Hodgkinson. A partir de ce moment, il n'y a plus eu de doute sur le sort du bill. On a senti que la réforme électorale et parlementaire était faite. Il est visible que des deux côtés de la chambre on se rallie sans arrière-pensée au plan que le ministère a eu l'art de laisser se développer par la discussion, si bien que la chambre finit par y voir son œuvre propre et non celle d'un intérêt exclusif ou d'un parti. La nouvelle loi au fond, si elle demeure conforme à des traditions conservatrices, fortifie singulièrement l'élément populaire dans les élections : elle ajoutera un million de votes au corps électoral. L'addition d'un tel appoint ferme pour longtemps la bouche aux agitateurs. Quant aux adversaires de l'extension du suffrage, ils sont déroutés. Le plus éloquent et le plus intelligent des anti-réformistes, M. Lowe, a voulu couvrir d'une dernière harangue la défaite décisive de ses idées. Il n'a jamais parlé, lui qui est un orateur froid, ironique et raffiné, un langage plus distingué et plus ému; mais ses paroles mêmes exprimaient le sentiment qu'il a de son isolement : il semblait tout surpris de se trouver seul et de ne plus être soutenu par les applaudissemens de l'opposition de l'année dernière et de ces *adullamites* dont il avait été le chef et l'orateur. C'est un vieux tory, M. Henley, qui s'est chargé de répondre au contempteur et au dénonciateur des progrès de la démocratie vers le pouvoir. M. Henley est aimé de la chambre des communes à cause de l'accent de verdeur qu'il sait donner à ses idées originales et sensées. Le vieux tory a eu raison en quelques mots de bon sens de la rhétorique un peu subtile et sophistiquée de M. Lowe.

Les pourparlers que le premier ministre de Prusse vient d'ouvrir avec la cour de Copenhague au sujet de la restitution du Nord-Slesvig au Danemark auront-ils une issue heureuse pour le brave et petit royaume scandinave? Nous le souhaitons sans oser l'espérer. Il paraît peu probable que M. de Bismark aille dans ses concessions jusqu'à rendre Duppel et Alsen. Le comte de Bismark est, dit-on, l'un des grands personnages qu'attire à Paris le mirage de l'exposition. Cette exposition où dans peu de jours le roi de Prusse viendra se promener et montrer aux Parisiens cette simplicité de manières et cette bonhomie que connaissent les habitués des villes d'eaux d'Allemagne, cette exposition devrait faire un miracle et inspirer à M. de Bismark et à son auguste maître des idées modérées à l'égard du Danemark. Le ministre prussien nous paierait une courtoise bienvenue et trouverait ici un accueil plus riant, s'il arrivait chez nous après s'être montré juste envers les Danois. Si M. de Bismark n'est guère populaire, il doit l'imputer à la maladresse de ses prétentions exagérées et de ses procédés rébarbatifs. Nous avons été médiocrement récompensés des avantages directs ou indirects que nous avons procurés à la Prusse et à son ministre. Ne voilà-t-il pas que dans cette Roumanie, où nous avons laissé galamment pénétrer

l'influence prussienne à la suite du jeune prince Charles, les tendances les plus rétrogrades ont failli récemment prévaloir en matière religieuse. Les pauvres juifs de Moldavie ont été soumis à une persécution qui a été heureusement arrêtée par les hautes interventions européennes. Étrange méprise de populations chrétiennes orientales sans cesse occupées à nous dénoncer les excès du fanatisme musulman, et qui ne craignent point de se livrer parfois elles-mêmes à une intolérance odieuse! Pour revenir à M. de Bismark, on peut déjà reconnaître à plusieurs symptômes qu'une réaction se prépare contre ses excès de domination conquérante. Le parti de la croix, sur lequel M. de Bismark s'est appuyé pendant toute sa carrière et qu'il a entraîné à sa suite par le prestige de ses succès, comptait des amis nombreux dans les petits états du nord de l'Europe que des affinités de doctrines politiques et religieuses attiraient vers le mouvement prussien. M. de Bismark et le parti de la croix perdent en ce moment ces amitiés extérieures qui n'étaient point à dédaigner. En Hollande par exemple, M. Groen van Prinsterer était de ces conservateurs sérieux et de ces chrétiens sévères qu'une sympathie naturelle attirait vers Berlin et le parti qui avait à sa tête les Stahl, les Gerlach. M. de Prinsterer, qui a déjà dénoncé certaines aspirations prussiennes sur la Hollande, continue avec une énergie marquée ses admonestations à ses amis de Berlin. *L'Empire prussien et l'Apocalypse,* tel est l'écrit que, sous un titre un peu bizarre, il envoie à la même adresse. Il y réunit des protestations curieuses de personnages religieux d'Allemagne contre le matérialisme des convoitises prussiennes. Dans ces régions où l'on unit les convictions conservatrices à un mysticisme évangélique, on accuse la Prusse de déserter, pour des satisfactions de force, sa haute vocation religieuse. Un de ces pieux écrivains s'écrie : « Que Dieu dans sa bonté daigne nous préserver de l'unitarisme impérial! » En 1853, le chef de l'école, M. Stahl, disait : « La Prusse a rempli une mission européenne en évitant, au milieu de l'entraînement général, l'impérialisme, ce dangereux écueil. » Les amis berlinois de M. de Prinsterer blâment la Prusse de s'abandonner à ce matérialisme impérial. M. Thiersch, par un bizarre accouplement d'idées, « indique dans l'impérialisme moderne des analogies frappantes avec les tendances anti-chrétiennes signalées dans l'Apocalypse et réalisées dans la révolution. » Ce style, qui sent une sorte de fanatisme, ne doit plus toucher M. de Bismark, qui a rompu avec les mystiques de l'école évangélique et autoritaire. Le ministre prussien vient de trahir avec une grande franchise son dédain pour les opinions conservatrices et son goût nouveau pour les idées démocratiques en écrivant une lettre de remerciemens et une profession de foi presque jacobine aux deux démagogues anglais, aux deux héros des *meetings* de Hyde-Park, MM. Beales et Bradlaugh, les présidens de la ligue de la réforme anglaise, qui avaient félicité le ministre prussien d'avoir appliqué le suffrage universel à l'élection des députés du parlement du nord. Les

idées apocalyptiques des amis de M. de Prinsterer et leurs dénonciations de l'impérialisme prussien sont assurément fort bizarres; on les remarque cependant quand on n'a point oublié le mélange d'idées religieuses et d'idées politiques où le parti de la croix a formé ses doctrines.

Notre temps a connu les émotions graves et violentes. Celles que fait revivre en nous le dernier volume des *Mémoires* de M. Guizot conservent encore leur poignante énergie. Ce volume est à coup sûr le plus intéressant et le plus dramatique de l'œuvre du ministre de la monarchie de juillet. Il est composé avec une sûrete d'esprit, écrit avec une adresse et une vigueur qui prouvent que l'âge a respecté et conservé dans M. Guizot toutes les mâles qualités de sa nature. Quelles situations, quels événemens parcourt et retrace le militant écrivain! Dans le premier chapitre, sorte d'introduction, M. Guizot pose les principes théoriques du gouvernement parlementaire, ceux du moins sur lesquels il appuya sa politique intérieure durant les huit années de son ministère; puis il entreprend le récit des épisodes les plus importans de l'histoire de sa politique extérieure. Ce sont d'abord les mariages espagnols. Commencée en 1842, la négociation du renouvellement d'alliance de famille entre les maisons régnantes de France et d'Espagne se poursuit jusqu'en 1847. Que de péripéties dans cette lente préparation terminée par un dénoûment brusque! On la commence en s'efforçant d'établir une entente franche avec l'Angleterre; c'était alors l'Angleterre honnête, scrupuleuse et pacifique de lord Aberdeen et de sir Robert Peel, le temps où la jeune reine Victoria et le vieux roi des Français s'unissaient d'une amitié rare entre des chefs d'empire et en rendaient un témoignage public par d'affectueuses courtoisies. Les réformes économiques de sir Robert Peel amènent la dislocation du parti tory et la chute du cabinet anglais. A lord Aberdeen succède lord Palmerston, et tout à coup la partie se brouille entre la France et l'Angleterre. Lord Palmerston, sémillant et fringant, n'était point parvenu encore à cet équilibre de facultés qui a donné une physionomie sereine et souriante aux dernières années de sa vie. Il avait goût encore à la chicane, la lutte l'attirait et l'excitait, il ne voyait de succès attrayans que dans les bons tours qu'il pouvait jouer à la politique française. Devant un tel lutteur, M. Guizot cesse tout badinage autour des mariages d'Espagne, lâche la bride à ce diplomate nerveux et hardi, M. Bresson, qui représentait la France à Madrid. On prévient un mariage Cobourg par l'union simultanée des deux infantes. Alors éclate le dépit implacable de lord Palmerston, qui eut des conséquences si peu proportionnées aux intérêts qui étaient en jeu. En 1846, le pape Pie IX arrive au trône pontifical; quelles espérances donnèrent ses débuts, quelles inquiétudes et quelles impuissances suivirent ses premières, ses trop insuffisantes et indécises réformes! La France avait encore là un représentant d'un rare mérite, un sagace observateur des choses et des hommes de l'Italie qui lui étaient si connus, un

politique clairvoyant, froid, hautain dans l'esprit, mais dans le cœur plein de la passion du patriotisme italien, et capable des résolutions les plus hardies, victime d'ailleurs destinée à une fin tragique. En Suisse, le mouvement révolutionnaire, qui couvait sous la forme des gouvernemens réguliers, éclate par un coin. En petit et bien des années d'avance, on y eut la représentation de la lutte, dans une confédération républicaine, d'une majorité aspirant à la centralisation et d'une minorité séparatiste, lutte qu'on devait voir quinze ans après se porter à des extrémités si violentes dans l'Union américaine. Heureusement pour la Suisse et même pour le Sonderbund, la ligue des petits états fut promptement vaincue, et le désordre ne put se prolonger. Mais les mariages espagnols et l'hostilité anglaise qui les suivit, l'avénement de Pie IX et la fermentation qu'il excita en Italie, le Sonderbund et l'occasion qu'il fournit à la démocratie européenne d'avoir un premier sentiment de sa force et de la révéler n'étaient que les préludes des commotions qui allaient ébranler la France et changer le cours de notre vie politique intérieure. Les réformes politiques, la campagne des banquets, le parti pris par le cabinet de rester au pouvoir et de ne point céder au mouvement réformiste, puis l'effondrement soudain des journées de février, voilà la conclusion sur laquelle se terminent et la monarchie parlementaire et la carrière politique de M. Guizot, et le livre où il a voulu fixer pour l'avenir la marche de cette émouvante histoire. Ce dernier volume de M. Guizot, nous avons plaisir à le rappeler, est au point de vue du talent une œuvre digne d'admiration. Les idées et les conduites qui y sont exposées fourniront aux hommes politiques un abondant sujet de réflexions et de sérieux enseignemens. Il faut se hâter d'étudier et de comprendre cette histoire qui conserve encore pour les contemporains la chaleur de la vie.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

L'OPÉRA — Mlle NILSSON. — LE ROI DE HANOVRE ET M. JOACHIM.

L'Opéra revient à son répertoire, et les belles représentations se succèdent. Si *Don Carlos* n'a point répondu à ce qu'on attendait, ce n'était pas une raison pour abandonner un ouvrage que patronnait le nom de Verdi, et qui d'ailleurs se recommandait à la curiosité du public par un certain luxe de mise en scène. *Don Carlos*, habilement ménagé, poursuit, grâce à

l'exécution, une carrière fort honorable, et c'est pour déranger le moins possible cette exécution, sans laquelle l'ouvrage n'aurait pu se maintenir, que diverses combinaisons nouvelles ont eu lieu. Il importait en effet qu'à tout prix *l'Africaine* reparût sur l'affiche. Mlle Battu a donc joué le rôle de Selika et a parfaitement réussi à sa manière dans une création plus de cent fois chantée tout d'une haleine par Mme Marie Sass. Rien n'est utile et bon au théâtre comme ces mouvemens de distribution. Autant un chef-d'œuvre souffre d'être livré aux *doublures*, autant il profite des essais de ce genre et s'y renouvelle. Tel passage ignoré jusque-là éclate tout à coup en pleine lumière, d'autres qui semblent s'effacer momentanément n'en auront que plus de valeur lorsqu'ils nous seront rendus par une cantatrice que l'émulation aiguillonne, et qui désormais comprendra mieux qu'un rôle comme celui de Selika, n'étant la propriété absolue de personne, veut être conquis chaque soir par des efforts réitérés de zèle et de talent. Mlle Battu a ce rare mérite d'apporter dans tout ce qu'elle tente beaucoup de soin, de sérieux et d'intelligence. Son étude de l'*Alceste* de Gluck n'est certes point d'une actrice ordinaire. Trop longtemps reléguée dans l'emploi des princesses malencontreuses, on sent qu'elle a hâte d'abdiquer ses grandeurs et de laisser à Mlle Hamackers ou à toute autre l'*éclat du rang suprême*, pour satisfaire des impatiences que justifient l'ampleur et l'étendue de sa voix, la chaleur de son âme et la plastique beauté de sa personne. Je ne sais si Mlle Battu a vu la Lucca dans ce rôle, toujours est-il qu'elle rappelle singulièrement la cantatrice berlinoise. Même distinction dans l'asservissement, même abandon contenu, même dignité souvent un peu froide dans le pathétique; on dirait une Bérénice. Il se peut que Mme Sass, avec sa voix chaude et tout en dehors, son naturel impétueux, soit mieux dans les courans du rôle. Personne à coup sûr n'a dit et ne dira comme elle au deuxième acte : *Ah! si la mer m'eût engloutie!* — rugissement de lionne en plein silence, cri sauvage et sublime de la passion qui jaillit en traits de flamme du milieu des soupirs nostalgiques et des molles et suaves langueurs d'une *berceuse;* mais il faut, pour que l'effet soit produit, que Marie Sass y mette toute son âme et toute sa voix, et même ce quelque chose d'abrupt qui dans la circonstance est un surcroît de force. Or depuis bien des représentations elle n'y songeait plus; ce grand rôle à la longue la fatiguait, l'ennuyait, l'accablait. Elle en avait assez, elle en avait trop! Aujourd'hui qu'une autre a prouvé qu'au théâtre ainsi qu'ailleurs il n'y a point de royauté indispensable, et qu'elle-même, en chantant de la musique médiocre, a compris quel honneur c'était pour une cantatrice qu'un rôle tel que l'Africaine, elle y rentre comme une véritable reine dans son palais après les jours de servitude, et tout le monde en somme aura profité de l'aventure, — Mlle Battu en prêtant à certaines scènes de l'ouvrage, au cinquième acte surtout, le charme très particulier de son talent, Marie Sass en retrouvant par l'émulation l'ardeur trop oubliée des premiers soirs,

et l'administration en reprenant un chef-d'œuvre sans désemparer *Don Carlos*.

Un théâtre bien gouverné doit ne connaître que des premiers sujets qu'il montre à tour de rôle dans les divers ouvrages du répertoire: de la sorte chaque représentation a son intérêt. Ainsi l'un de ces derniers soirs que l'affiche annonçait *Don Carlos*, Mme Gueymard étant indisposée, on a vu soudainement apparaître et comme sortir d'une trappe Mlle Mauduit. Les surprises de ce genre réjouissent la curiosité. Mlle Mauduit a chanté le rôle de la princesse Éboli avec la bravoure et la sûreté d'un chef d'emploi. Ses points d'orgue dans les parties difficiles sont déjà presque d'une virtuose, et le sentiment dramatique est parfait. Impossible de mieux dire au quatrième acte la scène avec Élisabeth, quand la reine redemande sa croix à la dame d'honneur infidèle, et de lancer plus énergiquement l'air d'imprécation à la beauté. Mlle Mauduit avait à se tenir prête pour succéder au besoin à Mme Sass dans le personnage d'Élisabeth, et c'est Mme Gueymard qu'elle remplace ainsi au pied levé dans la princesse Éboli. De pareils efforts, quand ils réussissent, n'indiquent pas seulement un excès de bonne volonté; devoir, vouloir, pouvoir, trois choses indispensables à toute manifestation durable et dont la simultanéité ne se rencontre que rarement! Ce n'est déjà plus une débutante, cette jeune fille qu'entraîne sa vocation: voix de flamme, intensité démoniaque dans un corps d'oiseau, et qui, tout heureuse de jouer, de chanter, de quelque part qu'on la réclame, accourt avec l'ardeur et l'inspiration de ses vingt ans. Le lendemain, on la retrouvait dans *Robert le Diable*. Elle est aujourd'hui la seule Alice. A mesure que les encouragemens lui viennent, elle secoue peu à peu la leçon apprise, essaie à son tour de créer, et de la brillante élève du Conservatoire l'artiste intelligente se dégage.

Le drame lyrique moderne n'a peut-être pas en effet de rôle plus difficile que celui d'Alice; on y verra tôt ou tard Mlle Nilsson, qui finira bien par aborder le répertoire, à moins qu'elle ne commence par là, ce qui serait à coup sûr d'un plus fier exemple. Mlle Nilsson a pour elle un grand charme, celui d'être née en dehors de la banalité, de la vulgarité des mœurs théâtrales. Il y a dans sa physionomie, dans sa voix d'un timbre si rare et si pur, je ne sais quoi d'honnête et d'ingénu qui la recommande à toutes les sympathies du monde. Elle débutait à peine que son avenir se déclarait, et cela dans *Violetta*, un rôle de courtisane médiocrement en harmonie, ce semble, avec les qualités qui la distinguent; mais le naturel et le *comme il faut* percent dans tout. Le public applaudit à cette nouveauté, c'en était une en effet, et des plus attrayantes. Plus tard, on l'entendit dans *la Flûte enchantée* et dans *Martha*. Je ne parle pas de *Martha*, musique de genre, musique facile, trop facile, et qui ne vaut ni plus ni moins que telle partition de M. Balfe, par exemple *la Bohémienne*, à laquelle il n'a manqué chez nous, pour passer également à l'état de chef-d'œuvre, qu'une Patti ou

qu'une Nilsson. « Petite musique! répondit un jour Rossini à je ne sais quel importun enthousiaste qui s'avisait de vouloir déprécier devant lui l'auteur de *Fra Diavolo* et des *Diamans de la Couronne;* mais vous m'accorderez au moins que c'est de la petite musique faite par un grand musicien. » *Martha* n'est guère que de la petite musique, et j'estime qu'on doit chercher autre part que dans ce rôle le secret de la rapide et brillante fortune de Mlle Nilsson. L'air de la reine de la nuit, voilà son vrai point de départ. Ce fut une révélation. Cette voix splendide, virginale, juste, flexible, égale en sa rare étendue, modulant, trillant à des hauteurs inaccessibles, donna pour la première fois la vie en France à des beautés jusqu'alors enfouies dans les bibliothèques. En Allemagne même, les terribles *mi* suraigus dont se hérissent les deux airs n'avaient jamais cessé d'épouvanter les plus vaillantes cantatrices. *Sie singt Sterne,* disait jadis au temps de Mozart un grand seigneur autrichien de la célèbre Lange; traduction libre : « les étoiles lui sortent par la bouche. » Le mot pouvait s'appliquer à la nouvelle reine de la nuit. L'étrangeté, la saveur de l'accent, firent aussi beaucoup. Cette fille du Nord, cette reine de la nuit, avait au front le scintillement glacé de l'étoile polaire, et l'aimant tout de suite vira vers elle. Du soleil d'Italie, on en avait assez!

Nous en avons tant cueilli et vu se flétrir entre nos mains de ces roses, de ces myrtes et de ces œillets des jardins de Pise et de Florence, que ce ne serait pas un tel miracle de nous voir payer à prix d'or la fleur rare des Alpes norvégiennes. « Jamais, dans toute ma carrière, il ne m'est arrivé de rencontrer artiste plus noble, plus loyale, plus vraie que Jenny Lind. Nulle part je n'ai vu les dispositions naturelles s'unir si intimement à l'étude, à la profonde sensibilité du cœur. Il se peut que chez d'autres une de ces trois qualités dont je parle ait dominé à un degré plus haut; mais leur réunion, leur *fusion* ne se produisit jamais de la sorte. » Ainsi se plaisait Mendelssohn à caractériser Jenny Lind, et ces quatre mots du plus compétent des juges racontent en l'expliquant l'individualité de la grande cantatrice suédoise. C'est net, simple et pratique comme un aphorisme de Goethe. Les dispositions naturelles, c'est-à-dire le talent inné, la vocation, l'heureuse faculté de tout saisir, de comprendre tout ce qu'il faut connaître et savoir pour remplir sa carrière, — l'étude, c'est-à-dire l'acquisition laborieuse, progressive des secrets de l'art, l'apprentissage intellectuel et physique, la réflexion à la fois et l'exercice! Réunir ces deux premières conditions semblerait déjà devoir suffire pour atteindre son but. Les dons naturels et les conquêtes de l'étude, les facultés innées et celles que le travail nous procure, combien brillent au premier rang sur la scène à qui on n'a pas demandé davantage? Maintenant à ce lot déjà très sortable ajoutez la sensibilité, la rêverie, la poésie, le goût de l'idéal, et vous aurez non plus telle ou telle virtuose comme il y en a, comme il y en aura toujours, grâce à Dieu, pour les menus plaisirs du public, qu'on les ap-

pelle la Patti, Mme Carvalho ou Mme Cabel, mais des individualités d'un ordre supérieur, les Pasta, les Malibran, les Jenny Lind.

Sans posséder les avantages physiques de sa jeune compatriote, Jenny Lind avait aussi beaucoup de charme. La fille du Nord en elle tout de suite vous séduisait, vous captivait jusque par son accent, qui prêtait à la langue allemande une douceur, une mollesse inexprimables. Comme à Mlle Nilsson, le dialogue parlé lui répugnait; mais dans le récitatif et surtout dans le chant proprement dit c'était d'une clarté, d'une limpidité admirables, et cela sans jamais ralentir le mouvement, sans qu'une syllabe maladroitement détournée vînt troubler le flot transparent de la mélodie. Les traits de son visage, au premier abord, pouvaient ne point vous plaire; il fallait irrésistiblement la trouver belle quand elle chantait certain *lied* de ses montagnes de Norvége ou l'*Invitation à la valse dalécarlienne*. La voix du reste n'était pas un prodige. Qu'on se figure un soprano d'étendue ordinaire, avec des cordes basses admirables, un *medium* sans grand éclat, et le meilleur de sa sonorité dans le haut. Jenny Lind entrait en scène, la première émission sortait voilée, puis le brouillard léger se dissipait, et la lumière se faisait. Un tact, un goût merveilleux, une imperturbable sûreté d'effet, une grande *maestria* dans la forme et en même temps la plus sympathique originalité; ni l'école italienne, ni l'école allemande, mais la Suédoise Jenny Lind! Elle colorait, nuançait comme personne, excellait à renfler, à diminuer le son, rendant et reprenant, musicienne jusque dans le mouvement de la plus dramatique situation, se possédant au plein de l'enthousiasme, sachant avec une égale mesure gouverner son geste et sa respiration. Son répertoire embrassait tous les styles, et divers morceaux de ce répertoire ont, par elle, atteint un idéal d'exécution qui difficilement se retrouvera, — l'air de *Grâce* dans *Robert le Diable* par exemple, la cavatine du *Freischütz* au troisième acte, le rondo de la bohémienne et aussi le trio concertant pour soprano et deux flûtes dans *Vielka*, depuis chez nous *l'Étoile du Nord*.

Dons naturels, savoir et sensibilité, de ces richesses dont Mendelssohn faisait honneur à Jenny Lind, la Suédoise d'aujourd'hui tient une bonne part, et peut-être même que pour les qualités naturelles l'avantage serait du côté de Mlle Nilsson. Jamais la voix de Jenny Lind n'eut cette force d'étendue et de vibration. Du *si bémol* en bas au *ré*, au *mi* suraigus, cette voix règne, extraordinairement unie dans sa contexture, dans les passages du premier au second registre. L'intonation est toujours juste, et ce que les anciens Italiens appellent l'*attacca* d'une netteté à toute épreuve. Du reste la plupart de ses qualités, Mlle Nilsson les a en commun avec la Lind, ce sont là en quelque sorte des traits caractéristiques des voix suédoises. Dans les *lieds* nationaux qu'elle chante, la façon dont les notes des deux registres sont pour ainsi dire jetées en l'air et soudain rattrapées au vol tient du prodige; un jongleur chinois ne lance pas ses boules de cristal avec plus de dexté-

rité qu'elle n'en met à faire s'entre-choquer les *sol* et les *la* au-dessus de la ligne avec les *ré* et les *mi* du premier registre. Passons à l'expression de cette voix, aux secrets de sonorité qui sont en elle. Je ne parle pas de ses sons *filés*, car c'est encore là apparemment un privilége de race, et que Jenny Lind possédait dans la perfection; mais il y a dans cet organe singulier des variétés de timbre qui, bien employées, peuvent être au théâtre d'un effet inoui. Dans l'octave du milieu, par exemple, du *ré* au-dessous de la ligne au *ré* sur la quatrième ligne, Mlle Nilsson a des facultés de respiration, de *tenue*, de *decrescendo* prolongé, infiniment rares chez les femmes, et de plus quelle étrangeté dans ces régions de la voix, quel mystère! On dirait parfois d'une voix qui *revient*, il y a du spectre, je ne sais quels effets latens de terreur, de lumière électrique... Mais où trouver le compositeur? On parle de M. Thomas; hélas! pour un tel diamant quel ouvrier! Et encore Ophelie n'est point le rôle. On n'a vu là comme partout que la physionomie, les dehors du personnage. Ophélie, étant du nord, doit être blonde; Mlle Nilsson est blonde, il n'en fallait pas davantage, on a pris le rôle par les cheveux. Folie pour folie, j'aimerais mieux la fiancée de Rawenswood; dans *Lucie* au moins vibre l'accent dramatique. Le crime, la terreur qui s'attache au sang répandu, même par des mains innocentes, se mêle à cette démence. Ophélie est une apparition, l'ombre d'un rêve; insister sur cette figure qui ne trouve et ne doit trouver son effet qu'au second plan, en faire un premier rôle, une *prima donna*, c'est remonter le cours des âges; c'est retourner, en dépit de Meyerbeer et du progrès des temps, aux vieilles carrières de l'opéra italien. Dans *Hamlet*, il n'y a qu'un rôle, Hamlet. Tous les autres personnages sont là pour lui et ne sauraient avoir qu'une importance relative. Rachel eut l'ironie; cette voix scandinave a son accent tragique, elle aussi. L'épouvante, le mystère, voilà sa note, il s'agit de savoir en user. Du reste, même caractère virginal que chez Jenny Lind, avec une nuance effarouchée en plus. Et quelle prérogative en outre pour une jeune cantatrice de s'être formée à Paris! Quelle supériorité pour un talent naissant et déjà plein d'avenir d'entrer dans la vie d'artiste par cette porte ouverte sur le monde! De ces fleurs dalécarliennes qui formaient le bouquet de soirée de Jenny Lind, Christine Nilsson a naturellement gardé les plus charmantes, — l'*Invitation à la valse*, qui, traduite, s'appelle en français *le Bal*, et telle autre pathétique tyrolienne d'une langueur d'accent indéfinissable. Que sont nos romances et nos chansonnettes près de ces soupirs de la montagne et du lac glacé? En écoutant avec ravissement ces rhythmes anonymes cadencés par la voix la plus étrange, la plus pure, on rougit de tant de pauvretés musicales, de niaiseries où Paris met sa marque de fabrique, et qui vont ensuite infester le monde.

Avoir sa nationalité, grande affaire pour une voix, pour un talent! La fleur qui n'est que belle, le fruit qui n'est que doré, ne vaudront jamais que

moitié prix; il faut à la fleur son parfum, sa saveur au fruit. La nationalité dans le règne des arts a ce quelque chose de virtuel. Très souvent il arrive qu'elle donne au talent un goût particulier qui dès l'abord le met en vogue. Quand au lendemain de ses plus triomphantes soirées d'*Otello*, de la *Gazza*, de *Semiramide*, la Malibran courait les salons, prodiguant partout ses boléros et ses séguidilles, chantant le *Contrabandista* avec cette flamme du sud qui rayonnait en elle et la consumait, la Malibran obéissait à l'originalité individuelle de son talent; elle faisait ce que depuis a fait à sa manière Jenny Lind, ce que fait aujourd'hui Mlle Nilsson. Sa nationalité espagnole lui sortait par les pores en étincelles diaboliques, tout comme la nationalité suédoise d'une Jenny Lind, d'une Nilsson, éclatera plus tard en vibrations diamantines, en notes chromatiques taillées à mille facettes dans le plus transparent cristal de roche; mais qu'on ne s'y trompe pas, au succès du théâtre les succès du monde aident beaucoup. Le génie a ses lendemains par lesquels il se complète, la Malibran chantant le *Contrabandista* avec sa verve espagnole était encore Rosine, Ninetta, de même qu'on retrouvait dans ces tyroliennes de Jenny Lind un vague ressouvenir de son interprétation des clairs de lune de Bellini dans *Norma*.

Ainsi de Mlle Nilsson; la nationalité pour elle comme pour les autres aura beaucoup fait. C'est une valkyrie et non point une élève du Conservatoire plus ou moins réussie. Le public, dès sa première apparition dans *Violetta*, s'était dit comme nous : « Il y a là quelqu'un qui n'est assurément pas tout le monde; attendons! » On attendit *la Flûte enchantée*, et Mozart servit de parrain au vrai baptême. Jamais succès ne fut plus honnête, plus charmant. Elle aussi a ses lendemains, à l'Hôtel de Ville, dans les fêtes municipales de l'exposition, à la chapelle des Tuileries, où M. Auber lui fait chanter ses *Sanctus* et ses *Benedictus*, trompant ainsi son regret de ne l'avoir pas à l'Opéra-Comique pour y répéter l'ouvrage nouveau qu'il vient d'écrire à quatre-vingt-quatre ans. C'était en effet à qui l'aurait; le Théâtre-Italien, l'Opéra-Comique, l'Académie impériale, tout le monde en voulait. Mlle Nilsson en a donc fini avec le Théâtre-Lyrique, cette première étape brillamment parcourue; elle arrive à l'Opéra, où l'hiver prochain doit la voir apparaître dans un *Hamlet* quelconque pour chanter Ophélie. Puisqu'on nous le dit, croyons-le; mais n'y comptons pas trop, car la fille du chambellan Polonius, après s'être noyée sous le saule, pourra bien être enterrée depuis longtemps entre ce fou d'Yorick et cet autre pauvre fou de don Carlos, que Mlle Nilsson jeune et vaillante revivra dans Alice de *Robert le Diable* et certains rôles grands et mignons du répertoire.

On aura beau chercher, s'agiter, il faudra toujours en revenir là. Point de salut à l'Opéra en dehors du répertoire. C'est triste à dire, mais c'est vrai. Sept ou huit ouvrages : *Les Huguenots, Guillaume Tell, Don Juan, Robert le Diable, l'Africaine, la Muette, le Prophète*, puis rien, ni dans le présent ni dans le passé, car *la Juive* même est une ruine, moins qu'une

ruine, un monceau de plâtras éboulés, et les chefs-d'œuvre de Gluck qu'on exhume, tout en servant à la plus grande gloire d'une administration, auraient bientôt fait de compromettre sa fortune. Ménager de son mieux ces ouvrages, source et ressource dernière, les renouveler en quelque sorte par l'attrait de l'exécution et de la mise en scène, voilà pour le moment l'unique affaire d'un directeur de l'Académie de musique, attendu que dans sa spéculation les opéras nouveaux et les ballets, nécessaires pourtant, entrent pour bien peu de chose et relèvent beaucoup plus du cahier des charges que de la feuille des bénéfices. A l'heure où nous écrivons, l'attrait n'a pas besoin d'être accru, nulle modification ne semble indispensable; le public empressé, avide, furieux, la cohue de l'exposition universelle suffit à tout; l'ordinaire de la maison : *Robert le Diable*, — avec Mlle Battu chantant Isabelle, Mlle Mauduit dans Alice, M. Gueymard jouant Robert, son meilleur rôle, — fait des recettes de douze mille francs. Partout ailleurs même affluence, et tandis qu'au Théâtre-Lyrique le *Roméo et Juliette* de M. Gounod et la *Martha* de M. de Flottow remplissent la salle à qui mieux mieux, à l'Opéra-Comique *le Fils du Brigadier*, qu'on jouait naguère devant les banquettes, voit les populations accourir à sa rencontre. Après ce concours des nations, si favorable aux exploitations théâtrales, commenceront pour l'Opéra les beaux jours de sa nouvelle salle, et s'il est vrai qu'on veuille profiter de l'occasion pour remettre entièrement à neuf le répertoire, pour ravitailler, régénérer et rajeunir par l'étude tant de belles choses désapprises à force d'être sues, pour remplacer toute cette friperie, toute cette défroque du passé par des décors et des costumes de nature à rendre aux générations contemporaines leurs illusions perdues, on verra quelle interminable carrière peuvent encore fournir les ouvrages composant le répertoire. Chateaubriand s'étonnait des larmes que contiennent les yeux des rois; j'aime à supposer que le directeur du nouvel Opéra, pour peu qu'il sache se montrer habile, trouvera un sujet non moins vaste et non moins pathétique d'étonnement et de consolation dans l'inépuisable force d'attraction que renferment des chefs-d'œuvre tels que *les Huguenots*, *Don Juan*, *Guillaume Tell* et *l'Africaine*.

Les instrumens sont comme les livres, ils ont leurs destins. Le violon, qu'on croyait perdu, s'est retrouvé, et tout l'hiver il n'aura été question que de ce *roi des instrumens* et de ses ministres tenant séance au Conservatoire, aux concerts populaires, à l'Athénée, séances presque toujours intéressantes et dont quelques-unes ont laissé des souvenirs qui ne s'effaceront point. Je parle de celles où se faisait entendre M. Joachim jouant Beethoven et Mendelssohn, pénétrant son assemblée de je ne sais quel sentiment particulier d'admiration respectueuse. L'art des maîtres ainsi compris, ainsi rendu, se rapproche évidemment d'un enseignement moral. Si l'on pouvait faire autre chose que rêver pendant ces adagios sublimes qui vous remuent jusqu'au fond de l'être, on agiterait en soi des problèmes

métaphysiques. « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu lis. » Il est possible que certains spectacles trop en renom conseillent à leur public *Faublas* et les ouvrages de ce genre; mais ce dont on peut répondre, c'est que tout homme digne de goûter ces séances où M. Joachim interprète un des derniers quatuors de Beethoven, s'il ouvre un livre en rentrant chez lui, prendra les dialogues de Platon, Tacite peut-être, qui, mettant à profit la gravité de l'heure présente, l'entretiendra des sévères leçons de l'histoire.

La première fois que cette bonne fortune nous échut d'entendre M. Joachim, c'était à la cour de Hanovre, dans le salon de ce roi galant homme et musicien parfait qui devait quelques années plus tard disputer et perdre avec tant de chevalerie sur le champ de bataille de Langensaltza une couronne, hélas! si tristement marchandée aux circonstances par les autres princes d'Allemagne, ses *bons frères*. George V, roi de Hanovre, fut le bienfaiteur de l'éminent violoniste, presque son ami, car cette majesté de droit divin avait le cœur très près de l'intelligence, et M. Joachim ne saurait avoir oublié ces aimables matinées de Herrenhausen, où parfois une composition de l'illustre maître de la maison venait, sans trop le déparer, se mêler au programme. Aujourd'hui qu'à Paris les monarques nous arrivent de tous les coins de l'Europe et du monde, il nous plaît d'opposer à la gaîté de tant de rois qui s'amusent la clémente et mélancolique physionomie d'un prince ami des arts, désormais dans l'exil, qui ne rend de visites à personne, et dont, à l'exception de quelques gens de cœur et de talent, personne ne se souvient. On raconte que sous le premier empire l'acteur Brunet fut mis en prison pour s'être permis en scène un assez pitoyable quolibet. A cette époque, les rois, comme à l'heure où nous sommes, emplissaient la ville de leur présence. « Eh quoi! s'écria le Jocrisse des Variétés refusant un flambeau qu'on lui offrait, encore de la chandelle lorsqu'il y a à Paris tant de sires! » Si pauvre que fût le jeu de mots, la police du temps ne le laissa point passer; mieux eût valu sans aucun doute n'y pas prendre garde et dire comme Hamlet, en haussant les épaules : « Que lui font à cet histrion les plaintes d'Hécube et les malheurs d'Agamemnon? » Hamlet se trompe; depuis deux mille ans, ce sont au contraire ces malheurs-là qui émeuvent et passionnent la foule; les idées générales n'ont rien de pathétique. A côté du fait politique et social dont vit l'histoire, il y a le fait privé, les mémoires, l'anecdote, qui nous touchent en dépit de toutes les démonstrations de notre être raisonnant et critique. A ce point de vue du romanesque des événemens, quel plus lamentable épisode que celui du roi George de Hanovre, le seul peut-être de tous les princes de la confédération qui ait fait son devoir devant les balles! Et celui-là pourtant est un aveugle; issu d'une race où la faiblesse de vue et les cécités précoces se transmettent par héritage, à vingt ans il n'avait déjà plus qu'un œil de sain, un accident le lui fit perdre. Il jouait avec une

bourse en filet de soie dont, en causant, le grelot d'acier l'atteignit, le blessa. La fatalité voulut que l'œil touché fût le bon; de borgne il devenait aveugle. Tout autre prince à sa place eût résigné ses droits à la couronne; lui, il tint ferme, et redoublant de vigueur morale, guelfe par l'indomptable énergie du cœur, comme, hélas! par la faiblesse incurable des yeux, il résolut de faire face à la destinée et d'être partout et toujours, dans sa vie et sur son trône, comme si son infirmité n'était pas. Il ne quittait point l'uniforme, passait des revues à cheval, et quand il se promenait dans le parc de Herrenhausen, s'il vous rencontrait au détour d'une allée: « Bonjour, disait-il en prononçant votre nom, que lui révélait à l'instant une finesse d'ouïe extraordinaire à laquelle aidait bien aussi quelque peu la personne qui l'accompagnait, — bonjour! Vous allez bien, *cela se voit*, je vous trouve bonne mine! »

On souriait : c'était du stoïcisme. Il faisait son métier de roi, obéissait malgré le sort au programme transmis, et ce programme, il aura du moins su le maintenir jusque sur le champ de bataille où la couronne est tombée de sa tête. A Langensaltza, sous le feu de la canonnade prussienne, l'aveugle commandait ses troupes. Un aide de camp tenait en main les rênes du cheval, et tant que dura l'action, qui fut chaude, comme on sait, il paya loyalement de sa personne. Imperturbable au milieu des balles qui sifflaient à ses oreilles, la tête haute, l'œil mort, mais fier comme toujours, il regardait à l'horizon. Hélas! mieux vaut quelquefois ne pas y voir!

J'ai cité Shakspeare tout à l'heure; ô vieux Will, quel spectacle pour toi, quel sujet de poignante ironie, si pendant que le Lear hanovrien jouait bravement sa fortune dans la bataille, il t'eût été donné de suivre tout au loin, hors de portée de la mitraille, les mouvemens d'aller et de retour, les zigzags décrits galamment sur le sable par une élégante calèche à la Daumont où se tenait assis, en habit de chasse, quelqu'un qui, pour endosser son uniforme de général plié dans un des coffres de la voiture, n'attendait que le moment où la victoire se prononcerait! La reine, restée seule à Herrenhausen, elle aussi, attendait. Le lendemain, vêtue de deuil, elle parut dans Hanovre, et quelques jours après, comme elle continuait à vaquer à ses devoirs de femme et de princesse, visitant les hôpitaux, consolant de son mieux, on lui fit entendre qu'elle gênait. Nous ne sommes plus au temps de Fontenoy, je le sais et ne le regrette point; mais j'avoue que je ne peux me faire à cet incroyable amalgame de droit divin et d'américanisme. Quand Napoléon manquait de respect à la reine de Prusse, lorsque après Iéna, pénétrant comme la foudre dans le palais de Weimar, il abordait la duchesse par cette agréable apostrophe : « Madame, je briserai votre mari! » le grand empereur avait pour excuse son origine, il n'était point né dans ce monde-là, et tous ces souverains dont il malmenait les femmes n'étaient ses *bons frères* que dans les protocoles; mais de Hohenzollern à Guelfe si peu d'égards! *for shame!*

Assez parler du prince : revenons au virtuose, au premier violon de sa chapelle; c'est, je crois, le titre que M. Joachim portait à Hanovre. Virtuose ici ne suffit point, c'est artiste et grand artiste qu'il faut dire. Le virtuose exécute des airs variés, s'amuse aux tours de force, cadence, trille, *se fait entendre*. Pourvu qu'il brille, lui, qu'on l'applaudisse, qu'on le rappelle, qu'importe le reste? M. Joachim ne comprend pas ainsi les choses. C'est au centre même de la musique qu'il se place, de la musique absolue, et là, sans préjudice pour l'ensemble, ses qualités individuelles se développent : largeur et beauté de son, vigueur et souplesse d'archet, style superbe, que nulle difficulté n'embarrasse ni ne trouble, et dont le calme jamais ne se trahit. Tandis que le violoniste ordinaire, le virtuose n'écoute que lui-même, on sent que M. Joachim écoute, entend la partition. C'est un classique. L'étude et la pratique du violon, a dit quelque part Wilhelm Riess, forcément ramènent aux vieux maîtres; le piano tout au contraire, — même en dépit de Bach, — se rattache à la période moderne. Les grands classiques allemands, les *instrumentalistes* par excellence, Haydn, Mozart, pensent pour le violon. L'originalité de leurs formes, de leur manière, a l'esprit, le tempérament du violon. Leur tour de phrase nous rappelle cet instrument, alors même qu'ils écrivent pour le piano. Hérold avait de cela. Tel passage de *Zampa*, du *Pré aux Clercs* surtout, porte la trace évidente de cette préoccupation vraisemblablement inconsciente. Les vieux maîtres composent *dans* le quatuor comme Ingres peint *dans* le dessin, comme les Vénitiens et Delacroix peignent *dans* la couleur. J'ai souvent ouï dire en Allemagne que, pour apprécier dignement Haydn, il fallait être violoniste, et violoniste à la fois et chanteur pour se pouvoir rendre un compte exact de Mozart. Le simple pianiste ne possédera jamais qu'une notion très imparfaite de ces maîtres, qui, dans leurs œuvres de piano, emploient les formes toujours plus ou moins caduques du moment, et, pour se montrer ce qu'ils sont, pour affirmer l'immortalité de leur génie, ont besoin du quatuor ou de la symphonie. Tout au contraire, dès qu'il s'agit de musique moderne, le piano reprend ses droits. Une symphonie de Mendelssohn, quand on l'exécute au piano, se laisse faire. Essayez la même expérience pour le moindre quatuor d'Haydn, autant vaudrait traduire Homère en vers français. Avec Beethoven, — en toute chose le grand intermédiaire, l'homme en qui les extrêmes se rejoignent, — s'accomplit la transition de l'antique au moderne. Le premier, il commence à penser au piano pour le piano, et sa phrase musicale passe du clavier au quatuor, au chant, à l'orchestre, d'où ce mot souvent répété que tout appréciateur intelligent de ce maître des maîtres doit avoir, sinon le double talent du pianiste et du violoniste, au moins certaines connaissances, certaines clartés, comme dirait Molière, de l'un et l'autre de ces instrumens.

Le violon donne l'envie d'étudier la partition, le piano la satisfait. Le violon nous révèle dans leur plasticité la plus pure les formes mélodiques,

le piano les relie, les enlace, et, livrant au premier venu un son tout fait, nous a valu cette race d'amateurs sans vocation ni talent qui passent leur vie à s'étourdir et à nous étourdir d'un tapotage inerte. Le violon a cet inappréciable avantage d'effrayer à première vue les mauvais élèves. Tant de difficultés hérissent la simple technique qu'on ne s'y risque pas, tandis que mal jouer du piano, c'est si facile! Le mot qu'on prête à ce personnage d'ancien régime à qui l'on demandait : « Jouez-vous du violon? » et qui répondait : « Je dois en savoir jouer, mais je vous avouerai que je n'ai jamais essayé, » ce mot, appliqué au piano, perdrait beaucoup de son comique. Tant de gens en effet jouent du piano sans avoir jamais essayé et qui ne pourraient tirer un traître son de la chanterelle. En outre le violon répugne par sa nature au style modulé, il a horreur de ce qui est sans forme; sous son règne, la *mélodie continue* et mainte autre amusante invention du wagnérisme ne tiendraient pas un quart d'heure, de semblables plaisanteries n'étant possibles que par le piano. En ce sens, la venue, disons mieux, l'avénement de M. Joachim cet hiver aura produit quelque bien. Cette grande école de la ligne pure, du dessin mélodique et de l'idéal dont le violon chante la gloire aura du moins par cet exemple illustre affirmé chez nous sa tradition, et nous devons ce réveil plein d'espérances à l'Allemagne, au pays même qui nous avait envoyé le narcotique.

F. DE LAGENEVAIS.

ESSAIS ET NOTICES.

LES NOUVELLES MACHINES ÉLECTRIQUES ET MAGNÉTO-ÉLECTRIQUES.

Depuis deux ans, on a vu se produire coup sur coup plusieurs découvertes qui semblent destinées à nous mettre sur la voie de la théorie mécanique de l'électricité. En attendant que cette théorie soit trouvée, tout fait nouveau qui surgit comme une anomalie inexplicable et se joue des vieilles hypothèses doit être considéré comme un jalon pouvant indiquer la vraie route à suivre. Plus les difficultés se multiplient, et plus la solution est proche ; toutes ces obscurités amassées feront naître la lumière. Les faits contradictoires devront être interrogés l'un après l'autre comme les témoins dans une instruction judiciaire : en rapprochant les indications qu'ils fournissent, on arrivera à connaître la vérité, et ce sont presque toujours les faits en apparence les plus bizarres qui renferment les avertissemens les plus précieux pour qui sait les comprendre.

Les découvertes auxquelles je viens de faire allusion nous viennent de l'Allemagne et de l'Angleterre. Elles ont conduit à la construction de machines électriques sans frottement et d'appareils magnéto-électriques sans aimant et sans pile. C'est la transformation la plus directe, la plus immédiate du mouvement en électricité statique ou dynamique. Toutefois cette transformation ne s'opère pas, il faut l'avouer, d'emblée et pour ainsi dire sans cérémonies. Les nouvelles machines ont besoin d'être *amorcées* avec une quantité minime de fluide tout préparé, sorte de ferment électrique qui détruit l'équilibre originel des polarités opposées, en réveille l'antagonisme endormi, et excite le jeu des manifestations diverses dont l'ensemble s'appelle magnétisme, électricité, courans voltaïques, etc. Ensuite on n'a plus qu'à tourner une manivelle pour entretenir les courans ou les jets d'étincelles; ils s'alimentent directement de la force mécanique qui produit la rotation d'un disque de verre ou d'un cylindre de fonte. Cet effet est surtout sensible lorsqu'on fait tourner les volans à force de bras : au début de l'expérience, cela va tout seul; mais, dès que l'on voit venir les étincelles, une résistance invisible pèse sur la roue, et l'on sent qu'on dépense sa force en feu et en bruit au bout des conducteurs entre lesquels jaillit l'électricité.

Dans l'ordre des dates, les machines électriques sans frottement doivent être citées les premières. Ce sont des espèces d'*électrophores à effet continu;* mais il est plus facile de les caractériser ainsi en deux mots que d'en faire comprendre le fonctionnement, lequel a, même pour les physiciens, beaucoup d'imprévu et de mystérieux. Nous allons cependant essayer d'en donner une idée. Tout le monde connaît le vulgaire gâteau de résine que l'on fouette avec une peau de chat pour l'électriser, après quoi on appuie sur la résine un plateau de fer blanc ou de bois garni de feuilles d'étain que l'on touche d'abord avec le doigt, et qu'on trouve chargé positivement lorsqu'on le soulève ensuite par le manche isolant de verre. C'est l'électrophore ordinaire. Voici comment on peut en concevoir les effets. L'électricité négative de la résine décompose *par influence* les deux fluides (1) réunis dans le plateau métallique; le doigt qui touche le plateau absorbe le fluide négatif pendant que l'autre, le fluide positif, est retenu par la résine. En soulevant le plateau, on rompt le charme, le fluide positif reprend sa liberté. Le plateau est chargé; si on le touche, on en tire une étincelle. Alors il ne renferme plus rien : pour le recharger, il faut le poser de nouveau sur le gâteau de résine et recommencer les mêmes manipulations. Sous cette forme primitive, l'appareil ne saurait évidemment pas rendre de grands services, car on n'a aucun moyen d'accroître le rendement électrique de la résine. Si elle garde fidèlement et longtemps le fluide déposé, toute-

(1) En attendant que nous sachions ce que c'est que l'électricité, il sera permis de conserver, par habitude de langage, le mot *fluide.*

fois elle ne le cède que par maigres étincelles : c'est un capital placé solidement, mais à petit intérêt. Nous allons voir que les nouvelles machines ont pour but d'élever le taux des intérêts et de les capitaliser dans une rapide progression. Cette sorte de spéculation est facilitée en confiant le dépôt électrique à un métal. Les métaux, s'ils ne gardent pas l'électricité, en revanche la *conduisent*, la mettent en circulation, et nous offrent ainsi le moyen de l'accroître par une combinaison heureuse de dépenses et de rentrées.

Supposons qu'au gâteau de résine on substitue un disque de métal qui a reçu une très faible charge d'électricité négative. Pour qu'il la garde, il faudra l'entourer de substances isolantes telles que la résine, le verre, le caoutchouc durci. On le montera sur un support de verre, on le couvrira d'une couche de vernis ou d'une plaque de verre. Dès lors on approchera impunément le plateau supérieur. A travers la cloison isolante, l'électricité négative déposée dans le disque pourra encore influencer le plateau; mais elle ne pourra pas s'y précipiter comme elle le ferait, s'il y avait contact direct. Les fluides seront donc encore séparés dans le plateau supérieur, et en soutirant avec le doigt ou avec une pointe métallique le fluide négatif, qui est repoussé, on chargera le plateau positivement comme auparavant; si on le soulève, on trouve qu'il peut donner une faible étincelle. Il s'agit maintenant d'utiliser cette charge pour augmenter peu à peu celle du disque inférieur. On y arrive par une combinaison qui déjà se trouvait appliquée vers la fin du siècle dernier dans le *duplicateur* de Bennett, qui sert de base à une foule d'appareils du même genre imaginés par divers physiciens. Le principe des duplicateurs est le même que celui des nouvelles machines électriques ; il était connu depuis longtemps, mais l'on n'en soupçonnait pas la fécondité, et l'on négligeait d'en tirer les dernières conséquences.

Pour faire fructifier la charge positive du plateau supérieur, il faut la transporter dans un autre plateau semblable, appuyé sur un second disque pareil au premier. On l'y fait passer en soulevant le premier plateau et le mettant en contact direct avec le second pendant qu'on touche le second disque. Voici comment les choses se passent : le fluide positif du second disque s'échappe par le doigt, son fluide négatif reste, pour ainsi dire, en observation devant le fluide positif des deux plateaux réunis; ce fluide abandonne le premier plateau et se fixe dans le second, où il est attiré par la charge négative du second disque. Alors on sépare les plateaux, et on replace le premier, désormais vide, sur son disque. Nous avons maintenant deux quantités à peu près égales de fluide négatif, l'une qui était restée dans le premier disque, l'autre qui vient d'être créée dans le second : il s'agit de les réunir dans le premier. Rien n'est plus facile : on met les deux disques en communication directe après avoir débarrassé le second de son plateau, afin de rendre la liberté au fluide négatif qu'il contient. Ce

fluide ira aussitôt rejoindre le fluide de même nom dans le premier disque, si on touche le premier plateau, lequel prend dès lors une charge positive double sous l'influence de la charge négative double qui s'accumule dans le premier disque.

En continuant ainsi et en faisant tour à tour passer la charge du premier plateau dans le second et celle du second disque dans le premier, on établit une sorte de circulation des fluides, dont le résultat est de multiplier dans une progression rapide les charges disponibles. Si cet accroissement ne se continue pas indéfiniment, c'est qu'il arrive un moment où les charges, devenues trop fortes, ne tiennent plus sur les disques, débordent et s'écoulent dans l'air ambiant; il s'établit alors un état d'équilibre entre les pertes et les gains, et on ne dépasse plus la charge ou tension maximum qui a été obtenue.

Au lieu de toucher le premier plateau et le second disque, on peut les mettre en contact avec le sol par un fil métallique. Il est donc facile d'imaginer une disposition mécanique par laquelle les contacts et les transports soient réalisés automatiquement; on obtient alors dans les deux fils, dont l'un est traversé par le fluide négatif du premier plateau, l'autre par le fluide positif du second disque, de véritables courans d'électricité, et si on oppose l'un à l'autre les bouts de ces fils au lieu de les faire communiquer avec le sol, on voit jaillir un torrent d'étincelles. Tel est le principe de la machine électrique que M. Tœpler, professeur à l'institut polytechnique de Riga, fit connaître en 1865, et dans laquelle les disques et les plateaux sont représentés par des plaques de verre argenté. Goodman, de Birmingham, avait essayé de construire une machine de ce genre vingt-cinq ans auparavant, mais il s'y était mal pris et n'avait obtenu aucun résultat satisfaisant. Il faut dire d'ailleurs, et cela ne laisse pas d'être curieux, que Darwin a fait connaître à la Société royale de Londres dès 1787 un duplicateur à rotation (*revolving doubler*) qui était formé de quatre plateaux, et l'année suivante Nicholson le remplaça par un appareil du même genre qui n'avait que trois plateaux. On voit que la tentative de M. Tœpler n'est pas la première qui ait été faite dans cette direction, et encore semble-t-il que sa machine soit susceptible d'être grandement simplifiée. M. Tœpler emploie au moins quatre plateaux, dont deux mobiles et deux immobiles: rien n'empêcherait de les réduire à deux, et on peut s'étonner que l'auteur de la machine n'ait pas réussi à réaliser ce perfectionnement.

Un autre savant, M. Holtz, de Berlin, a construit vers la même époque, c'est-à-dire dans le courant de l'année 1864, une machine électrique dont les effets sont plus difficiles à expliquer. Dans cet appareil, les plateaux mobiles sont remplacés par un simple disque de verre, c'est-à-dire par une substance isolante. Ce disque tourne librement devant un autre disque de verre qui est immobile et qui porte deux *armatures* ou garnitures de papier placées en deux points symétriques. L'une de ces armatures a été

électrisée négativement à l'aide d'un bâton de résine; elle produit une polarisation locale, ou séparation *locale* des fluides sur le disque tournant aux points qui défilent vis-à-vis d'elle pendant la rotation. Le fluide positif est momentanément fixé, l'autre s'échappe par une pointe métallique disposée derrière le disque tournant, à la hauteur du point où la séparation des fluides a lieu. Le fluide positif reprend sa liberté quand la rotation du disque l'a conduit hors de la portée de l'armature négative, mais il se trouve bientôt amené entre une seconde pointe et une seconde armature. Une partie s'écoule alors par cette seconde pointe, une autre passe dans l'armature, qui se charge positivement et commence aussitôt à combiner son jeu avec celui de la première armature. Ceci ne donne encore qu'une idée très imparfaite des phénomènes assez énigmatiques sur lesquels repose la machine de M. Holtz; mais il serait hors de propos d'entrer ici à ce sujet dans plus de détails. Beaucoup de tentatives ont été déjà faites pour simplifier cette machine ou pour la perfectionner; je ne puis dire si on y a réussi. Ce qui est certain, c'est qu'elle donne des effets merveilleux. Le courant dont l'origine est dans les deux pointes conductrices peut remplacer celui des machines d'induction; il produit une forte commotion sans qu'on ait besoin de recourir à des batteries de Leyde; les étincelles que l'on tire des conducteurs peuvent atteindre une longueur de 10 centimètres, même lorsqu'on se sert d'une machine de petite dimension. La machine de M. Tœpler ne fournit pas des effets aussi éblouissans, mais elle est plus sensible, c'est-à-dire qu'elle s'amorce plus facilement; il paraît même qu'elle peut entrer en activité sans qu'on ait besoin d'électriser préalablement l'un des disques. Bennett avait déjà constaté un fait analogue avec son duplicateur; il faut admettre que le léger frottement des organes de la machine dégage toujours spontanément une première provision d'électricité qui ne tarde pas à devenir appréciable, grâce à la rapide multiplication dont elle est l'objet.

Les machines électriques sans frottement transforment donc en électricité statique le mouvement de rotation d'un volant que l'on fait tourner à l'aide d'une manivelle. Les machines magnéto-électriques de MM. Wilde, Wheatstone, Siemens et Ladd transforment ce mouvement en électricité dynamique, c'est-à-dire en courans analogues à ceux des piles. Elles agrandissent singulièrement l'horizon que l'illustre Faraday a ouvert en faisant connaître les phénomènes de l'induction.

On sait aujourd'hui que toutes les fois qu'on approche ou qu'on éloigne l'un des pôles d'un aimant d'un circuit fermé, par exemple d'un fil de cuivre enroulé en hélice, ce dernier est traversé instantanément par un courant électrique : c'est ce qu'on nomme un courant induit. Dès lors, si on fait tourner un circuit de fil métallique entre les pôles d'un aimant, il doit se produire dans le fil une succession rapide de courans que l'on peut recueillir et utiliser comme le courant continu d'une pile. Cette idée a été

réalisée dans les machines magnéto-électriques de Pixii, Saxon, Clarke, Page, Nollet, etc. Elles reposent toutes sur l'emploi de puissans aimans permanens qui deviennent la source première de courans induits qui sont lancés dans le fil de l'armature. On appelle ici *armature* la pièce de fer qui tourne entre les pôles de l'aimant et qui porte le circuit destiné à recevoir les courans.

Un physicien anglais, M. Wilde, a fait l'année dernière un pas de plus. Il s'est dit que les courans obtenus par la rotation de la machine pouvaient être employés à produire un électro-aimant, si on les lançait dans une bobine enroulée autour d'un morceau de fer doux. On sait en effet qu'un courant qui circule en hélice autour d'une tige de fer la magnétise, en fait un aimant temporaire qu'on appelle *électro-aimant*. M. Wilde comprit qu'avec les courans dont il disposait il pourrait créer un électro-aimant beaucoup plus fort que l'aimant permanent qui donnait naissance à ces courans. L'expérience confirma cette prévision. Avec quatre petits aimans pesant chacun une livre et pouvant porter ensemble un poids de 20 kilos, l'habile expérimentateur anglais obtint un électro-aimant qui portait 500 kilogrammes. Cette augmentation du pouvoir attractif peut être poussée beaucoup plus loin par un choix convenable des dimensions relatives de toutes les parties de la machine. Comment l'expliquer? La réponse est facile : c'est le travail mécanique employé à faire tourner la machine qui se convertit en magnétisme. La faible quantité de fluide magnétique qui existe déjà dans l'aimant permanent agit ici comme une sorte de ferment, elle amorce le jeu des transformations.

Il était naturel de chercher si le gros électro-aimant obtenu par ce procédé ne pourrait pas servir à son tour à la production d'un courant très intense dans une armature que l'on ferait tourner entre ses pôles. Cette expérience a réussi aussi bien que la première. L'électro-aimant, avec son armature, forme une seconde machine magnéto-électrique semblable à la première, mais de dimensions beaucoup plus grandes. On pose la petite sur la grande, de manière qu'elles forment ensemble deux étages, l'étage supérieur étant le diminutif de l'étage inférieur. L'aimant d'en haut (ou plutôt la rangée d'aimans parallèles, réunis en faisceau, que M. Wilde emploie pour la machine supérieure) porterait environ 160 kilogrammes; l'électro-aimant d'en dessous, qui puise cependant toute sa force dans les courans engendrés par l'aimant supérieur, en porte 5,000. Les courans qu'il engendre à son tour dans son armature sont d'une intensité proportionnée à son pouvoir portant. La même machine à vapeur, d'une force de trois chevaux, fait tourner les armatures des deux étages avec une vitesse de trente tours par seconde. Toute cette machine tient dans un mètre carré et ne pèse guère plus de 1,500 kilogrammes. Le modèle dont nous parlons est celui qui a été adopté par la commission des phares de l'Écosse et qui doit servir à l'éclairage électrique. M. Wilde en a construit d'autres

à trois étages : dans ces appareils, l'électricité, élevée à la troisième puissance, suffit pour faire fondre sur une longueur de près de 40 centimètres une baguette de fer forgé de 6 millimètres d'épaisseur, et sur une longueur de 2 mètres un fil de 1 millimètre. Dans ce formidable torrent de chaleur, les métaux les plus réfractaires se liquéfient en un clin d'œil. Le pouvoir éclairant de la machine Wilde n'est pas moins extraordinaire. Dans une expérience, on plaça sur un toit élevé une lampe électrique garnie de deux crayons de charbon de 12 millimètres de côté, et on la mit en rapport avec la machine à triple effet. Aussitôt on en vit jaillir une lumière qui projetait sur les murs les ombres des becs de gaz dans un rayon de six à sept cents pas. Jamais lumière artificielle n'avait eu cet éclat. Une feuille de papier photographique, exposée à ces puissans rayons, fut noircie en si peu de temps que, d'après un calcul fort simple, cette lumière devait produire à un mètre de distance tout autant d'effet que le soleil de midi au mois de mars.

Dans la machine de Wilde, la source première de tous les phénomènes est donc encore le magnétisme d'un aimant permanent. M. Wheatstone et M. Siemens ont eu simultanément l'idée lumineuse de supprimer l'aimant, de le remplacer par un simple morceau de fer doux qui devient électro-aimant par la vertu des courans qu'il engendre lui-même dans son armature, lorsqu'elle est mise en rotation. Cela semble paradoxal, mais l'expérience n'en a pas moins réussi : il est vrai qu'il faut encore ici *amorcer* la machine. On prend donc un noyau de fer doux entouré d'un fil en hélice et qui simule un électro-aimant. Entre les deux pôles, on fait tourner une armature semblable à celle de la machine de Wilde; c'est une armature d'une construction très ingénieuse, due à M. Werner Siemens, qu'il serait trop long de décrire ici. Pour le moment, aucun effet électrique ne se produit encore; mais qu'on mette le fil du fer doux en rapport avec une petite pile, aussitôt ce fer s'aimante, et l'armature devient le siége de courans d'induction. Alors on supprime la pile; on constate qu'il y a encore dans le fer doux un petit reste de magnétisme qui suffit à entretenir pendant quelques instans les courans induits; on en profite pour lancer ces derniers dans le fil qui entoure le fer doux. Aussitôt ce dernier reprend ses forces, il donne naissance à de nouveaux courans qui reviennent toujours alimenter l'électro-aimant qui les produit, et ce jeu se continue aussi longtemps que l'on fait tourner l'armature. Une machine de ce genre produit des effets d'une intensité vraiment extraordinaire.

M. Ladd, constructeur d'instrumens de physique, a exposé une autre machine qui repose sur le même principe. Au lieu d'un électro-aimant à deux pôles, il en emploie un à quatre pôles, formé de deux lames parallèles. Entre les premiers pôles tourne l'armature qui alimente l'électro-aimant, entre les pôles opposés, une autre armature indépendante dont le courant est utilisé pour produire des effets quelconques. Dans toutes ces machines,

on voit donc un simple mouvement de translation engendrer indéfiniment la force électrique lorsqu'une fois pour toutes on a détruit l'équilibre des polarités opposées dans un corps qui peut s'aimanter ou s'électriser. C'est ainsi qu'une horloge toute montée ne commence à marcher que si on pousse le balancier; ensuite la pesanteur se charge et du balancier et des aiguilles, tant il est vrai qu'il n'y a que le premier pas qui coûte.

Un phénomène des plus remarquables, que nous avons déjà mentionné à propos de la machine de Holtz et qui se reproduit dans les machines magnéto-électriques, c'est la grande résistance qu'il faut vaincre quand l'appareil est en pleine activité. Dans la machine de Wilde, la courroie de transmission qui fait tourner l'armature du grand électro-aimant commence à glisser dans la gorge de la poulie lorsque les courans atteignent l'intensité maximum; en même temps les fils des bobines s'échauffent quelquefois au point de faire prendre feu à l'enveloppe isolante de soie qui les entoure. La résistance qui se manifeste ici vient de l'attraction exercée par les courans induits sur les aimans qui les font naître; on produit ces courans en faisant tourner l'armature en sens contraire du mouvement qu'ils tendent eux-mêmes à lui imprimer. Cette circonstance semble établir une certaine analogie très frappante entre les phénomènes de la cohésion d'une part et ceux du magnétisme de l'autre. Lorsque nous essayons de détruire la cohésion par une action mécanique quelconque, nous provoquons presque toujours des vibrations élastiques qui se manifestent pour le sens du toucher sous la forme de frémissemens, pour l'oreille sous la forme d'ondes sonores. De même, lorsque nous cherchons à vaincre l'attraction magnétique, nous donnons naissance à des courans induits; ne dirait-on pas une vibration née de la rupture d'équilibre des forces polaires? Il est difficile d'entrevoir dès à présent de quelle nature peut être la vibration de l'éther qui produit l'électricité et le magnétisme : si c'est une vibration tournante analogue à celle que produit la torsion, ou bien une vibration longitudinale comme celle de l'air qui propage le son, ou enfin un autre mouvement d'une forme inconnue. L'analyse des phénomènes qui accompagnent la transmutation du mouvement en électricité permettra peut-être bientôt d'éclaircir cette mystérieuse question.

En attendant, les nouvelles machines constituent un très grand progrès au point de vue pratique, puisqu'un simple arrangement de quelques fils et de quelques plaques de fer permet d'accroître dans une progression étonnante la plus faible provision de magnétisme. Il suffit même, paraît-il, de placer la machine dans le méridien magnétique pour que déjà elle commence à s'aimanter sous l'influence des pôles terrestres, comme toutes les pièces de fer qui restent quelque temps dans cette position. Si l'on fait ensuite tourner la roue, la faible trace de polarité magnétique qui s'est développée spontanément s'enfle, s'accroît et déborde bientôt en courans d'induction d'une puissance qui semble n'avoir pas de limites. Ces appareils,

qui d'ailleurs ne tarderont pas à être perfectionnés par l'expérience, rendent dès à présent l'éclairage électrique pour ainsi dire portatif, en réduisant considérablement le volume des générateurs qu'il nécessite. On a déjà essayé d'installer des machines de ce genre à bord des navires pour alimenter de petits phares destinés à éclairer la route du bâtiment comme de véritables lanternes électriques. Une petite fraction de la force qui fait tourner les roues ou l'hélice d'un paquebot suffirait pour allumer et pour entretenir toute la nuit son fanal, et si cet éclairage était adopté par tous les navires à vapeur, la Manche ressemblerait la nuit à un boulevard.

R. RADAU.

A la prière de M. Imbert de Saint-Amand, nous publions la note suivante, sans en accepter cependant les termes en ce qui pourrait toucher la *Revue,* car dans le portrait qu'il a tracé du comte Beugnot nous n'avons rien vu qui s'écartât des limites de la critique *politique* ou *historique;* sans cela, nous ne l'aurions pas accueilli. Il n'y a qu'une circonstance qui nous explique la réclamation de la famille du comte Beugnot, et la note de M. de Saint-Amand nous l'apprend aujourd'hui.

« L'article de critique littéraire sur les *Mémoires* de M. le comte Beugnot inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1867 a éveillé d'honorables susceptibilités de la part de la famille de M. le comte Beugnot.

« Les relations qui ont existé entre M. le vicomte Beugnot et moi, ainsi que les communications qu'il a bien voulu me faire, sur ma demande, au sujet des mémoires de son grand-père, m'imposent le devoir d'affirmer que toute idée de malveillance et de partialité doit être exclue de la pensée qui a présidé à la rédaction de cette publication toute littéraire. Je regretterais qu'une pareille portée pût lui être attribuée, et je désavouerais toute interprétation critique qui, contrairement à mes intentions, aurait pu égarer l'opinion publique, n'ayant pour M. le vicomte Beugnot et toute sa famille que des sentimens de profonde estime et de haute considération, ainsi que mes lettres à M. le vicomte Beugnot l'établissent surabondamment.

« I. DE SAINT-AMAND. »

L. BULOZ.